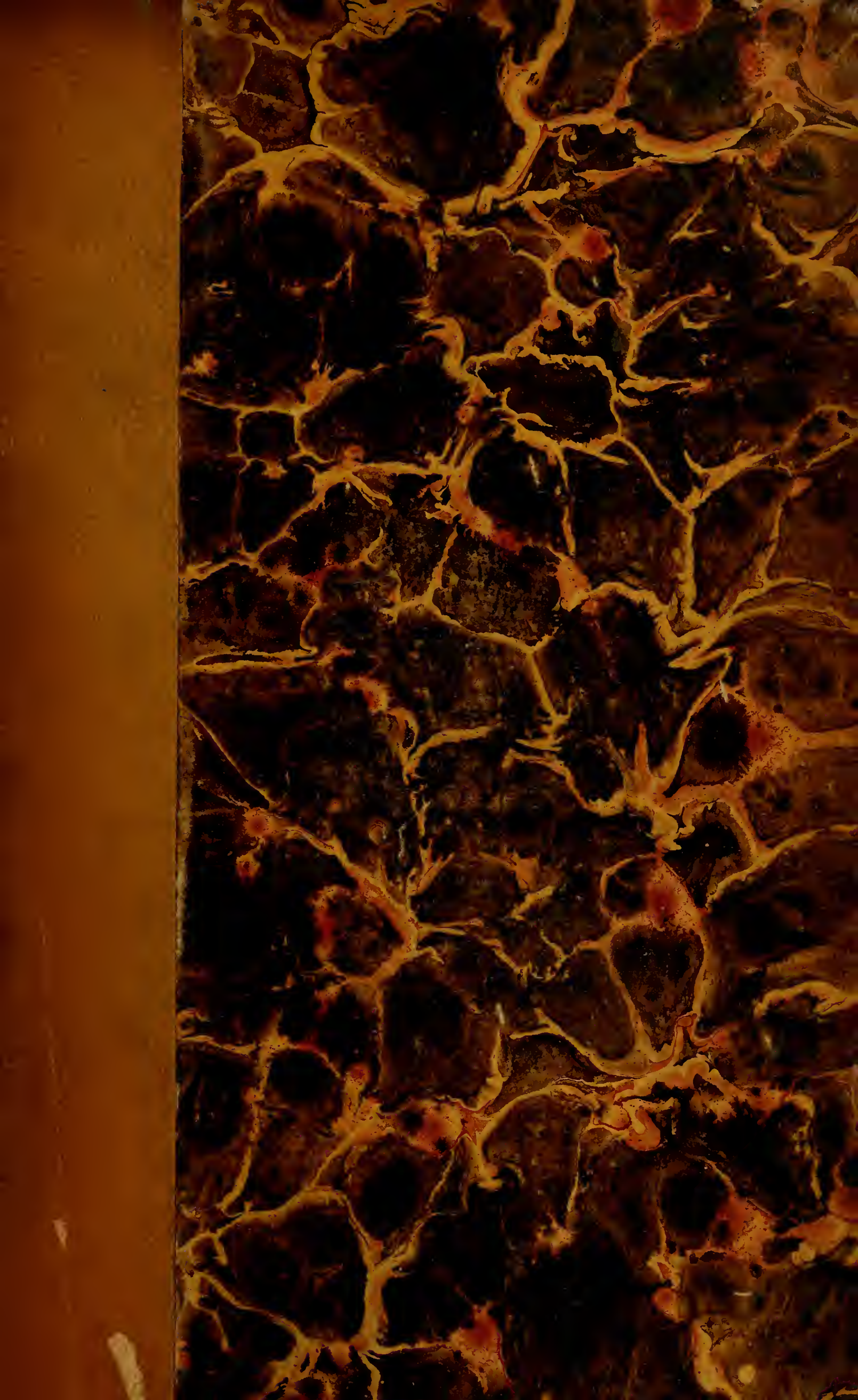



FIDE ET FORTITUDINE

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE.

TOME TROISIÈME.

SOUS PRESSE

Pour paraître chez le même libraire.

ŒUVRES DRAMATIQUES DE SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND;

Précédées d'une Notice biographique et littéraire sur Schiller, et ornées d'un beau portrait.

Cinq vol. in-8°. Prix, pour les souscripteurs, 5 fr. le vol.

La troisième livraison paraîtra le 25 mai prochain.

(On distribue le prospectus chez l'éditeur.)

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE SHAKSPEARE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE

PAR F. GUIZOT ET A. P. TRADUCTEUR DE LORD BYRON;

PRÉCÉDÉE
D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
SUR SHAKSPEARE;

PAR F. GUIZOT.

TOME III.

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

NOTICE

SUR LA TRAGÉDIE

D'ANTOINE ET CLÉOPATRE.

On critiquera sans doute, dans cette pièce, le peu de liaison des scènes entre elles, défaut qui tient à la difficulté de rassembler une succession rapide et variée d'événemens dans un même tableau; mais cette variété et ce désordre apparent tiennent la curiosité toujours éveillée, et un intérêt toujours plus vif émeut les passions du lecteur jusqu'au dernier acte. Il ne faut cependant commencer la lecture d'*Antoine et Cléopâtre* qu'après s'être pénétré de la vie d'Antoine par Plutarque : c'est encore à cette source que le poëte a puisé son plan,, ses caractères et ses détails.

Peut-être les caractères secondaires de cette pièce sont-ils plus légèrement esquissés que dans les autres grands drames de Shakspeare; mais tous sont vrais, et tous sont à leur place. L'attention en est moins distraite des person-

nages principaux qui ressortent fortement, et frappent l'imagination.

On voit dans Antoine un mélange de grandeur et de faiblesse; l'inconstance et la légèreté sont ses attributs ; généreux, sensible, passionné, mais volage, il prouve qu'à l'amour extrême du plaisir, un homme de son tempérament peut joindre, quand les circonstances l'exigent, une âme élevée, capable d'embrasser les plus nobles résolutions, mais qui échoue toujours contre les séductions d'une femme.

Par opposition au caractère aimable d'Antoine, Shakspeare nous peint Octave César faux, sans courage, d'une âme étroite, hautaine et vindicative. Malgré les flatteries des poëtes et des historiens, Shakspeare nous semble avoir deviné le vrai caractère de ce prince, qui avoua lui-même, en mourant, qu'il avait porté un masque depuis son avénement à l'empire.

Lépide, le troisième triumvir, est l'ombre au tableau à côté d'Antoine et de César; son caractère faible, indécis et sans couleur, est tracé d'une manière très-comique dans la scène où Énobarbus et Agrippa s'amusent à singer son ton et ses discours. Son plus bel exploit

est dans la dernière scène de l'acte précédent, où il tient bravement tête à ses collègues, le verre à la main, encore est-on obligé d'emporter ivre-mort ce TROISIÈME PILIER DE L'UNIVERS.

On regrette que le jeune Pompée ne paraisse qu'un instant sur la scène; peut-être oublie-t-il trop facilement sa mission sacrée, de venger un père, après la noble réponse qu'il adresse aux triumvirs; et l'on est presque tenté d'approuver le hardi projet de ce Ménécrate qui dit avec amertume : Ton père, ô Pompée, n'eût jamais fait un traité semblable. Mais Shakspeare a ici suivi l'histoire scrupuleusement. D'ailleurs, l'art exige que l'intérêt ne soit pas trop dispersé dans une composition dramatique; voilà pourquoi l'aimable Octavie ne nous est montrée aussi qu'en passant; cette femme si douce, si pure, si vertueuse, dont les grâces modestes sont éclipsées par l'éclat trompeur et l'ostentation de son indigne rivale.

Cléopâtre est dans Shakspeare cette courtisane voluptueuse et rusée que nous à peinte l'histoire; comme Antoine, elle est remplie de contrastes : tour à tour vaniteuse comme une

coquette, et grande comme une reine, volage dans sa soif des voluptés, et sincère dans son attachement pour Antoine; elle semble créée pour lui, et lui pour elle. Si sa passion manque de dignité tragique, comme le malheur l'ennoblit, comme elle s'élève à la hauteur de son rang par l'héroïsme qu'elle déploie à ses derniers instans! Elle se montre digne, en un mot, de partager la tombe d'Antoine.

Une scène qui nous a semblé d'un pathétique profond, c'est celle où Énobarbus, bourrelé de remords de sa trahison, adresse à la Nuit une protestation si touchante, et meurt de douleur en invoquant le nom d'Antoine, dont la générosité l'a rappelé au sentiment de ses devoirs.

Johnson prétend que cette pièce n'avait point été divisée en actes par l'auteur, ou par ses premiers éditeurs. On pourrait donc altérer arbitrairement la division que nous avons adoptée d'après le texte anglais; peut-être, par cette observation de Johnson, Le Tourneur s'était-il cru autorisé à renvoyer deux ou trois scènes à la fin, comme oiseuses ou trop longues; nous les avons scrupuleusement rétablies, d'après notre principe de montrer Shakspeare dans sa

nudité, si on peut s'exprimer ainsi, comme on a dit de lui et de Plutarque qu'ils avaient montré les grands hommes en robe de chambre.

Selon le docteur Malone, la pièce d'*Antoine et Cléopâtre* a été composée en 1608, et après celle de *Jules César* dont elle est en quelque sorte une suite, puisqu'il existe entre ces deux tragédies la même connexion qu'entre les tragédies historiques de l'histoire anglaise.

Nous croyons devoir ajouter ici, pour l'intelligence de la tragédie d'*Antoine et Cléopâtre*, le précis des circonstances les plus remarquables empruntées de Plutarque par Shakspeare.

PRÉCIS.

Après la bataille donnée près de Philippes, Antoine passa en Grèce avec une armée nombreuse. Cette expédition fut marquée par très-peu d'exploits militaires; bientôt après il se rendit en Asie. Là, les honneurs excessifs qu'il reçut l'enivrèrent, et le luxe asiatique acheva de le corrompre; amolli par ce séjour, il fut une conquête facile pour Cléopâtre, reine d'Égypte, qui par ses appas et le faste de sa cour, l'enchaîna tellement qu'il oublia dans ses bras ses projets, ses devoirs et les intérêts de sa patrie.

Au milieu des plaisirs et des divertissemens, Antoine reçut deux nouvelles désagréables de Rome; on lui apprenait que son frère Lucius, et sa femme Fulvie, avaient fait une ligue contre César, mais qu'ayant été battus, ils s'étaient réfugiés en Italie; et qu'ensuite Labiénus, avec le général des Parthes, s'étaient soumis toute l'Asie (1).

(1) Shakspeare, acte I, scène 1.

Ces nouvelles le réveillèrent de son long assoupissement; et il prit la résolution d'aller combattre les Parthes. Arrivé de la Phénicie, il se laissa persuader par sa femme Fulvie, et il s'engagea, par lettres, à se rendre en Italie avec deux cents vaisseaux; Fulvie s'embarqua elle-même pour aller à sa rencontre; mais elle mourut en chemin, à Sicyone (1).

Cette mort facilita la réconciliation entre Octave César et Antoine, dès que ce dernier vint en Italie, et qu'on vit qu'au fond César n'avait contre lui aucun grief sérieux, et que, de son côté, Antoine rejetait la faute de tout le passé sur Fulvie; leurs amis communs entreprirent et vinrent à bout de les réconcilier (2). L'empire romain fut partagé entre eux deux et Lépide : Antoine eut les provinces orientales, César les occidentales, et Lépide l'Afrique.

On chercha à consolider ce pacte de toutes les manières. César avait une belle-sœur nommée Octavie, veuve de Caïus-Marcellus, qu'il aimait singulièrement. Son mariage avec An-

(1) Acte I, scène 1.
(2) Acte II.

toine parut à tous le meilleur moyen de conserver entre lui et César l'amitié qu'il s'étaient promise. On fit les accords, et le mariage fut consommé à Rome (1). Pendant cet intervalle, Pompée le jeune avait pris la Sicile, il dévastait toute l'Italie, et il tenait les mers avec les vaisseaux dont les pirates Ménas et Ménécrate avaient le commandement. Ses bons procédés avec Antoine et sa mère, lors de leur fuite en Sicile, firent croire qu'on pouvait le faire entrer aussi dans ce pacte. Dans cette vue, ils conférèrent ensemble sur le promontoire de Mysène, où les flottes de Pompée avaient jeté l'ancre, et où l'armée de terre d'Antoine et de César était rangée en ordre de bataille. Ils convinrent de certaines conditions que Pompée accepta, et s'invitèrent ensuite réciproquement à un festin. On tira au sort qui donnerait la première fête; le sort tomba sur Pompée, qui les traita avec magnificence (2) sur son vaisseau.

Au milieu du bruit des convives égayés et presque enivrés, Ménas fit à Pompée la proposition de couper le câble, et par un assassinat

(1) Acte II.
(2) Acte II.

des trois triumvirs, de le proclamer souverain de l'empire romain. Mais Pompée lui défendit l'exécution de son projet, puisqu'il avait eu l'imprudence de lui en faire la confidence avant de l'accomplir (1) ; immédiatement après avoir cimenté ce pacte, Antoine envoya Ventidius en Asie pour subjuguer les Parthes (2).

Antoine avait avec lui un devin d'Égypte, qui aigrissait la jalousie que son cœur avait toujours contre César, et lui persuada à la fin de quitter encore une fois l'Italie. Il emmena avec lui, jusqu'en Grèce, sa nouvelle épouse Octavie (3); il passa l'hiver à Athènes, où il reçut la nouvelle agréable de la victoire que Ventidius venait de remporter sur les Parthes (4). Cette victoire augmenta sa célébrité et la terreur des peuples qu'il soumit bientôt à la république romaine.

Différens avis qu'il reçut de la conduite de César, et qui parurent lui être préjudiciables, rallumèrent sa colère; il résolut d'aller en Italie

---

(1) Acte II.
(2) Acte III, scène 1.
(3) Acte I.
(4) Acte III, scène 1.

avec trois cents vaisseaux. A Tarente, Octavie le pria de l'envoyer à son frère pour lever entre eux toute mésintelligence; Antoine y consentit (1). Elle rencontra César en chemin, parvint par ses prières et ses représentations à le faire retourner à Tarente avec les intentions les plus pacifiques. Antoine et César se réconcilièrent ici, et convinrent que César donnerait à Antoine deux légions pour faire la guerre contre les Parthes, et Antoine à César, cent vaisseaux de guerre armés; ces conditions furent encore étendues davantage de part et d'autre, par les prières d'Octavie, ensuite ils se quittèrent; César marcha contre Pompée, et Antoine s'en fut en Asie.

Dès qu'il fut de retour en Syrie, son amour pour Cléopâtre se réveilla de nouveau. Il envoya Fontejus Capito la prendre et la conduire chez lui; dès qu'elle arriva, il lui fit les présens les plus riches, il lui donna la partie inférieure de la Syrie, l'île de Chypre, une grande partie de la Phénicie, et d'autres pays. Il la renvoya en Égypte, et il prit son chemin par l'Arabie et l'Arménie : il continua la guerre

(1) Acte III.

contre les Parthes qui lui rendirent la victoire difficile, par leurs ruses et leur supériorité. Après cette guerre il vécut de nouveau avec Cléopâtre, qui par ses appas sut toujours l'enchaîner et prolonger son séjour auprès d'elle.

César ne manqua pas de faire plusieurs représentations au sénat romain, sur la conduite injuste et indécente d'Antoine, et celui-ci, de son côté, fit naître plusieurs difficultés contre César : il alla jusqu'à répudier sa femme Octavie, et s'attira par-là la haine des Romains.

Pendant ces intervalles, il fit les plus grands préparatifs de guerre contre César, qui fut forcé de se mettre sur la défensive. Antoine avait au moins cinq cents vaisseaux de guerre, une armée de deux cent mille hommes d'infanterie, et douze mille hommes de cavalerie; outre cela, il avait pour alliés les rois de Libye, de Cappadoce, de Thrace, et d'autres princes qui servaient sous ses ordres; mais, quoique le plus fort sur terre, il s'opiniâtra néanmoins, pour contenter Cléopâtre, à livrer un combat naval. La flotte de César, moins nombreuse que la sienne, était plus agile et mieux pourvue.

Confus et désespéré de sa défaite, Antoine

se jeta de nouveau dans les bras de sa Cléopâtre, qui chercha tous les moyens de dissiper son chagrin par de nouveaux divertissemens. Ils résolurent tous les deux d'envoyer en Asie des ambassadeurs à César. Celui-ci refusa toutes les propositions d'Antoine, et fit faire à Cléopâtre les offres les plus avantageuses si elle voulait se défaire de lui, ou le chasser de ses états.

Il lui envoya pour cette négociation Thyréus, un de ses affranchis, qu'Antoine fit arrêter et fouetter de verges.

Après l'hiver, César se mit en campagne pour marcher contre Antoine. Il établit son camp devant Alexandrie. Antoine fit une sortie qui lui réussit, et qui lui donna la supériorité. Fier de sa victoire, il retourna près de Cléopâtre, et se présenta à elle comme un guerrier qui avait fait des prodiges de valeur; aussi lui fit-elle présent d'une armure d'or (1).

Antoine, encouragé par ce succès, se disposa à une seconde bataille, et provoqua César, il passa en divertissemens la soirée qui précéda cette journée. On dit qu'on entendit dans la nuit

(1) Acte III.

une musique dans les airs, et le bruit d'une fête de Bacchus; les Égyptiens s'imaginèrent que c'était un signe que le dieu qu'Antoine imitait, et qu'il servait par préférence, allait l'abandonner.

Le jour suivant vit cette fameuse bataille qui devait se donner sur terre et sur mer. Mais les vaisseaux d'Antoine lâchèrent pied, et allèrent se joindre à la flotte de César. Sa cavalerie l'abandonna aussi, et son armée de terre fut battue. Plein de désespoir, il se sauva dans la ville, croyant que Cléopâtre l'avait trahie. Cléopâtre, pour se soustraire à sa rage, se cacha dans le tombeau qu'elle avait fait bâtir, et fit dire à Antoine qu'elle était morte. Il le crut, et son désespoir n'en devint que plus violent. Il avait, depuis long-temps, fait promettre à Éros, un de ses plus fidèles affranchis, de le tuer quand il le lui ordonnerait. Dans cet affreux moment, il lui rappelle sa promesse, et exige qu'il l'accomplisse; Éros tire son épée, fait croire à Antoine qu'il va l'en frapper, mais se poignarde lui-même. Honteux et encouragé par une action si vigoureuse, Antoine se plonge son épée dans le sein (1).

(1) Acte II.

Cependant sa blessure n'était pas assez profonde pour le faire mourir sur la place; et malgré ses prières, personne ne voulut se résoudre à achever ce meurtre. Cléopâtre lui envoya *Diomède*, et le fit transporter dans son tombeau; elle lui marqua la plus grande affliction sur sa mort. Les dernières paroles que lui adressa Antoine, furent pour la supplier de penser à son salut (1).

César, peu de temps après, apprit le sort de son ennemi, par Dercetas qui lui avait apporté l'épée encore fumante du sang d'Antoine (2). Il fut très-touché de cette nouvelle, et assembla ses amis pour justifier son procédé envers Antoine, par la lecture qu'il leur fit de son commerce de lettres avec cet illustre ennemi. Enfin il chargea Proculéius d'aller se rendre maître de Cléopâtre; elle refusa de le suivre, mais il l'attira par ruse hors de son tombeau, et s'empara de sa personne. Dans son premier désespoir, elle voulait s'enfoncer un poignard dans le sein; mais Proculéius l'en empêcha.

(1) Acte III.
(2) Acte V.

César vint ensuite lui-même à Alexandrie, où il agit en conquérant ; Cléopâtre, accablée de chagrin, voulut, pour avancer sa mort, s'abstenir de toute nourriture, mais César menaça, et lui fit changer de résolution ; il alla la voir, et la trouva plongée dans la plus grande douleur : elle se jeta à ses pieds et chercha d'abord à se justifier ; voyant qu'elle n'obtenait rien sur l'esprit du vainqueur, elle employa les prières ; elle lui présenta l'état de toutes ses richesses ; et lorsque *Séleucus*, l'un de ses trésoriers, l'accusa d'infidélité dans sa déclaration, elle sut y répondre de manière à gagner de plus en plus César, et s'assurer davantage sa bonne foi. Dolabella, un des plus amis de César, qui conçut pour Cléopâtre un tendre penchant, trahit César, en découvrant à cette princesse les vues qu'il avait sur elle. Elle prit sa résolution, demanda qu'il lui fût permis de rendre à Antoine les honneurs funéraires, s'en acquitta avec toute la tendresse d'une amante, prit ensuite un bain, et se mit à table. Vers la fin du repas, arriva un paysan portant des figues dans une corbeille. La garde, sans rien soupçonner, le laissa entrer. Les figues cachaient un aspic qu'elle s'appliqua

au bras; elle reçut la mort par sa morsure. César, à qui elle avait écrit auparavant, envoya quelques-uns de ses agens pour l'empêcher de mourir; mais ils arrivèrent trop tard; elle n'était déjà plus. On trouva aussi *Iras* et *Charmiane*, ses deux suivantes, étendues sans vie à ses pieds.

A...e P...t.

ANTOINE ET CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

MARC ANTOINE,
OCTAVE CÉSAR,
M. ÉMILIUS LÉPIDUS, } triumvirs.
SEXTUS POMPÉIUS.
DOMITIUS ÉNOBARBUS,
VENTIDIUS,
ÉROS,
SCARUS,
DERCÉTAS,
DÉMÉTRIUS,
PHILON, } amis d'Antoine.
MÉCÈNES,
AGRIPPA,
DOLABELLA,
PROCULÉIUS,
THYRÉUS, } amis de César.
GALLUS,
MENAS,
MÉNÉCRATES,
VARIUS, } amis de Pompée.
TAURUS, lieutenant de César.
CASSIDIUS, lieutenant d'Antoine.
SILIUS, officier de l'armée de Ventidius.
EUPHRODIUS, député d'Antoine à César.
ALEXAS, MARDIAN, SELEUCUS et DIOMÈDE, serviteurs attachés à Cléopâtre.
UN DEVIN.
UN PAYSAN.
CLÉOPATRE, reine d'Égypte.
OCTAVIE, sœur de César, femme d'Antoine.
CHARMIANE,
IRAS, } femmes de Cléopâtre.
OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS ET SERVITEURS.

La scène est dans diverses parties de l'empire romain.

ANTOINE ET CLÉOPATRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Alexandrie. — Un appartement du palais de Cléopâtre.

Entrent DÉMÉTRIUS et PHILON.

PHILON.

Non. Ce fol amour de notre général passe la mesure. Ses yeux, qu'on voyait, au milieu de ses légions rangées en bataille, étinceler de feu, comme l'œil de Mars, bardé de fer, maintenant tournent et fixent leurs regards sur un front basané. Son cœur de guerrier, qui, plus d'une fois, dans la chaleur des grands combats, brisa sur son sein les boucles de sa cuirasse, renonce à sa trempe. Il est devenu le soufflet et l'éventail qui apaisent les impudiques désirs d'une Égyptienne (1). Regarde, les voilà qui viennent.

(Fanfares; entrent Antoine et Cléopâtre avec leur suite. Des eunuques agitent des éventails devant Cléopâtre.)

Observe-le bien, et tu verras en lui la troisième colonne de l'univers (2), transformé en jouet d'une prostituée. Regarde et vois.

CLÉOPATRE.

Si c'est de l'amour, dites-moi, quel degré d'amour?

ANTOINE.

C'est un amour bien pauvre, celui que l'on peut calculer.

CLÉOPATRE.

Je veux établir, par une limite, jusqu'à quel point on peut être aimé.

ANTOINE.

Alors il te faudra découvrir un nouveau ciel et une nouvelle terre.

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR.

Des nouvelles, mon bon seigneur, des nouvelles de Rome!

ANTOINE.

Ta présence m'importune: achève, en peu de mots.

CLÉOPATRE.

Non; écoute ces nouvelles, Antoine. Fulvie peut-être est courroucée. Ou qui sait, si le jeune César ne vous envoie pas ses ordres suprêmes : *Fais ceci ou fais cela; empare-toi de ce royaume et affranchis cet autre : obéis, ou nous te réprimanderons.*

ANTOINE.

Comment, mon amour?

CLÉOPATRE.

Peut-être, et cette conjecture, je le pense, est très-vraisemblable, peut-être que vous ne devez pas vous arrêter plus long-temps ici; César vous

envoie votre démission. Il faut donc l'entendre, Antoine. — Ce sont les ordres de Fulvie, de César, veux-je dire, ou de tous deux. — Faites entrer les messagers. — Aussi vrai que je suis reine d'Égypte, tu rougis, Antoine : ce sang qui te monte au visage rend hommage à César; ou c'est la honte qui colore ton front, quand l'aigre voix de Fulvie te gronde. — Les messagers !

ANTOINE.

Que Rome se fonde dans le Tibre, que le vaste portique de l'empire s'écroule ! C'est ici qu'est mon univers. Les royaumes ne sont qu'argile. Notre globe fangeux nourrit également la brute et l'homme. Le noble emploi de la vie, c'est de s'embrasser ainsi (*il l'embrasse*), quand un tendre couple, quand des amans inséparables comme nous peuvent le faire. Oui, je veux être puni, si je ne prouve au monde que nous sommes des amans incomparables !

CLÉOPATRE, à part.

O rare imposture ! Pourquoi a-t-il épousé Fulvie et ne l'a-t-il pas aimé? Je veux bien paraître dupe, mais je ne le suis pas. — Antoine sera toujours lui-même.

ANTOINE.

Toujours gouverné par Cléopâtre. Mais au nom de l'amour, au nom de ses douces heures, ne perdons pas follement le temps en fâcheux entretiens. Nous ne devrions pas laisser écouler une seule minute de notre vie, sans la marquer par quelque plaisir.... Quel sera l'amusement de ce soir?

CLÉOPATRE.

Donnez audience aux députés.

ANTOINE.

Cessez donc, reine querelleuse, à qui tout sied : gronder, rire, pleurer : chaque passion brigue à l'envi l'honneur de se peindre dans les traits de votre beau visage. Point de députés ! Et ce soir, tous deux seuls, nous nous promènerons dans les rues d'Alexandrie, et nous nous amuserons à observer les mœurs du peuple.... Venez, ma reine: c'est un plaisir que vous désiriez hier soir. (*Au messager.*) Ne me parle pas.

(Ils sortent avec leur suite.)

DÉMÉTRIUS.

Antoine fait-il donc si peu de cas de César?

PHILON.

Oui, quelquefois, quand il n'est plus lui-même, il s'écarte trop de ce caractère qui devrait toujours accompagner Antoine.

DÉMÉTRIUS.

Je suis vraiment affligé de le voir confirmer tout ce que répète de lui à Rome la renommée, si souvent menteuse : mais j'espère de plus nobles actions pour demain.... Adieu, soyez heureux.

SCÈNE II.

Un autre appartement du palais.

Entrent CHARMIANE, ALEXAS, IRAS et un DEVIN.

CHARMIANE.

Seigneur Alexas, mon cher Alexas, mon incomparable, mon divin Alexas, où est le devin que vous avez tant vanté à la reine? Oh! que je voudrais connaître cet époux, qui, dites-vous, doit couronner ses cornes de guirlandes (3)!

ALEXAS.

Devin?

LE DEVIN.

Que désirez-vous?

CHARMIANE.

Est-ce là cet homme?.... Est-ce vous, mon ami, qui connaissez les choses?

LE DEVIN.

Je sais lire un peu dans le livre immense des secrets de la nature.

ALEXAS.

Montrez-lui votre main.

(Entre Enobarbus.)

ÉNOBARBUS.

Qu'on serve promptement le repas : et du vin en abondance, pour boire à la santé de Cléopâtre.

CHARMIANE.

Mon bon monsieur, donnez-moi une bonne fortune.

LE DEVIN.

Ce n'est pas moi qui la fais, seulement je la devine.

CHARMIANE.

Hé bien, je vous prie, devinez-m'en une bonne.

LE DEVIN.

Vous serez encore plus riche en beauté que vous n'êtes.

CHARMIANE.

Il veut dire en embonpoint.

IRAS.

Non; il veut dire que vous vous farderez quand vous serez vieille.

CHARMIANE.

Que les rides m'en préservent.

ALEXAS.

Ne troublez point sa prescience, et soyez attentive.

CHARMIANE.

Chut!

LE DEVIN.

Vous aimerez beaucoup plus que vous ne serez aimée.

CHARMIANE.

J'aimerais mieux m'échauffer le foie avec le vin.

ALEXAS.

Chut!

CHARMIANE.

Allons, à présent, quelque bonne aventure; que j'épouse trois rois dans une matinée, pour me trouver le soir veuve de tous les trois; que j'aie à cinquante ans un fils auquel Hérode (4) de Judée rende

hommage. Trouve-moi un moyen de me marier à Octave César, et de marcher l'égale de ma maîtresse.

LE DEVIN.

Vous survivrez à la reine que vous servez.

CHARMIANE.

Oh ! merveilleux ! J'aime bien mieux une longue vie que des figues (5).

LE DEVIN.

Vous avez éprouvé dans le passé une meilleure fortune que celle qui vous attend.

CHARMIANE.

A ce compte, il y a toute apparence que mes enfans n'auront pas de nom (6). Je vous prie, combien dois-je avoir de garçons et de filles ?

LE DEVIN.

Si chacun de vos désirs avait un sein fécond, vous auriez un million d'enfans.

CHARMIANE.

Tais-toi, insensé ! Je te pardonne, parce que tu es un sorcier.

ALEXAS.

Vous croyez que votre couche est la seule confidente de vos désirs.

CHARMIANE.

Allons, viens. Dis aussi à Iras sa bonne aventure.

ALEXAS.

Nous voulons tous savoir nos destins.

ÉNOBARBUS.

Le mien comme le vôtre, à la plupart de vous, sera d'aller nous coucher ivres ce soir.

LE DEVIN.

Voilà une main qui présage la chasteté, si rien ne s'y oppose d'ailleurs.

CHARMIANE.

Oui, comme le Nil débordé présage la famine....

IRAS.

Allez, folâtre compagne de lit, vous ne vous connaissez pas en bonne aventure.

CHARMIANE.

Oui, si une main onctueuse n'est pas un pronostic de fécondité, il n'est pas vrai que je puisse me gratter l'oreille. — Je t'en prie, dis-lui seulement ses aventures d'un jour ouvrable.

LE DEVIN.

Vos destinées se ressemblent.

IRAS.

Mais comment, comment? Citez quelques particularités.

LE DEVIN.

J'ai dit.

IRAS.

Quoi! n'aurai-je pas seulement un pouce de bonne fortune de plus qu'elle?

CHARMIANE.

Et si vous l'aviez, où voudriez-vous le placer?

IRAS.

Ce ne serait pas au nez de mon mari.

CHARMIANE.

Que le Ciel corrige nos mauvaises pensées! —

Alexas! allons, sa bonne aventure, à lui, sa bonne aventure. Oh ! qu'il épouse une femme qui ne puisse pas marcher. Douce Isis (7), je t'en supplie, que cette femme meure ! et alors donne-lui-en une pire encore, et après celle-là d'autres toujours plus méchantes, jusqu'à ce que la pire de toutes le conduise en riant à sa tombe, cinquante fois cocu. Bonne Isis, exauce ma prière, et, quand tu devrais me refuser dans des occasions plus importantes, accorde-moi cette grâce. Bonne Isis, je t'en conjure.

IRAS.

Ainsi soit-il; chère déesse, entends la prière que nous t'adressons toutes ! car si c'est un crève-cœur de voir un galant homme maltraité de sa femme, c'est un chagrin mortel de voir un laid malotru sans cornes : ainsi donc, chère Isis, par bienséance, donne-lui la destinée qui lui convient.

CHARMIANE.

Ainsi soit-il.

ALEXAS.

Voyez-vous ; s'il dépendait d'elles de me faire cocu, elles se prostitueraient pour cela seul.

ÉNOBARBUS.

Silence : voici Antoine.

CHARMIANE.

Ce n'est pas lui ; c'est la reine.

(Entre Cléopâtre.)

CLÉOPATRE.

Avez-vous vu mon seigneur ?

ÉNOBARBUS.

Non, madame.

CLÉOPATRE.

Est-ce qu'il n'était pas içi ?

CHARMIANE.

Non, madame.

CLÉOPATRE.

Il était d'une humeur gaie !... Mais tout à coup un souvenir de Rome a saisi son âme. — Énobarbus !

ÉNOBARBUS.

Madame.

CLÉOPATRE.

Cherchez-le, et l'amenez ici..... — Où est Alexas?

ALEXAS.

Me voici, tout prêt à vous obéir. — Mon maître s'avance.

(Antoine entre avec un messager et sa suite.)

CLÉOPATRE.

Nous ne le regarderons pas. — Suivez-moi.

(Sortent Cléopâtre, Énobarbus, Alexas, Iras, Charmiane, le devin et la suite.)

LE MESSAGER.

Fulvie, votre épouse, s'est avancée la première dans la plaine....

ANTOINE.

Contre mon frère Lucius ?

LE MESSAGER.

Oui : mais cette guerre a bientôt été terminée. Les circonstances les ont aussitôt réconciliés, et ils ont réuni leurs forces contre César. Mais dès le premier choc, la fortune de César dans la guerre les a chassés tous deux de l'Italie.

ANTOINE.

Fort bien : qu'as-tu de plus funeste encore à m'apprendre ?

LE MESSAGER.

Les mauvaises nouvelles sont fatales à celui qui les apporte.

ANTOINE.

Oui, quand elles s'adressent à un insensé, ou à un lâche ; poursuis. — Avec moi, ce qui est passé est passé, voilà mon principe. Quiconque m'apprend une vérité, dût la mort être au bout de son récit, je l'écoute aussi volontiers que s'il me flattait.

LE MESSAGER.

Labiénus, et c'est une sinistre nouvelle, avec son armée des Parthes, a envahi l'Asie mineure depuis l'Euphrate ; sa bannière triomphante a flotté depuis la Syrie, jusqu'à la Lydie et l'Ionie ; tandis que....

ANTOINE.

Tandis qu'Antoine, voulais-tu dire....

LE MESSAGER.

Oh ! mon maître !

ANTOINE.

Parle-moi sans détour : ne déguise point les bruits populaires : nomme Cléopâtre du nom dont on l'appelle dans Rome ; prends le ton d'ironie dont Fulvie parle de moi ; reproche-moi mes fautes avec toute la licence de la malignité et de la vérité réunies. — Oh nous ne portons que des ronces quand les vents violens demeurent immobiles; et le récit du mal qu'on dit de nous est pour nous une culture. — Laisse-moi un moment.

LE MESSAGER.

Selon votre plaisir, seigneur.

(Il sort.)

ANTOINE.

Quelles nouvelles de Sicyone? Appelle le messager de Sicyone.

PREMIER SERVITEUR.

Le messager de Sicyone? y en a-t-il un?

SECOND SERVITEUR.

Seigneur, il attend vos ordres.

ANTOINE.

Qu'il vienne. — Il faut que je brise enfin ces chaînes égyptiennes où je me perds dans ma folle passion. (*Entre un autre messager.*) Qui êtes-vous?

LE SECOND MESSAGER.

Votre épouse Fulvie est morte.

ANTOINE.

Où est-elle morte?

LE MESSAGER.

Dans Sicyone : la longueur de sa maladie, et d'autres circonstances plus graves encore, qu'il vous importe de connaître, sont détaillées dans cette lettre.

(Il lui donne la lettre.)

ANTOINE.

Laissez-moi seul. (*Le messager sort*). Voilà une grande âme qui n'est plus dans ce monde! Voilà ce que je désirais. — L'objet que nous avons repoussé avec dédain, nous voudrions le posséder encore! Le plaisir du jour diminue par la révolution des

temps et devient une peine. — Fulvie est un bien à mes yeux, maintenant qu'elle n'est plus. La main qui la rejetait loin de moi voudrait la rappeler! — Il faut absolument que je m'affranchisse du joug où me captive cette reine enchanteresse. Mille maux plus grands que ceux que je connais déjà sont prêts d'éclore de ma honteuse indolence. — Où es-tu, Énobarbus ?

(Énobarbus entre.)

ÉNOBARBUS.

Que voulez-vous, seigneur ?

ANTOINE.

Il faut que je parte sans délai de ces lieux.

ÉNOBARBUS.

En ce cas, nous tuons toutes nos femmes. Vous savez, par expérience, combien un défaut d'égard leur est mortel : s'il leur faut subir notre départ, la mort est dans nos adieux.

ANTOINE.

Il faut que je parte.

ÉNOBARBUS.

Dans une occasion pressante, que les femmes meurent ! — Mais ce serait pitié de les rejeter pour rien loin de nous : quoique comparées à un grand intérêt elles doivent être comptées pour rien. Au moindre bruit de ce dessein, Cléopâtre meurt, elle meurt aussitôt; je l'ai vue mourir vingt fois pour des motifs bien plus légers. Je crois qu'il y a de l'amour pour elle dans la mort, qui lui procure quelque jouissance amoureuse, tant elle est prompte à mourir.

ANTOINE.

Elle est rusée à un point que l'homme ne peut imaginer.

ÉNOBARBUS.

Hélas, non, seigneur ! Ses passions ne sont formées que des plus purs élémens de l'amour. Nous ne pouvons comparer ses soupirs et ses larmes aux vents et aux flots. Ce sont de plus grandes tempêtes que celles qu'annoncent les almanachs et qui ne peuvent être une ruse chez elle. Si c'en est une elle fait tomber la pluie aussi bien que Jupiter.

ANTOINE.

Que je voudrais ne l'avoir jamais vue !

ÉNOBARBUS.

Ah ! seigneur, vous auriez été privé de voir une merveille ; et n'avoir pas été heureux par elle, c'eût été décréditer votre voyage.

ANTOINE.

Fulvie est morte.

ÉNOBARBUS.

Seigneur !

ANTOINE.

Fulvie est morte.

ÉNOBARBUS.

Fulvie ?

ANTOINE.

Elle est morte !

ÉNOBARBUS.

Eh bien, seigneur, rendez aux dieux vos actions de grâces ! Quand il plaît à leur divinité d'enlever à un homme sa femme, ils lui montrent les tailleurs de la terre, et le consolent en lui faisant voir que quand de vieilles robes sont usées, il reste des

membres pour en porter de nouvelles. S'il n'y avait pas d'autre femme que Fulvie, alors vous auriez une véritable blessure et des motifs pour vous lamenter; mais votre chagrin porte avec lui sa consolation; votre vieille chemise de femme vous produit un jupon neuf. En vérité, pour verser des larmes sur un tel chagrin, il faudrait les faire couler avec de l'oignon.

ANTOINE.

L'intrigue qu'elle a filée dans l'état ne peut me permettre de rester absent.

ÉNOBARBUS.

Et celle que vous avez filée en ces lieux ne peut se passer de votre présence; surtout celle de Cléopâtre, qui dépend absolument de votre séjour en Égypte.

ANTOINE.

Plus de frivoles réponses. — Que nos officiers soient instruits de ma résolution. Je déclare sans détour à la reine la cause de notre expédition, et j'obtiens de son amour la liberté de partir. Car ce n'est pas seulement la mort de Fulvie, et d'autres motifs plus pressans encore, qui parlent fortement à mon cœur : des lettres aussi de plusieurs de nos amis qui travaillent pour nous dans Rome, pressent mon retour dans ma patrie. Sextus Pompée a envoyé un défi à César, et il tient l'empire de la mer. Notre peuple inconstant, dont l'amour ne s'attache jamais à l'homme de mérite, qu'après que son mérite a disparu, commence à faire passer toutes les dignités et la gloire du grand Pompée sur la per-

sonne de son fils. Son fils, puissant par sa renommée et par ses forces, plus redoutable encore par sa jeunesse et son bouillant courage, est cité déjà comme un grand guerrier; et si ses avantages vont en croissant, l'univers pourrait être en danger. Plus d'un germe se développe, qui, semblable à la crinière d'un coursier [8], n'a pas encore le venin du serpent, mais est déjà doué de la vie. Apprends à ceux dont l'emploi dépend de nous, que notre intention est de nous éloigner promptement de ces lieux.

ÉNOBARBUS.

Je vais exécuter vos ordres.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, CHARMIANE, ALEXAS, IRAS.

CLÉOPATRE.

Où est-il?

CHARMIANE.

Je ne l'ai pas vu depuis.

CLÉOPATRE.

Voyez où il peut être; qui est avec lui, et ce qu'il fait. N'ayez pas l'air d'être envoyée par moi. — Si vous le trouvez triste, dites-lui que je suis à danser; s'il est gai, annoncez-lui que je viens de me trouver mal. Volez, et revenez.

CHARMIANE.

Madame, il me semble que si vous l'avez tendrement aimé, vous ne prenez pas les moyens de l'engager à vous rendre le même amour.

CLÉOPATRE.

Que devais-je faire,.... que je n'aie fait?

CHARMIANE.

Laissez-le suivre en tout sa volonté; ne le contredisez en rien.

CLÉOPATRE.

Tu parles comme une folle; tu m'enseignes là le moyen de le perdre.

CHARMIANE.

Ne le tentez pas à ce point; je souhaite que vous ne suiviez pas votre idée: nous finissons par haïr celui qui nous force à le craindre. (*Antoine entre.*) Mais j'aperçois Antoine.

CLÉOPATRE.

Je suis malade et triste.

ANTOINE.

Il m'est pénible de lui déclarer mon dessein.

CLÉOPATRE.

Aide-moi, chère Charmiane, à sortir de ce lieu. Je sens que je vais m'évanouir. Je ne puis rester long-temps avec lui: la nature sera forcée de succomber.

ANTOINE.

Eh bien, ma chère reine....

CLÉOPATRE.

Je vous prie, tenez-vous loin de moi.

ANTOINE.

Et quel est donc le sujet?

CLÉOPATRE.

Je lis dans vos yeux que vous avez reçu de bonnes

nouvelles. Que vous dit votre épouse? — Vous pouvez partir. Oh, je voudrais qu'elle ne vous eût jamais laissé la liberté de venir en Égypte! — Qu'elle ne dise pas surtout que c'est moi qui vous retiens : je n'ai aucun pouvoir sur vous. Vous êtes tout à elle.

ANTOINE.

Les dieux savent bien....

CLÉOPATRE.

Non, jamais reine ne fut si indignement trahie... Mais n'avais-je pas pressenti d'abord ses trahisons?

ANTOINE.

Cléopâtre !

CLÉOPATRE.

Quand tu ébranlerais de tes sermens le trône même des dieux, comment pourrais-je croire que ton cœur est à moi, que tu es sincère, toi, qui as trahie Fulvie? Quelle passion extravagante a pu me laisser séduire par ces sermens des lèvres aussitôt violés que prononcés?

ANTOINE.

Ma tendre reine....

CLÉOPATRE.

Ah! de grâce, ne cherche point de prétexte pour me quitter : fais-moi tes adieux, et pars. Lorsque tu me suppliais à genoux pour rester, c'était alors le temps des paroles : tu ne parlais plus alors de me quitter. — L'éternité était dans mes regards et sur nos lèvres. Le bonheur était peint sur notre front; aucune partie de nous-mêmes qui ne nous fît goûter la félicité du ciel. Il en est encore ainsi ;

ô toi, le plus grand guerrier de l'univers, tu en es devenu le plus grand imposteur !

ANTOINE.

Que dites-vous, madame?

CLÉOPATRE.

Que je voudrais avoir ta taille. — Tu apprendrais qu'il y avait une femme de cœur en Égypte.

ANTOINE.

Reine, écoutez-moi. L'impérieuse nécessité des circonstances exige pour un temps notre service ; mais mon cœur tout entier vous est soumis et reste avec vous. Partout, notre Italie étincelle des épées de la guerre civile. Sextus Pompée s'avance jusqu'aux portes de Rome. L'égalité de deux pouvoirs domestiques engendre les factions. Le parti odieux, devenu puissant, redevient le parti chéri. Pompée proscrit, mais riche de la gloire de son père, s'insinue insensiblement dans les cœurs des mécontens, qui n'ont point gagné au gouvernement actuel : leur nombre s'accroît et devient redoutable, et les esprits fatigués de repos aspirent à en sortir par quelque résolution désespérée. — Un motif plus personnel pour moi, et qui doit le plus vous rassurer sur mon départ, c'est la mort de Fulvie.

CLÉOPATRE.

Si l'âge n'a pu affranchir mon cœur de la folie de l'amour, il l'a guéri du moins de la crédulité de l'enfance ! — Fulvie peut-elle mourir?

ANTOINE.

Elle est morte, ma reine. Jetez ici les yeux et

lisez à votre loisir toutes les affaires, tous les troubles qu'elle m'a suscités. La dernière nouvelle est la meilleure ; voyez en quel lieu, en quel temps elle est morte.

CLÉOPATRE.

O le plus faux des amans ! Où sont les fioles[9] sacrées que tu as dû remplir des larmes de ta douleur ? Ah ! je vois maintenant, je vois dans la mort de Fulvie comment la mienne sera reçue.

ANTOINE.

Cessez vos reproches, et préparez-vous à entendre les projets que je porte en mon sein. Ils vont, ou s'accomplir ou s'évanouir, selon les conseils que j'attends de vous. Je jure par le feu qui féconde le limon du Nil, que je pars de ces lieux votre guerrier, votre esclave, faisant la paix ou la guerre au gré de vos désirs.

CLÉOPATRE.

Coupe mes nœuds, Charmiane, viens ; mais non ; — laisse-moi : je me sens mal, et puis mieux dans un instant : c'est l'image de l'amour d'Antoine !

ANTOINE.

Divine Cléopâtre, épargnez-moi : rendez justice à l'amour d'Antoine, que l'honneur met à une rude épreuve.

CLÉOPATRE.

Fulvie doit me l'avoir appris. Ah ! de grâce, détourne les yeux, et verse des pleurs pour elle ; et alors fais moi tes adieux, dis-moi que ces pleurs coulent pour l'Égypte. Maintenant, joue devant moi une scène de dissimulation profonde et qui imite l'honneur parfait.

ANTOINE.

Vous m'échaufferez le sang. — Cessez.

CLÉOPATRE.

Tu pourrais mieux jouer encore; mais cet emportement est placé à propos.

ANTOINE.

Je jure par mon épée!...

CLÉOPATRE.

Jure aussi par ton bouclier.... Son jeu se forme; mais il n'est pas encore parfait. — Vois, Charmiane, vois, je te prie, comme cet emportement sied bien à cet Hercule romain(10).

ANTOINE.

Madame, je vais vous quitter.

CLEOPATRE.

Un mot... «Seigneur, il faut donc nous séparer...» Mais ce n'est pas cela: « Seigneur, nous nous sommes tendrement aimés. » (Ce n'est pas cela; tu le sais bien!...) C'est quelque chose que je voudrais dire... Oh! ma mémoire est un autre Antoine; j'ai tout oublié!

ANTOINE.

Si votre royauté ne comptait la nonchalance parmi ses sujets, je vous prendrais vous-même pour la nonchalance.

CLÉOPATRE.

C'est un pénible travail que de porter cette nonchalance aussi près du cœur que je la porte! Mais, seigneur, pardonnez, puisque le soin de ma dignité me déchire le cœur dès que ce soin vous déplaît. Votre honneur vous rappelle loin de moi;

soyez sourd à la pitié, qui vous parle pour ma folie; que les dieux soient avec vous! Que la victoire, couronnée de lauriers, se repose sur votre épée; marchez dans les doux sentiers du succès.

ANTOINE.

Sortons, madame, venez. Telle est notre séparation, qu'en demeurant ici vous me suivez partout; et que moi, en fuyant, je reste avec vous.—Sortons.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Rome. — Appartement de la maison de César.

Entrent OCTAVE, CÉSAR, LÉPIDE et sa suite.

CÉSAR.

Vous voyez, Lépide, et la suite vous en convaincra, que ce n'est point le vice naturel de César de haïr le mérite dans son collègue.—Lisez ce qu'on m'écrit d'Alexandrie. Il pêche, il boit, et les lampes de la nuit éclairent ses débauches. Il n'est pas plus homme que Cléopâtre, et la veuve de Ptolémée est moins efféminée que lui. Il a eu bien de la peine à donner audience à mes députés, et à daigner croire qu'il eût des collègues. Vous reconnaîtrez dans Antoine l'abrégé de toutes les faiblesses dont l'humanité est capable.

LÉPIDE.

Je ne puis croire que le nombre de ses vices soit assez grand pour effacer l'éclat de toutes ses vertus. Ses défauts sont comme les taches enflammées du

ciel, que les ténèbres de la nuit font étinceler. Il les tient de la nature bien plus que de sa volonté : ils ne sont point de son choix, et il ne dépend guère de lui de s'en corriger.

CÉSAR.

Vous êtes trop indulgent. J'accorderai, si l'on veut, que ce n'est pas un crime de se laisser tomber sur la couche de Ptolémée, de donner un royaume pour un sourire, de s'asseoir pour s'enivrer avec un esclave; de parcourir, en plein midi, les rues d'un pas vacillant, et de faire le coup de poing avec une troupe de drôles trempés d'une sueur infecte. Dites que cette conduite sied bien à Antoine; et il faut que ce soit un homme d'une trempe bien extraordinaire, pour que ces excès ne soient pas des taches dans son caractère.... Mais du moins Antoine n'excusera jamais ses sales plaisirs, quand sa légèreté [11] est un fardeau si pesant pour nous : encore s'il ne consumait dans les voluptés que ses momens d'inaction, je laisserais au dégoût, et à son corps exténué, le soin de lui en demander compte; mais sacrifier un temps si précieux, pour sa fortune et la nôtre, quand le son du tambour interrompt ses fêtes, c'est mériter d'être grondé comme ces jeunes gens, qui, déjà dans l'âge de connaître leurs devoirs, immolent leur expérience au plaisir présent, et se révoltent contre les leçons de la raison.

(Entre un messager.)

LÉPIDE.

Voici encore des nouvelles.

LE MESSAGER, à César.

Seigneur, vos ordres sont exécutés, et César sera instruit d'heure en heure de ce qui se passe hors d'Italie. Pompée est puissant sur mer, et il paraît aimé de tous ceux que la crainte seule attachait à César. Les mécontens se rendent de toutes parts dans nos ports ; et si l'on en croit les bruits, ils insultent à sa mémoire.

CÉSAR.

Je ne m'attendais pas à moins. L'histoire, depuis l'origine de l'empire, nous apprend que l'homme, parvenu au commandement suprême, a été désiré du peuple jusqu'au moment où il l'a obtenu; et que l'homme tombé dans la disgrâce, qui n'avait jamais été aimé du peuple qu'au moment où il cessa de mériter son amour, lui devient cher dès qu'il l'a perdu. Cette multitude ressemble au pavillon flottant sur les ondes, qui avance ou recule, suit servilement l'inconstance du flot, et s'use par son mouvement continuel.

LE MESSAGER.

César, je t'annonce que Ménécrate et Ménas, deux fameux pirates, exercent leur empire sur les mers, qu'ils sillonnent de leurs vaisseaux de toute espèce. Ils font de fréquentes et vives incursions sur les côtes d'Italie. Les peuples qui habitent les rivages pâlissent à leur nom seul, et la jeunesse ardente se révolte. Nul vaisseau ne peut se montrer hors du port, qu'il ne soit pris aussitôt qu'aperçu. Le nom seul de Pompée inspire plus de terreur que n'en inspirerait la présence même de toute son armée.

CÉSAR.

Quitte, ô Antoine, quitte tes voluptés ! Lorsque repoussé de Mutine, après avoir tué les deux consuls, Hirtius et Pansa, tu fus poursuivi par la famine, tu la combattis, malgré ta molle éducation, avec plus de patience que les sauvages. Tu bus l'urine de tes chevaux, et des eaux fangeuses que les animaux mêmes auraient rejetées avec dégoût. Ton palais ne dédaigna pas alors les fruits les plus sauvages des buissons épineux. Tel que le cerf affamé, lorsque la neige couvre les pâturages, tu dévorais l'écorce des arbres. On dit que sur les Alpes (c'est un affront pour toi de me forcer à rappeler ces faits) tu te repus d'une chair étrange, dont la vue seule fit périr plusieurs des tiens ; et toi tu supportas ces affreuses extrémités en guerrier intrépide, sans même que ton visage en fût altéré.

LÉPIDE.

Sa faiblesse fait pitié.

CÉSAR.

Que la honte le ramène promptement à Rome. Il est temps que nous nous montrions tous deux unis dans la plaine. Assemblons, sans tarder, notre conseil, pour concerter nos projets. Pompée prospère par notre indolence.

LÉPIDE.

Demain, César, je serai en état de vous instruire, avec exactitude, de ce que je puis exécuter sur mer et sur terre, pour faire face aux circonstances présentes.

CÉSAR.

C'est aussi le soin qui m'occupera jusqu'à demain.

LÉPIDE.

Adieu, seigneur. Tout ce que vous apprendrez des mouvemens qui se passent au dehors, je vous en conjure, faites m'en part aussi.

CÉSAR.

N'en doutez pas, seigneur; je sais que c'est mon devoir.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Alexandrie. — Appartement du palais.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMIANE, IRAS, l'eunuque MARDIAN.

CLÉOPATRE.

Charmiane.

CHARMIANE.

Madame?

CLÉOPATRE.

Ah! donne, donne-moi une potion de mandragore (12).

CHARMIANE.

Pourquoi donc, madame?

CLÉOPATRE.

Afin que je puisse dormir pendant tout ce long espace de temps que mon Antoine sera absent de moi.

CHARMIANE.

Vous songez trop à lui.

CLÉOPATRE.

O trahison !....

CHARMIANE.

Madame, j'espère qu'il n'en est point ainsi.

CLÉOPATRE.

Eunuque ! Mardian !

MARDIAN.

Que désire votre majesté ?

CLÉOPATRE.

Je ne veux plus à présent entendre tes chants. Je ne prends aucun plaisir à ce qui vient d'un eunuque. — Que tu es heureux par ton impuissance ! Tes pensées les plus libres ne vont point errer hors de l'Égypte. Dis-moi, as-tu des inclinations ?

L'EUNUQUE.

Oui, gracieuse reine.

CLÉOPATRE.

En vérité ?

MARDIAN.

Pas en *vérité* (13), madame, car je ne puis rien faire en vérité que ce qu'il est honnête de faire ; mais j'ai de violentes passions, et je pense à ce que Mars fit avec Vénus.

CLÉOPATRE.

O Charmiane, où crois-tu qu'il soit à présent ? Est-il debout ou assis ? Se promène-t-il à pied, sur son coursier ? Heureux coursier, qui portes le fardeau chéri de mon Antoine, songe à te bien conduire sous lui ; car sais-tu bien qui tu portes ? L'Atlas qui soutient la moitié de ce globe, le bras

et le casque de l'espèce humaine. — Peut-être qu'en ce moment il dit ou murmure tout bas : Où est mon *serpent* du vieux Nil? car c'est le nom qu'il me donne. — Oh ! maintenant je me nourris d'un poison délicieux. — Souviens-toi, cher Antoine, de ta Cléopâtre, quoique ternie aujourd'hui par les brûlans baisers du soleil, quoique le temps ait déjà sillonné son visage de rides profondes. — O toi, César au large front, dans le temps que tu étais ici au-dessus de la terre, j'étais alors un mets fait pour un monarque ! et le grand Pompée ne pouvait détacher ses yeux de mes attraits; il eût voulu y fixer ses regards, et mourir en me contemplant.

ALEXAS entre.

Hommage à la souveraine d'Égypte.

CLÉOPATRE.

Que tu es loin de ressembler à Marc Antoine ! Et cependant, venant de sa part, il me semble qu'un charme émané de lui t'a revêtu d'une couche d'or. Comment se porte mon brave Antoine?

ALEXAS.

Chère reine, la dernière de ses actions, c'est le dernier baiser qu'il a donné, après cent autres baisers, à cette perle orientale. —Ses paroles sont encore gravées dans mon cœur.

CLÉOPATRE.

Mon oreille est impatiente de les faire passer dans le mien.

ALEXAS.

« Ami, m'a-t-il dit, va : dis que le fidèle Romain

» envoie à la reine d'Égypte le trésor arraché du » sein de l'huître, et que, pour rehausser la mince » valeur du présent, il ira bientôt à ses pieds dé- » corer de royaumes son trône superbe; dis-lui que » bientôt tout l'Orient la nommera sa souveraine. » A ces mots, il me congédie d'un signe de tête, et monte d'un air grave sur son coursier fougueux, qui alors a poussé de si grands hennissemens, que, quand j'aurais voulu parler, il m'eût réduit au silence.

CLÉOPATRE.

Dis-moi ; était-il triste ou gai?

ALEXAS.

Entre les deux, comme la saison de l'année qui est placée entre les extrêmes de la chaleur et du froid ; il n'était ni triste ni gai.

CLÉOPATRE.

O caractère bien partagé ! Chère Charmiane, observe bien, voilà Antoine : observe bien ; il n'était pas triste, parce qu'il voulait montrer un front serein à ses officiers, qui composent leur visage sur le sien ; il n'était pas gai, comme pour leur annoncer par-là qu'il avait laissé en Égypte son souvenir et sa joie, mais il gardait un juste milieu. O céleste mélange ! Cher Antoine, que tu sois triste ou gai, les transports de la tristesse et de la joie te conviennent également, plus qu'à aucun autre mortel. — As-tu rencontré mes courriers?

ALEXAS.

Oui, madame, au moins vingt. Pourquoi les dépêchez-vous si près l'un de l'autre?

CLÉOPATRE.

Il périra misérable, l'enfant qui naîtra le jour où j'oublierai d'envoyer vers Antoine. — Charmiane, de l'encre et du papier. — Sois le bienvenu, cher Alexas. — Charmiane, jamais César fût-il autant aimé de moi ?

CHARMIANE.

O ce brave César !

CLÉOPATRE.

Que ton exclamation te suffoque ! Dis le brave Antoine.

CHARMIANE.

Ce vaillant César !

CLÉOPATRE.

Par Isis, ma main ensanglantera ta joue, si tu oses encore comparer César avec le plus grand des hommes.

CHARMIANE.

Sous votre gracieux plaisir, je ne fais que répéter ce que vous disiez vous-même.

CLÉOPATRE.

C'était un temps où mon jugement n'était pas encore mûr. — Ce serait être bien froide que de répéter ce que je disais alors. — Mais viens, sortons : donne-moi de l'encre et du papier ; il aura chaque jour plus d'un message, dussé-je dépeupler l'Égypte.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Messine. — Appartement de la maison de Pompée.

Entrent POMPÉE, MÉNÉCRATE et MÉNAS.

POMPÉE.

Si les dieux sont justes, ils seconderont les armes du parti le plus juste.

MÉNÉCRATE.

Vaillant Pompée, songez que les dieux ne refusent pas toujours ce qu'ils diffèrent d'accorder.

POMPÉE.

Tandis qu'au pied de leur trône nous les implorons, la cause que nous les supplions de protéger dépérit.

MÉNÉCRATE.

Mortels ignorans et aveugles sur nous-mêmes, c'est notre ruine souvent que nous leur demandons; leur sagesse nous refuse par bonté, et nous gagnons à ne pas obtenir l'objet de nos prières.

POMPÉE.

Je réussirai : le peuple m'aime, et la mer est à moi; ma puissance est comme le croissant de la

lune, et mon espérance me prédit qu'elle parviendra à son plein. Marc Antoine tient table dans l'Égypte; il n'en sortira jamais pour faire la guerre. César, en amassant de l'argent, perd les cœurs; Lépide les flatte tous deux, et tous deux flattent Lépide : mais il n'aime ni l'un ni l'autre, et ni l'un ni l'autre ne s'intéresse à lui.

MÉNÉCRATE.

Cependant César et Lépide sont déjà en campagne, traînant après eux des armées nombreuses.

POMPÉE.

D'où tenez-vous cette nouvelle? Elle est fausse.

MÉNÉCRATE.

De Silvius, seigneur.

POMPÉE.

Silvius l'a rêvé; je sais, moi, qu'ils sont encore tous deux à Rome, où ils attendent Antoine. — O lascive Cléopâtre! que tous les charmes de l'amour prêtent leur douceur à tes lèvres flétries! Joins au pouvoir de la beauté les artifices de la ruse et le charme des voluptés; enchaîne dans un cercle de fêtes le débauché Antoine; échauffe son cerveau des vapeurs d'une ivresse continuelle. Que les cuisiniers épicuriens aiguisent son appétit par des assaisonnemens toujours renouvelés, afin que le sommeil et les banquets lui fassent oublier son honneur, comme s'il était assoupi par la langueur que cause le Léthé. — Que veut Varius?

(Varius paraît.)

VARIUS.

Comptez sur la vérité de la nouvelle que je vous

annonce. Marc Antoine est d'heure en heure attendu dans Rome : depuis qu'il est parti d'Égypte il aurait eu le temps de faire un plus long voyage.

POMPÉE.

J'aurais écouté plus volontiers une nouvelle moins sérieuse.... Ménas, je n'aurais jamais pensé que cet amant crapuleux eût mis son casque pour une guerre aussi légère. C'est un guerrier qui vaut seul plus que les deux autres ensemble.... Mais concevons de nous-mêmes une plus haute opinion, puisque le bruit de notre marche peut arracher des genoux de la veuve d'Égypte cet Antoine insatiable dans ses débauches.

MÉNAS.

Je ne puis croire que jamais César et Antoine puissent s'accorder ensemble. Sa femme, qui vient de mourir, a offensé César; son frère lui a fait la guerre, quoiqu'il n'y ait pas été excité par Antoine, à ce que je pense.

POMPÉE.

Je ne conçois pas, Ménas, comment de légères inimitiés en peuvent suspendre de plus grandes. S'ils ne nous voyaient pas armés contr'eux tous, ils ne tarderaient pas peut-être à se disputer ensemble : car ils ont assez de sujets de tirer l'épée les uns contre les autres : mais comment la crainte que nous leur inspirons, concilie-t-elle leurs divisions et enchaîne-t-elle leurs discordes mutuelles, c'est ce que j'ignore encore. Au reste, qu'il en arrive ce qu'il plaira aux dieux : il y va de notre vie de déployer toutes nos forces. Viens, Ménas.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Rome. — Appartement dans la maison de Lépide.

LÉPIDE, ÉNOBARBUS.

LÉPIDE.

Cher Énobarbus, tu feras une action louable et dans laquelle tu peux réussir en disposant ton général à s'expliquer avec douceur et sans emportement.

ÉNOBARBUS.

Je l'engagerai à répondre comme doit répondre Antoine. Si César l'irrite, qu'Antoine s'élève de toute sa grandeur, au-dessus de la tête de César, et lui parle aussi fièrement que Mars. Par Jupiter, si je portais la barbe d'Antoine je ne me ferais pas raser aujourd'hui [14].

LÉPIDE.

Ce n'est pas ici le temps des ressentimens particuliers.

ÉNOBARBUS.

Tout temps est bon pour les affaires qu'il fait naître.

LÉPIDE.

Les moins importantes doivent céder aux plus graves.

ÉNOBARBUS.

Non, si les moins importantes viennent les premières.

LÉPIDE.

Tu parles dans la passion : mais de grâce ne remue pas les tisons. — Voici le noble Antoine.

(Entrent Antoine et Ventidius.)

ÉNOBARBUS.

Et voilà César là-bas.

(Entrent César, Mécènes et Agrippa.)

ANTOINE.

Si nous pouvons nous entendre, marchons contre les Parthes. — Ventidius, écoute.

CÉSAR.

Je ne sais pas, Mécènes ; demande à Agrippa.

LÉPIDE.

Nobles amis, il n'est point d'objet plus grand que celui qui nous réunit ; que des causes plus légères ne nous séparent pas. Ce qui est mal peut se rappeler avec douceur ; en discutant avec violence des différens peu graves, nous rendons mortelles les blessures que nous voulons guérir : ainsi donc, nobles collègues (je vous en conjure avec instances), traitez les questions les plus aigres dans les termes les plus doux, et que la mauvaise humeur n'aggrave pas nos querelles.

ANTOINE.

C'est bien parlé ; si nous étions à la tête de nos armées et prêts à combattre, je parlerais comme lui.

CÉSAR.

Soyez le bienvenu dans Rome.

ANTOINE.

Je vous rends grâce.

CÉSAR.

Prenez un siége.

ANTOINE.

Vous aussi.

CÉSAR.

Ainsi donc....

ANTOINE.

J'apprends que vous vous offensez de choses qui ne sont point blâmables, ou qui, si elles le sont, ne vous intéressent pas.

CÉSAR.

Je serais ridicule, si je me prétendais offensé pour rien ou pour peu de chose, mais avec vous surtout : plus ridicule encore si je vous nommais avec des reproches, lorsque je n'aurais aucun intérêt à prononcer votre nom.

ANTOINE.

Que vous importait donc, César, mon séjour en Égypte?

CÉSAR.

Pas plus que mon séjour à moi dans Rome ne devait vous inquiéter en Égypte : cependant si de là vous cherchiez à me nuire, votre séjour en Égypte pourrait m'occuper.

ANTOINE.

Qu'entendez-vous par chercher à vous nuire?

CÉSAR.

Vous pourriez bien saisir le sens de ce que je veux dire par ce qui m'est arrivé; votre femme et votre frère ont pris les armes contre moi, leur guerre était pour vous un sujet de la déclarer vous-même, votre nom était leur mot d'ordre.

ANTOINE.

Vous vous méprenez. Jamais mon frère ne m'a mis en avant dans cette guerre. Je m'en suis instruit, et ma certitude est fondée sur les rapports de ceux

mêmes qui combattaient pour vous! N'attaquait-il pas également mon autorité comme la vôtre? ne dirigeait-il pas également la guerre contre moi-même puisque votre cause est la mienne : là-dessus mes lettres vous ont déjà satisfait. Si vous voulez trouver un prétexte de querelle, celui-là ne peut vous servir, cherchez-en un autre.

CÉSAR.

Vous faites là votre éloge, en m'accusant de défaut de jugement : mais vous déguisez mal vos torts.

ANTOINE.

Non, non! Je sais à n'en pas douter que vous ne pouviez pas manquer de faire cette réflexion naturelle que moi, votre associé dans la cause contre laquelle mon frère s'armait, je ne pouvais voir d'un œil satisfait une guerre qui troublait ma paix. Quant à ma femme, je souhaite que vous retrouviez son âme dans une autre femme qui lui ressemble. — Le tiers de l'univers est sous vos lois, César; vous pouvez, avec le plus faible frein, le gouverner à votre gré, mais non pas une telle femme.

ÉNOBARBUS.

Plût au ciel que nous eussions tous de pareilles épouses; les hommes pourraient aller à la guerre avec les femmes.

ANTOINE.

Les embarras qu'a suscités son caractère intraitable qui ne manquait pas non plus des ruses de la politique, vous ont trop inquiété, César; je le vois avec douleur; et vous êtes forcé d'avouer tout haut qu'il n'était pas en mon pouvoir de l'empêcher.

CÉSAR.

Je vous écris : vous, plongé dans les voluptés au milieu d'Alexandrie, vous mettez mes lettres dans votre poche sans les ouvrir ; vous renvoyez avec mépris mon député, sans lui donner audience.

ANTOINE.

César, il est entré brusquement, avant qu'il fût admis. Je venais de fêter trois rois, et je n'étais plus tout-à-fait l'homme du matin : mais le lendemain, j'en ai fait l'aveu moi-même à votre député ; c'était lui en demander pardon. Que cet homme n'entre pour rien dans notre différent : s'il faut que nous contestions ensemble, ne faites plus mention de lui.

CÉSAR.

Vous avez violé un article de vos sermens ; reproche, que vous n'aurez jamais le droit de me faire.

LÉPIDE.

Doucement, César.

ANTOINE.

Non, Lépide, laissez-le parler, il est sacré l'honneur dont il parle ; supposé que j'en aie manqué, voyons, César : l'article de mon serment....

CÉSAR.

C'était de me prêter vos armes et votre secours à ma première réquisition ; vous m'avez refusé l'un et l'autre.

ANTOINE.

Dites plutôt, négligé ; j'étais alors dans ces heures empoisonnées qui m'avaient ôté la connaissance de moi-même. Je vous en témoignerai mon repentir

autant que j'en serai capable : mais ma franchise n'avilira point ma grandeur, comme ma puissance ne fera rien sans ma franchise. C'est une vérité, que Fulvie, pour m'attirer hors de l'Égypte, vous a fait la guerre ici. Et moi, qui étais, sans le savoir, le motif de cette guerre, je vous en fais toutes les excuses où mon honneur peut descendre.

LÉPIDE.

C'est parler avec noblesse.

MÉCÈNES.

S'il vous plaisait de ne pas pousser plus loin vos griefs réciproques. Oubliez-les tout-à-fait, pour vous souvenir que la nécessité des circonstances présentes vous crie de vous pardonner tous deux.

LÉPIDE.

C'est parler sagement, Mécènes.

ÉNOBARBUS.

Ou bien, empruntez-vous l'un à l'autre, pour le temps présent, votre affection mutuelle; et quand vous n'entendrez plus parler de Pompée, alors vous vous la rendrez : vous aurez tout le loisir de contester ensemble, quand vous n'aurez pas autre chose à faire.

ANTOINE.

Tu n'es qu'un soldat : tais-toi.

ÉNOBARBUS.

J'avais presque oublié que la vérité devait se taire.

ANTOINE.

Tu manques de respect à cette assemblée : ne dis plus rien.

ÉNOBARBUS.

Allons, poursuivez. Je suis une pierre discrète !

CÉSAR.

Je ne désapprouve point ce qu'il dit, mais c'est la forme de son discours que je n'avoue point. — Il n'est pas possible que nous restions amis, étant si peu d'accord sur nos conditions. Cependant si je connaissais un lien assez fort pour nous tenir étroitement unis, je le chercherais d'un bout du monde à l'autre.

AGRIPPA.

Permettez-moi, César.

CÉSAR.

Parle, Agrippa.

AGRIPPA.

Vous avez du côté maternel une sœur, la belle Octavie. Antoine est veuf maintenant.

CÉSAR.

Ne touche point à cet article, Agrippa : si Cléopâtre t'entendait, elle te reprocherait, avec raison, ta témérité....

ANTOINE.

Je ne suis pas marié; César, laissez-moi entendre Agrippa.

AGRIPPA.

Pour entretenir entre vous une éternelle amitié, pour faire de vous deux frères, et unir vos cœurs par un nœud indissoluble, il faut qu'Antoine épouse Octavie : sa beauté mérite le plus illustre des mortels; ses vertus et ses grâces en tout genre, disent ce qu'elles peuvent seules exprimer. Cet hymen dissipera toutes ces petites défiances, qui maintenant

vous paraissent si grandes; toutes ces craintes qui vous offrent des dangers sérieux s'évanouiront. A présent, les moindres vraisemblances vous paraissent des vérités incontestables; et alors les vérités mêmes ne seraient plus à vos yeux que des fables. Sa tendresse pour tous les deux vous enchaînerait l'un à l'autre, vous donnerait tous les cœurs à l'un et à l'autre. Pardonnez à ce que je viens de dire : ce n'est pas la pensée du moment, mais une pensée étudiée et méditée par le devoir.

ANTOINE.

César veut-il s'expliquer ?

CÉSAR.

Non, jusqu'à ce qu'il sache comment Antoine reçoit cette proposition.

ANTOINE.

Quels pouvoirs aurait Agrippa, pour accomplir ce qu'il propose, si je disais, *Agrippa, j'y consens.*

CÉSAR.

Le pouvoir de César, et celui qu'a César sur Octavie.

ANTOINE.

Loin de moi la pensée de songer à rejeter une offre aussi brillante et faite d'aussi bonne foi. (*A César.*) Donnez-moi votre main, recevez mes remercîmens, et qu'à compter de ce moment un cœur fraternel inspire notre tendresse mutuelle, et préside à nos grands desseins.

CÉSAR.

Voilà ma main. Je vous cède une sœur aimée

comme jamais sœur ne fut aimée de son frère. Qu'elle vive pour unir nos empires et nos cœurs, et que notre amitié ne s'évanouisse plus !

LÉPIDE.

Heureuse réconciliation ! Ainsi-soit-il.

ANTOINE.

Je ne songeais pas à tirer l'épée contre Pompée : il m'a tout récemment comblé d'égards : il faut qu'au moins je lui en exprime ma reconnaissance, pour me dérober au reproche d'ingratitude : immédiatement après, je lui envoie un défi.

LÉPIDE.

Le temps presse : il nous faut chercher Pompée, ou il va nous prévenir.

ANTOINE.

Et où est-il ?

CÉSAR.

Vers le mont Misène.

ANTOINE.

Quelles sont ses forces sur terre ?

CÉSAR.

Elles sont nombreuses, et elles augmentent tous les jours : pour la mer, il en est le maître absolu.

ANTOINE.

C'est le bruit qui court. Je voudrais avoir eu une conférence avec lui : hâtons-nous de nous la procurer : mais avant de nous mettre en campagne, formons l'alliance dont nous sommes convenus.

CÉSAR.

Avec la plus grande joie, et je vous invite à venir

voir ma sœur : je vais de ce pas vous conduire à elle.

ANTOINE.

Lépide, ne nous privez pas de votre compagnie.

LÉPIDE.

Noble Antoine, les infirmités mêmes ne m'empêcheraient point de vous suivre.

(Fanfares; Antoine, César, Lépide sortent.)

MÉCÈNES.

Soyez le bienvenu d'Égypte, seigneur Énobarbus.

ÉNOBARBUS.

Seconde moitié du cœur de César, digne Mécènes ! — Mon honorable ami Agrippa !

AGRIPPA.

Bon Énobarbus !

MÉCÈNES.

Nous devons être joyeux, en voyant tout si heureusement terminé. — Vous vous êtes bien trouvé en Égypte.

ÉNOBARBUS.

Oui, Mécènes. Nous dormions le jour tant qu'il durait, et nous passions les nuits à boire jusqu'à la pointe du jour.

MÉCÈNES.

(15) Huit sangliers rôtis pour un déjeuner ! et douze convives seulement ? Le fait est-il vrai ?

ÉNOBARBUS.

Bon : ce n'est là qu'une mouche pour un aigle : nous avions bien d'autres plats monstrueux et bien faits pour être remarqués.

MÉCÈNES.

C'est une reine bien magnifique si la renommée n'exagère pas.

ÉNOBARBUS.

Dès sa première entrevue avec Marc Antoine sur le fleuve Cydnus, elle a pris son cœur dans ses filets.

AGRIPPA.

En effet, c'est sur ce fleuve qu'elle s'est offerte à ses yeux, si celui qui m'en a fait le récit n'a pas inventé.

ÉNOBARBUS.

Je veux vous raconter cette entrevue.

La galère où elle était assise, ainsi qu'un trône éclatant, semblait brûler sur les eaux. La poupe était d'or massif, les voiles de pourpre, et si parfumées, que les vents venaient s'y jouer avec amour. Les rames d'argent frappaient l'onde en cadence au bruit des flûtes, et les flots amoureux se pressaient à l'envi à la suite du vaisseau. Pour Cléopâtre, il n'est point d'expression qui puisse la peindre. Couchée dans son pavillon, sur un lit d'or et du plus riche tissu, elle effaçait cette Vénus fameuse où nous voyons que l'imagination a surpassé la nature; à ses côtés étaient assis de jeunes et beaux enfans, comme un groupe de rians amours, qui agitaient des éventails de couleurs variées, dont les airs légers semblaient colorer les joues délicates qu'ils rafraîchissaient comme s'ils eussent produit cette chaleur qu'ils diminuaient.

AGRIPPA.

O spectacle admirable pour Antoine!

ÉNOBARBUS.

Ses femmes, comme autant de Néréides et de Syrènes, cherchaient à deviner ses ordres dans ses regards et s'inclinaient avec grâce. Une d'elles, telle qu'une vraie syrène, assise au gouvernail, dirige le vaisseau : les cordages de soie obéissent à ces mains douces comme les fleurs, qui manœuvrent avec dextérité. Du sein du vaisseau s'exhalent d'invisibles parfums qui embaument les sens, sur les quais adjacens. La ville envoie tous ses habitans au-devant d'elle : Antoine, élevé sur un trône au milieu de la place publique, est resté seul, haranguant l'air. L'air lui-même, si ce n'eût été son horreur pour le vide, eût aussi été contempler Cléopâtre et eût laissé un vide dans la nature.

AGRIPPA.

O merveille de l'Égypte !

ÉNOBARBUS.

Aussitôt qu'elle est débarquée, Antoine envoie vers elle, et l'invite à souper. Elle lui répond qu'il convenait mieux qu'il fût son hôte : et sa requête fut écoutée. Notre galant Antoine à qui jamais femme n'entendit prononcer le mot *non*, va au festin après s'être fait raser dix fois, et selon sa coutume il paye de son cœur ce que ses yeux seuls ont dévoré.

AGRIPPA.

Prostituée royale! elle fit déposer au grand César son épée sur son lit ; il la cultiva, et elle porta un fruit.

ÉNOBARBUS.

Je l'ai vue une fois sauter quarante pas dans les

rues d'Alexandrie, et bientôt perdant haleine, elle voulut parler et se pâma; elle se fit une nouvelle perfection de ce manque de forces, et de sa bouche sans haleine, il s'exhalait un charme tout-puissant.

MÉCÈNES.

A présent, voilà Antoine obligé de la quitter pour toujours.

ÉNOBARBUS.

Non, jamais il ne la quittera. L'âge ne peut la vieillir, ni l'habitude de la jouissance épuiser l'infinie variété de ses appas. Les autres femmes rassasient les appétits qu'elles satisfont; mais elle, plus elle donne, plus elle affame les désirs; car les choses les plus viles ont de la grâce chez elle; tellement que les prêtres sacrés la bénissent dans ses heures lascives.

MÉCÈNES.

Si la beauté unie à la sagesse et à la modestie peuvent fixer le cœur d'Antoine, Octavie est pour lui un heureux lot.

AGRIPPA.

Allons-nous-en; cher Énobarbus, deviens mon hôte, pendant ton séjour ici.

ÉNOBARBUS.

Seigneur, je vous remercie humblement.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Rome. — Appartement de la maison de César.

CÉSAR, ANTOINE, OCTAVIE au milieu d'eux, suite et un DEVIN.

ANTOINE.

Le monde et ma charge importante m'arracheront quelquefois de vos bras.

OCTAVIE.

Tout le temps de votre absence j'irai fléchir les genoux devant les dieux et les prier pour vous.

ANTOINE.

Adieu, seigneur.... — Mon Octavie, ne jugez point Antoine sur les récits du monde. J'ai quelquefois passé les bornes, je l'avoue : mais, à l'avenir, ma conduite ne s'écartera plus de la règle. Adieu, chère épouse.

OCTAVIE.

Adieu, seigneur.

CÉSAR.

Adieu, Antoine.

(César et Octavie sortent.)

ANTOINE.

Hé bien, maraud, voudrais-tu être encore en Égypte?

LE DEVIN.

Plût aux dieux que je n'en fusse jamais sorti, et que vous ne fussiez jamais venu ici!

ANTOINE.

La raison, si tu peux la dire ?

LE DEVIN.

Je la devine par mon art ; mais ma langue ne peut l'exprimer : retournez au plus tôt en Égypte.

ANTOINE.

Dis-moi, qui de César ou de moi, élèvera plus haut sa fortune.

LE DEVIN.

César. — Antoine, ne reste donc point à ses côtés. Ton démon, c'est-à-dire l'esprit qui te protége est noble, courageux, fier, sans égal partout où celui de César n'est pas ; mais près de lui ton ange se change en peur (16), comme un être soumis. Ainsi donc mets toujours une distance entre lui et toi.

ANTOINE.

Ne me parle plus de cela.

LE DEVIN.

Je n'en parle qu'à toi ; je n'en parlerai jamais qu'à toi seul. — Si tu joues avec lui à quelque jeu que ce soit, tu es sûr de perdre. Il a tant de bonheur, qu'il te bat malgré tous tes avantages. Dès qu'il brille près de toi, ton éclat s'éclipse. Je te le répète encore : ton génie ne te gouverne qu'avec terreur, quand il te voit près de lui. Loin de César, il reprend toute sa grandeur.

ANTOINE.

Va-t-en et dis à Ventidius que je veux lui parler. (*Le devin sort.*) — Il marchera contre les Parthes... Soit science ou hasard, cet homme a dit la vérité. Les mêmes désobéissent à César, et, dans nos jeux,

toujours ma plus grande adresse échoue contre son bonheur. Si nous tirons au sort, le plus riche lot est pour lui : ses coqs sont toujours vainqueurs des miens quand toutes les chances sont égales, et ses cailles battent toujours les miennes dans l'enceinte où nous les excitons entre elles. —Je veux retourner en Égypte. Si j'accepte ce mariage, c'est pour assurer ma paix ; mais tous mes plaisirs sont dans l'Orient. (*Ventidius paraît.*) Oh ! viens, Ventidius ; il faut marcher contre les Parthes : ta commission est expédiée ; suis-moi, et viens la recevoir.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une rue de Rome.

LÉPIDE, MÉCÈNES, AGRIPPA.

LÉPIDE.

Qu'aucun soin ne vous retienne plus long-temps : hâtez-vous de suivre vos généraux.

AGRIPPA.

Seigneur, Marc Antoine ne demande que le temps d'embrasser Octavie, et nous partons avec lui.

LÉPIDE.

Jusqu'à ce que je vous voie revêtus de votre armure guerrière, qui vous sied si bien à tous deux, je ne vous dis plus rien qu'adieu.

MÉCÈNES.

Si je ne me trompe sur ce voyage, nous serons avant vous au mont de Misène.

LÉPIDE.

Votre route est la plus courte : mes desseins m'obligent de prendre des détours, et vous gagnerez deux journées sur moi.

AGRIPPA et MÉCÈNES.

Seigneur, heureux succès !

LÉPIDE.

Adieu.

SCÈNE V.

Alexandrie. — Appartement du palais.

CLÉOPATRE, CHARMIANE, IRAS, ALEXAS, suite.

CLÉOPATRE.

Je veux de la musique. La musique est l'aliment mélancolique de ceux qui ne vivent que pour aimer.

TOUS LES GENS DE LA SUITE.

La musique ! Eh !

(Mardian entre.)

CLÉOPATRE.

Non, point de musique : allons plutôt jouer au billard. Viens, Charmiane.

CHARMIANE.

Mon bras me fait mal : vous ferez mieux de jouer avec Mardian.

CLÉOPATRE.

Autant jouer avec un eunuque qu'avec une femme. Allons, Mardian, veux-tu faire ma partie?

MARDIAN.

Je jouerai de mon mieux, madame.

CLÉOPATRE.

Dès que l'acteur montre de la bonne volonté, quand il ne réussirait pas, il a droit à notre indulgence. — Mais non, je ne suis pas d'humeur à jouer à présent.—Donnez-moi mes lignes ; nous irons à la rivière, et là, tandis que la musique se fera entendre dans le lointain, je m'amuserai à tendre des piéges aux poissons dorés : mon hameçon courbé percera leurs molles nageoires.... et à chaque poisson que je tirerai hors de l'eau, m'imaginant prendre un Antoine, je m'écrierai : *Ah, vous voilà pris.*

CHARMIANE.

C'était un tour bien plaisant, lorsque vous fîtes une gageure avec Antoine sur votre pêche, et qu'il tira de l'eau avec transport un poisson salé que votre plongeur avait attaché à sa ligne [17].

CLÉOPATRE.

Quel temps tu me rappelles ! O temps heureux ! Je le plaisantai tout le jour jusqu'à lui faire perdre patience ; la nuit suivante il souffrit mes plaisanteries avec plus de patience, et le lendemain, avant la neuvième heure du matin, je l'enivrai au point qu'il alla se mettre au lit : je le couvris de mes robes et de mes manteaux, et moi je ceignis son épée philippine [18].... — (*Entre un messager.*) Oh ! des nouvelles d'Italie ! Introduis tes fécondes nouvelles dans mon oreille, qui a été si long-temps à sec.

LE MESSAGER.

Madame! madame!

CLÉOPATRE.

Antoine est-il mort? Si tu m'apprends une semblable nouvelle, misérable, tu assassines ta maîtresse. Mais s'il est libre et bien portant, si c'est là ce que tu viens m'annoncer de lui, tiens, voilà de l'or, et baise les veines azurées de cette main, de cette main que des rois ont pressée de leurs lèvres, et n'ont baisée qu'en tremblant.

LE MESSAGER.

D'abord, madame, Antoine se porte bien.

CLÉOPATRE.

Tiens, voilà encore de l'or: mais prends garde, coquin. Nous disons ordinairement que les morts se portent bien. Si c'est là ce que tu veux dire, cet or, que je te donne, je le ferai fondre, et le verserai tout brûlant dans ton gosier sinistre.

LE MESSAGER.

Grande reine, daignez m'écouter.

CLÉOPATRE.

Allons, j'y consens; poursuis: mais il n'y a rien de bon dans ta figure. Si Antoine est libre et plein de santé, pourquoi cette physionomie si sombre, pour annoncer des nouvelles heureuses? Si elles sont fâcheuses, tu devrais te présenter devant moi comme une furie couronnée de serpens, et non sous la forme d'un homme.

LE MESSAGER.

Voulez-vous m'entendre?

CLÉOPATRE.

Je suis tentée de te maltraiter avant que tu ne parles. Cependant si tu me dis qu'Antoine vit et se porte bien, ou qu'il est ami de César, et non pas son esclave, je verserai sur ta tête une pluie d'or et une grêle de perles.

LE MESSAGER.

Madame, il se porte bien.

CLÉOPATRE.

C'est bien parlé.

LE MESSAGER.

Et il est ami de César.

CLÉOPATRE.

Tu es un brave homme.

LE MESSAGER.

César et lui sont plus amis que jamais.

CLÉOPATRE.

Tu feras ta fortune avec moi.

LE MESSAGER.

Mais, madame....

CLÉOPATRE.

Je n'aime point ce *mais :* il gâte ce que tu viens de dire d'heureux; j'abhorre ce *mais*. Ce *mais* est comme un geôlier qui va traîner après lui quelque monstrueux malfaiteur. De grâce, ami, verse tout ce que tu portes dans mon oreille, le bien et le mal à la fois.... Il est ami de César, il est en pleine santé, dis-tu, il est libre, dis-tu encore?

LE MESSAGER.

Libre, madame? Je ne vous ai rien dit de semblable. Il est lié à Octavie.

CLÉOPATRE.

Pour quel service ?

LE MESSAGER.

Pour le meilleur service, celui du lit.

CLÉOPATRE.

Je pâlis, Charmiane.

LE MESSAGER.

Madame, il est marié à Octavie.

CLÉOPATRE.

Que la peste la plus contagieuse te dévore !

LE MESSAGER.

Madame, de la patience.

CLÉOPATRE.

Que dis-tu? Sors d'ici, horrible scélérat, ou avec mon pied je repousserai tes yeux comme des billes; je t'arracherai les cheveux. (*Elle le maltraite.*) Tu seras fouetté avec des verges de fer, et étuvé dans de la saumure, pour y souffrir les cuisantes douleurs d'une longue marinade.

LE MESSAGER.

Gracieuse reine, c'est moi qui vous apporte ces nouvelles, mais ce n'est pas moi qui ai fait le mariage.

CLÉOPATRE.

Rétracte-toi, et je te donnerai une province ; tu

monteras à la fortune la plus brillante. Le coup que tu as reçu sera pour expier ta faute de m'avoir mise en fureur, et je t'accorderai tout ce que tu jugeras à propos de demander.

LE MESSAGER.

Il est marié, madame.

CLÉOPATRE.

Scélérat, tu as trop vécu.

(Elle tire un poignard.)

LE MESSAGER.

Alors je vais courir! Madame, que prétendez-vous? Je ne suis coupable d'aucune faute.

CHARMIANE.

Cet homme est innocent.

CLÉOPATRE.

Il est des innocens qui n'échappent pas à la foudre!.... Que l'Égypte s'ensevelisse sous le Nil, et que toutes les créatures bienfaisantes se transforment en serpens!... Rappelez cet esclave : malgré ma rage je ne le mordrai point; rappelez-le.

CHARMIANE.

Il a peur de revenir.

CLÉOPATRE.

Je ne le maltraiterai point : ces mains s'avilissent en frappant un malheureux au-dessous de moi, sans autre sujet que celui que je me suis donné moi-même. Reviens, approche, mon ami. (*Le messager revient.*) Il n'y a pas de crime; mais il y a toujours du danger à être porteur de mauvaises nouvelles. Emprunte cent voix pour un message

gracieux, mais laisse toujours les nouvelles fâcheuses s'annoncer elles-mêmes.

LE MESSAGER.

J'ai rempli mon devoir.

CLÉOPATRE.

Il est marié? Il ne m'est pas possible de haïr plus que je ne te haïrai, si tu dis encore *oui*.

LE MESSAGER.

Il est marié, madame.

CLÉOPATRE.

Que les dieux te confondent : tu oses donc persister?

LE MESSAGER.

Dois-je mentir, madame?

CLÉOPATRE.

Oh! je le voudrais, que tu m'eusses menti; dût la moitié de mon Égypte être submergée et changée en citerne pour les serpens écailleux! Fuis, sors de ma présence. Eusses-tu la beauté de Narcisse, tu me paraîtrais hideux.... Il est marié?...

LE MESSAGER.

Je demande pardon à votre majesté.

CLÉOPATRE.

Il est marié?

LE MESSAGER.

Ne soyez point offensée; je n'avais pas l'intention de vous déplaire. Me punir, pour obéir à vos ordres, ne me paraît pas raisonnable. Il est marié à Octavie.

CLÉOPATRE.

Oh ! pourquoi son crime n'a-t-il pas fait un fourbe de toi, qui ne peux mentir. Quoi ! es-tu bien sûr de ce que tu dis ?... Fuis loin de moi. La marchandise que tu as apportée de Rome est trop chère pour moi. Mets-la sur ta tête, et qu'elle cause ta perte.

(Le messager sort.)

CHARMIANE.

Noble reine, de la patience.

CLÉOPATRE.

En louant Antoine j'ai déprimé César.

CHARMIANE.

C'est ce qui vous est arrivé bien des fois, madame.

CLÉOPATRE.

M'en voilà bien punie aujourd'hui. Qu'on m'emmène de ce lieu. Je succombe. Oh ! Iras, Charmiane.—N'importe.—Cher Alexas, va retrouver cet homme, dis-lui de te rendre compte des traits d'Octavie, de son âge, de ses inclinations ; qu'il n'oublie pas de s'informer de la couleur de ses cheveux. Reviens promptement m'en instruire. (*Alexas sort.*) Qu'Antoine m'abandonne à jamais ! — Mais, non, Charmiane, quoique sous une face il m'offre les traits de la Gorgone, sous une autre il me paraît un dieu Mars. — Recommande à Alexas de me rapporter quelle est la taille d'Octavie. — Aie pitié de moi, Charmiane ; mais ne me réplique pas, conduis-moi à ma chambre.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

Les côtes d'Italie, près de Misène.

POMPÉE et MÉNAS entrent d'un côté au son du tambour et des trompettes ; de l'autre, CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE, ÉNOBARBUS, MÉCÈNES et AGRIPPA paraissent avec leurs soldats.

POMPÉE.

J'ai reçu vos ôtages : vous avez les miens, et nous aurons un pourparler avant de combattre.

CÉSAR.

Il convient que nous commencions par conférer ensemble, et c'est dans cette vue que nous vous avons envoyé nos propositions par écrit. Vous les avez sans doute examinées. Faites-nous savoir à présent si elles enchaîneront votre épée mécontente, et renverront en Sicile une foule de belle jeunesse qui autrement doit périr dans cette plaine.

POMPÉE.

C'est à vous trois que je parle, vous les seuls sénateurs de ce vaste univers et les illustres agens des dieux. — Je ne vois pas pourquoi mon père manquerait de vengeurs, puisqu'il laisse un fils et des amis ; tandis que Jules César, dont le fantôme apparut à Philippes au vertueux Brutus, vous a vus travailler dans cette plaine à sa vengeance. Quel motif engagea le pâle Cassius à se mêler dans une conspiration ? Et ce Romain vénéré de tous les hom-

mes, le vertueux Brutus, quel motif le porta, avec les autres guerriers de son parti, amans de la belle liberté, à ensanglanter le Capitole? Ils ne voulaient voir qu'un homme dans un homme, et rien de plus. C'est le même motif qui m'a porté à équiper ma flotte, dont le poids fait écumer l'Océan indigné; avec elle je veux châtier l'ingratitude dont l'injuste Rome a payé les services de mon illustre père.

CÉSAR.

Prenez votre temps.

ANTOINE.

Pompée, tu ne peux nous intimider avec tes vaisseaux. Nous te répondrons sur mer. Mais sur terre, tu sais tout ce que nous avons de plus que toi.

POMPÉE.

Sur terre, en effet, tu as de plus que moi la maison de mon père; mais puisque le coucou prend le nid des autres oiseaux, restes-y tant que tu pourras.

LÉPIDE.

Voudriez-vous bien nous faire connaître (car tout cela est étranger à l'entrevue actuelle) ce que vous décidez sur les offres que nous vous avons envoyées?

CÉSAR.

Oui, voilà le point.—

ANTOINE.

On ne te prie pas de consentir. C'est à toi de peser les choses, et de voir quel parti tu dois embrasser.

CÉSAR.

Et à quelles suites pourrait vous exposer l'envie de tenter une plus grande fortune.

POMPÉE.

Vous m'offrez la Sicile et la Sardaigne, sous la condition que je purgerai la mer des pirates, et que j'enverrai du froment à Rome; et ces offres une fois acceptées, il est convenu de nous séparer avec nos épées sans brèches et nos boucliers sans marques de combat?

CÉSAR, ANTOINE et LÉPIDE.

Voilà nos offres.

POMPÉE.

Sachez donc que je me suis rendu ici devant vous, en homme disposé à les accepter. Mais Marc Antoine m'inspire quelque ressentiment. Quand je devrais perdre le prix du bienfait, en le reprochant, vous devez vous souvenir, Antoine, que, lorsque César et votre frère étaient en guerre, votre mère se réfugia en Sicile, et qu'elle y trouva l'accueil de l'amitié.

ANTOINE.

J'en suis instruit, Pompée, et je me préparais à vous exprimer toute la reconnaissance que je vous dois.

POMPÉE.

Donnez-moi votre main. — Je ne m'attendais pas, Antoine, à vous rencontrer en ces lieux.

ANTOINE.

Les lits d'Orient sont bien doux! et je vous dois des remercîmens, car c'est vous qui m'avez fait reve-

nir ici plus tôt que je ne comptais, et j'y ai beaucoup gagné.

CÉSAR.

Vous me paraissez changé depuis la dernière fois que je vous ai vu.

POMPÉE.

Soit. Je ne sais pas comment la fortune marque mon âge et mes années sur mon visage; mais, dans mon sein, jamais elle n'y pénétra pour rendre mon cœur esclave.

LÉPIDE.

Je suis bien satisfait de vous voir ici.

POMPÉE

Je m'en flatte, Lépide. —Ainsi, nous voilà d'accord. Je désire que notre traité soit mis par écrit, et scellé de nous.

CÉSAR.

C'est ce qu'il faut faire avant autre chose.

POMPÉE.

Il faut nous fêter mutuellement avant de nous séparer. Tirons au sort à qui commencera.

ANTOINE.

Moi, Pompée.

POMPÉE.

Non, Antoine, il faut que le sort en décide. Mais, soit qu'il vous nomme le premier ou le dernier, votre cuisine égyptienne aura toujours la supériorité. J'ai ouï dire que Jules César acquit de l'embonpoint dans les banquets de cette contrée.

ANTOINE.

Vous avez ouï dire bien des choses.

POMPÉE.

Mon intention est innocente.

ANTOINE.

Et vos paroles aussi.

POMPÉE.

Voilà ce que j'ai ouï dire, et aussi qu'Apollodore conduisit....

ÉNOBARBUS.

N'en parlons plus. Le fait est vrai.

POMPÉE.

Quoi, s'il vous plaît? Achevez.

ÉNOBARBUS.

.... Une certaine reine à César dans un matelas.

POMPÉE.

Ah! je te reconnais à présent. Comment te portes-tu, guerrier?

ÉNOBARBUS.

Fort bien; et il y a apparence que je continuerai, car je vois que nous allons avoir quatre festins de suite.

POMPÉE.

Donne-moi ta main : je ne t'ai jamais haï; et quand je t'ai vu combattre, tu m'as rendu jaloux de ta valeur.

ÉNOBARBUS.

Moi, seigneur, je ne vous ai jamais beaucoup aimé; mais j'ai fait votre éloge, et vous méritiez dix fois plus de louanges que je ne vous en ai donné.

POMPÉE.

Conserve ta franchise; elle te sied à merveille.

— Je vous invite tous à bord de ma galère. Voulez-vous me précéder, seigneur?

TOUS.

Montrez-nous le chemin.

POMPÉE.

Allons, venez.

(Pompée, César, Antoine, Lépide, soldats et suite sortent.)

MÉNAS, à part.

O Pompée! ton père n'eût jamais fait ce traité. (*A Énobarbus.*) Nous nous sommes connus?

ÉNOBARBUS.

Sur mer, je crois.

MÉNAS.

Oui.

ÉNOBARBUS.

Vous avez fait des prouesses sur mer.

MÉNAS.

Et vous sur terre.

ÉNOBARBUS.

Je louerai toujours qui me louera. Mais on ne peut nier mes exploits sur terre.

MÉNAS.

Ni mes exploits de mer non plus, je pense?

ÉNOBARBUS.

Oui, mais il y a quelque chose que vous pouvez nier pour votre sûreté. — Vous avez été un grand voleur sur mer.

MÉNAS.

Et vous sur terre.

ÉNOBARBUS.

A ce titre, je nie mes services de terre. — Mais donnez-moi votre main, Ménas : si nos yeux avaient quelque autorité, ils pourraient surprendre deux voleurs qui s'embrassent.

MÉNAS.

Le visage des hommes est sincère, quoi que fassent leurs mains.

ÉNOBARBUS.

Mais il n'y eut jamais une belle femme dont le visage fût sincère.

MÉNAS.

Ce n'est pas une calomnie : leurs visages volent les cœurs.

ÉNOBARBUS.

Nous sommes venus ici pour vous combattre.

MÉNAS.

Quant à moi, je suis fâché que cela soit changé en débauche. Pompée, aujourd'hui, fait fuir sa fortune en riant.

ÉNOBARBUS.

Si cela est, il est sûr que ses larmes ne la rappelleront pas.

MÉNAS.

Vous l'avez dit. — Nous ne nous attendions pas à trouver Marc Antoine ici. Mais, je vous prie, est-il marié à Cléopâtre ?

ÉNOBARBUS.

La sœur de César se nomme Octavie.

MÉNAS.

Oui ; elle était femme de Caïus Marcellus.

ÉNOBARBUS.

Hé bien, aujourd'hui, elle est la femme de Marc Antoine.

MÉNAS.

Que dites-vous ?

ÉNOBARBUS.

Rien n'est plus vrai.

MÉNAS.

Les voilà donc, César et lui, liés ensemble pour jamais.

ÉNOBARBUS.

Si j'étais obligé de deviner le sort de cette union, je ne prédirais pas ainsi.

MÉNAS.

Je présume que la politique a eu plus de part que l'amour à cette alliance.

ÉNOBARBUS.

Je le crois comme vous. Vous verrez que le nœud qui semble aujourd'hui serrer leur amitié pour jamais, l'étranglera. Octavie est chaste, d'un caractère froid et tranquille.

MÉNAS.

Et quel est l'homme qui ne souhaiterait pas avoir une épouse de ce caractère ?

ÉNOBARBUS.

Celui qui, lui-même, n'a aucune de ces qualités ; et cet homme, c'est Marc Antoine. Il retournera à son plat égyptien. Alors les soupirs d'Octavie enflammeront la colère de César ; et, comme je viens

de le dire, ce qui paraît faire la force de leur amitié, sera précisément la cause de leur rupture. Antoine laissera toujours son cœur où il l'a placé; il n'a épousé ici que les circonstances.

MÉNAS.

Cela pourrait bien être. Allons, ami, voulez-vous venir à bord? j'ai votre santé à boire.

ÉNOBARBUS.

Je l'accepterai. Nous avons accoutumé nos gosiers en Égypte.

MÉNAS.

Allons, venez....

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

A bord de la galère de Pompée, près de Misène.

Symphonie. Entrent deux ou trois SERVITEURS avec un dessert.

PREMIER SERVITEUR.

C'est ici qu'ils se placeront, camarade. La plante (19) des pieds de quelques-uns ne tient plus guère à la terre, le moindre coup de vent les renversera.

SECOND SERVITEUR.

Lépide est haut en couleur.

PREMIER SERVITEUR.

Ils lui ont fait boire les coups de charité (20).

SECOND SERVITEUR.

Lorsque chacun d'eux se dit ses vérités, il leur

crie, *allons, laissez cela;* les réconcilie par ses prières, et lui-même se réconcilie avec la liqueur.

PREMIER SERVITEUR.

Mais s'il met la paix entre eux, il élève une guerre violente entre lui et sa tempérance.

SECOND SERVITEUR.

Et voilà ce que c'est de mêler son nom dans la société d'hommes supérieurs.... J'aimerais autant avoir dans mes mains un inutile roseau, qu'une lance si pesante, que je ne la pourrais soulever.

PREMIER SERVITEUR.

Être élevé dans une vaste sphère pour s'y mouvoir sans y être vu, c'est n'avoir que les cavités où les yeux devraient être; le visage n'en est que plus difforme.

(Les trompettes sonnent: arrivent Octave, Antoine, Pompée, Lépide, Agrippa, Mécènes, Énobarbus, Ménas et autres capitaines.)

ANTOINE à César.

Oui, voilà comme ils font, seigneur; ils mesurent la crue du Nil par certains degrés marqués sur les pyramides: ils connaissent, par la hauteur plus ou moins grande des eaux, s'ils auront disette ou abondance. Plus les eaux du Nil montent, plus il promet quand il se retire; le laboureur sème son grain sur le limon et la vase, et bientôt les champs sont couverts d'épis.

LÉPIDE.

Vous avez là de prodigieux serpens!

ANTOINE.

Oui, Lépide.

LÉPIDE.

Vos serpens d'Égypte naissent du limon par l'opération de votre soleil : il en est de même de vos crocodiles ?

ANTOINE.

Oui, tout comme vous le dites.

POMPÉE.

Asseyons-nous, et qu'on apporte du vin. Une santé à Lépide.

LÉPIDE.

Je ne suis pas aussi bien que je devrais être, mais jamais je ne refuserai.

ÉNOBARBUS, à part.

Non, jusqu'à ce que vous ayez dormi. Jusque-là, je crains bien que vous ne soyez dedans.

LÉPIDE.

Oui, j'ai ouï dire que les pyramides de Ptolémée étaient bien étonnantes. En vérité, je l'ai ouï dire.

MÉNAS, à part, à Pompée.

Pompée, un mot.

POMPÉE.

Parle-moi à l'oreille. Que veux-tu?

MÉNAS, à part, à Pompée.

Levez-vous, mon général, je vous en conjure, et daignez m'entendre; je ne veux vous dire qu'un mot.

POMPÉE.

Laisse-moi; tout à l'heure.... — Cette coupe pour Lépide.

LÉPIDE.

Quel animal est-ce que votre crocodile?

ANTOINE.

Il a la forme d'un crocodile; il est large de toute sa largeur et haut de toute sa hauteur. Il se meut avec ses propres organes; il vit de ce qui le nourrit; et quand ses élémens se décomposent, il passe ailleurs.

LÉPIDE.

De quelle couleur est-il?

ANTOINE.

De sa couleur naturelle.

LÉPIDE.

C'est un étrange serpent!

ANTOINE.

Oh, oui! et les pleurs qu'il verse sont humides.

OCTAVE.

Sera-t-il satisfait de cette description?

ANTOINE.

Il le sera de la santé que Pompée lui propose, ou sinon c'est un véritable Épicure.

POMPÉE, à Ménas.

Allons, va te faire pendre. Tu viens me parler de cela? Va-t'en; obéis. — Où est la coupe que j'ai demandée?

MÉNAS, à part.

Si au nom de mes services vous daignez m'entendre, levez-vous de votre siége.

POMPÉE. Il se lève, et se retire à l'écart.

Je crois que tu es fou. Quel sujet?

MÉNAS.

Pompée, j'ai toujours servi, chapeau bas, ta fortune.

POMPÉE.

Tu m'as servi avec une grande fidélité. As-tu autre chose à me dire? — Allons, livrez-vous à la joie, seigneurs.

ANTOINE.

Lépide, fais enlever ces sables mouvans, car tu t'enfonces.

MÉNAS, à Pompée.

Veux-tu être le seul maître de l'univers?

POMPÉE.

Que veux-tu dire?

MÉNAS.

Encore une fois, veux-tu être le seul maître de l'univers?

POMPÉE.

Comment cela se pourrait-il?

MÉNAS.

Consens-y seulement; et, quelque faible que tu puisses me croire, je suis l'homme qui te fera don de l'univers.

POMPÉE.

As-tu bien bu?

MÉNAS.

Non, Pompée; je me suis abstenu de boire. — Tu es, si tu oses l'être, le Jupiter de la terre : tout ce

que l'Océan embrasse, tout ce que la voûte du ciel enferme est à toi, si tu veux le saisir.

POMPÉE.

Montre-moi par quel moyen?

MÉNAS.

Ces trois cohéritiers du monde, ces trois compétiteurs sont dans ton vaisseau : laisse-moi couper le câble; et quand nous serons en mer, laisse-moi leur trancher la tête, et tout est à toi.

POMPÉE.

Il fallait le faire, et non pas me le dire. Ce serait en moi une lâcheté; de ta part, c'était service. Tu dois savoir que ce n'est pas mon intérêt qui conduit mon honneur, c'est mon honneur qui gouverne mon intérêt. Repens-toi de ce que ta langue ait ainsi trahi ton projet. Si tu l'avois exécuté à mon insu, j'aurais approuvé l'action; mais à présent je suis forcé de la condamner : renonce à cette idée, et va boire.

MÉNAS, à part.

Hé bien, moi, je ne veux plus suivre ta fortune sur son déclin. Quiconque cherche l'occasion et ne la saisit pas, lorsqu'une fois elle vient s'offrir à lui, ne la retrouvera jamais.

POMPÉE.

A la santé de Lépide, cette rasade.

ANTOINE.

Qu'on le porte sur le rivage; j'y ferai raison pour lui, Pompée.

ÉNOBARBUS tenant une coupe.

A toi, Ménas.

MÉNAS.

Je l'accepte de bon cœur.

POMPÉE, à l'esclave.

Remplis, jusqu'à noyer les bords.

ÉNOBARBUS, montrant l'esclave qui emporte Lépide.

Voilà un homme robuste.

MÉNAS.

Pourquoi?

ÉNOBARBUS.

Il porte le tiers de l'univers : ne vois-tu pas?

MÉNAS,

En ce cas, voilà le tiers de l'univers enivré : je voudrais qu'il le fût tout-entier; il pourrait tourner et rouler alors.

ÉNOBARBUS.

Allons, bois, et augmente le branle.

MÉNAS.

Allons.

POMPÉE, à Antoine.

Ce n'est pas encore là une fête d'Alexandrie.

ANTOINE.

Elle en approche bien. — Faites choquer les coupes, holà! la santé de César.

CÉSAR.

Je voudrais bien refuser. C'est un terrible travail pour moi que de laver mon cerveau, et il n'en devient que plus trouble.

ANTOINE.

Soyez l'enfant de la circonstance.

CÉSAR.

Allons, soit, buvez-la, je vous répondrai : mais j'aimerais mieux jeûner de tout pendant quatre jours, que de tant boire en un seul.

ÉNOBARBUS, à Antoine.

Hé bien, mon brave empereur, danserons-nous à présent les bacchanales égyptiennes, et célébrerons-nous notre orgie ?

POMPÉE.

Volontiers, brave soldat.

ANTOINE.

Allons, entrelaçons nos mains, jusqu'à ce que le vin victorieux subjugue et plonge tous nos sens dans un doux et voluptueux oubli.

ÉNOBARBUS.

Prenons-nous tous par la main. Faites retentir à nos oreilles la plus bruyante musique. Moi, je vais vous placer : ce jeune homme va chanter, chacun répétera le refrain de toute la force de ses poumons.

(Musique. Énobarbus place les convives.)

AIR.

Viens, monarque du vin,
Joufflu Bacchus à l'œil enflammé :
Noyons nos chagrins dans tes coupes,
Couronnons nos cheveux de tes grappes.
Verse-nous, jusqu'à ce que le monde tourne autour de nous :
Verse, jusqu'à ce que le monde tourne autour de nous.

CÉSAR.

Que voulez-vous de plus? Adieu Pompée. Digne collègue, allons, cédez à mes instances. Nos affaires sérieuses s'indignent de notre légèreté. Aimables seigneurs, séparons-nous. Vous voyez comme nos joues sont enflammées. Le vin a triomphé du robuste Énobarbus : et ma langue entrecoupe tout ce qu'elle dit. Cette excessive débauche nous a tous vieillis en quelque sorte. Qu'est-il besoin de plus de paroles? Bonne nuit. Cher Antoine, ta main.

POMPÉE.

Je vous mettrai à l'épreuve sur le rivage.

ANTOINE.

Vous nous y verrez. — Seigneur, votre main.

POMPÉE.

Oh! Antoine, tu possèdes la maison de mon père! — Mais, n'importe : nous sommes amis. Descends dans la chaloupe.

(Sortent Pompée, César, Antoine et leur suite.)

ÉNOBARBUS.

Prends garde de tomber. — Ménas, je n'irai point au rivage.

MÉNAS.

Non, venez à ma cabine. — Ces tambours, ces trompettes, ces flûtes! — comment donc! Que Neptune entende ce bruyant adieu que nous disons à ces grands guerriers : sonnez et soyez pendus, sonnez comme il faut, fanfares et tambours.

(Fanfares et tambours. Lépide et Octave s'embarquent.)

ÉNOBARBUS.

Holà ! voilà mon chapeau.

MÉNAS.

Ha ! noble capitaine, venez.

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une plaine en Syrie.

VENTIDIUS arrive en triomphe, avec SILIUS et d'autres Romains, officiers et soldats. On porte devant lui le corps de Pacorus, fils d'Orodes, roi des Parthes.

VENTIDIUS.

Enfin, Parthes redoutables par vos dards, vous voilà frappés; et c'est moi que la fortune a voulu choisir pour le vengeur de Crassus. Qu'on porte devant l'armée le corps du jeune prince. Ton fils Pacorus, Orodes, est la victime qui apaise les mânes de Marcus Crassus!

SILIUS.

Noble Ventidius, tandis que ton épée fume encore du sang des Parthes, poursuis leurs troupes fugitives : pénètre dans la Médie, le Mésopotamie, dans tous les asiles où fuient leurs soldats en déroute. Alors ton général te fera monter sur le char de triomphe; il posera sur ta tête les guirlandes de la victoire.

VENTIDIUS.

Oh, Silius, Silius, j'en ai fait assez. Souviens-toi bien qu'un subalterne quelquefois peut faire une action trop éclatante. Retiens, Silius, qu'il vaut mieux laisser une entreprise non achevée, que de s'exposer par ses succès au danger d'une renommée trop brillante, lorsque le chef sous lequel nous servons est absent. César et Antoine doivent plus de gloire aux services de leurs officiers, qu'ils n'en ont acquis par eux-mêmes. Rappelle-toi Sossius : ce guerrier qui, dans la Syrie, occupait un poste semblable au mien : ce brave lieutenant d'Antoine, pour avoir accumulé trop de victoires, et étonné par la rapidité de ses conquêtes, perdit la faveur d'Antoine. Quiconque fait dans la guerre plus que son général ne peut faire lui-même, devient le général de son général ; et l'ambition, vertu des guerriers, leur fait préférer une défaite à une victoire qui ternit leur renommée. Je pourrais faire davantage pour Antoine, mais je l'offenserais ; et son ressentiment détruirait tout le mérite de mes services.

SILIUS.

Ventidius, tu possèdes ces qualités sans lesquelles il n'y a presque point de différence entre un guerrier et son aveugle épée. Sans doute, tu écriras à Antoine.

VENTIDIUS.

Oui, je vais lui mander en termes modestes tout ce que nous avons exécuté en son nom, mot magique dans la guerre. Je lui dirai comment, avec ses éten-

dards et ses troupes bien payées, nous avons chassé de la plaine et mis en fuite la cavalerie parthe, jusqu'alors invaincue.

SILIUS.

Où est-il maintenant?

VENTIDIUS.

Il doit se rendre à Athènes. C'est là que nous allons nous hâter de le rejoindre, autant que le permettront le bagage et les dépouilles que nous traînons après nous. Allons, marchons... Que l'armée défile.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Rome, antichambre de la maison de César.

Entrent AGRIPPA et ÉNOBARBUS qui se rencontrent.

AGRIPPA.

Quoi! nos trois frères se sont-ils déjà séparés?

ÉNOBARBUS.

Oui : ils ont terminé avec Pompée, qui vient de partir; et actuellement ils sont tous les trois au conseil à sceller le traité. Octavie pleure et regrette Rome. César est triste; et Lépide, depuis le festin de Pompée, à ce que dit Ménas, est attaqué de la maladie verte (1).

AGRIPPA.

C'est un noble Romain que Lépide!

---

(1) Chlorose, pâles couleurs.

ÉNOBARBUS.

Un excellent homme : à quel point il aime César!

AGRIPPA.

Oui, et avec quelle tendresse il chérit Antoine!

ÉNOBARBUS.

César! C'est pour lui un Jupiter parmi les hommes.

AGRIPPA.

Et Antoine sera donc à ses yeux le dieu de ce Jupiter?

ÉNOBARBUS contrefaisant Lépide.

Vous parlez de César? Comment de ce *sans pareil!*

AGRIPPA.

Et Antoine, oiseau d'Arabie (21).

ÉNOBARBUS.

Voulez-vous vanter César? dites : César; et restez-en là.

AGRIPPA.

Il leur a appliqué à tous deux d'excellentes louanges.

ÉNOBARBUS.

Mais c'est César qu'il aime le mieux : et il n'aime pas moins Antoine. Oh! le cœur, la langue, les figures, l'écriture, les bardes, les poëtes ne peuvent penser, exprimer, peindre, écrire, chanter, calculer son amour pour Antoine. Mais pour César; à genoux, à genoux, et admirez.

AGRIPPA.

Il les aime tous deux.

ÉNOBARBUS.

Ils sont les ailes de l'escargot, et lui la bête; ainsi... (*Fanfares.*) Mais voici le signal pour monter à cheval... Adieu, noble Agrippa.

AGRIPPA.

Bonne fortune, brave soldat; adieu.

(Entrent Antoine, César, Lépide, Octavie.)

ANTOINE.

Seigneur, n'allez pas plus loin.

CÉSAR.

Vous m'enlevez la plus chère portion de moi-même. Songez à me bien traiter dans sa personne. — Ma sœur, soyez une épouse telle que ma pensée vous peint à mes yeux, et que votre conduite justifie tout ce que je garantirais de vous. — Noble Antoine, que ce modèle de vertu, que je place entre vous et moi, comme le ciment de notre amitié, ne devienne jamais le belier qui en sape l'édifice. Car il aurait mieux valu nous aimer sans ce nouveau lien, si nous ne l'entretenons pas chacun de notre côté.

ANTOINE.

Ne m'offensez point par votre défiance.

CÉSAR.

J'ai tout dit.

ANTOINE.

Quelque scrupuleux que vous soyez sur ce point, vous ne trouverez pas le moindre sujet aux craintes qui paraissent vous alarmer. Que les dieux vous se-

condent et fassent obéir le cœur des Romains à vos desseins; nous allons nous séparer ici.

CÉSAR.

Adieu ma chère sœur : sois heureuse. Que tous les élémens te soient propices et ne te fassent trouver dans toi-même que satisfaction! Adieu.

OCTAVIE.

O mon noble frère!

ANTOINE.

Le mois d'avril est dans ses yeux, c'est le printemps de l'amour, et ces larmes la pluie qui favorise son retour. — Consolez-vous.

OCTAVIE, à son frère.

Seigneur, je vous recommande la maison de mon époux, et....

CÉSAR.

Quoi, ma sœur?

OCTAVIE.

Je vais vous le dire à l'oreille.

ANTOINE.

Sa langue refuse d'obéir à son cœur, et son cœur ne peut exprimer ce qu'il sent à sa langue. Elle ressemble au duvet du cygne qui se soutient au-dessus de l'onde, sans incliner ni d'un côté ni de l'autre.

ÉNOBARBUS, à part, à Agrippa.

César pleurera-t-il?

AGRIPPA.

Il a un nuage sur son front.

ÉNOBARBUS.

Il n'en serait que pire, s'il était un cheval; à plus forte raison, étant un homme (22).

AGRIPPA.

Pourquoi, Énobarbus? Antoine rugit de douleur lorsqu'il vit Jules César mort, et à Philippes il pleura sur le corps de Brutus.

ÉNOBARBUS.

Il faut que cette année-là il eût une surabondance d'humeurs dans le cerveau : il pleurait l'homme qu'il aurait de bon cœur détruit lui-même. Crois à ses larmes, quand tu m'auras vu pleurer aussi.

CÉSAR.

Non, tendre Octavie, vous recevrez toujours des nouvelles de votre frère; jamais le temps ne vous fera oublier de moi.

ANTOINE.

Allons, seigneur, allons; je disputerai avec vous de tendresse pour elle. Je vous embrasse ici, et je vous quitte en vous recommandant aux dieux.

CÉSAR.

Adieu, soyez heureux.

LÉPIDE.

Que tous les astres du firmament éclairent votre route.

CÉSAR embrasse sa sœur.

Adieu, adieu.

ANTOINE.

Adieu.

(Ils partent au son des trompettes.)

SCÈNE III.

Alexandrie. — Appartement du palais.

Entrent **CLÉOPATRE, CHARMIANE, IRAS, ALEXAS, LE MESSAGER.**

CLÉOPATRE.

Où est ce messager ?

ALEXAS.

Il tremble de paraître devant vous.

CLÉOPATRE.

Qu'il vienne, qu'il vienne... (*Le messager paraît.*) Approche.

ALEXAS.

Grande reine, Hérode de Judée n'ose lever les yeux sur votre majesté, que lorsque vous le voulez bien.

CLÉOPATRE.

Je veux un jour avoir la tête de cet Hérode ; mais quoi ! depuis qu'Antoine est parti, qui pourrais-je charger de me l'apporter ? — Approche-toi.

LE MESSAGER.

Très-gracieuse reine.

CLÉOPATRE.

As-tu vu Octavie ?

LE MESSAGER.

Oui, redoutable reine.

CLÉOPATRE.

En quel lieu?

LE MESSAGER.

A Rome, madame. Je l'ai envisagée en face, et considérée à loisir lorsqu'elle marchait entre César et Antoine.

CLÉOPATRE.

Est-elle aussi grande que moi [23]?

LE MESSAGER.

Non, madame.

CLÉOPATRE.

L'as-tu entendu parler? A-t-elle la voix aigre ou sourde?

LE MESSAGER.

Oui, madame, je l'ai entendu parler; le son de sa voix est sourd.

CLÉOPATRE.

Ce son de voix n'est pas si gracieux. Oh! il ne peut l'aimer long-temps.

CHARMIANE.

L'aimer? Oh! par Isis, cela est impossible.

CLÉOPATRE.

Je le crois comme toi, Charmiane. Une langue épaisse et une taille de nain! — Quelle majesté a-t-elle dans sa démarche? Rappelle-toi : as-tu remarqué jamais la majesté?

LE MESSAGER.

Elle se traîne : soit qu'elle marche ou qu'elle se repose, c'est la même chose; elle a un corps, mais un corps sans vie; c'est une statue, plutôt qu'une créature qui respire.

CLÉOPATRE.

En es-tu bien sûr?

LE MESSAGER.

Oui, ou je ne m'y connais pas.

CHARMIANE.

Il n'y a pas trois hommes en Égypte plus en état que lui d'en juger.

CLÉOPATRE.

Il est plein d'intelligence, je m'en aperçois. — Je ne vois encore en elle rien de bien redoutable. — Cet homme a du jugement.

CHARMIANE.

Un jugement exquis.

CLÉOPATRE.

Ta conjecture sur son âge, je te prie?

LE MESSAGER.

Madame, elle était veuve.

CLÉOPATRE.

Veuve? Tu l'entends, Charmiane.

LE MESSAGER.

Et je pense qu'elle a bien trente ans.

CLÉOPATRE.

As-tu ses traits dans ta mémoire? A-t-elle le visage long ou rond?

LE MESSAGER.

Rond à l'excès.

CLÉOPATRE.

Des femmes qui ont ce visage, la plupart n'ont aucun esprit. — Et ses cheveux, quelle est leur couleur?

CHARMIANE.

Bruns, madame; et son front est aussi bas qu'il est possible de l'avoir.

CLÉOPATRE.

Tiens, prends cet or. Il ne faut pas t'offenser de mes premières vivacités. Je veux t'employer; je te trouve très-propre aux affaires; va te préparer à partir; mes lettres sont toutes prêtes.

CHARMIANE.

Un homme de sens.

CLÉOPATRE.

Oui, en vérité; je me repens bien de l'avoir ainsi maltraité. — Hé bien, il me semble, d'après ce qu'il en dit, que cette créature n'est pas fort à craindre.

CHARMIANE.

Pas du tout, madame.

CLÉOPATRE.

Cet homme a vu quelques femmes d'un port majestueux, et il saurait distinguer...

CHARMIANE.

S'il en a vu? Bonne Isis! Lui qui a été si longtemps à votre service?

CLÉOPATRE.

J'aurais encore une question à lui faire, chère Charmiane: mais ce n'est pas à présent; tu me le ramèneras lorsque je ferai ma lettre. Je crois que tout ira bien.

CHARMIANE.

J'en réponds, madame.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

Athènes. — Appartement de la maison d'Antoine.

Entrent ANTOINE, OCTAVIE.

ANTOINE.

Non, non, Octavie, ce n'est pas seulement ce tort; je l'excuserais et mille autres de ce genre. Mais il a rallumé la guerre contre Pompée, il a fait son testament, et l'a rendu public. Il a parlé de moi avec dédain; et lors même qu'il ne pouvait s'empêcher de me rendre un témoignage honorable, c'était avec froideur et dégoût; il ne me fait que petite mesure en fait de mérite. Toutes les fois qu'on a ouvert sur mon compte une opinion favorable, il a fait la sourde oreille, ou ne s'est expliqué que du bout des dents.

OCTAVIE.

Ah! mon cher époux, gardez-vous de tout croire; ou si vous croyez tout, ne vous offensez pas de tout. S'il faut que cette rupture arrive, jamais il n'y eut de femme plus malheureuse que moi, qui suis obligée de faire des vœux pour les deux partis. Les dieux se moqueront désormais de mes prières, lorsque je leur dirai, *ah! protégez mon époux;* et que démentant aussitôt cette prière je leur crierai de la même voix, *ah! protégez mon frère.* La victoire pour mon époux, la victoire pour mon frère! Mes vœux se contrediront. Point de milieu entre ces deux extrémités.

ANTOINE.

Tendre Octavie, que votre amour préfère celui qui se montrera plus jaloux de le conserver. Mais moi, si je perds mon honneur, je me perds moi-même. Il vaudrait mieux que je ne fusse pas à vous, que d'être un époux sans honneur. Au reste, je consens à ce que vous m'avez demandé; vous pouvez être médiatrice entre nous deux. Pendant ce temps, je vais faire des préparatifs de guerre, capables de contenir votre frère. Faites toute la diligence qui vous paraîtra convenable; vous le voyez, je cède à vos désirs.

OCTAVIE.

J'en rends grâce à mon époux.—Que le tout-puissant Jupiter fasse de moi, femme faible, bien faible, votre réconciliatrice ! La guerre entre vous deux, c'est comme si le globe s'entr'ouvrait, et qu'il fallût combler le gouffre avec des monceaux d'hommes morts.

ANTOINE.

Dès que vous reconnaîtrez le premier auteur de ces maux, tournez de ce côté votre haine. Car nos fautes ne peuvent jamais être si égales, que votre amour puisse se diriger également des deux côtés. Disposez tout pour votre départ; nommez ceux qui doivent vous accompagner, et commandez toutes les dépenses que vous voudrez.

(Ils se séparent.)

SCÈNE V.

Athènes : un autre appartement de la maison d'Antoine.

ÉNOBARBUS et ÉROS se rencontrent.

ÉNOBARBUS.

Hé bien, ami Éros ?

ÉROS.

Il y a d'étranges nouvelles.

ÉNOBARBUS.

Quoi donc ?

ÉROS.

César et Lépide ont fait la guerre à Pompée.

ÉNOBARBUS.

C'est une vieille nouvelle; quelle en a été l'issue ?

ÉROS.

César, après avoir profité des services de Lépide, lui a refusé ensuite l'égalité du rang, n'a pas voulu qu'il partageât la gloire du combat, et, non content de cet affront, il l'accuse d'avoir entretenu auparavant une correspondance par lettres avec Pompée. Sans autre forme que sa propre accusation, il a fait arrêter Lépide. Ainsi, voilà le pauvre triumvir sur ses jambes, jusqu'à ce que la mort élargisse sa prison.

ÉNOBARBUS.

Ainsi, ô univers, de trois loups, tu n'en as plus que deux ; jette au milieu d'eux tous les biens que tu possèdes, et ils se dévoreront l'un l'autre. — Où est Antoine?

ÉROS.

Il se promène dans les jardins, — comme ceci — et il foule aux pieds les joncs qu'il rencontre devant lui, en s'écriant : *ô imbécile Lépide!* Et il menace la tête de l'officier qui a assassiné Pompée.

ÉNOBARBUS.

Notre belle flotte est équipée.

ÉROS.

Elle est destinée pour l'Italie contre César. D'autres nouvelles : Domitius.... Mais Antoine vous attend. J'aurais dû vous en avertir d'abord et remettre mes nouvelles à un autre moment.

ÉNOBARBUS.

Ce sera peu de choses; mais n'importe. Conduis-moi.

ÉROS.

Allons, venez.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Rome. — Appartement de César.

CÉSAR, AGRIPPA, MÉCÈNES.

CÉSAR.

Au mépris de Rome, voilà ce qu'Antoine a fait : dans Alexandrie, il a fait plus encore ; écoutez : dans la place publique, Cléopâtre et lui se sont assis publiquement sur des trônes d'or. Dans une tribune d'argent, à leurs pieds, était placé le jeune Césarion, qu'ils appellent le fils de mon père, avec

toute la race illégitime, issue depuis de leurs débauches. Antoine a fait don de l'Égypte à Cléopâtre, il l'a proclamée reine absolue de la basse Syrie, de l'île de Chypre et de la Libye.

MÉCÈNES.

Quoi, aux yeux du public?

CÉSAR.

Au milieu même de la grande place, où le peuple fait tous ses exercices. C'est là qu'il a proclamé ses enfans rois des rois; la vaste Médie, le pays des Parthes et l'Arménie, il les a donnés à Alexandre; à Ptolémée il lui a assigné la Syrie, la Cilicie et la Phénicie. Cléopâtre, ce jour-là, a paru en public, vêtue comme la déesse Isis, et souvent auparavant elle avait, dit-on, donné ses audiences dans cet appareil.

MÉCÈNES.

Il faut que Rome soit instruite de toutes ces choses.

AGRIPPA.

Rome, déjà lassée de son insolence, lui retirera la bonne opinion qu'elle avait conçue de lui.

CÉSAR.

Le peuple en est instruit, et cependant il vient d'admettre les accusations d'Antoine!

AGRIPPA.

Qui donc accuse-t-il?

CÉSAR.

César. Il se plaint de ce qu'ayant dépouillé Pompée de la Sicile, je l'ai frustré de sa part dans cette conquête; et il dit ensuite m'avoir prêté quelques

vaisseaux qui ne lui ont pas été rendus. Enfin il se montre indigné de la déposition de Lépide, et de ce que j'arrête ici tous ses revenus.

AGRIPPA.

Seigneur, il faut lui répondre.

CÉSAR.

Je l'ai déjà fait, et son messager est reparti. Je lui mande que Lépide était devenu cruel, qu'il abusait de son autorité, et qu'il a mérité d'être déposé. Quant à mes conquêtes, je lui en accorde une portion, mais en retour, je lui demande ma part dans l'Arménie et des autres royaumes qu'il a conquis.

MÉCÈNES.

Jamais il ne vous la cédera.

CÉSAR.

Alors je ne dois pas lui céder, moi, ce qu'il demande.

(Entre Octavie.)

OCTAVIE.

Salut, César, salut ô mon seigneur, salut mon cher César.

CÉSAR.

Qui? moi? Devais-je m'attendre à nommer ma sœur, femme répudiée?

OCTAVIE.

Vous ne m'avez point donné ce nom, et vous n'en avez pas sujet.

CÉSAR.

Pourquoi donc venez-vous ainsi me surprendre par ce retour imprévu? Vous ne revenez point comme la sœur de César : l'épouse d'Antoine devrait

être précédée d'une armée, son approche devait être annoncée par les hennissemens des chevaux, long-temps avant qu'elle parût; les arbres plantés le long de la route, auraient dû être chargés de peuple, impatient et fatigué d'attendre votre passage désiré; il fallait que la poussière élevée sous les pas de votre nombreux cortége, montât jusqu'à la voûte des cieux. Mais vous êtes venue à Rome comme une vendeuse de marché : vous avez prévenu les démonstrations de notre amitié, ce sentiment qui s'éteint souvent si on néglige de le faire éclater. Nous aurions été à votre rencontre par mer et par terre, et partout nous aurions augmenté la pompe de votre marche.

OCTAVIE.

Mon généreux frère, rien ne me forçait à ce retour obscur : je n'ai fait que suivre mon libre penchant. Seigneur, Marc Antoine ayant appris que vous vous prépariez à la guerre, a affligé mon oreille de cette fâcheuse nouvelle; et moi aussitôt je l'ai prié de m'accorder la liberté de revenir vers vous.

CÉSAR.

Et je crois qu'il vous l'a accordée sans peine : vous étiez un obstacle incommode à ses débauches.

OCTAVIE.

N'en jugez pas ainsi, seigneur.

CÉSAR.

J'ai les yeux sur lui, et les vents m'apportent des nouvelles de toutes ses démarches. Savez-vous où il est maintenant?

OCTAVIE.

A Athènes, seigneur.

CÉSAR.

Non, ma sœur, trop indignement outragée. Cléopâtre d'un coup d'œil l'a rappelé à ses pieds. Il a abandonné son empire à une prostituée, et maintenant ils s'occupent tous deux à soulever contre moi tous les rois de la terre. Il a rassemblé Bocchus, roi de la Libye; Archelaüs, roi de la Cappadoce; Philadelphe, roi de Paphlagonie; le roi de Thrace, Adellas; Malchus, roi d'Arabie; celui de Pont; Hérode de Judée; Mithridate, roi de Comagène; Polémon et Amintas, rois des Mèdes et de Lycaonie; et une foule d'autres sceptres que je passe sous silence.

OCTAVIE.

Hélas! que je suis malheureuse d'être forcée de déchirer mon cœur pour le partager entre deux hommes que j'aime, et qui se haïssent tous deux.

CÉSAR.

Soyez ici la bienvenue. Vos lettres ont retardé long-temps notre rupture : à la fin je me suis aperçu à quel point vous étiez insultée, et combien une plus longue négligence devenait dangereuse pour moi. Consolez-vous; soumettez-vous sans trouble à ces temps, qui amènent sur votre bonheur ces terribles adversités, et laissez les invariables décrets du destin suivre leur cours, sans vous répandre en gémissemens inutiles. Rome vous reçoit avec joie : rien ne m'est plus cher au monde, que vous, ma sœur... Vous avez été indignement trompée, au delà de

tout ce qu'on peut imaginer, et les puissans dieux, pour vous faire justice, ont choisi pour ministres de leur vengeance, votre frère et ceux qui vous aiment. Vous êtes la plus douce de nos consolations, et toujours la bienvenue auprès de nous.

AGRIPPA.

Soyez la bienvenue, madame.

MÉCÈNES.

Soyez la bienvenue, chère dame; il n'est point de cœur dans Rome qui ne vous aime et ne vous plaigne. L'adultère Antoine, sans frein dans ses désordres, est le seul qui vous retire son amour, pour livrer sa puissance à une prostituée qui la tourne avec vain bruit contre nous.

OCTAVIE.

Est-il bien vrai, seigneur?

CÉSAR.

Rien n'est plus certain, vous êtes la bienvenue, ma sœur; je vous prie, ne vous lassez jamais; de la patience, ma chère sœur.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

Le camp d'Antoine, près du promontoire d'Actium.

Entrent CLÉOPATRE, ÉNOBARBUS.

CLÉOPATRE.

Je m'acquitterai avec toi, n'en doute pas.

ÉNOBARBUS.

Mais pourquoi? pourquoi?

CLÉOPATRE.

Tu t'es opposé à mon dessein d'assister à cette guerre, en disant que ce n'était pas convenable.

ÉNOBARBUS.

Hé bien, est-ce convenable, dites-moi?

CLÉOPATRE.

N'est-ce pas contre moi que cette guerre est déclarée? Pourquoi donc n'y serais-je pas en personne?

ÉNOBARBUS, à part.

Je sais bien ce que je pourrais répondre : si nous nous servions en même temps de chevaux et de cavales, les chevaux seraient absolument superflus, car chaque cavale porterait son cheval et son cavalier.

CLÉOPATRE.

Que murmures-tu là?

ÉNOBARBUS.

Je disais que votre présence doit nécessairement embarrasser Antoine : elle lui ôtera de son courage, de sa tête, de son temps, toutes choses dont il n'a rien à perdre en cette circonstance. On le raille déjà sur sa faiblesse, et l'on dit dans Rome que c'est l'eunuque Photin et vos femmes qui gouvernent cette guerre.

CLÉOPATRE.

Que Rome s'abîme! et périssent toutes les langues qui parlent contre nous! Je porte ma part du fardeau dans cette guerre, et, en qualité de souveraine de mes états, je dois y remplir le rôle d'un homme. N'objecte plus rien, je ne resterai pas en arrière.

ÉNOBARBUS.

Je me tais, madame. — Voici l'empereur.

(Entrent Antoine et Canidius.)

ANTOINE.

Ne te paraît-il pas étrange, Canidius, que César ait pu, de Tarente et de Brinde, traverser si rapidement la mer d'Ionie et emporter Toryne? — Vous savez cette nouvelle, mon cœur?

CLÉOPATRE.

La diligence n'est jamais plus admirée que par les paresseux.

ANTOINE.

Bonne satire de notre indolence, et qui ferait honneur au plus brave guerrier. — Canidius, nous le combattrons sur mer.

CLÉOPATRE.

Oui, sur mer, sans doute.

CANIDIUS.

Pourquoi mon général a-t-il ce projet?

ANTOINE.

Parce que César ose nous y provoquer.

ÉNOBARBUS.

Et ne l'avez-vous pas aussi défié à un combat singulier?

CANIDIUS.

Oui, et vous lui avez encore offert le combat à Pharsale, où César vainquit Pompée : mais toutes les propositions qui ne servent pas à son avantage, il les rejette sans scrupule. Vous devriez en faire autant.

ÉNOBARBUS.

Vos vaisseaux sont mal équipés, vos matelots ne sont que des muletiers, des moissonneurs levés à la hâte et par contrainte. La flotte de César est montée par des marins qui ont combattu Pompée : leurs vaisseaux sont légers, les vôtres sont lourds ; il n'y a pour vous aucun déshonneur à refuser le combat sur mer, dès que vous êtes prêt à l'attaquer sur terre.

ANTOINE.

Sur mer, sur mer.

ÉNOBARBUS.

Mon brave général, vous perdez par-là toute la supériorité que vous avez sur terre : vous démembrez votre armée, qui, en grande partie, est composée d'une infanterie aguerrie ; vous laissez sans emploi votre habileté si justement renommée, et, abandonnant le parti qui vous promet un succès assuré, vous vous exposez sans nécessité au caprice du hasard.

ANTOINE.

Je veux combattre sur mer.

CLÉOPATRE.

J'ai soixante vaisseaux ; César n'en a pas de meilleurs.

ANTOINE.

Nous brûlerons le surplus de ma flotte; et avec les autres vaisseaux renforcés en équipage, nous battrons César, s'il ose avancer vers le promontoire d'Actium. Si la fortune nous trahit, nous pourrons alors prendre notre revanche sur terre. (*A un messager qui arrive.*) Ton message?

LE MESSAGER.

La nouvelle est certaine, seigneur, César est signalé; il a pris Toryne.

ANTOINE.

Est-ce qu'il a pu s'y trouver en personne? Cela est impossible; il est même étrange que son armée y soit arrivée. Canidius, tu commanderas sur terre nos dix-neuf légions et nos douze mille chevaux; nous, nous allons à notre flotte. Allons, partons, ma Thétis. (*Un soldat paraît.*) Que veux-tu, brave soldat?

LE SOLDAT.

O mon général, ne combattez point sur mer; ne confiez point votre fortune à des planches pouries. Est-ce que vous vous défiez de cette épée et de ces blessures? Laissez aux Égyptiens et aux Phéniciens l'art de nager comme les oisons; nous, Romains, nous avons l'habitude de vaincre sur terre, et en combattant de pied ferme.

ANTOINE.

Allons, allons, partons.

(Antoine, Cléopâtre, Énobarbus sortent.)

LE SOLDAT.

Par Hercule, j'ai raison, je pense.

CANIDIUS.

Oui, soldat; mais dans cette guerre Antoine ne se repose plus sur ce qui fait sa force. C'est ainsi que notre chef se laisse mener, et nous sommes les soldats de ces femmes.

LE SOLDAT.

Vous êtes sur terre à la tête des légions et de la cavalerie, n'est-ce pas?

CANIDIUS.

Marcus Octavius, Marcus Justeius, Publicola et Cælius sont pour la mer; nous, nous restons sur terre.—Cette diligence de César passe toute croyance.

LE SOLDAT.

Avant son départ de Rome, son armée marchait par légers détachemens, qui ont ainsi trompé nos espions.

CANIDIUS.

Quel est son lieutenant, le sais-tu?

LE SOLDAT.

On l'appelle Taurus.

CANIDIUS.

Oh! je connais l'homme!

(Un messager arrive.)

LE MESSAGER.

L'empereur demande Canidius.

CANIDIUS.

Le temps est gros d'événemens, et en enfante à chaque minute.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

Une plaine près d'Actium.

Entrent CÉSAR, TAURUS, officiers et autres.

CÉSAR.

Taurus?

TAURUS.

Seigneur.

CÉSAR.

N'agis point sur terre; reste tranquille, et ne provoque pas le combat que l'affaire ne soit décidée sur mer : ne passe pas ces ordres, notre fortune en dépend.

(Ils sortent.)

(Entrent Antoine, Énobarbus.)

ANTOINE.

Plaçons nos escadrons de ce côté de la montagne, en face de l'armée de César; de ce poste nous pourrons découvrir le nombre de ses vaisseaux, et agir en conséquence.

(Ils sortent.)

(Canidius traverse le théâtre d'un côté avec ses légions de terre, et Taurus, lieutenant de César, de l'autre côté avec les siennes; dès qu'ils sont passés, on entend le bruit d'un combat naval.

ÉNOBARBUS rentre.

Tout est perdu! tout est perdu! Je n'en puis voir davantage. L'Antoniade (24), le vaisseau amiral de la flotte égyptienne tourne son gouvernail, et fuit avec les soixante autres vaisseaux. Ce spectacle a foudroyé mes yeux.

(Entre Scarus.)

SCARUS.

Dieux et déesses, et tout ce qu'il y a de puissances dans l'Olympe!

ÉNOBARBUS.

Quel est le sujet de ce transport !

SCARUS.

Le plus beau tiers de l'univers est perdu par la plus déplorable ignorance. Nous avons perdu royaumes et provinces pour des baisers.

ÉNOBARBUS.

Quelle est la situation actuelle du combat ?

SCARUS.

De notre côté c'est un vrai camp de peste, où la mort est inévitable. Cette infâme prostituée d'Égypte, que la lèpre saisisse, au fort de l'action, lorsque l'avantage flottait entre les deux partis, ou plutôt penchait déjà du nôtre, soudain je ne sais quel [25] taon la pique comme une génisse au mois de juin, mais elle fait hausser les voiles et fuit.

ÉNOBARBUS.

J'en ai été témoin ; et mes yeux flétris par ce spectacle n'ont pu en soutenir plus long-temps la vue.

SCARUS.

A peine a-t-elle cinglé, fuyant, qu'Antoine, victime trop illustre du charme qui l'enchaîne à cette enchanteresse, déploie les ailes de son vaisseau, et comme un insensé il abandonne le combat au fort de la mêlée, et fuit sur sa trace. Je n'ai jamais vu de combat si honteux. Jamais l'expérience, la bravoure et l'honneur ne se sont aussi indignement trahis.

ÉNOBARBUS.

O malheur ! malheur !

CANIDIUS arrive.

Notre fortune sur mer est aux abois, et s'abîme de la manière la plus lamentable. Si notre général s'était souvenu de ce qu'il fut jadis, tout allait à merveille. Oh ! l'insensé, il nous a donné lâchement l'exemple de la fuite !

ÉNOBARBUS, à part.

Oui, les choses en sont à ce point? En ce cas, bonsoir; adieu.

CANIDIUS.

Ils fuient vers le Péloponnèse.

SCARUS.

Ils le peuvent aisément; et j'irai aussi attendre là l'événement.

CANIDIUS.

Je vais me rendre à César avec mes légions et ma cavalerie; déjà six rois m'ont donné l'exemple de la soumission.

ÉNOBARBUS.

Moi, je veux suivre encore la fortune chancelante d'Antoine, quoique la prudence me conseille le contraire.

(Ils sortent par différens côtés.)

SCÈNE IX.

Alexandrie. — Appartement du palais.

ANTOINE et suite.

ANTOINE.

Écoutez, la terre me dit qu'elle ne veut plus être foulée sous mes pas. Elle a honte de me porter. Approchez, mes amis; je me suis trop *atardé* (26) dans cet univers, et j'ai perdu ma route pour jamais. — Il me reste un vaisseau chargé d'or, je vous en fais don; partagez-le entre vous. Fuyez, et allez faire votre paix avec César.

TOUS.

Fuir? Non pas nous.

ANTOINE.

Eh! j'ai fui moi-même, et les lâches ont appris de moi à montrer leur dos à l'ennemi. Amis, quittez-moi. Je me suis déterminé à suivre un chemin dans lequel je n'ai aucun besoin de vous. Allez. Mon trésor est à l'entrée du port; prenez-le. — Oh! j'ai fui sur les traces de celle que je rougis maintenant d'envisager! Mes cheveux eux-mêmes se révoltent, car mes cheveux blancs reprochent aux cheveux bruns leur imprudence, et ceux-ci reprochent aux autres leur lâcheté et leur folie. — Mes amis, quittez-moi; je vous donnerai des lettres de recommandation, et des amis qui vous faciliteront l'accès auprès de César. Je vous en conjure, ne vous affligez point:

ne me parlez pas de rester auprès de moi. Saisissez le parti que mon désespoir vous crie d'embrasser. Abandonnez, sans répugnance, ceux qui s'abandonnent eux-mêmes. Allons, descendez au rivage. Je vais dans un instant vous mettre en possession de mon trésor et de mon vaisseau. — Laissez-moi, je vous prie, un moment. — Je vous en conjure, laissez-moi; allons, partez, je vous en prie, car j'ai perdu le droit de vous commander; cédez donc à ma prière. — Je vous rejoins dans un moment

(Il s'assied.)

(Entrent Éros, et Cléopâtre soutenue par Charmiane et Iras.)

ÉROS.

Madame, daignez approcher : venez le consoler.

IRAS.

Consolez-le, chère reine.

CHARMIANE.

Hé bien, après? Quoi?

CLÉOPATRE.

Laissez-moi m'asseoir. O Junon!

ANTOINE.

Non, non, non, non.

ÉROS.

Seigneur, voyez-la.

ANTOINE, détournant les yeux.

Oh! loin, loin, loin.

CHARMIANE.

Madame.

IRAS.

Madame, chère souveraine.

ÉROS.

Seigneur, seigneur !

ANTOINE.

Oh ! oui, mon seigneur, oui vraiment. — Il tenait à Philippes son épée la pointe en l'air comme un danseur, tandis que je frappais le brave et ridé Cassius, et ce fut moi qui donnai la mort au frénétique Brutus [27]. Lui, il n'agissait que par des lieutenans, et n'avait aucune expérience des grands exploits de la guerre ; et aujourd'hui... — N'importe.

CLÉOPATRE.

Ah ! restez là.

ÉROS.

La reine, seigneur, la reine.

IRAS.

Avancez vers lui, madame. Parlez-lui. Il est hors de lui ; il est accablé de sa honte.

CLÉOPATRE.

Allons, soutenez-moi donc. — Oh !

ÉROS.

Noble Antoine, levez-vous : la reine s'approche : sa tête est penchée, et la mort va la saisir ; mais vous pouvez la consoler et la rappeler à la vie.

ANTOINE.

J'ai porté un coup mortel à ma réputation, oh ! le coup le plus lâche...

ÉROS.

Seigneur, la reine...

ANTOINE.

O Égyptienne, où m'as-tu réduit ? Vois, je cherche

à dérober mon ignominie même à tes regards, en détournant la tête pour contempler ce que j'ai perdu avec déshonneur.

CLÉOPATRE.

Ah! seigneur, seigneur : pardonnez à mes timides vaisseaux; j'étais loin de prévoir que vous alliez me suivre.

ANTOINE.

O fatale Égyptienne, tu savais trop bien que mon cœur était inséparablement attaché à ton vaisseau, et qu'en fuyant, tu m'entraînais avec toi. Tu connaissais ton empire absolu sur mon âme, et tu savais qu'un signal de tes yeux m'eût fait désobéir aux dieux mêmes.

CLÉOPATRE.

Oh! pardonne-moi!

ANTOINE.

Me voilà réduit maintenant à envoyer d'humbles propositions à ce jeune homme. Il faut que je supplie, que je rampe dans tous les détours de la bassesse; moi qui gouvernais en me jouant la moitié de l'univers, qui créais et anéantissais, à mon gré, les fortunes du genre humain! Tu savais trop à quel point tu avais asservi mon âme, et que mon épée, lâche esclave de ma passion, obéirait en tout à ses caprices.

CLÉOPATRE.

Oh! j'implore ton pardon.

ANTOINE.

Ah! ne pleure pas; une seule de tes larmes vaut tout ce que j'ai jamais pu gagner ou perdre : donne-moi un baiser. — Ah! dans ce baiser, tu m'as tout

rendu. — J'ai envoyé le précepteur de nos enfans [28]. — Est-il de retour? — Ma bien-aimée, je me sens abattu. J'ai besoin d'une coupe de vin; entrons, et prenons quelques alimens. — La fortune sait que plus elle me menace, et plus je la brave.

SCÈNE X.

Le camp de César en Égypte.

CÉSAR, AGRIPPA, DOLABELLA, THYRÉUS, Suite.

CÉSAR.

Qu'on fasse entrer l'envoyé d'Antoine. Le connaissez-vous?

DOLABELLA.

César, c'est son maître d'école; preuve qu'il est bien plumé, puisqu'il envoie ici une si petite plume de son aile, lui qui avait tant de rois pour messagers il n'y a que quelques mois.

(Entre Euphronius.)

CÉSAR.

Approche et parle.

EUPHRONIUS.

Tel que je suis, je viens de la part d'Antoine; j'étais il n'y a pas long-temps aussi petit dans ses desseins que la goutte de rosée sur une feuille de myrte, si on la compare à l'Océan.

CÉSAR.

Soit; remplis ta commission.

EUPHRONIUS.

Il salue en toi le maître de sa destinée, et demande qu'il lui soit permis de vivre en Égypte. Si tu lui refuses cette proposition, il borne sa requête à te prier de le laisser respirer entre la terre et le ciel, en simple citoyen dans Athènes. Voilà pour ce qui le regarde. — Quant à Cléopâtre, elle rend hommage à ta grandeur; elle se soumet à ta puissance. Et le diadème des Ptolémées qui maintenant est assujetti à ta volonté suprême, elle te le demande pour ses enfans.

CÉSAR.

Pour Antoine, je n'écoute point sa requête. — Quant à la reine, je ne lui refuse point ni de l'entendre, ni de la satisfaire; mais c'est à condition qu'elle chassera de l'Égypte son amant, qui est perdu sans ressource, ou qu'elle lui ôtera la vie. Si elle m'obéit en ce point, sa prière ne sera point rebutée. Annonce à tous deux ma réponse.

EUPHRONIUS.

Que la fortune continue de te suivre!

CÉSAR.

Escortez-le au travers de mon camp. (*Euphronius sort.*) (*A Thyréus.*) Voici le moment d'essayer ton éloquence, pars, détache Cléopâtre des intérêts d'Antoine; promets-lui en mon nom, tout ce qu'elle te demandera, ajoute toi-même des offres de ton invention. Les femmes, au sein même de la prospérité, ne sont pas difficiles à séduire. Mais l'infortune rendrait parjure la plus vierge des ves-

tales. Emploie toutes les ressources de ton adresse, Thyréus, fixe toi-même ta récompense, tes désirs seront obéis comme des lois.

THYRÉUS.

César, je vais exécuter vos ordres.

CÉSAR.

Observe comment Antoine soutient son malheur; apprends-moi ce que tu conjectures de sa manière d'agir et de ses démarches.

THYRÉUS.

César, je le ferai.

SCÈNE XI.

Alexandrie. — Appartement du palais.

Entrent CLÉOPATRE, ÉNOBARBUS, CHARMIANE, IRAS.

CLÉOPATRE.

Que faut-il faire, Énobarbus?

ÉNOBARBUS.

Penser et mourir (29).

CLÉOPATRE.

Est-ce Antoine ou moi, qu'il faut accuser de notre défaite?

ÉNOBARBUS.

Antoine seul; lui qui permet à ses passions de maîtriser sa raison. Eh, qu'importe que vous ayez fui effrayée par l'horreur d'un combat sanglant, où

la terreur passait alternativement d'une flotte à l'autre? Pourquoi vous a-t-il suivie? Aurait-il dû souffrir que son amour détruisît sa réputation de grand capitaine, lorsqu'une moitié de l'univers combattait l'autre, et qu'il était, lui, le seul sujet de cette grande querelle. Ce fut une honte égale à sa perte, d'aller suivre vos pavillons fuyans, et d'abandonner sa flotte étonnée de sa fuite.

CLÉOPATRE.

Arrête, je te prie.

(Entrent Antoine et Euphronius.)

ANTOINE.

Et c'est là sa réponse?

EUPHRONIUS.

Oui, seigneur.

ANTOINE.

Ainsi, la reine sera bien accueillie si elle veut me sacrifier.

EUPHRONIUS.

C'est ce qu'il a dit.

ANTOINE.

Qu'elle le sache. — Envoyez au jeune César cette tête grise, et il remplira de royaumes la coupe de vos désirs, il la remplira jusqu'aux bords.

CLÉOPATRE.

Votre tête, seigneur!

ANTOINE.

Retourne vers lui. Dis-lui qu'il porte sur son visage la rose de la jeunesse, que l'univers attend de lui plus que des actions ordinaires; dis-lui qu'il serait possible que son or, ses vaisseaux, ses légions,

appartinssent à un lâche; que des généraux subalternes peuvent prospérer sous un enfant, aussi-bien que sous les ordres de César : mais que j'ose le défier de venir, mettant à l'écart l'inégalité de nos fortunes, se mesurer avec moi, qui suis déjà sur le déclin de l'âge, fer contre fer, et seul à seul. Voilà ce que je vais lui écrire. (*Au député.*) Suis-moi.

(Antoine sort avec Euphronius.)

ÉNOBARBUS.

Oui, en effet, cela est bien vraisemblable, que César, entouré d'une armée victorieuse, ira, renonçant à son bonheur, se donner en spectacle comme un spadassin! — Je vois bien que les jugemens des hommes font partie de leur fortune, et que les objets extérieurs entraînent les qualités de l'âme, et les font en même temps décheoir. Comment peut-il rêver, lui qui connaît la valeur des choses, que César dans l'abondance répondra à son dénûment? César, tu as aussi vaincu sa raison.

(Un esclave entre.)

L'ESCLAVE.

Voici un envoyé de César.

CLÉOPATRE.

Quoi! pas plus de cérémonies? — Voyez, mes femmes! — On se bouche le nez près de la rose épanouie dont on venait à genoux admirer les boutons.

ÉNOBARBUS, à part.

Mon honneur et moi nous commençons à nous quereller. La loyauté qui s'obstine à servir des fous change notre constance en vraie folie; cependant celui qui persiste à suivre avec fidélité un maître

déchu est le vainqueur du vainqueur de son maître, et acquiert une place dans l'histoire.

(Entre Thyréus.)

CLÉOPATRE.

Que veut César?

THYREUS.

Venez l'entendre à l'écart.

CLÉOPATRE.

Tu ne vois ici que des amis : parle hardiment.

THYRÉUS.

Mais peut-être sont-ils aussi les amis d'Antoine.

ÉNOBARBUS.

Il aurait besoin d'avoir autant d'amis qu'en a César, sans quoi nous lui sommes fort inutiles. S'il plaisait à César, Antoine volerait au-devant de son amitié : et nous, nous sommes tous prêts à devenir les amis de son ami, j'entends de César.

THYRÉUS.

Allons, je vais parler. — Illustre reine, César vous exhorte à ne pas tant considérer quelle est votre situation, qu'à vous souvenir qu'il est César.

CLÉOPATRE.

Poursuis. — C'est agir royalement.

THYRÈUS.

Il sait que vous restez attachée à Antoine, moins par amour que par crainte.

CLÉOPATRE.

Oh!

THYRÉUS.

Il plaint donc les atteintes portées à votre honneur comme des taches dont il faut accuser la contrainte, mais que vous ne méritez pas.

CLÉOPATRE.

César est un dieu qui sait démêler la vérité. Mon honneur n'a point cédé par choix, il a été conquis par la force.

ÉNOBARBUS, à part.

Pour m'assurer de ce fait, je le demanderai à Antoine. — Antoine, Antoine! tu es un vaisseau tellement criblé, qu'il faut te laisser couler à fond, car ce que tu as de plus cher t'abandonne.

(Énobarbus sort.)

THYRÉUS.

Dirai-je à César ce que vous désirez de lui, car il souhaite surtout qu'on lui demande pour pouvoir accorder. Il serait satisfait si vous vous faisiez de la fortune un appui? Mais ce qui enflammerait encore plus son zèle pour vous, ce serait d'apprendre de moi que vous avez quitté Antoine, et que vous vous réfugiez sous l'abri de sa puissance : il est maître de l'univers.

CLÉOPATRE.

Quel est ton nom?

THYRÉUS.

Mon nom est Thyréus.

CLÉOPATRE.

Gracieux messsager, dis au grand César que je baise sa main victorieuse dans celle de son député; dis-lui que je suis prête à déposer ma couronne à ses pieds, et à lui rendre hommage à genoux. Dis-

lui que j'attends que sa voix souveraine, à qui tout obéit, prononce sur les destins de l'Égypte.

THYRÉUS.

Vous prenez le parti le plus honorable pour vous. Quand la prudence et la fortune sont aux prises, si la première n'ose que ce qu'elle peut, nul hasard ne peut l'ébranler. — Accordez-moi la faveur de déposer mon hommage sur votre main.

CLÉOPATRE.

Plus d'une fois le père de votre César, après avoir rêvé des royaumes à conquérir, posa ses lèvres sur cette main indigne de lui, et la couvrit d'une pluie de baisers.

(Antoine entre avec Énobarbus.)

ANTOINE.

Des faveurs!... par Jupiter Tonnant! — Qui es-tu?

THYRÉUS.

Un homme qui exécute les ordres du plus puissant des humains et du maître le plus digne d'être obéi.

ÉNOBARBUS.

Tu seras fouetté!

ANTOINE, à ses esclaves.

Approchez ici, — (*à Cléopâtre*) et toi, milan! — Hé bien, dieux et diables! mon autorité s'évanouit! Naguère, quand je criais holà! des rois accouraient aussitôt, comme une troupe d'enfans dans le jeu de la gribouillette [30] et me répondaient : Que voulez-vous? — Coquins, n'avez-vous point d'oreilles? Je suis encore Antoine. (*Ses gens entrent.*) Saisissez-moi cet insolent, et fouettez-le.

ÉNOBARBUS.

Il vaut mieux se jouer à un jeune lionceau qu'à un vieux lion mourant.

ANTOINE.

Par la lune et les étoiles ! — Qu'il soit fouetté ! Fussent-ils vingt des plus puissans tributaires qui rendent hommage à César, si je les surprenais ayant l'insolence de baiser la main de cette..... Comment la nommerai-je aujourd'hui ? Jadis, c'était Cléopâtre. Fouettez-le, jusqu'à ce que vous le voyiez vous regarder d'un air suppliant comme un écolier, et vous demander miséricorde à grands cris. Qu'on l'entraîne.

THYRÉUS.

Ah ! Marc Antoine.....

ANTOINE.

Qu'on l'entraîne et quand il sera fouetté, qu'on le ramène. Ce valet de César lui reportera un message. (*On emmène Thyréus.*) (*A Cléopâtre.*) Vous étiez à moitié flétrie quand je vous ai connue. — Ah ! faut-il que j'aie laissé dans Rome ma couche vierge encore ? faut-il que j'aie renoncé à me voir le père d'une postérité légitime et par la perle des femmes, pour être joué par une prostituée qui se livre à des valets ?

CLÉOPATRE.

Mon cher Antoine.....

ANTOINE.

Tu fus toujours perfide. — O malheur ! quand l'âge nous endurcit dans nos penchans dépravés,

les justes Dieux ferment nos yeux, laissent perdre notre raison dans notre propre infamie, nous font adorer nos erreurs, et rient de nous voir marcher fièrement à notre ruine.

CLÉOPATRE.

Oh, où en sommes-nous ?

ANTOINE.

Je vous ai trouvée comme un mets refroidi sur la table de Jules César ; de plus vous étiez aussi un reste de Cneius Pompée ; sans compter toutes les heures souillées de vos débauches clandestines, et qui n'ont pas été enregistrées dans le livre de la Renommée ; car je suis sûr que vous devinez tout au plus ce que doit être la vertu, mais vous ne la connaissez pas.

CLÉOPATRE.

Pourquoi tous ces propos ?

ANTOINE.

Souffrir qu'un malheureux fait pour recevoir un salaire et vous remercier en disant, *Dieu vous le rende*, prenne des libertés familières avec cette main qui s'enchaîne à la mienne dans nos jeux, avec cette main, sceau royal et gage des grands cœurs ! Oh ! que ne suis-je sur la colline de Basan, pour couvrir de mes cris le mugissement des troupeaux à cornes ! car j'ai un motif terrible de fureur ; et m'exprimer avec courtoisie, ce serait être comme un homme qui, se voyant la corde au cou, prie le bourreau de l'expédier promptement. (*Thyréus rentre avec les gens d'Antoine.*) Est-il fouetté ?

L'ESCLAVE.

Solidement, seigneur.

ANTOINE.

A-t-il jeté des cris ? A-t-il demandé grâce ?

L'ESCLAVE.

Oui, seigneur.

ANTOINE, à Thyréus.

Si ton père respire encore, qu'il regrette de n'avoir pas eu une fille au lieu de toi. Repens-toi d'avoir suivi César dans ses triomphes, puisque tu as été fouetté pour l'avoir suivi. Désormais que la blanche main d'une femme te donne la fièvre, tremble à sa seule vue. — Retourne à César; apprens-lui ton traitement. Vois, et dis-lui à quel point il m'irrite contre lui. Il affecte l'orgueil et le dédain, et s'arrête à ce que je suis, sans se souvenir de ce que je fus. Il m'irrite, et dans les circonstances où je me trouve, je ne suis que plus irascible, à présent que les astres favorables qui jadis étaient mes guides ont fui de leur orbite, et ont précipité leur feu dans l'abîme de l'enfer. Si mon langage et ce que jai fait lui déplaisent, dis-lui qu'Hipparchus, mon affranchi, est en sa puissance, et qu'il peut, à son plaisir, le fouetter, le pendre ou le torturer comme il voudra, pour s'acquitter avec moi; excite-le toi-même à ces représailles, va-t'en lui montrer sur ton corps les marques du fouet.

(Thyréus sort.)

CLÉOPATRE.

Avez-vous fini !

ANTOINE.

Hélas ! notre lune terrestre est éclipsée, ce présage seul annonce la chute d'Antoine.

CLÉOPATRE.

Il faut que j'attende qu'il puisse m'écouter.

ANTOINE.

Pour flatter César, avez-vous pu échanger vos regards avec un homme qui lace ses vêtemens ?

CLÉOPATRE.

Que vous ne me connaissiez pas encore !

ANTOINE.

Je vous connais un cœur glacé pour moi.

CLÉOPATRE.

Ah ! cher amant, si cela est, que le ciel change mon cœur glacé en pluie de grêle, et l'empoisonne dans sa source ! que le premier grêlon s'arrête dans mon gosier, et s'y dissolve avec ma vie ! que le second frappe Césarion, jusqu'à ce que, l'un après l'autre, tous les fruits de mes entrailles, et mes braves Égyptiens écrasés par cette grêle, gisent tous sans tombeau, et deviennent la proie des mouches et des moucherons du Nil (31) !

ANTOINE.

Je suis satisfait. César compte s'établir dans Alexandrie ; c'est là que je veux lutter encore contre sa fortune. Nos troupes de terre ont tenu ferme ; notre flotte dispersée a rallié ses vaisseaux, et vogue encore sous un appareil menaçant. O mon courage, où étais-tu ? — Chère Cléopâtre, écoute ; si je re-

viens encore une fois du champ des combats pour baiser ces lèvres, je reviendrai tout couvert de sang. Mon épée et moi, nous allons mériter la place que nous tiendrons dans l'histoire. J'espère encore.

CLÉOPATRE.

Je reconnais mon héros.

ANTOINE.

Je veux que mes muscles, que mon cœur, que mon haleine, déploient une triple force, et je combattrai à toute outrance. Quand mes heures coulaient dans la prospérité, les hommes rachetaient de moi leur vie pour un bon mot; mais maintenant je montrerai les dents, et j'enverrai dans la nuit de la mort tout ce qui tentera de m'arrêter. — Viens, passons encore une nuit dans la joie. Qu'on appelle autour de moi tous mes officiers, et qu'ils dérident leurs fronts attristés; qu'on remplisse nos coupes; et, pour la dernière fois, oublions, en buvant, la cloche de minuit.

CLÉOPATRE.

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance. Je m'attendais à le passer dans la tristesse. Mais puisque mon amant est encore Antoine, je veux être Cléopâtre.

ANTOINE.

Nous goûterons encore le bonheur.

CLÉOPATRE.

Qu'on appelle auprès de mon Antoine tous ses braves officiers.

ANTOINE.

Oui. Je vais leur donner mes ordres; et ce soir je

veux que le vin enlumine leurs cicatrices. —Venez, ma reine, il y a encore de la ressource. Au premier combat que je vais livrer, je veux forcer la mort à me chérir; je rivaliserai avec sa faux homicide.

(Ils sortent tous deux.)

ÉNOBARBUS.

Allons, le voilà qui veut surpasser la foudre. Être furieux, c'est être vaillant par un excès de peur; et dans cette disposition la timide colombe attaquerait l'épervier. Je vois que mon général ne regagne du cœur qu'aux dépens de sa tête. Quand le courage usurpe sur la raison du guerrier, il ronge l'épée avec laquelle il combat. — Je vais chercher les moyens de le quitter.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp de César près d'Alexandrie.

CÉSAR entre, lisant une lettre avec AGRIPPA, MÉCÈNES et autres.

CÉSAR.

Il me traite d'*enfant;* il me menace, comme s'il avait le pouvoir de me chasser de l'Égypte. Il a fait battre de verges mon député : il me provoque à un combat singulier; César contre Antoine! — Que le vieux débauché sache que j'ai bien d'autres chemins pour aller à la mort; en attendant je me ris de son défi.

MÉCÈNES.

César doit penser qu'un aussi grand personnage qu'Antoine ne devient furieux que par désespoir; c'est une proie fatiguée et qui se sent aux abois. Ne lui donnez aucun relâche, profitez de son égarement; jamais la fureur ne sut se garder elle-même.

CÉSAR.

Annoncez à nos braves officiers que demain nous livrerons de tant de batailles la dernière. Nous

avons dans notre camp assez de déserteurs de l'armée d'Antoine, pour l'envelopper et le prendre lui-même. —Songez à exécuter cet ordre, et donnez à nos soldats un festin militaire. Nous regorgeons de provisions; et ils ont bien mérité qu'on les traite avec profusion. — Pauvre Antoine !

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Alexandrie. — Appartement du palais.

ANTOINE, CLÉOPATRE, DOMITIUS ÉNOBARBUS, CHARMIANE, IRAS, ALEXAS, et autres officiers.

ANTOINE.

Il ne veut pas se battre avec moi, Domitius ?

ÉNOBARBUS.

Non, seigneur.

ANTOINE.

Hé! pourquoi ne se battrait-il pas?

ÉNOBARBUS.

C'est qu'il pense qu'étant vingt fois plus fortuné que vous, il risquerait vingt contre un.

ANTOINE.

Demain, guerrier, nous combattrons sur mer et sur terre. Ou je survivrai... Ou si je meurs, je laverai mon affront dans tant de sang, que je ferai revivre ma gloire. Es-tu disposé à bien te battre ?

ENOBARBUS.

Je frapperai en criant : Tout ou rien.

ANTOINE.

Bien dit. — Allons, appelez mes vieux serviteurs, et n'épargnons rien pour nous bien réjouir ce soir. (*Ses serviteurs entrent.*) Donne-moi ta main, tu m'as toujours fidèlement servi; et toi aussi... et toi.. et toi; vous m'avez tous bien servi, et vous avez eu des rois pour compagnons.

CLÉOPATRE.

Que veut dire cela?

ÉNOBARBUS, à part.

C'est une de ces bizarreries qui échappent à une âme dans le chagrin.

ANTOINE.

Et toi aussi tu es un honnête serviteur. — Je voudrais être multiplié en autant d'hommes que vous êtes, et que vous formassiez à vous tous un Antoine pour vous pouvoir servir comme vous m'avez servi.

TOUS.

Aux dieux ne plaise!

ANTOINE.

Allons, mes bons amis, suivez-moi encore ce soir. Ne ménagez pas le vin dans ma coupe, et traitez-moi comme auparavant, lorsque l'empire du monde, encore à moi, obéissait comme vous à mes lois.

CLÉOPATRE.

Que prétend-il?

ÉNOBARBUS.

Faire pleurer ses amis.

ANTOINE.

Obéissez-moi encore ce soir. Peut-être est-ce le dernier jour que vous servez Antoine. Peut-être ne me reverrez-vous plus, ou ne reverrez-vous de moi qu'une ombre défigurée. Peut-être demain vous servirez un autre maître. — Mes regards s'attachent sur vous, comme ceux d'un homme qui vous fait ses adieux. — Mes fidèles amis, je ne vous congédie pas; non, inséparablement attaché à vous, votre maître ne vous quittera qu'à la mort. Soyez encore à moi l'espace de deux heures; je ne vous en demande pas davantage, et que les dieux vous en récompensent.

ÉNOBARBUS.

Seigneur, quelle est donc votre idée? Pourquoi les affliger ainsi? Voyez, ils pleurent, et moi, imbécile, mes yeux se remplissent aussi de larmes, comme s'ils étaient frottés avec un ognon. Au nom de l'honneur, ne nous transformez pas en femmes.

ANTOINE.

Ah! arrêtez, arrêtez, que la sorcière m'enlève si c'était mon intention. Que le bonheur croisse sur le sol qu'arrosent ces larmes! Mes dignes amis, vous prêtez à mes paroles un sens trop sinistre; je ne vous parlais ainsi que pour ranimer votre courage, et je vous priais de brûler cette nuit avec des torches. Sachez, mes amis, que j'ai bon espoir de la journée de demain, et je veux vous conduire où je crois trouver la victoire et la vie, plutôt que l'honneur et la mort. Allons nous mettre à table; venez, et noyons dans le vin toutes les réflexions.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Alexandrie. Devant le palais.

Entrent **DEUX SOLDATS** qui se rendent à leur poste.

PREMIER SOLDAT.

Bonsoir, camarade; c'est demain le grand jour.

SECOND SOLDAT.

Il décidera tout. Comment va la joie ? N'as-tu rien entendu d'étrange dans les rues ?

PREMIER SOLDAT.

Rien... Quelles nouvelles ?

SECOND SOLDAT.

Il y a apparence que ce n'est qu'un bruit ; bonne nuit.

PREMIER SOLDAT.

Camarade, bonne nuit.

(Entrent deux autres soldats.)

SECOND SOLDAT.

Soldats, faites bonne garde.

TROISIÈME SOLDAT.

Et vous aussi ; bonsoir, bonsoir.

(Les deux premiers soldats se placent à leur poste.)

QUATRIÈME SOLDAT.

Ici, notre poste. (*Ils prennent leur poste.*) Et si demain notre flotte a l'avantage, je suis bien certain que nos troupes de terre ne lâcheront pas pied.

TROISIÈME SOLDAT.

C'est une brave armée et pleine de résolution.

(On entend une musique de hautbois sous le théâtre.)

QUATRIÈME SOLDAT.

Silence! Quel est ce bruit?

PREMIER SOLDAT.

Écoutez, écoutez.

SECOND SOLDAT.

Écoutez.

PREMIER SOLDAT.

Une musique aérienne.

TROISIÈME SOLDAT.

Elle vient de dessous la terre.

QUATRIÈME SOLDAT.

C'est bon signe, n'est-ce pas?

TROISIÈME SOLDAT.

Non.

PREMIER SOLDAT.

Paix, vous dis-je. Que signifie cette musique?

SECOND SOLDAT.

C'est le dieu Hercule, qui jadis aimait Antoine, et qui l'abandonne aujourd'hui.

PREMIER SOLDAT.

Avançons; voyons si les autres sentinelles entendent la même chose que nous.

(Ils s'avancent à l'autre poste.)

SECOND SOLDAT.

Eh bien, camarades!

PLUSIEURS, PARLANT A LA FOIS.

Eh bien! eh bien! entendez-vous?

PREMIER SOLDAT.

Oui. N'est-ce pas étrange?

TROISIÈME SOLDAT.

Entendez-vous, camarades? entendez-vous?

PREMIER SOLDAT.

Suivons ce bruit jusqu'aux limites de notre poste.

PLUSIEURS A LA FOIS.

Volontiers. C'est une chose étrange.

SCÈNE IV.

Alexandrie. Appartement du palais.

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMIANE, Suite.

ANTOINE.

Éros! Éros! mon armure.

CLÉOPATRE.

Reposez-vous encore un moment.

ANTOINE.

Non, ma poule... Allons, Éros, apporte-moi mes armes. (*Éros paraît avec l'armure.*) Viens, mon brave serviteur, ajuste-moi mon armure. — Si la fortune ne nous favorise pas aujourd'hui, c'est qu'elle voit que je la brave. Allons, sois prompt.

CLÉOPATRE.

Attends, Éros, je veux t'aider. Où placer ceci?

ANTOINE.

Allons, soit, soit, j'y consens. C'est toi qui armes mon cœur... A faux, à faux; — bon, l'y voilà, l'y voilà.

CLÉOPATRE.

Doucement, je veux vous aider; voilà comme cela doit être.

ANTOINE.

Fort bien. Oh! nous ne pouvons manquer de prospérer, vois-tu, mon brave camarade. Allons, va t'armer aussi.

ÉROS.

A l'instant, seigneur.

CLÉOPATRE.

Ces boucles ne sont-elles pas bien attachées?

ANTOINE.

A merveille, à merveille. Celui qui voudra déranger cette armure avant qu'il nous plaise de nous en dépouiller nous-mêmes pour goûter le repos, essuiera une terrible tempête. — Tu es un maladroit, Éros; et ma reine est un écuyer plus habile que toi. Hâte-toi. — O ma bien-aimée, que ne peux-tu me voir combattre aujourd'hui, être témoin de la manière dont cette tâche de roi sera remplie! tu verrais quel ouvrier est Antoine. (*Entre un officier tout armé.*) Bonjour, soldat, sois le bienvenu; tu te présentes en homme qui sait ce que c'est que la journée d'un guerrier. Nous nous levons avant l'aurore pour commencer la tâche que notre cœur aime, et nous allons à l'ouvrage avec joie.

L'OFFICIER.

Mille guerriers, seigneur, ont devancé le jour, et vous attendent au port, tout armés et tout prêts.

(Cri de guerre, et le son des trompettes. Entrent plusieurs capitaines suivis de leurs soldats.)

UN CAPITAINE.

Le matin est beau; salut, général.

TOUS.

Salut, général.

ANTOINE.

Voilà une belle musique, mes enfans! Le matin de cette journée, comme le génie d'un jeune homme qui promet un avenir brillant, commence de bonne heure; oui, oui. — Allons, donne-moi cela; — par ici;.... fort bien. — Adieu, reine, et soyez heureuse, quel que soit le sort qui m'attend. (*Il l'embrasse.*) Voilà le baiser d'un guerrier : je mériterais vos mépris et vos reproches si je perdais le temps à vous faire des adieux plus étudiés; je vous quitte brusquement comme un homme couvert d'acier. (*Antoine, Éros, officiers et soldats sortent.*) Vous, qui voulez combattre, suivez-moi de près; je vais vous conduire aux dangers. Adieu.

CHARMIANE.

Voulez-vous venir vous renfermer dans votre appartement?

CLÉOPATRE.

Oui, conduis-moi. — Il me quitte en brave. Plût aux dieux que César et lui pussent dans un combat singulier décider cette guerre fameuse! alors Antoine.... Mais, hélas!.... Allons, sortons.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

Le camp d'Antoine, près d'Alexandrie.

Les trompettes sonnent; entrent ANTOINE et ÉROS; un soldat vient à eux.

LE SOLDAT.

Plaise aux dieux que cette journée soit heureuse pour Antoine!

ANTOINE.

Je voudrais à présent en avoir cru tes conseils et tes blessures, et n'avoir combattu que sur terre.

LE SOLDAT.

Si vous l'aviez fait, les rois qui se sont révoltés, et ce guerrier qui vous a quitté ce matin, suivraient encore aujourd'hui vos pas.

ANTOINE.

Que dis-tu? Qui m'a quitté ce matin?

ÉROS.

Qui? quelqu'un qui fut votre compagnon inséparable. Appelez maintenant Énorbabus, il ne vous entendra pas; ou du camp de César il vous criera: Je ne suis plus des tiens.

ANTOINE.

Que me dis-tu?

LE SOLDAT.

Seigneur, il est avec César.

ÉROS.

Ses coffres, son argent, il a tout laissé, seigneur.

ANTOINE.

Est-il bien sûr qu'il soit parti ?

LE SOLDAT.

Rien n'est plus certain.

ANTOINE.

Éros, va ; envoie-lui son trésor : n'en retiens pas une obole, je te le recommande. Écris-lui, je signerai la lettre ; et fais-lui mes adieux dans les termes les plus honnêtes et les plus gracieux : dis-lui que je souhaite qu'il n'ait jamais de plus fortes raisons pour changer de maître. — Oh ! ma fortune a corrompu même les cœurs honnêtes. — Éros, hâte-toi.

SCÈNE VI.

Le camp de César devant Alexandrie.

Fanfares. **CÉSAR** entre avec **AGRIPPA**, **ÉNOBARBUS**, et autres.

CÉSAR.

Agrippa, marche en avant, et engage le combat. Notre intention est qu'Antoine soit pris vivant ; instruis-en nos soldats.

AGRIPPA.

Seigneur, je vais obéir à vos ordres.

CÉSAR.

Enfin le jour de la paix universelle est proche. Si cette journée est heureuse, l'olive va croître d'elle-même dans les trois parties du globe.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Marc Antoine est arrivé au champ de bataille.

CÉSAR.

Vole ; recommande à Agrippa de placer au front de notre armée ceux qui ont déserté du parti d'Antoine, afin qu'il fasse tomber en quelque sorte sa fureur sur lui-même.

(César et sa suite sortent.)

ÉNOBARBUS.

Alexas s'est révolté : il est allé instruire la Judée de la détresse d'Antoine, et persuader au puissant Hérode d'abandonner son maître et de pencher du côté de César ; et pour salaire... César l'a fait pendre. — Canidius et les autres officiers qui ont déserté, ont bien obtenu de l'emploi, mais non une confiance honorable. — J'ai commis une lâcheté, et je me la reproche moi-même, avec un remords si douloureux, qu'il n'est plus désormais de joie pour moi.

(Entre un soldat d'Antoine.)

LE SOLDAT.

Énobarbus, Antoine vient d'envoyer sur tes pas tous tes trésors, et de plus des marques de sa générosité. Son messager a marché sous mon escorte, et il est maintenant dans ta tente, où il décharge ses mulets.

ÉNOBARBUS.

Je t'en fais don.

LE SOLDAT.

Ne plaisante pas, Énobarbus, je te dis la vérité. Il serait à propos que tu vinsses escorter le messager

jusqu'à la sortie du camp : moi, je suis obligé de retourner à mon poste, sans quoi je l'aurais escorté moi-même... Votre général est toujours un autre Jupiter.

(Le soldat sort.)

ÉNOBARBUS.

Je suis le seul lâche de l'univers; et je sens toute mon ignominie. O Antoine! mine de générosité, comment aurais-tu donc payé mes services et ma fidélité, toi qui couronnes d'or mon infamie! A ce trait mon cœur se gonfle; et si le remords ne le brise pas bientôt, un moyen plus prompt préviendra mon remords... Mais le remords me tuera, je le sens. — Moi, combattre contre toi! Non : je veux aller chercher quelque fossé pour y mourir; le plus sale est celui qui convient le mieux à la dernière heure de ma vie.

(Il sort dans le désespoir.)

SCÈNE VII.

Champ de bataille entre les deux camps.

(Bruit d'alarme. Bruits de tambours et de trompettes.)

Entrent AGRIPPA et autres.

AGRIPPA.

Battons en retraite : nous nous sommes engagés trop avant. César, lui-même, a payé de sa personne, et nous avons trouvé plus de résistance que nous n'en attendions.

(Agrippa, et les siens sortent.)

(Bruit d'alarme. Entrent Antoine, et Scarus blessé.)

SCARUS.

O mon brave général! voilà ce qui s'appelle combattre. Si nous nous étions montrés ainsi à Actium, nous les aurions repoussés avec des plaies par-dessus la tête.

ANTOINE.

Ton sang coule à grands flots.

SCARUS.

J'avais ici une blessure comme un T, maintenant c'est une H.

ANTOINE.

Ils battent en retraite.

SCARUS.

Nous les repousserons jusques dans des trous. — J'ai encore de la place pour six blessures.

(Éros entre.)

ÉROS.

Ils sont battus, seigneur; et notre avantage peut passer pour une victoire complète.

SCARUS.

Tirons-leur des lignes sur le dos, prenons-les par derrière comme des lièvres; c'est une chasse d'assommer un fuyard.

ANTOINE.

Je veux te donner une récompense pour cette saillie, et dix pour ta bravoure... suis-moi.

SCARUS.

Je vais suivre vos pas.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

Sous les murs d'Alexandrie.

Bruit de guerre : ANTOINE revient au son d'une marche guerrière, accompagné de Scarus et l'armée.

ANTOINE.

Nous l'avons chassé jusqu'à son camp. — Volez, quelqu'un à la ville, et annoncez à la reine les hôtes qu'il lui faut fêter ce soir. Demain, avant que le soleil nous revoie, nous achèverons de verser le sang qui nous échappe aujourd'hui. — Je vous rends grâces à tous; vous avez des bras de héros. Vous avez combattu, non pas en hommes qui servent les intérêts d'un tiers, mais comme si chacun de vous eût défendu sa propre cause. Vous vous êtes tous montrés des Hectors. Rentrez dans la ville; allez serrer dans vos bras vos femmes, vos amis; racontez-leur vos exploits, tandis que versant des larmes de joie, ils essuieront le sang figé dans vos plaies, et baiseront avec respect vos honorables blessures. (*A Scarus.*) Donne-moi ta main. (*Cléopâtre arrive avec sa suite.*) C'est à cette puissante fée que je veux vanter tes exploits; je veux te faire goûter la douceur de ses louanges. O toi, astre de l'univers, enchaîne dans tes bras ce cou vêtu de fer : franchis toute entière l'acier de cette armure à l'épreuve; viens sur mon sein pour y être soulevée par les élans de mon cœur triomphant.

CLÉOPATRE.

Seigneur des seigneurs, courage sans bornes, reviens-tu en souriant après avoir échappé au grand piége où le monde va se précipiter [32] ?

ANTOINE.

Mon rossignol, nous les avons repoussés jusque dans leurs lits. Eh bien, ma fille, malgré ces cheveux gris, qui déjà viennent se mêler à ma brune chevelure, nous avons un cerveau qui nourrit nos nerfs, et peut rivaliser avec l'activité de la jeunesse. — Regarde ce soldat, présente à ses lèvres ta gracieuse main; baise-la, mon guerrier. — Il a combattu aujourd'hui, comme si un dieu, ennemi de l'espèce humaine, avait emprunté sa forme pour la détruire.

CLÉOPATRE.

Ami, je veux te faire présent d'une armure d'or; c'était l'armure d'un roi.

ANTOINE.

Il l'a méritée, fût-elle toute étincelante de rubis comme le char sacré d'Apollon. — Donne-moi ta main; traversons Alexandrie dans une marche triomphante; portons devant nous nos boucliers, hachés comme leurs maîtres. Si notre palais était assez vaste pour contenir toute cette armée, nous souperions tous ensemble, et nous boirions à la ronde au succès de demain, qui nous promet encore des dangers dignes des rois. Soldats, assourdissez la ville avec le bruit de vos trompettes mêlé aux roulemens de nos tambourins; que le ciel et la terre confondent leurs sons pour applaudir à notre retour.

SCÈNE IX.

Le camp de César.

Sentinelles à leur poste; entre ÉNOBARBUS.

PREMIER SOLDAT.

Si dans une heure nous ne sommes pas relevés, il nous faut retourner au corps-de-garde. La nuit est étoilée, et l'on dit qu'elle nous verra rangés en bataille vers la seconde heure du matin.

SECOND SOLDAT.

Cette dernière journée a été cruelle pour nous.

ÉNOBARBUS.

O nuit, sois-moi témoin....

SECOND SOLDAT.

Quel est cet homme?

PREMIER SOLDAT.

Ne bougeons pas, et prêtons l'oreille.

ÉNOBARBUS.

O lune paisible, lorsque l'histoire dénoncera à la haine de la postérité les noms des traîtres, sois-moi témoin que le malheureux Énobarbus s'est repenti à ta face.

PREMIER SOLDAT.

Énobarbus!

TROISIÈME SOLDAT.

Silence; écoutons encore.

ÉNOBARBUS.

O reine de la véritable mélancolie, verse sur moi les humides poisons de la nuit ; et que cette vie rebelle, qui résiste à mes vœux, ne pèse plus sur moi; brise mon cœur contre le dur rocher de mon crime: desséché par le chagrin, qu'il soit réduit en poudre, et termine toutes mes sombres pensées ! O Antoine, mille fois plus généreux que ma trahison n'est infâme ! ô toi, du moins, pardonne-moi, et qu'alors le monde m'inscrive dans le livre de mémoire, sous le nom d'un fugitif, déserteur de son maître ! ô Antoine ! Antoine !

(Il meurt.)

SECOND SOLDAT.

Parlons lui.

PREMIER SOLDAT.

Écoutons-le; ce qu'il dit pourrait intéresser César.

TROISIÈME SOLDAT.

Oui, écoutons; mais il dort.

PREMIER SOLDAT.

Je crois plutôt qu'il se meurt, car jamais on n'a fait une pareille prière pour dormir.

SECOND SOLDAT.

Allons à lui.

TROISIÈME SOLDAT.

Éveillez-vous, éveillez-vous, seigneur; parlez-nous.

SECOND SOLDAT.

Entendez-vous, seigneur?

PREMIER SOLDAT.

Le bras de la mort l'a atteint. (*Roulement de tam-*

bours dans l'éloignement.) Écoutez, les tambours réveillent l'armée par leurs roulemens solennels. Portons-le au corps-de-garde; c'est un guerrier de marque. Notre heure de faction est plus que passée.

SECOND SOLDAT.

Allons, portons-le : peut-être reviendra-t-il de son évanouissement.

SCÈNE X.

La scène se passe entre les deux camps.

ANTOINE, SCARUS et son armée.

ANTOINE.

Leurs dispositions annoncent un combat sur mer; nous ne leur plaisons guère par terre.

SCARUS.

On combattra sur mer et sur terre, seigneur.

ANTOINE.

Je voudrais qu'ils pussent nous attaquer aussi dans l'air, dans le feu, nous les y combattrions aussi. Mais, écoute, voici ce qu'il faut faire. Notre infanterie restera avec nous sur cette chaîne de collines qui tient à la ville. Les ordres sont donnés sur mer. La flotte est sortie du port; gagnons une hauteur, d'où nous pourrons aisément reconnaître leur ordre de bataille et observer leurs mouvemens.

(Ils sortent.)

CÉSAR entre avec son armée.

A moins que nous ne soyons attaqués, nous ne ferons aucun mouvement sur terre : et suivant ma

conjecture, il n'en sera rien; car ses meilleures troupes sont employées sur ses galères. Gagnons les vallées, et prenons tous nos avantages.

(Ils sortent.)

(Rentrent Antoine et Scarus.)

ANTOINE.

Ils ne se sont pas joints encore. Je vais gagner la hauteur où ces pins s'élèvent. De là je pourrai tout voir, et dans un moment je reviens t'apprendre quelle pourra être l'issue du combat.

(Il sort.)

SCARUS.

Les hirondelles ont bâti leurs nids dans les voiles de Cléopâtre. — Les augures disent qu'ils ne savent pas, qu'ils ne peuvent pas dire... Ils ont un air consterné, et ils n'osent révéler ce qu'ils pensent. Antoine est vaillant et découragé; par accès sa fortune inquiète lui donne l'espérance et la crainte de ce qu'il a et de ce qu'il n'a pas.

(Bruit dans l'éloignement, comme celui d'un combat naval.)

ANTOINE rentre.

Tout est perdu! l'infâme Égyptienne m'a trahi! ma flotte s'est rendue à l'ennemi; j'ai vu mes soldats jeter leurs casques en l'air, et boire avec ceux de César, comme des amis qui se retrouvent après une longue absence; ô femme trois fois prostituée (33), c'est toi qui m'as vendu à ce jeune apprenti... Ce n'est plus qu'avec toi seule que mon cœur est en guerre. Hé bien, dis-leur à tous de fuir. Car dès qu'une fois je me serai vengé de mon enchanteresse, tout sera fini pour moi. Va-t'en. Oui, dis-leur à

tous de fuir. (*Scarus sort.*)—O soleil, je ne verrai plus ton lever. C'est ici que nous nous disons nos adieux. Antoine et la fortune se séparent ici. — C'est donc à cette issue que tout est venu aboutir. Ces cœurs qui baisaient les traces de mes pieds, dont je comblais tous les désirs, ils sont comme dissous, et prodiguent leurs parfums aux fleurs qui couronnent César, tandis qu'ils dépouillent de son écorce, le pin qui les couvrait de son ombre. Cette sublime beauté dont le regard m'envoyait au combat, ou me rappelait auprès d'elle, dont le sein était mon diadème et le but de mes travaux; telle qu'une véritable Égyptienne [34], elle m'a entraîné dans le fond de l'abîme par un tour de gibecière [35]. Éros, Éros!

(Entre Cléopâtre.)

ANTOINE.

Ah! loin de moi, magicienne!

CLÉOPATRE.

Hé quoi? D'où vient ce courroux de mon seigneur contre son amante?

ANTOINE.

Disparais, ou je vais te donner la récompense que tu mérites, et te soustraire au triomphe de César. Souffre qu'il s'empare de toi et te montre en spectacle à la populace de Rome; va suivre son char au milieu des huées et sois le plus grand opprobre de ton sexe. Tu seras exposée aux regards des rustres, comme un monstre étrange pour quelque vile obole. Et puisse la patiente Octavie défigurer ton visage de ses ongles, qu'elle laisse croître pour sa vengeance! (*Cléopâtre sort.*) Tu as bien fait de fuir, si vivre est

un bien pour toi. Mais tu aurais gagné à expirer sous ma rage; une mort t'eût sauvé mille morts... — Éros, Éros! holà! — La chemise de Nessus m'enveloppe. Alcide, ô toi, mon illustre ancêtre, enseigne-moi tes fureurs, que je lance comme toi Lychas sur les cornes de la lune (36), et prête-moi tes mains robustes qui soulevaient ton énorme massue, que je m'anéantisse moi-même. La magicienne mourra. Elle m'a vendu à ce jeune écolier, et je péris victime de ses complots. Elle mourra. — Éros, où es-tu?

(Il sort.)

SCÈNE XI.

Alexandrie. — Appartement du palais.

CLÉOPATRE, CHARMIANE, IRAS, MARDIAN.

CLÉOPATRE.

Secourez-moi, mes femmes; oh! il est plus furieux que ne le fut Télamon, frustré du bouclier d'Achille; et le sanglier de Thessalie ne se montra jamais plus menaçant.

CHARMIANE.

Venez au tombeau de Ptolémée. Enfermez-vous-y, et envoyez-lui annoncer que vous êtes morte. L'âme ne se sépare pas du corps avec plus de douleur, que l'homme de sa grandeur.

CLÉOPATRE.

Oui, allons au tombeau (37)... Mardian, va lui annoncer que je me suis donné la mort. Dis-lui que

le dernier mot que j'ai prononcé, c'est le nom d'Antoine, et fais-lui, je t'en conjure, un récit capable de l'attendrir. Pars, Mardian, et reviens m'apprendre comment il aura reçu ma mort... Allons au monument.

SCÈNE XII.

Alexandrie. — Un autre appartement du palais.

ANTOINE, ÉROS.

ANTOINE.

Éros, tu me vois encore!

ÉROS.

Oui, mon noble maître.

ANTOINE.

Tu as vu quelquefois une vapeur qui nous représente un ours, ou un lion, une citadelle avec des tours, un rocher suspendu, un mont à double cime, ou un promontoire bleuâtre couronné de forêts qui se balancent sur nos têtes; tu as vu de ces images aériennes qui abusent nos yeux et qui sont les spectacles que nous offre le crépuscule.

ÉROS.

Oui, seigneur.

ANTOINE.

Ce qui nous paraît un coursier est effacé en moins d'une pensée par la séparation des nuages, et se confond avec eux comme l'eau dans l'eau.

ÉROS.

Oui, seigneur.

ANTOINE.

Hé bien, bon serviteur, cher Éros, ton général n'est plus qu'une de ces formes imaginaires. Tu crois voir encore Antoine, mais je ne puis garder plus long-temps ce corps visible, mon serviteur. — C'est pour l'Égypte que j'ai entrepris cette guerre, et la reine, dont je croyais posséder le cœur, car elle possédait le mien, mon cœur qui, tout le temps que je l'ai conservé libre, avait attaché à lui un million de cœurs, perdus maintenant; Eh bien! c'est elle, Éros, qui a arrangé les cartes avec César, et qui, par un jeu perfide, a livré ma gloire au triomphe de mon ennemi. — Allons, cher Éros, retiens tes larmes; pour finir mes destins, je me reste à moi même. (*Entre Mardian.*) Oh! ta vile maîtresse! elle m'a volé mon épée!

MARDIAN.

Non, Antoine, ma maîtresse vous aimait, et elle a associé, sans réserve, sa fortune à la vôtre.

ANTOINE.

Loin de moi, eunuque insolent; tais-toi. Elle m'a trahi, il faut qu'elle meure.

MARDIAN.

La mort est une dette que chaque être vivant ne paie qu'une fois, et elle l'a déjà acquittée. Ce que vous vouliez faire, est fait; elle a prévenu votre bras; et le dernier mot qu'elle a prononcé, c'est : *Antoine, généreux Antoine!* Elle a voulu encore prononcer votre nom, mais un dernier gémissement

l'a laissé à moitié énoncé entre ses lèvres et son cœur; elle a expiré avec votre nom enseveli dans son sein.

ANTOINE.

Elle est morte?

MARDIAN.

Elle est morte.

ANTOINE.

Éros, ôte-moi mon armure : la tâche de la longue journée est finie, et il est temps de dormir. Toi, estime-toi bien heureux et bien payé de ton message, puisque tu sors vivant de ces lieux. Va-t'en. (*Mardian sort.*) Ote-moi cette armure, les sept peaux du bouclier d'Ajax ne peuvent comprimer les battemens de mon cœur. O mes flancs, brisez-vous, toi, mon cœur, sois une fois plus fort que la chair qui t'emprisonne. — Dépêche, Éros, dépêche. Je ne suis plus un guerrier. — Débris de mon armure, allez loin de moi, vous fûtes du moins portés avec honneur. — Éloigne-toi, laisse-moi seul un moment. — (*Éros sort.*) O Cléopâtre, je vais te rejoindre, et implorer ton pardon par mes larmes. Allons, il faut finir, tout délai est un nouveau supplice. Puisque le flambeau est usé, il est temps de reposer. Ne différons plus. Maintenant toute résistance serait inutile, et nuirait au lieu de servir. La force s'embarrasse de ses propres efforts; apposons notre sceau, et tout est fini. — Éros! — Je te suis! ô ma reine! — Éros! — Attends-moi dans ces lieux, où les ombres reposent sur les fleurs. Là, nos mains ensemble enlacées, nous fixerons sur nous les regards des ombres attirées par l'héroïque majesté de

nos mânes. Didon et son Énée verront leur cour déserte, et tous les habitans de l'Élysée s'attacher en foule sur nos pas. — Éros? Viens donc?

(Éros paraît.)

ÉROS.

Que veut mon maître?

ANTOINE.

Depuis que Cléopâtre n'est plus, j'ai vécu avec tant de déshonneur, que les dieux abhorrent ma bassesse. Moi, qui avec mon épée partageais l'univers, moi qui construisis sur le dos verdâtre de Neptune des cités avec mes vaisseaux, je m'accuse de manquer du courage d'une femme. Mon âme est moins noble que la sienne, elle qui par la mort dit à notre César : je n'ai d'autre vainqueur que moi-même. — Éros, tu m'as juré que, si jamais les circonstances l'exigeaient, quand je me verrais poursuivi par une foule de malheurs et d'horreurs inévitables, alors, à mon premier commandement, tu me donnerais la mort. Accomplis ta promesse, car ce temps est arrivé. Ce n'est pas moi que tu frapperas, c'est César que tu vas priver du fruit de la victoire. Rappelle la couleur sur tes joues?

ÉROS.

Que les dieux arrêtent mon bras! Qui, moi, j'exécuterais ce que n'ont pu faire tous les traits des Parthes ennemis, lancés vainement contre vous!

ANTOINE.

Cher Éros, voudrais-tu donc des fenêtres de la vaste Rome, voir ton maître les bras liés ainsi,

courbant son front humilié et son visage dompté par la honte, tandis que l'heureux César, marchant devant lui, raillerait la honte de son captif?

ÉROS.

Non, je ne voudrais pas le voir.

ANTOINE.

Approche donc : car il n'y a qu'une blessure qui puisse me guérir de mes maux. Allons, tire ton épée fidèle, qui dans tes mains fut tant de fois utile à ta patrie.

ÉROS.

Ah, seigneur, pardonnez.

ANTOINE.

Le jour que je te donnai la liberté, ne juras-tu pas de faire ce que je te demande ici, dès que je te l'ordonnerais? Obéis, ou je regarderai tous tes services passés comme des accidens involontaires; tire ton épée et approche.

ÉROS.

Détournez donc de mes yeux ce visage si noble, fait pour être adoré de l'univers.

ANTOINE, détournant son visage.

Allons.

ÉROS.

Voilà mon épée dans ma main.

ANTOINE.

Accomplis d'un seul coup l'acte pour lequel tu l'as tirée.

ÉROS.

Mon cher maître, mon général, mon souverain,

permettez, qu'avant de frapper ce coup sanglant, je vous dise adieu.

ANTOINE.

Tu l'as dit, ami. Adieu.

ÉROS.

Adieu, illustre héros. Frapperai-je?

ANTOINE.

A l'instant, Éros.

ÉROS.

Eh bien, c'est ici.... (*Il se jette sur son épée.*) C'est ainsi que j'échappe à la douleur d'immoler Antoine.

(Il expire.)

ANTOINE.

O toi, qui es trois fois plus noble que moi! brave Éros, tu m'enseignes à accomplir moi-même ce que je dois, et ce que tu n'as pu faire. Ma reine, et le fidèle Éros ont, par ce courageux exemple, gagné sur moi de la gloire chez les générations futures. Mais je serai comme un nouvel époux pour la mort, et je vole dans ses bras comme au lit de mon amante. Allons, c'en est fait, Éros, c'est de toi que ton maître a reçu l'exemple de mourir. Voilà ce que tu m'as enseigné. (*Il se précipite sur son épée.*) Comment, pas mort encore? pas encore? Holà, gardes, accourez! oh! achevez-moi.

(Entrent Dercétas et la garde.)

PREMIER GARDE.

D'où viennent ces cris?

ANTOINE.

Amis, j'ai mal fait mon ouvrage.... Oh! achevez ce que j'ai commencé.

SECOND GARDE.

L'astre est tombé.

PREMIER GARDE.

Le cercle de ses destins est rempli.

TOUS.

Hélas! ô malheur!

ANTOINE.

Que celui de vous qui m'aime achève ma mort.

PREMIER GARDE.

Non pas moi.

SECOND GARDE.

Ni moi.

TROISIÈME GARDE.

Ni aucun de nous.

(Ils sortent.)

DERCÉTAS.

Ta fortune et ta mort font déserter tes amis. Que je montre seulement cette épée à César, et avec cette nouvelle je suis sûr d'être bien accueilli.

(Diomède entre.)

DIOMÈDE.

Où est Antoine?

DERCÉTAS.

Là, Diomède, là.

DIOMÈDE.

Est-il en vie? — Veux-tu répondre?

(Dercétas sort.)

ANTOINE.

Est-ce toi, Diomède? Tire ton épée, et frappe; que j'achève de mourir.

DIOMÈDE.

Illustre souverain, ma maîtresse Cléopâtre m'envoie vers toi.

ANTOINE.

Quand t'a-t-elle envoyé?

DERCÉTAS.

Dans le moment, seigneur.

ANTOINE.

Où est-elle?

DIOMÈDE.

Elle est enfermée dans son monument : elle avait un pressentiment du malheur que je vois arrivé. Lorsqu'elle a vu que vous la soupçonniez, soupçon dont on ne trouvera jamais la preuve, de s'être arrangée avec César, et que rien ne pouvait apaiser vos fureurs, elle vous a fait annoncer qu'elle était morte; mais ensuite craignant l'effet de cette nouvelle, elle m'envoie vous déclarer la vérité; et je viens, mais, je le crains bien, trop tard.

ANTOINE.

Oui, trop tard, bon Diomède. Appelle mes gardes, je te prie.

DIOMÈDE.

Holà, les gardes de l'empereur! Gardes, avancez, votre général vous appelle.

(Les gardes entrent.)

ANTOINE.

Portez-moi, mes amis, aux lieux où est Cléopâtre; c'est le dernier service que je vous commanderai.

UN GARDE.

O malheur! nos cœurs sont désolés que vous ne puissiez pas survivre au dernier de tous vos fidèles serviteurs.

TOUS.

O jour de calamité!

ANTOINE.

Allons, mes chers camarades, que le sort barbare ne jouisse pas de vos larmes; acceptez d'un front serein les coups dont il nous opprime. C'est se venger de lui, que de les recevoir avec insouciance. Emportez-moi; je vous ai conduits souvent : portez-moi à votre tour, mes bons amis, et recevez tous mes remercîmens.

(Ils sortent, emportant Antoine.)

SCÈNE XIII.

Alexandrie. — Un mausolée.

On voit sur une galerie CLÉOPATRE, CHARMIANE et IRAS.

CLÉOPATRE.

O Charmiane, c'en est fait, je ne sors plus d'ici!

CHARMIANE.

Consolez-vous, madame.

CLÉOPATRE.

Non, je ne veux point me consoler.... Je suis préparée à tous les événemens les plus étranges et les plus terribles, mais je dédaigne les consolations. Ma douleur doit croître sans cesse pour égaler la grandeur de sa cause. (*A Diomède, qui revient.*) Comment! serait-il mort?

DIOMÈDE.

Pas encore, madame, mais la mort est sur lui. Jetez les yeux là-bas, de l'autre côté du monument, et voyez; il est porté par ses gardes.

(Antoine paraît, porté par ses gardes.)

CLÉOPATRE.

O soleil, dévore la sphère où tu te meus, et qu'une nuit éternelle couvre ce globe plein de vicissitudes! — O Antoine! Antoine! Antoine! — Aide-moi, Charmiane; viens Iras. Mes amis, secondez-nous; élevons-le jusqu'à moi.

ANTOINE.

Calmez-vous; ce n'est pas sous la valeur de César qu'Antoine succombe, Antoine seul a triomphé de lui-même.

CLÉOPATRE.

Sans doute nul autre qu'Antoine ne devait triompher d'Antoine; mais, hélas! c'est là mon désespoir.

ANTOINE.

Je meurs, reine d'Égypte, je meurs: cependant j'implore ici de la mort quelques instans encore; que je puisse du moins déposer sur tes lèvres encore un baiser, de tant de baisers le dernier.

CLÉOPATRE.

Je n'ose, cher amant; cher Antoine, pardonne; mais je n'ose descendre, je crains d'être surprise.... Jamais ce César, que la fortune accable de ses dons, ne verra son orgueilleux triomphe décoré de ma personne.... Si les poignards ont une pointe, les poisons de la force, les serpens un dard, je suis en

sûreté. Jamais ta prude Octavie, avec son regard modeste et son âme froide, ne jouira du triomphe de me contempler; mais viens, viens, cher Antoine. Aidez-moi, mes femmes; il faut que nous le montions ici : bons amis, secondez-moi (38).

ANTOINE.

O hâtez-vous, ou je ne serai plus en vie!

CLÉOPATRE.

Ceci est un jeu, en vérité (39). Combien pèse mon seigneur, la douleur a épuisé nos forces, et ajoute un nouveau poids à son corps. Ah! si j'avais la puissance de l'immortelle Junon, Mercure l'enlèverait sur ses robustes ailes, et irait le placer à côté de Jupiter.... Mais, viens, viens. Les vœux des amans furent toujours insensés; oh! viens, viens, viens. (*Ils enlèvent et montent Antoine.*) Et sois, sois le bienvenu auprès de moi.... Meurs sur le sein où tu as vécu; que mes baisers te raniment. Ah! si mes lèvres avaient ce pouvoir, je les userais à force de baisers.

TOUS.

O douloureux spectacle!

ANTOINE.

Je meurs, chère reine, je meurs... Donnez-moi quelques gouttes de vin qui me rendent la force de prononcer encore quelques paroles.

CLÉOPATRE.

Non, laisse-moi parler plutôt, laisse-moi accuser si hautement la fortune; que la perfide ouvrière,

brise son rouet (40) dans le dépit que lui causeront mes outrages.

ANTOINE.

Un mot, chère reine; assurez auprès de César votre honneur et votre vie... Ah!

CLÉOPATRE.

Ces deux choses ne vont plus ensemble.

ANTOINE.

Chère Cléopâtre, daignez m'écouter: de tous ceux qui entourent César, ne vous fiez qu'à Proculéius.

CLÉOPATRE.

Je me fierai à ma résolution et à mes mains, et non à aucun des amis de César.

ANTOINE.

N'allez point gémir, ni vous lamenter sur le déplorable changement qui m'arrive au terme de ma carrière; charmez plutôt vos pensées par le souvenir de ma fortune passée, de ces temps de splendeur où j'ai vécu le plus noble, le plus grand prince de l'univers; ma mort n'est pas honteuse, je ne cède pas lâchement mon casque à mon compatriote; je suis un Romain vaincu avec honneur par un Romain. Ah! mon âme s'envole. Je ne puis plus....

(Antoine expire.)

CLÉOPATRE.

O le plus généreux des mortels, veux-tu donc mourir? Tu n'as donc plus de tendresse pour moi... Resterai-je, moi, dans ce monde insipide, qui, sans toi, n'est plus qu'un bourbier fangeux. — O mes femmes, voyez! Le roi de la terre s'anéantit...

O mon héros... Oui, le laurier de la guerre est flétri pour jamais ; la colonne des guerriers est renversée. Désormais les enfans et les filles timides marcheront de pair avec les hommes. Les prodiges sont finis, et après Antoine, il ne reste plus rien de mémorable sous la clarté de la lune.

(Elle s'évanouit.)

CHARMIANE.

Ah ! calmez-vous, madame.

IRAS.

Hélas ! elle est morte aussi, notre maîtresse.

CHARMIANE.

Madame.

IRAS.

Madame.

CHARMIANE.

Madame, chère maîtresse.....

IRAS.

Reine d'Égypte ! belle souveraine...

CHARMIANE.

Cesse, cesse, Iras...

CLÉOPATRE.

Non, je ne suis plus qu'une femme assujettie aux mêmes passions que la laitière et la fille qui exécute les plus obscurs travaux. Il m'appartiendrait en ce moment de jeter mon sceptre aux dieux barbares, et de leur dire que cet univers fut égal à leur Olympe, jusqu'au jour où ils m'ont enlevé mon précieux trésor. — Tout n'est plus que néant. La patience est une sotte et l'impatience est devenue

un chien enragé... Est-ce donc un crime de se précipiter soi-même dans la secrète demeure de la mort, avant que la mort ose venir à nous? Hé bien, mes femmes, que dites-vous? Chères compagnes, parlez-moi, répondez; et toi, Charmiane? Allons, mes filles... Ah! mes amies, voyez, notre flambeau est éteint. (*Aux soldats d'Antoine.*) — Bons amis, prenez courage, nous l'ensevelirons; ensuite, l'acte du courage et des grandes âmes, accomplissons-le en digne Romaine, et que la mort soit fière de nous. Sortons : l'enveloppe qui renfermait cette âme sublime est glacée. O mes femmes, mes femmes, suivez-moi, nous n'avons plus d'amis, que notre courage et la mort la plus courte.

(Elles emportent le corps d'Antoine.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente le camp de César.

CÉSAR, AGRIPPA, DOLABELLA, MÉCÈNES, GALLUS, Suite.

CÉSAR.

Pars, Dolabella; va trouver Antoine : dis-lui de se rendre, dis-lui, que, dépouillé de tout comme il est, c'est se jouer de nous que de tant différer.

DOLABELLA.

J'y vais, César.

(Il sort.)

(Dercétas entre, tenant l'épée d'Antoine.)

CÉSAR.

Pourquoi cette épée, et qui es-tu pour oser paraître ainsi devant nous?

DERCÉTAS.

Dercétas est mon nom. Je servais Marc Antoine, le meilleur des maîtres et qui méritait les meilleurs serviteurs. Je ne l'ai point quitté, tant qu'il a pu respirer et parler; et je ne supportais la vie que pour la perdre pour lui contre ses ennemis. S'il te plaît

de me prendre à ton service ; ce que je fus pour Antoine, je le serai pour César. Si tu rejettes mon offre, je t'abandonne ma vie.

CÉSAR.

Que m'apprends-tu !

DERCÉTAS.

Oui, César, Antoine est mort.

CÉSAR.

Le bruit de la chute d'un si grand homme aurait dû retentir davantage dans l'univers. La terre aurait dû lancer les lions dans les rues des cités, et les habitans des cités dans les antres des lions. — La mort d'Antoine n'est pas le trépas d'un seul. Il y avait dans son nom la moitié de l'univers.

DERCÉTAS.

Il est mort, César, mais ce n'est point par la main d'un ministre public de la justice, ni par un fer emprunté. Ce même bras qui imprimait l'honneur à toutes ses actions, a déchiré le cœur qui lui prêtait ce courage invincible. Voilà son épée, je l'ai dérobée à sa blessure; tu la vois teinte encore de son noble sang.

CÉSAR.

Pleurez, mes amis. — Que les dieux me retirent leur faveur, s'il n'est pas vrai que cette mort doit être pleurée des rois.

AGRIPPA.

Il est étrange que la nature nous force à gémir sur nos exploits les plus volontaires !

MÉCÈNES.

Ses vertus balançaient ses vices.

AGRICOLA.

Jamais âme plus rare n'a revêtu la forme humaine. Mais vous, dieux, vous voulez nous laisser toujours quelques faiblesses qui nous décèlent pour des hommes. César s'attendrit.....

MÉCÈNES.

Quand un si grand miroir est offert à ses yeux, il faut bien qu'il se voie.

CÉSAR.

O Antoine, je t'ai poursuivi jusqu'à ce terme! — Mais nous sommes nous-mêmes les auteurs de nos maux. Il fallait ou que je fusse offert moi-même à tes regards dans cet état d'abaissement, ou que je fusse spectateur du tien. Nous ne pouvions habiter ensemble dans l'univers. Mais laisse-moi verser des larmes de sang sur la fatalité de nos destins; laisse-moi gémir sur ce que toi, mon frère, mon collègue dans toutes mes entreprises, mon associé à l'empire, mon ami et mon compagnon au premier rang des batailles; toi, le bras droit de César, le cœur où le mien allumait son courage.... Que nos inconciliables étoiles aient ainsi divisé nos égales fortunes, pour nous conduire à ce triste dénoûment! Écoutez-moi, mes dignes amis.... Mais non, je vous dirai mes pensées dans un moment plus convenable.

(Entre un messager.)

CÉSAR.

Le message de cet homme se devine dans son air; nous entendrons ce qu'il dira. — D'où viens-tu?

LE MESSAGER.

Je ne suis encore qu'un pauvre Égyptien : la reine, ma maîtresse, confinée dans le seul asile qui lui reste, dans son tombeau, désire être instruite de vos intentions pour fixer sa résolution, et se déterminer au parti que la nécessité la forcera d'embrasser.

CÉSAR.

Dis-lui de ne point s'alarmer. Elle apprendra bientôt, par un de nos envoyés, quel traitement honorable lui réserve ma clémence. César ne peut vivre que pour être généreux.

LE MESSAGER.

Puissent donc les dieux prendre soin de vos jours!

(Le messager sort.)

CÉSAR.

Approche, Proculéius; pars, et dis à la reine qu'elle ne craigne de nous aucune humiliation; donne-lui les consolations qu'exigera la nature de ses chagrins : veillons sur elle. — Le sentiment de sa grandeur pourrait l'armer contre ses jours, et frustrer nos espérances. Cléopâtre, conduite vivante à Rome, éterniserait notre triomphe. — Va, et reviens en diligence m'apprendre ce qu'elle t'aura dit, et ce que tu auras pénétré de ses sentimens.

PROCULÉIUS.

J'obéis, César.

CÉSAR.

Gallus, accompagne-le. — Où est Dolabella pour seconder Proculéius?

(Gallus sort.)

AGRIPPA et MÉCÈNES.

Dolabella !

CESAR.

Laissez-le ; je me rappelle maintenant de quel emploi je l'ai chargé.... Il se trouvera au moment marqué. — Suivez-moi dans ma tente ; vous allez voir avec quelle répugnance j'ai été engagé dans cette guerre, quelle douceur et quelle modération j'ai toujours mise dans mes lettres. Venez vous en convaincre par toutes les preuves que je suis en état de vous montrer.

SCÈNE II.

Alexandrie. — Intérieur du mausolée.

Entrent **CLÉOPATRE, CHARMIANE** et **IRAS**.

CLÉOPATRE.

Mon désespoir commence à se calmer. C'est une pauvre chose, que d'être César ; il n'est pas la fortune, mais seulement son esclave et un agent de son caprice. C'est un acte magnanime, que celui qui met un terme à tous les autres ; enchaîne les accidens, emprisonne toutes les vicissitudes, et produit un sommeil dans lequel on ne goûte plus cette boue qui nourrit le mendiant et César.

(Proculéius, Gallus et des soldats, viennent à la porte du mausolée.)

PROCULÉIUS.

César m'envoie saluer la reine d'Égypte, et vous demander de sa part quelles faveurs vous désirez de lui.

CLÉOPATRE.

Quel est ton nom?

PROCULÉIUS.

Mon nom est Proculéius.

CLÉOPATRE, de l'intérieur du mausolée.

Antoine m'a parlé de toi, il m'a recommandé de te donner ma confiance; mais à présent je ne m'embarrasse guère qu'on me trompe, moi qui ne veux plus faire aucun emploi de la confiance. Si ton maître est jaloux de voir une reine suppliante à ses pieds, tu lui déclareras qu'une reine ne peut, sans avilir sa majesté, demander moins qu'un royaume. S'il lui plaît de me remettre, pour mon fils, l'Égypte conquise, il me rendra ce qui m'appartient, et je fléchirai le genou devant lui avec reconnaissance.

PROCULÉIUS.

Madame, ouvrez votre âme à l'espérance : vous êtes tombée dans les mains d'un prince magnanime; ne craignez rien. Livrez votre sort à mon maître avec une pleine confiance, son cœur est une source si abondante de bienfaits, qu'elle se répand sur tous ceux qui en réclament. Laissez-moi lui annoncer votre soumission, et vous trouverez un conquérant dont la générosité plaidera pour vous quand il se verra implorer à genoux.

CLÉOPATRE.

Je te prie, dis-lui que je suis la vassale de sa fortune, et que je lui envoie le diadème qu'il a conquis. Je prends toutes les heures une leçon d'obéissance, et j'aurai du plaisir à voir son visage.

PROCULÉIUS.

Belle reine, je vais lui rendre compte de ces sentimens. Prenez courage, car je sais que votre sort a touché celui qui l'a causé. — Vous voyez, Gallus, combien il est aisé de la surprendre. (*Ici Proculéius et deux gardes escaladent le monument par une échelle, entrent par une fenêtre, et surprennent Cléopâtre; quelques-uns des gardes forcent les portes.*) Gardez-la jusqu'à l'arrivée de César.

IRAS.

O grande reine!

CHARMIANE.

O Cléopâtre! vous êtes captive.

CLÉOPATRE.

Vite, vite, ô ma main!

(Elle tire un poignard.)

PROCULÉIUS.

Arrêtez, grande reine, arrêtez, n'exercez pas sur vous cette fureur; je ne veux que vous secourir contre vous-même, et non pas vous trahir.

CLÉOPATRE.

Quoi! on veut me priver de la mort même qui empêche les chiens de languir!

PROCULÉIUS.

Ne trompez pas la générosité de mon maître, en vous détruisant vous-même; laissez l'univers être témoin de sa grandeur d'âme : votre mort lui enlèverait cette gloire.

CLEOPATRE.

O mort, où es-tu? Viens à moi, viens; oh! viens,

et frappe une reine. Cette victime vaut bien tous les enfans et les malheureux que tu immoles tous les jours.

PROCULÉIUS.

Calmez-vous, madame.

CLÉOPATRE.

Seigneur, je ne prendrai aucune nourriture, aucune boisson ; et s'il faut perdre ici le temps à déclarer mes résolutions, je proteste que je ne goûterai plus de sommeil. César a beau faire, je saurai détruire cette prison mortelle. Apprenez qu'on ne me verra jamais traînant des fers à la cour de votre maître, ni insultée par les regards sévères de la fade Octavie.... Qui ! moi être donnée en spectacle à la valetaille de Rome, et essuyer ses sarcasmes et ses anathèmes ! Plutôt chercher un paisible tombeau dans quelque fossé de l'Égypte ! plutôt être gisante et nue sur la fange du Nil ! plutôt devenir la proie des insectes et un objet d'horreur ! plutôt me voir enchaînée et pendue au sommet de nos pyramides !

PROCULÉIUS.

La générosité de César vous prouvera que vous portez trop loin ces pensées d'horreur.

(Entre Dolabella.)

DOLABELLA.

Proculéius, César est instruit de ce que tu as fait, et il demande ton retour. Je prends la reine sous ma garde.

PROCULÉIUS.

Volontiers, Dolabella, j'en suis satisfait; trai-

tez-la avec douceur. — Madame, si vous daignez vous servir de moi, je dirai à César tout ce dont vous me chargerez.

CLÉOPATRE.

Dis-lui que je veux mourir.

(Proculéius et les soldats sortent.)

DOLABELLA.

Illustre reine, vous avez entendu parler de moi.

CLÉOPATRE.

Je ne puis vous dire....

DOLABELLA.

Sûrement, vous me connaissez.

CLÉOPATRE.

Peu importe que j'aie ouï parler de vous ou non. — Vous souriez avec mépris quand un enfant ou une femme vous racontent leurs songes, n'est-il pas vrai ?

DOLABELLA.

Je ne vous entends pas, madame.

CLÉOPATRE.

J'ai rêvé qu'il était un empereur nommé Antoine : ô que le ciel m'accorde encore un pareil sommeil, où je puisse revoir encore, du moins en songe, un pareil mortel !

DOLABELLA.

S'il vous plaisait....

CLÉOPATRE.

Son visage était comme les cieux; il y avait un soleil et une lune, qui, dans leur cours, éclairaient le petit O qu'on appelle la terre.

DOLABELLA.

Parfaite créature....

CLÉOPATRE.

Ses jambes, d'un seul pas, franchissaient l'Océan; son bras étendu ombrageait l'univers. Sa voix, quand il parlait à ses amis, avait la sublime harmonie des sphères; mais quand il voulait menacer et ébranler le globe, elle avait la force d'un tonnerre éclatant. Sa générosité ne connaissait point d'hiver; c'était un automne qui devenait plus riche par les fruits qu'il laissait cueillir. Ses plaisirs étaient comme le dauphin, dont le dos se montre toujours au-dessus de l'élément dans lequel il vit. Sur sa livrée se promenaient des couronnes et des diadèmes, des royaumes et des îles tombaient de sa poche comme des pièces d'argent.

DOLABELLA.

Cléopâtre. —

CLÉOPATRE.

Croyez-vous qu'il ait existé, ou qu'il puisse exister jamais un mortel semblable à l'homme que je vous peins ici, tel que je l'ai vu dans un songe?

DOLABELLA.

Non, aimable reine.

CLÉOPATRE.

Vous mentez, et les dieux vous entendent. Mais s'il y en a jamais eu, ou s'il peut en reparaître un semblable, c'est un prodige qui passe la puissance des songes. La nature manque ordinairement de pouvoir pour égaler les étranges créations de l'ima-

gination ; et cependant, lorsqu'elle forma un Antoine, la nature remporta le prix, et effaça par ce chef-d'œuvre tous les fantômes que l'imagination peut tracer.

DOLABELLA.

Daignez m'écouter, madame, votre perte est, comme vous, inestimable, et vos regrets en égalent la grandeur. Puissé-je ne jamais arriver au succès où j'aspire, si le contre-coup de votre douleur ne me fait pas éprouver un chagrin qui pénètre jusqu'au fond de mon cœur!

CLÉOPATRE.

Je vous rends grâce, seigneur.... Savez-vous ce que César prétend faire de moi ?

DOLABELLA.

Je vous dis à regret ce que je désire pourtant que vous sachiez.

CLÉOPATRE.

Parlez, seigneur, je vous prie.

DOLABELLA.

Quoique César soit généreux....

CLÉOPATRE.

Il veut me traîner en triomphe?

DOLABELLA.

C'est son dessein, madame; je le sais.

(On entend crier dans l'intérieur du théâtre.)

Faites place. — César!

(Entrent César, Gallus, Mécènes, Proculéius, Séleucus et suite.)

CESAR.

Où est la reine d'Égypte?

DOLABELLA.

Voilà l'empereur, madame.

(Cléopâtre se prosterne à genoux.)

CÉSAR.

Levez-vous, vous ne devez point fléchir les genoux; levez-vous, belle reine.

CLÉOPATRE.

Seigneur, les dieux le veulent ainsi; il faut que j'obéisse à mon maître, à mon souverain.

CÉSAR.

Ne vous remplissez point de ces fâcheuses idées : le souvenir de tous les outrages que nous avons reçus de vous, quoique marqués de notre sang, est effacé, ou nous n'y voyons que des événemens dont le hasard seul est coupable.

CLÉOPATRE.

Seul arbitre du monde, je ne puis jamais défendre assez bien ma cause pour la justifier; j'aime mieux faire l'aveu des faiblesses qui ont souvent avant moi déshonoré mon sexe.

CÉSAR.

Sachez, Cléopâtre, que nous sommes plus disposés à les excuser qu'à les aggraver. Si vous répondez à nos vues, qui sont pour vous pleines de bonté, vous trouverez de l'avantage dans ce changement; mais si vous cherchez à imprimer sur mon nom le reproche de cruauté en suivant les traces d'Antoine, vous vous priverez de mes bienfaits, vous précipiterez vous-même vos enfans dans une ruine dont je

suis prêt à les sauver, si vous voulez vous reposer sur moi. Je vais prendre congé de vous.

CLÉOPATRE.

L'univers est ouvert devant vos pas : il est à vous ; et nous qui sommes vos écussons et vos trophées, nous serons attachées au lieu où il vous plaira... Seigneur, voici....

CÉSAR.

C'est de Cléopâtre même que je veux prendre conseil sur tout ce qui l'intéresse.

CLÉOPATRE.

Seigneur, voilà l'état (42) de mes richesses, de l'argenterie et des bijoux que je possède. Il est exact ; et jusqu'aux moindres effets, rien n'y est omis. Où est Séleucus ?

SÉLEUCUS.

Me voici, madame.

CLÉOPATRE.

Voilà mon trésorier, seigneur ; sommez-le, au péril de sa tête, de déclarer si j'ai rien détourné ; dis la vérité, Séleucus.

SÉLEUCUS.

Madame, j'aimerais mieux perdre l'usage de la parole, que d'affirmer, au péril de ma tête, ce qui n'est pas.

CLÉOPATRE.

Qu'ai-je donc caché ?

SÉLEUCUS.

Assez pour racheter tous les trésors que vous déclarez.

CÉSAR.

Ne rougissez pas, Cléopâtre, j'approuve votre prudence.

CLÉOPATRE.

O vois, César, considère comme la fortune est suivie! Tous mes serviteurs m'abandonnent pour se donner à toi; et si nous changions de sort, tous les tiens te quitteraient pour se donner à moi. — L'ingratitude de ce Séleucus met le comble à ma fureur. — O lâche esclave, plus perfide que n'est l'amour mercenaire! — Quoi! tu t'en vas?... Oh! tu t'en iras, je te le garantis! mais avant, eusses-tu des ailes pour fuir ma vengeance, elle saura t'atteindre, vil esclave, scélérat sans âme, chien ingrat, ô le plus lâche des hommes!

CÉSAR.

Aimable reine, souffrez que je vous prie....

CLÉOPATRE.

O César, quel sanglant affront pour moi!... Lorsque vous, dans l'éclat de votre grandeur, vous daignez honorer de votre visite une infortunée, mon propre serviteur viendra augmenter le poids de mes disgrâces par sa lâche trahison! Eh quoi, généreux César, quand je me serais réservé quelques frivoles parures de femme, quelques bagatelles sans valeur, de ces riens, de ces légers cadeaux dont on salue ses amis; et encore quand j'aurais mis à part quelque bijou de prix pour Livie, pour Octavie, afin d'obtenir leur intercession, devrais-je être fouillée par un homme que j'ai nourri? O dieux, cette noir-

cœur me précipite encore plus bas que l'abîme où j'étais tombée. De grâce, fuis de ma présence (*à Séleucus*), ou je ferai voir que ma grandeur passée vit encore sous les cendres de mon infortune. Si tu étais un homme tu aurais pitié de moi!

CÉSAR.

Ne réplique pas, Séleucus.

CLÉOPATRE.

Que l'on sache que les grands de la terre sont accusés des fautes des autres; et que, si nous venons à tomber, nous répondons des crimes dont nous ne sommes pas capables. Que les rois sont à plaindre!

CÉSAR.

Cléopâtre, rien de ce que vous avez mis en réserve, ni de ce que vous avez déclaré, n'entrera dans le registre de mes conquêtes. Il est toujours à vous, disposez-en à votre gré, et croyez que César ne s'abaisse point à marchander avec vous les vils effets que vendent les artisans. Ainsi rassurez-vous; cessez de vous voir captive dans vos pensées. Non, chère reine, notre intention est de régler votre sort sur les avis que vous nous donnerez vous-même. Vivez, dormez en paix; l'intérêt et la pitié que vous m'inspirez vous donnent un ami dans César, et c'est dans ces sentimens que je vous quitte.

CLÉOPATRE.

O mon maître et mon souverain!

CÉSAR.

Je n'accepte point ce titre, madame. — Adieu.

(César sort avec sa suite.)

CLÉOPATRE.

Il me flatte, mes amis, il me flatte de belles paroles pour me faire oublier ce que je dois à ma gloire. Mais, écoute, Charmiane....

(Elle parle bas à Charmiane.)

IRAS.

Terminez, terminez, madame: les jours brillans sont passés, et nous entrons dans les ténèbres.

CLÉOPATRE.

Va au plus vite. — Je te l'ai déjà dit, tout est arrangé. Va, et dépêche-toi.

CHARMIANE.

J'y vais, madame.

(Dolabella revient.)

DOLABELLA.

Où est la reine?

CHARMIANE.

Voyez, c'est elle.

(Charmiane sort.)

CLÉOPATRE.

C'est vous, Dolabella!

DOLABELLA.

Madame, j'accomplis mon serment et vos ordres; mon attachement me fait un devoir religieux de les remplir, et je viens vous annoncer que César a résolu de partir, de prendre sa route par la Syrie, et que dans trois jours il vous envoie devant lui, vous et vos enfans. Profitez, selon votre prudence, de cet avis. J'ai rempli vos désirs et ma promesse.

CLÉOPATRE.

Dolabella, je ne pourrai jamais m'acquitter avec vous.

DOLABELLA.

Je vous suis dévoué. Adieu, grande reine; il faut que je me rende auprès de César.

CLÉOPATRE.

Adieu, mille actions de grâces. (*Dolabella sort.*) —Eh bien, Iras, quels sont tes sentimens? Tu seras donc promenée dans les rues de Rome comme une marionnette d'Égypte, ainsi que moi? Les artisans, avec leurs tabliers crasseux, leurs équerres et leurs marteaux, nous soulèveront dans leurs bras pour nous montrer au-dessus de la foule : nous serons au milieu du nuage de cent haleines épaisses, et forcées d'en respirer la vapeur fétide.

IRAS.

Que les dieux nous en préservent!

CLÉOPATRE.

Oui, voilà le sort qui nous attend, Iras. D'insolens licteurs nous montreront au doigt comme des courtisanes publiques; de misérables rimeurs nous chansonneront dans leurs airs discordans; les histrions, en improvisant, nous traduiront sur le théâtre, et étaleront aux yeux du peuple nos fêtes nocturnes d'Alexandrie : Antoine sera produit sur la scène ivre et chancelant, et moi je verrai quelque écolier à la voix glapissante, et travesti en Cléopâtre, avilir ma grandeur sous le rôle d'une prostituée.

IRAS.

O grands dieux!...

CLÉOPATRE.

Oui, voilà notre destinée.

IRAS.

Jamais je ne verrai ces horreurs, car je suis bien sûre que mes ongles sont plus forts que mes yeux.

CLÉOPATRE.

C'est là, c'est là le moyen de changer en folie tous les apprêts de notre ennemi, et de triompher de ses absurdes projets. (*Charmiane revient.*) C'est toi, Charmiane! — Allons, mes femmes, parez-moi en reine : allez, rapportez mes plus brillans atours ; je vais encore sur les bords du Cydnus, au-devant d'Antoine. Allons, Iras, obéis. — Oui, courageuse Charmiane, nous en finirons ; et quand tu auras rempli cette dernière tâche, je te donnerai la liberté de te reposer jusqu'au dernier jour de l'univers. Apporte ma couronne ; n'oublie rien. Mais, pourquoi ce bruit?

(Iras sort. — On entend un bruit dans l'intérieur.)

UN GARDE.

Il y a là un villageois qui veut absolument être introduit devant votre majesté; il porte des figues.

CLÉOPATRE.

Qu'on le fasse entrer. (*Le garde sort.*) Quel faible instrument suffit pour exécuter une grande action! Il m'apporte la liberté. Ma résolution est prise, et je ne sens plus rien en moi de la faiblesse de mon sexe : Cléopâtre toute entière est changée en marbre inflexible; maintenant la lune inconstante n'est plus ma planète.

(Le garde revient avec un paysan portant une corbeille.)

LE GARDE.

Voilà l'homme que j'ai amené.

CLÉOPATRE.

Éloigne-toi, et laisse-nous seuls. (*Le garde sort.*) (*Au paysan.*) Hé bien, as-tu là ce joli reptile du Nil qui tue sans douleur?

LE PAYSAN.

Oui, vraiment, je l'ai : mais je ne voudrais pas être la cause que vous eussiez envie de le toucher; car sa morsure est immortelle : ceux qui en meurent n'en reviennent jamais, ou bien rarement.

CLÉOPATRE.

Te rappelles-tu quelques personnes qui en soient mortes?

LE PAYSAN.

Plusieurs; des hommes, et des femmes aussi; pas plus vieux qu'hier, j'ouïs parler d'une femme, une fort honnête femme, mais un peu sujette à mentir; (42) ce qui ne convient pas à une femme, à moins que ce ne soit en tout honneur. Comme elle est morte de sa morsure! quelle douleur elle a ressentie! D'honneur, elle rend un fort bon témoignage du ver : mais qui croira la moitié de ce qu'elles disent ne sera pas sauvé par la moitié de tout ce qu'elles peuvent faire. Voici ce qui est le plus dangereux, c'est que ce reptile est un étrange reptile.

CLÉOPATRE.

Va-t'en, adieu.

LE PAYSAN.

Je vous souhaite beaucoup de plaisir avec ce ver.

CLÉOPATRE.

Adieu.

LE PAYSAN.

N'oubliez pas, voyez-vous, que le ver fera son devoir de ver.

CLÉOPATRE.

Oui, oui, adieu.

LE PAYSAN.

Songez bien, madame, qu'il ne faut donner le ver à garder qu'à personne prudente; car il n'y a ma foi rien de bon à attendre du ver.

CLÉOPATRE.

Ne t'inquiète pas; on y prendra garde.

LE PAYSAN.

Ne lui donnez rien, je vous en prie; car il ne vaut pas la nourriture.

CLÉOPATRE.

Et moi, me mangerait-il?

LE PAYSAN.

Vous ne devez pas croire que je sois assez simple pour ne pas savoir que le diable lui-même ne voudrait pas manger une femme : je sais bien aussi que la femme est un mets digne des dieux, quand le diable ne l'assaisonne pas. Mais, en vérité, ces paillards de diables font grand tort aux dieux dans les femmes; car sur dix femmes que font les dieux, les diables en corrompent cinq.

CLÉOPATRE.

Allons, laisse-moi; adieu.

LE PAYSAN.

En vérité, je vous souhaite beaucoup de plaisir avec l'aspic.

(Le paysan sort.)

(Iras rentre avec une robe, une couronne, etc., etc.)

CLÉOPATRE.

Donne-moi ma robe royale, et pose ma couronne sur mon front. Je sens en moi des désirs impatiens d'immortalité : c'en est fait; le jus de la grappe d'Égypte n'humectera plus ces lèvres. Vite, vite, bonne Iras, vite; il me semble que j'entends Antoine qui m'appelle : je le vois se lever pour louer mon acte de courage, je l'entends se moquer de la fortune de César. Les dieux commencent par donner le bonheur aux hommes, pour excuser leur courroux à venir. — Mon époux, je te suis! — Que mon courage prouve mes droits à ce titre chéri. Je suis d'air et de feu, et je rends à la terre grossière mes autres élémens. — Bon, avez-vous fini? — Venez donc, et recueillez la dernière chaleur de mes lèvres. Adieu, tendre Charmiane. Iras, adieu pour jamais. (*Elle les embrasse, Iras tombe et meurt.*) Mes lèvres ont-elles donc le venin de l'aspic? Quoi, tu tombes? Ah! si notre séparation de la vie est aussi douce qu'elle le paraît en toi, le trait de la mort n'est donc pas plus redoutable que la pinçure d'un amant, qui blesse et qu'on désire encore. Chère Iras, te voilà donc gisante et paisible! En disparaissant aussi rapidement du monde, tu sem-

bles lui dire qu'il ne vaut pas le temps de lui faire nos adieux.

CHARMIANE.

Dissous-toi, épais nuage, et change-toi en pluie; que je puisse dire que les dieux eux-mêmes pleurent.

CLÉOPATRE.

Cet exemple m'accuse de lâcheté.—Si elle rencontre avant moi mon Antoine à la belle chevelure, il l'interrogera sur mon sort, et lui donnera le premier baiser, baiser que je ne céderais pas pour la félicité des cieux. Viens (*à l'aspic qu'elle applique sur son sein;*) toi qui donnes la mort, que ta dent aigue tranche d'un seul coup le noeud de ma vie. Allons, pauvre animal venimeux, courrouce-toi et achève. O que ne peux-tu parler pour que je puisse t'entendre appeler le grand César un âne impolitique!

CHARMIANE.

O astre de l'Orient!

CLÉOPATRE.

Cesse, cesse tes plaintes. Ne vois-tu pas mon poupon sur mon sein? Vois, comme il s'endort en suçant sa nourrice.

CHARMIANE.

Oh! brise-toi, brise-toi, mon cœur.

CLÉOPATRE.

O toi, suave comme un baume, doux comme l'air, tendre... O Antoine! — (*Elle applique un autre aspic sur son bras.*) Allons, viens toi aussi. — Pourquoi rester plus long-temps?..

(Elle meurt.)

CHARMIANE.

Dans ce monde odieux?.... — Ainsi, — adieu donc. — O mort ! tu peux te vanter maintenant d'avoir en ta possession une beauté qui n'a point eu son égale. Beaux yeux, astres de lumière (*en lui fermant les yeux*), fermez-vous, et que jamais deux yeux si pleins de grâce et de majesté n'envisagent le char d'or du soleil!... — Votre couronne est dérangée ; je veux la redresser, et après jouer aussi mon rôle.

(Surviennent des gardes qui entrent brusquement.)

PREMIER GARDE.

Où est la reine?

CHARMIANE.

Parlez bas, ne l'éveillez point.

PREMIER GARDE.

César a envoyé.....

CHARMIANE.

Un messager trop lent..... (*Elle s'applique un aspic.*) Oh ! viens, allons vite, hâte-toi ; je commence à te sentir.

PREMIER GARDE.

Approchons. Oh ! tout ne va pas au gré de nos désirs; César est trompé.

SECOND GARDE.

J'aperçois Dolabella que César avait envoyé : appelez-le.

PREMIER GARDE.

Qu'est-ce que tout ceci, Charmiane? Cela est-il une belle œuvre, Charmiane?

CHARMIANE.

Oui, oui, très-belle, et digne d'une princesse issue de tant de rois illustres.... Ah ! soldats !...

(Elle expire.)

DOLABELLA entre.

En quel état sont les choses ici?

SECOND GARDE.

Tout est mort.

DOLABELLA.

César, tes conjectures ont rencontré juste : tu viens voir de tes yeux l'acte funeste que tu as tant cherché à prévenir.

(On entend crier derrière le théâtre.)

Place; faites place à César.

(Entre César et sa suite.)

DOLABELLA.

Ah ! seigneur, vos pressentimens n'étaient que trop vrais; ce que vous craigniez est arrivé.

CÉSAR.

C'est finir avec courage : elle a pénétré notre dessein, et en souveraine elle a suivi sa volonté. — Le genre de leur mort? Je ne vois sur elles aucune trace de sang.

DOLABELLA.

Qui les a quittées le dernier?

PREMIER GARDE.

Un pauvre villageois, qui leur a apporté des figues. Voilà encore sa corbeille.

CÉSAR.

C'étaient donc des figues empoisonnées?

PREMIER GARDE.

Ah ! César, Charmiane, que vous voyez là, vivait encore il n'y a qu'un moment. Elle était debout et parlait. Je l'ai trouvée arrangeant le diadème sur le front de sa maîtresse morte, et aussitôt je l'ai vue chanceler et tomber.

CÉSAR.

O noble faiblesse !.... Si elles avaient avalé du poison, on le reconnaîtrait à quelque enflûre extérieure. Mais Cléopâtre semble s'être endormie comme si elle voulait attirer encore un autre Antoine dans les filets de ses grâces.

DOLABELLA.

Là, sur son sein, paraît une piqûre que le sang a rougie, et un peu d'enflûre à la peau ; la même marque paraît sur son bras.

PREMIER GARDE.

C'est la trace d'un aspic ; et ces feuilles de figuier ont sur elles une viscosité toute semblable à celle que les aspics laissent après eux dans les cavernes du Nil.

CÉSAR.

Il y a apparence que c'est ainsi qu'elle est morte, car son médecin m'a dit qu'elle l'a questionné longtemps sur les genres de mort les plus faciles et les moins douloureux. (*Aux gardes.*) Enlevez-la dans son lit, et retirez ses femmes de ce tombeau. Elle sera ensevelie auprès de son cher Antoine, et nulle tombe sur la terre n'aura enfermé un couple aussi fameux. D'aussi grandes catastrophes frappent ceux qui en sont les auteurs ; et la pitié qu'inspire leur

histoire, rendra leurs noms aussi célèbres que celui du vainqueur qui les a réduits à cette déplorable extrémité. — Je veux que notre armée, dans une pompe solennelle, suive leur convoi funèbre, et après nous marcherons vers Rome. Dolabella, ayez soin que le plus grand ordre préside à cette solennité (43).

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR ANTOINE ET CLÉOPATRE.

---

(1) *Gipsy* est ici employé, dans ses deux sens d'*Égyptienne* et de *Bohémienne*.

(2) Allusion au triumvirat.

(3) Être un cocu triomphant qui se fait honneur de l'être, *charge his horns with garlands ;* il y a des commentateurs qui lisent *change* au lieu de *charge*.

(4) Hérode rendit hommage aux Romains pour couserver le royaume de Judée. Steevens pense qu'il y a ici une allusion au personnage de ce monarque dans *les Mystères* de l'origine du théâtre. Hérode y était toujours représenté comme un tyran sombre et cruel, et son nom devint une expression proverbiale pour peindre la fureur dans ses excès.

C'est ainsi qu'Hamlet dit d'un comédien qu'il outre le caractère d'Hérode, *out-Herods Herod*.

Dans cette tragédie (d'Antoine et Cléopâtre), Alexas dit à la reine qu'Hérode de Judée lui-même n'ose pas la regarder quand elle est de mauvaise humeur. Charmiane désire donc un fils qui soit respecté d'Hérode, c'est-à-dire, des monarques les plus fiers et les plus cruels.

(5) Expression proverbiale. Warburton croit qu'il y a ici un rapport mystérieux entre ce mot de *figues* prononcé sans intention, et la corbeille de figues, qui, au cinquième acte, renferme l'aspic dont la morsure abrège les jours de Cléopâtre.

(6) C'est-à-dire, je n'aurai point d'enfans.

(7) Les Égyptiens adoraient la lune sous le nom d'Isis, qu'ils représentaient tenant dans sa main une sphère et une amphore pleine de blé.

(8) Une vieille superstition populaire disait que la crinière d'un cheval tombant dans de l'eau corrompue se changeait en animaux vivans.

(9) Allusion aux phioles de larmes que les Romains déposaient dans les mausolées.

(10) Suivant une antique tradition, les Antonius descendaient d'Hercule par son fils Antéon. Plutarque observe qu'il y avait dans le maintien d'Antoine une certaine grandeur qui lui donnait quelque ressemblance avec les statues et les médailles d'Hercule, dont Antoine affectait de contrefaire de son mieux le port et la contenance.

(11) Le mot *light* est un des mots sur lesquels Shakspeare joue le plus volontiers. *Léger* est ici pour *frivole.*

(12) Plante narcotique.

(13) *En vérité. Indeed* et *in deed*, *en effet*, *dans le fait*, *en réalité!* Le jeu de mot est plus complet en anglais.

(14) Je paraîtrais en négligé devant lui sans aucune marque de respect.

(15) On peut voir dans Plutarque quel était le luxe des repas d'Antoine.

(16) *A fear!* La Peur était un personnage de théâtre dans les anciens spectacles anglais, appelés *moralities;* quelques commentateurs ont voulu lire *afeard*, effrayé. Le sens est le même, mais l'allusion n'existe plus.

(17) La fameuse Nelly-Gwin amusa Charles II par une espièglerie semblable.

(18) Shakspeare donne ce nom à l'épée d'Antoine en mémoire

de la bataille de Philippes, de même que nos anciens chevaliers donnaient quelquefois à la leur le nom de quelqu'un de leurs exploits.

(19) *Some of their plants are ill rooted already.*

(20) *Coup de charité*, *alms-drink*. La boisson d'aumône, terme usité parmi les buveurs, pour signifier la portion du verre que boit un convive, pour soulager son compagnon. C'est ainsi que Lépide se charge volontiers de ce qui répugne à ses collègues.

(21) Le phénix.

(22) On dit qu'un cheval a un nuage sur sa tête, lorsqu'il a une tache noire entre les deux yeux. Cet accident de couleur lui donne un air soucieux, et indique un mauvais caractère.

(23) Cette scène est une allusion évidente aux questions adressées par Élizabeth à sir James Melvil, sur la malheureuse Marie Stuart. En consultant les mémoires de Melvil, on s'aperçoit aisément que ce rapprochement n'est pas imaginaire.

(24) « La galère capitainesse de Cléopâtre s'appelait Antoniade, en laquelle il advint une chose de sinistre présage; des arondelles avaient fait leurs nids dessoubs la pouppe : il y en vint d'autres puis après qui chassèrent ces premières, et démolirent leurs nids. » *Plutarque*.

(25) *Taon*, mouche qui fait affoler les bœufs en été par la violence de sa piqûre.

(26) *Benighted* surpris par la nuit; nous avons conservé le mot *atardé*, qui rend assez bien le mot anglais. On trouve si rarement de ces mots hardis dans les phrases de Letourneur, que celui-ci nous a semblé mériter grâce plutôt que tant d'expressions emphatiques bien éloignées de celles qu'emploie Shakspeare.

(27) C'est ainsi que le débauché Antoine traitait le sublime patriotisme de Brutus. *Warburton.*

(28) Nous ignorons pourquoi Letourneur n'a daigné nommer qu'en note ce *pauvre maître d'école* devenu un personnage par cette ambassade. Euphronius est un nom historique.

(29) *Think and die.* Les uns veulent qu'il y ait *drink and die*, boire et mourir, parce qu'Énobarbus est ami des festins. La plus ancienne version porte *think and die.* Mais ici Énobarbus est indigné, et il cherche à justifier la trahison qu'il médite. Naturellement généreux, ce n'est pas avec une gaieté hypocrite qu'il se prépare à déserter son général.

(30) Nous renvoyons au dictionnaire des jeux pour les détails qu'on souhaiterait sur la Gribouillette ; Rabelais la met au nombre des exercices de Gargantua.

(31) Il n'est guère de métaphores orientales qu'on puisse comparer à ces expressions de Cléopâtre. Il y a ici une recherche qu'on retrouve plusieurs fois dans les discours de cette reine courtisane. Shakspeare aurait-il voulu créer un style égyptien ? Ce style-là mériterait souvent l'épithèque de *pyramidal* que madame de Staël donnait aux vers de l'un de nos poëtes les plus distingués (M. Chênedollé).

(32) *The world's great snare*, le grand piége du monde. C'est la guerre.

(33) *Triple turn'd whore.* Elle s'était d'abord donnée à Jules César dont elle avait eu Césarion ; puis à Antoine, et celui-ci suppose qu'elle le *triche* déjà avec Octave.

(34) *Gipsy* est encore ici employé pour Égyptienne d'Égypte et Égyptienne moderne, cette caste vagabonde si bien peinte par l'auteur de Tom-Jones, et de nos jours, par sir Walter-Scott dans *Guy Mannering.*

(35) *Fast and loose* :

On plie une bourse de cuir ou une ceinture en plusieurs plis, et on la pose sur une table : un des plis semble présenter le milieu de la ceinture, celui qui y enfonce un poinçon croit le

tenir bien ferme au milieu de la ceinture, tandis que celui avec lequel il joue, le prend par les deux bouts et l'enlève.

En Angleterre on connaît encore ce jeu parmi le peuple sous le nom de *Pricking at the belt* (Hawkens).

(36) *Let me lodge Lychas on the horns of the moon*, ce que Letourneur traduit par *Lancer Lychas dans le sein des nuages ensanglantés*, pour se rapprocher de l'expression de Sénèque, qui dans son *Hercule*, peint Lychas lancé dans l'air, teignant les nuages de son sang et écrasé contre un rocher.

C'est ce Lychas qui avait apporté à Hercule la chemise de Déjanire qui l'avait reçue du centaure Nessus.

(37) Mausolée, près du temple d'Isis, que Cléopâtre avait fait bâtir pour sa sépulture, selon la coutume des rois d'Égypte.

(38) « Toutefois Cléopâtre ne voulut pas ouvrir les portes; mais elle se vint mettre à des fenêtres hautes, et dévala en bas quelques chaînes et cordes, dedans lesquelles on empaqueta Antoine, et elle, avec deux de ses femmes, le tira amont. Ceux qui furent présens à ce spectacle, disent qu'il ne fut oncques chose si piteuse à voir. »

(39) Par cette affectation de légèreté, Cléopâtre voudrait-elle inspirer de la gaieté à Antoine, et encourager ceux qui l'aident *à le tirer amont?*

(40) *False house wife fortune break her wheel.*

Wheel veut dire *rouet* aussi-bien que *roue*, et le rapport qui existe entre *house wife et wheel* (rouet), nous a décidé à adopter ce sens, quoi qu'en disent les mythologues. Peut-être Shakspeare a-t-il confondu la Fortune avec la Destinée, qui file la vie des hommes, quoique ce ne soit pas non plus avec un rouet qu'on représente les Parques.

« (41) Elle lui tailla un bordereau des bagues et finances qu'elle » pouvait avoir. Mais il se trouva là d'adventure l'un de ses » trésoriers nommé Séleucus, qui la vint, devant César, con- » vaincre, pour faire un bon valet, qu'elle n'y avait pas tout

» mis et qu'elle en recélait sciemment et retenait quelque chose ; » dont elle fut si fort pressée d'impatience et cholère, qu'elle l'alla » prendre aux cheveux et luy donna plusieurs coups de poing sur » le visage. César s'en prit à rire, et la fist cesser : Hélas ! dit- » elle, adonc, César, n'est-ce pas une grande indignité, que tu » ayes bien daigné prendre la peine de venir vers moi, et m'ayes » fait l'honneur de parler avec moi cheftive, réduite en si pi- » teux et si misérable estat, et puis que mes serviteurs me » viennent accuser, si j'ai peut-être mis à part et réservé quelques » bagues et joyaux propres aux femmes, non point, hélas! pour » moy malheureuse en parer, mais en intention d'en faire quel- » ques petits présens à Octavia et à Livia, à cette fin, que par » leur intercession et moyen, tu me fusses plus doux et plus » gracieux. »

(42) Le paysan joue ici sur le verbe *to lie*, mentir et se coucher. *To lie in the way of honesty*.

C'est *se coucher en tout honneur* (avec son mari), car mentir en tout honneur serait plus difficile à expliquer.

(43) Plusieurs poëtes ont travaillé le sujet d'Antoine et Cléopâtre pour le théâtre. Parmi les pièces anglaises, après celle de Shakspeare, la plus remarquable est la tragédie de Dryden : *All for Love*, or *the World well lost*. Elle a plus de régularité, plus d'égalité dans la diction On y trouve d'excellentes scènes détachées, et des morceaux de la plus belle poésie : mais il s'en faut bien qu'on y rencontre le feu de l'action, le caractère distinctif des personnages et de leur expression, ou ces sublimes beautés qui caractérisent le vrai génie dramatique. Dryden avoue lui-même qu'il a imité le *divin* Shakspeare dans son style ; en conséquence il s'est écarté comme lui de sa méthode ordinaire d'écrire en vers rimés. On rencontre aussi dans plus d'un endroit ces imitations, et le lecteur qui connaît un peu Shakspeare aperçoit tout de suite les passages imités de plusieurs de ses tragédies. Dryden se flatte, par cette imitation, de s'être surpassé dans cette pièce, que les critiques anglais reconnaissent pour être, en général, la meilleure qu'il ait faite.

L'action commence après la bataille d'Actium, qui fut si fa-

neste à Antoine. Cléopâtre cherche à le distraire par les ressources du luxe, et par les divertissemens qu'elle a ordonnés pour célébrer le jour de sa naissance. Une des plus belles scènes du premier acte, à laquelle Dryden lui-même donne la préférence sur toutes celles qu'il ait jamais faites, c'est la scène entre Antoine découragé et presque désespéré, et son ami, le vertueux et brave Ventidius, qui lui reproche ses débauches et sa passion pour le plaisir. D'abord il s'attire l'indignation d'Antoine, qui cependant revient insensiblement au sentiment de reconnaissance qu'il doit aux vertueuses intentions de son ami, et qui prend la résolution de redevenir un homme et un héros, en hasardant une nouvelle tentative contre Octave.

Cléopâtre, au commencement du second acte, est extrêmement inquiète et mécontente de ce qu'Antoine veut l'abandonner. Elle ménage encore un rendez-vous avec lui, pour le faire chanceler dans son projet. En vain Ventidius cherche-t-il à empêcher cette dangereuse entrevue. Antoine se fait d'abord violence, et lui reproche tout ce qu'elle lui a fait négliger et perdre. Elle se justifie, et lui montre les offres séduisantes que César lui a fait proposer, et qu'elle a rejetées pour lui. Ce faible Romain se laisse enfin tellement séduire, qu'il renonce à tous ses projets héroïques, et reste auprès d'elle.

Antoine se livre de nouveau à la débauche et aux plaisirs que Cléopâtre lui prépare. Ventidius fait de nouveaux efforts pour l'en arracher; et son ami Dolabella, qui revient de Rome, lui apprend les conditions avantageuses d'un accommodement avec César. Ventidius croit les devoir à sa médiation et à son amitié; mais Dolabella lui apprend qu'il n'y a pas contribué, et dit qu'il veut lui amener ses avocats : c'est Octavie son épouse, avec ses deux enfans. Antoine leur montre d'abord beaucoup de froideur et d'indifférence : mais leur générosité le subjugue, et réveille en lui sa première tendresse. Cléopâtre, inquiète de l'arrivée d'Octavie, lui témoigne, dans une scène très-courte qui finit le troisième acte, son dépit avec beaucoup de hauteur.

Antoine se sent trop faible pour faire ses adieux à sa maîtresse; il en charge son ami Dolabella. Celui-ci est lui-même épris des charmes de Cléopâtre. Sa commission lui fournit l'oc-

casion de lui déclarer son amour. Cléopâtre, d'après le conseil d'Alexas, profite de cet aveu pour exciter la jalousie d'Antoine et ranimer sa passion. Ventidius et Octavie ont épié la conversation de Cléopâtre avec Dolabella; ils la racontent à Antoine, qui, indigné contre eux, leur en fait les plus amers reproches. Ils se justifient tous deux, et Cléopâtre en rejette toute la faute sur Alexas, qui lui avait conseillé de piquer sa jalousie pour le retenir. Ils se séparent.

Dans l'intervalle du quatrième au cinquième acte se donne la bataille navale qui achève la perte d'Antoine, et pendant laquelle toute la flotte d'Égypte eut la perfidie de se jeter du côté de César. Cette perte confond Antoine, excite sa rage, et le plonge dans le découragement. Cléopâtre, pour se soustraire à sa colère, se retire dans son tombeau, et lui fait parvenir, par Alexas, la nouvelle de sa feinte mort. Cette perte met le comble au désespoir d'Antoine; il prie Ventidius de lui ôter la vie; mais celui-ci s'étant poignardé lui-même, Antoine se précipite sur son épée. Cléopâtre accourt, le trouve mourant, et elle se donne aussi la mort, comme dans Shakspeare.

Il ne faut que comparer ce plan abrégé de la tragédie de Dryden avec celui de Shakspeare, pour voir que le premier a beaucoup plus de situations, et que l'enchaînement en est mieux combiné. Quiconque lira cette pièce de Dryden, y verra partout les soins et le travail du poëte, qui, avant de commencer son ouvrage, s'est bien pénétré de son sujet et des plus petites circonstances qui y avoient trait, par la lecture de Plutarque, d'Appien et de Dion-Cassius, sources où il a puisé. Il est vrai qu'on ne trouvera pas tous ces traits dans Shakspeare, quoiqu'on y en rencontre plusieurs : mais Shakspeare s'emparera tellement du lecteur, il entraînera et occupera si fort son cœur, qu'il lui fera oublier ou négliger toutes les froides réflexions de la critique.

L'*Antoine et Cléopâtre* de Sir Carl Sedley est bien au-dessous de la tragédie de Dryden : elle ne fut imprimée qu'en 1677; je n'en connais que l'historique : mais j'ai lu une autre tragédie du même auteur, intitulée : *Beauty the Conqueror, or the death of Marc-Anthony*, *a tragedy in imitation of*

the roman way of writing : elle est imprimée avec une collection in-4°. de quelques œuvres de Sedley, mise au jour par le capitaine Ayloffe, à Londres, 1702. Elle est en vers rimés, et dans un style très-inégal, souvent très-enflé, quelquefois noble, et très-souvent faible. Les efforts de César pour engager Cléopâtre à quitter Antoine en font le principal sujet : cette princesse va même jusqu'à le trahir. En général le poëte s'est écarté en différentes occasions de la vérité de l'histoire; mais ses propres épisodes n'ont pas une grande valeur. Il amène, par exemple, sur la scène un grand scélérat, Achillas, à qui il fait ourdir des trames secrètes pour s'emparer du trône d'Égypte, qu'il espère partager avec sa maîtresse Iras. L'imitation du *style romain*, qu'annonce le titre de la pièce, ne se trouve que dans les chœurs des quatre premiers actes; encore manquent-ils du vrai *style lyrique.*

LES MÉPRISES,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR LES MÉPRISES.

Il est peu de comédies qui aient été aussi souvent et aussi diversement reproduites sur la scène que les *Ménechmes* de Plaute; c'est la seule dette que Shakspeare ait contractée envers les auteurs dramatiques de l'antiquité. Mais il a su enrichir l'idée du poëte latin par l'apparence nouvelle qu'il lui donne et les incidens qu'il a multipliés. Les *Méprises* sont un vrai modèle d'intrigue. Tout le comique des situations résulte, il est vrai, d'une invraisemblance exagérée encore par Shakspeare; car les deux frères jumeaux ont deux esclaves jumeaux comme eux, et qui portent le même nom. Mais, ainsi que l'observe très-bien M. Schlegel, il n'y a pas de degrés dans l'incroyable; si l'on accorde une des ressemblances, on aura tort de faire des difficultés pour l'autre; et si les spectateurs s'amusent des méprises, elles ne pourront jamais se croiser et se combiner trop di-

versement. La variété des événemens et des rencontres imprévues des quatre frères; le danger que court celui qui se voit arrêté pour dettes, et qui est ensuite enfermé comme fou, tandis que l'autre, voyant sa vie attaquée, est obligé de se réfugier dans une abbaye; deux scènes d'amour et de jalousie, sauvent la pièce de l'ennui que pourrait amener l'éclaircissement trop long-temps différé. Malgré toutes les intrigues qui s'entre-croisent, tout est lié dans la fiction, tout s'y développe de la manière la plus heureuse, et le dénoûment a quelque chose de solennel par la reconnaissance qui a lieu devant un tribunal auquel préside le prince.

Shakspeare a eu l'art de motiver son exposition; dans les *Ménechmes* de Plaute, elle est faite au moyen d'un prologue; mais ici elle consiste dans le grave récit des douleurs d'un père à qui la constance de ses regrets va coûter la vie.

Peut-être devons-nous être fâchés que Shakspeare n'ait pas conservé le personnage du Parasite de Plaute; mais Shakspeare ne connaissait tout au plus Plaute que par une traduction anglaise, et son génie indépendant et capricieux

pouvait-il s'astreindre à imiter servilement un modèle? Comme Regnard de nos jours, il a su introduire dans le cadre de l'auteur latin la peinture de son siècle, en conservant des noms classiques à ses personnages. Il serait plutôt à regretter que, moins entraîné par le vice de son sujet, il eût évité l'écueil des trivialités et quelques plaisanteries grossières, qui cependant sont toujours empreintes de ce cachet d'originalité dont Shakspeare marque ses défauts comme ses beautés.

L'aventure de Dromio avec la Maritorne d'Antipholus de Syracuse rappelle naturellement les scènes si comiques de Cléanthis et de Sosie dans Amphitryon.

Le reproche de liberté adressé par quelques critiques à Molière, qui cependant écrivait pour une cour jalouse des convenances jusqu'à la pruderie, prouve combien il était difficile de conserver le décorum dans un sujet aussi épineux; et Shakspeare, favori de la cour, était encore plus le poëte du peuple.

Si cette comédie, moins intéressante par la peinture des caractères que par la variété des surprises où conduit la ressemblance des ju-

meaux, est inférieure aux autres comédies de Shakspeare, il faut autant l'attribuer au vice du sujet qu'à la jeunesse de l'auteur; car ce fut une de ses premières pièces. Plusieurs critiques ont même prétendu qu'elle n'avait été que retouchée par lui. Mais il suffirait, pour y reconnaître Shakspeare, de quelques traits de morale qui attestent sa profonde connaissance du cœur humain. Avec quelle adresse l'abbesse qu'Adriana va consulter arrache à sa jalousie l'aveu de ses torts! quels sages avis pour toutes les femmes!

Selon Malone, cette comédie aurait été écrite en 1593; et selon Chalmers, en 1591. — La traduction anglaise des *Ménechmes* de Plaute, par W. Warner, ne fut imprimée qu'en 1595; mais dans Hall et Hollingshed il est fait mention d'une jolie comédie de Plaute qu'on dit avoir été jouée dès l'an 1520, et quelques-uns prétendent que c'étaient les *Ménechmes*.

En Allemagne, ce sujet a été traité aussi dès l'origine du théâtre; mais c'est surtout en Italie que ce canevas a été souvent employé.

Nous citerons parmi les imitations françaises celles de Rotrou et de Regnard.

Donner l'analyse de la pièce de Rotrou, c'est

donner en même temps l'extrait de celle de Plaute ; sa comédie est plutôt une traduction qu'une imitation.

Ménechme Sosicle arrive à Épidamne, lieu de la résidence de son frère, sans savoir qu'il y est établi. Il est émerveillé de s'y voir connu et nommé par tout le monde, accablé des reproches d'une femme qui veut être la sienne, et des caresses d'une autre qui se contente d'un titre plus doux.

Rotrou a un peu adouci le personnage de la courtisane Érotie, dont il fait une jeune veuve qui met de la pruderie dans ses épanchemens, et qui permet que Ménechme lui fasse la cour, pourvu, lui dit-elle,

Qu'elle demeure aux termes de l'honneur ;
Que mon honnêteté ne soit point offensée,
Et qu'un but vertueux borne votre pensée.

Elle n'ignore pas cependant que Ménechme est marié. Shakspeare a été plus fidèle aux vraisemblances en conservant à ce personnage le caractère de courtisane que lui donne le poëte latin.

Regnard a imaginé une autre fable. Ses Ménechmes ne sont point mariés ; tous deux veulent l'être, et sont rivaux. L'un est un provin-

cial grossier et brutal, qui vient à Paris recueillir la succession d'un oncle. Il a été institué légataire universel, parce que le défunt ignorait la destinée du second de ses neveux, qui avait quitté dès l'enfance la maison paternelle.

Cependant le chevalier Ménechme est à Paris, aux prises avec la mauvaise fortune; une vieille douairière se sent toute portée à changer son sort en l'épousant, et le chevalier ne fait pas le difficile, lorsque son amour pour Isabelle, la propre nièce d'Araminte, lui ouvre les yeux sur l'âge de sa tante. C'est cette même Isabelle que son frère doit épouser, et que Démophon son père a promise à Ménechme en considération de la succession qu'il vient recueillir. Le hasard instruit le chevalier de cette aventure, et il ne songe plus qu'à souffler à son frère sa maîtresse et son héritage. Peut-être n'est-ce pas là une intention très-morale, et le chevalier nous semble friser un peu les chevaliers des Brelans, quoiqu'il se donne, lors de la reconnaissance, un air de générosité en partageant la fortune de l'oncle avec Ménechme, et en lui cédant une de ses deux maîtresses.

On a aussi reproché à Regnard d'être trivial

et bas; reproche peu fondé. Son comique nous semble au niveau de son sujet ; en voulant s'élever, il risquait, comme ses devanciers, de devenir froid et de cesser d'être plaisant. La comédie des *Ménechmes* est une de celles qui servent de fondement à sa réputation.

Nous ne citerons pas la comédie des *Deux Arlequins* de Le Noble, ni les *Deux Jumeaux de Bergame*. Les personnages de nos Arlequins nous semblent fort heureusement choisis pour donner un air de vérité à ces sortes de pièces, à cause du masque qui fait indispensablement partie de leur costume, et de ce costume lui-même, qui prête à l'illusion plus que tout autre.

A. P.

LES MÉPRISES.

PERSONNAGES.

SOLINUS, duc d'Éphèse.
ÆGÉON, marchand de Syracuse.
ANTIPHOLUS d'Éphèse, } deux frères jumeaux, fils d'Ægéon et
ANTIPHOLUS de Syracuse, } d'Émilie, mais inconnus l'un à l'autre.
DROMIO d'Éphèse, } deux frères jumeaux, et esclaves des
DROMIO de Syracuse, } deux Antipholus.
BALTASAR, marchand.
ANGELO, orfévre.
UN AUTRE COMMERÇANT, ami d'Antipholus de Syracuse.
PINCH, maître d'école et magicien.
ÉMILIE, femme d'Ægéon, abbesse d'une communauté d'Éphèse.
ADRIANA, femme d'Antipholus d'Éphèse.
LUCIANA, sœur d'Adriana.
UNE COURTISANE.
UN GEOLIER.
OFFICIERS DE JUSTICE ET AUTRES.

La scène est à Éphèse.

LES MÉPRISES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement dans le palais du duc.

Le duc d'ÉPHÈSE, ÆGÉON, un GEOLIER; des officiers et autres gens de la suite du duc.

ÆGÉON.

Poursuivez, Solinus; accomplissez ma perte, et par votre arrêt de mort terminez mes maux, terminez tout pour moi.

LE DUC.

Marchand de Syracuse, cesse de plaider ta cause; je ne suis pas assez partial pour enfreindre nos lois. La haine et la discorde, récemment excitées par l'outrage barbare que votre duc a fait à ces marchands, nos honnêtes compatriotes, qui, faute d'or pour racheter leurs vies, ont scellé de leur sang ses décrets rigoureux, défendent toute pitié à nos regards menaçans; car depuis les querelles intestines et mortelles élevées entre tes séditieux compatriotes et nous, il a été arrêté dans des conseils

solennels, par nous et le peuple de Syracuse, de ne permettre aucune espèce de négoce. Bien plus encore; si un homme, né dans Éphèse, est rencontré dans les marchés et les foires de Syracuse; et si un homme, né dans Syracuse, aborde à la baie d'Éphèse, il meurt, et ses marchandises sont confisquées à la disposition du duc, à moins qu'il ne trouve une somme de mille marcs pour acquitter la peine et lui servir de rançon. Tes denrées, estimées au plus haut prix, ne montent pas à cent marcs; ainsi la loi te condamne à mourir.

ÆGÉON.

Eh bien, ce qui me console, c'est que, par l'exécution de votre sentence, mes maux finiront avec le soleil couchant.

LE DUC.

Allons, Syracusain, parle; déclare-nous en peu de mots la cause qui t'a fait quitter ta ville natale, et quel sujet t'a amené dans Éphèse.

ÆGÉON.

On ne pouvait m'imposer une tâche plus cruelle que de m'enjoindre de raconter des maux indicibles. Cependant, afin que le monde sache que ma mort doit être attribuée à la nature et non à un crime honteux [1], je dirai tout ce que la douleur me permettra de dire. — Je suis né dans Syracuse, et j'épousai une femme qui n'était heureuse que pour moi, et que j'aurais rendue toujours heureuse aussi sans les destins ennemis. Je vivais content avec elle; notre fortune s'augmentait tous les jours par les voyages que je faisais souvent à Épidamnum, jus-

qu'à la mort de mon facteur. Sa perte, ayant laissé le soin de mes biens à l'abandon, me força de m'arracher aux tendres embrassemens de mon épouse. A peine six mois d'absence s'étaient écoulés, que cette épouse chérie, prête à succomber sous le doux fardeau que la nature condamne les femmes à porter, fit ses préparatifs pour me suivre, et arriva en sûreté aux lieux où j'étais. Bientôt après son arrivée elle devint l'heureuse mère de deux beaux enfans ; et, ce qu'il y a d'étrange, tous deux si ressemblans l'un à l'autre, qu'on ne pouvait les distinguer que par leurs noms. A la même heure et dans la même hôtellerie, une pauvre femme fut délivrée d'un semblable fardeau, et mit au monde deux jumeaux mâles qui se ressemblaient parfaitement. J'achetai ces deux enfans de leurs parens, qui étaient dans l'extrême indigence, et je les élevai pour servir mes deux fils. Ma femme, qui n'était pas peu fière de m'avoir donné ces deux fils, me pressait chaque jour de retourner dans notre patrie : à la fin je me rendis à ses instances, mais à regret, et, hélas ! trop tôt. Nous nous embarquâmes. — Nous étions déjà éloignés d'une lieue d'Épidamnum avant que la mer, esclave soumise aux vents, nous eût menacés d'aucun accident tragique ; mais l'espérance nous quitta bientôt. Le peu de clarté que nous prêtait le ciel obscurci, ne servit qu'à montrer à nos âmes effrayées le gage douteux d'une mort immédiate : pour moi je l'aurais embrassée sur-le-champ avec joie, si les continuelles lamentations de mon épouse, qui pleurait d'avance le malheur inévitable qu'elle voyait s'approcher, et les plaintes touchantes

des deux petits enfans qui pleuraient par imitation, dans l'ignorance de ce qu'il fallait craindre, ne m'eussent forcé de chercher à reculer l'instant fatal pour eux et pour moi : et voici quelle était notre ressource. — Il n'en restait point d'autre. — Les matelots cherchèrent leur salut dans notre chaloupe, et nous abandonnèrent, à nous, le vaisseau qui allait s'abîmer. Ma femme, plus attentive à veiller sur son dernier né, l'avait attaché au petit mât de réserve dont se munissent les mariniers pour les tempêtes; avec lui était lié un des jumeaux esclaves; et moi j'avais eu le même soin des deux autres enfans. Cela fait, ma femme et moi, les yeux incessamment fixés sur les objets chers à nos cœurs, nous nous tenions à chacune des extrémités du mât; et flottant aussitôt au gré des vagues, nous fûmes portés par elles vers Corinthe, à ce que nous jugeâmes. A la fin, le soleil, se remontrant à la terre, dissipa les funestes vapeurs qui avaient causé nos maux; sous l'influence bienfaisante de sa lumière désirée, les mers se calmèrent par degrés, et nous découvrîmes au loin deux vaisseaux qui cinglaient sur nous, l'un de Corinthe, l'autre d'Épidaure. Mais avant qu'ils nous eussent atteints.... Oh! ne me forcez pas de vous dire le reste; devinez ce qui suivit par ce que vous venez d'entendre.

LE DUC.

Poursuis, vieillard : n'interromps point ton récit : nous pouvons du moins te plaindre si nous ne pouvons te pardonner.

ÆGÉON.

Oh! si les dieux nous avaient témoigné cette pitié,

je ne les aurais pas appelés à si juste titre des dieux sans pitié pour nous ! Avant que les deux vaisseaux se fussent avancés à dix lieues de nous, nous donnâmes sur un vaste rocher; poussé avec violence sur cet écueil, notre navire secourable fut ouvert et partagé par le milieu; de sorte que, dans cet injuste divorce, la fortune nous laissa, à ma femme et à moi, un objet de consolation et un de douleur. La moitié qui la portait, la pauvre infortunée, et qui paraissait chargée du poids le plus léger, mais non pas de la plus légère douleur, fut poussée avec plus de vitesse devant les vents : et ils furent pris tous trois à notre vue par des pêcheurs de Corinthe, autant que nous en pûmes juger : à la fin, un autre navire s'était emparé de nous; les gens de l'équipage, venant à connaître ceux que le sort les destinait à sauver, accueillirent avec bienveillance leurs hôtes naufragés : et ils seraient parvenus à enlever aux pêcheurs leur proie, si leur vaisseau n'avait pas été mauvais voilier; ils furent donc obligés de diriger leur route vers leur patrie. — Vous avez entendu quelle aventure m'a séparé de mon bonheur; et toutes mes infortunes n'ont prolongé ma vie que pour me faire répéter les tristes récits de mes douleurs.

LE DUC.

Au nom des infortunés sur lesquels tu t'affliges, accorde-moi la faveur de me dire en détail ce qui vous est arrivé à eux et à toi, jusqu'à ce jour.

ÆGÉON.

Mon plus jeune fils, et l'aîné dans ma tendresse, parvenu à l'âge de dix-huit ans, s'est montré em-

pressé de faire la recherche de son frère : et il m'a prié, avec importunité, de permettre que son jeune esclave (car les deux enfans avaient partagé le même sort : et celui-ci, séparé de son frère, en avait conservé le nom) pût l'accompagner dans cette recherche. Pour tenter de retrouver un des objets de ma tendresse, je hasardai de perdre l'autre. J'ai parcouru pendant cinq étés les extrémités les plus reculées de la Grèce, errant jusque près des côtes de l'Asie; et revenant vers ma patrie, je suis abordé à Éphèse, sans espoir de les trouver, mais ne pouvant laisser sans la parcourir ni cette ville, ni toute autre, où habitent des hommes. C'est ici enfin que doit se terminer l'histoire de ma vie : et je m'estimerais heureux de ma mort, si toutes mes fatigues avaient pu m'apprendre du moins que mes enfans vivent.

LE DUC.

Infortuné Ægéon, que les destins ont marqué pour éprouver le comble du malheur, crois-moi, si je le pouvais sans violer nos lois, sans offenser ma couronne, mon serment et ma dignité, que les princes ne peuvent, quand ils le voudraient, compromettre ni annuler, mon âme attendrie plaiderait ta cause. Mais, quoique tu sois dévoué à la mort, et que ta sentence prononcée ne puisse se révoquer qu'à la honte de notre honneur, cependant je te favoriserai de toute l'étendue de mon pouvoir. Ainsi, marchand, je t'accorderai ce jour pour chercher ton salut dans un secours bienfaisant : emploie tous les amis que tu peux avoir dans Éphèse; implore, prie, emprunte, pour former la

somme, et vis; sinon ta mort est inévitable. — Geôlier, prends-le sous ta garde.

(Le duc sort avec sa suite.)

LE GEOLIER.

Oui, seigneur.

ÆGÉON.

Ægéon se retire sans espoir et sans secours; et sa mort ne sera différée que jusqu'au lendemain.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Place publique.

ANTIPHOLUS et DROMIO de Syracuse, un MARCHAND.

LE MARCHAND.

Ayez donc soin de répandre que vous êtes d'Épidaure, si vous ne voulez pas voir tous vos biens confisqués. Ce jour même, un marchand de Syracuse vient d'être arrêté, pour avoir abordé en ces lieux, et, n'étant pas en état de racheter sa vie, il doit périr, d'après les statuts de la ville, avant que le soleil fatigué de sa course se couche à l'occident. — Voilà votre argent, que j'avais en dépôt.

ANTIPHOLUS, à Dromio.

Va le porter au Centaure, où nous sommes logés, Dromio, et tu attendras là que j'aille t'y rejoindre. Dans une heure il sera temps de dîner : je vais dans cet intervalle jeter un coup d'œil sur les coutumes

de cette ville, parcourir les marchands, considérer les édifices : après quoi je retournerai prendre quelque repos dans mon hôtellerie : car je suis las et excédé de ce long voyage. Va-t'en.

DROMIO.

Plus d'un homme vous prendrait volontiers au mot, et s'en irait en effet, en ayant un si bon moyen de partir.

(Dromio sort.)

ANTIPHOLUS, au marchand.

C'est un valet de confiance, monsieur, qui souvent, lorsque je suis accablé par l'inquiétude et la mélancolie, égaie mon humeur par ses propos plaisans. — Allons, voulez-vous que nous nous promenions ensemble dans la ville, et venir ensuite à mon auberge dîner avec moi?

LE MARCHAND.

Je suis invité, monsieur, chez certains négocians, dont j'espère d'assez grands bénéfices. Je vous prie de m'excuser. — Mais bientôt, si vous voulez, sur les cinq heures, je vous rejoindrai à la place du marché, et de ce moment je vous tiendrai fidèle compagnie jusqu'à l'heure du coucher : mes affaires pour cet instant me forcent de me séparer de vous.

ANTIPHOLUS.

Adieu donc, jusqu'à tantôt. — Moi, je vais aller me perdre, et errer çà et là dans tous les quartiers, pour voir la ville.

LE MARCHAND.

Monsieur, je vous souhaite beaucoup de satisfaction.

(Le marchand sort.)

ANTIPHOLUS seul.

En me souhaitant la satisfaction, il me souhaite ce que je ne puis obtenir. Je suis dans le monde comme une goutte d'eau qui cherche dans l'Océan une autre goutte; et qui venant à tomber dans le vaste abîme pour y rejoindre sa compagne, se perd elle-même errante et inaperçue. C'est ainsi que moi, infortuné, pour trouver une mère et un frère, je me perds moi-même en les cherchant.

(Entre Dromio d'Éphèse.)

ANTIPHOLUS, apercevant Dromio.

Voici l'almanach de mes dates. — Comment? par quel hasard es-tu de retour si tôt?

DROMIO d'Éphèse.

De retour si tôt, dites-vous? au contraire, je ne viens que trop tard. Le chapon brûle, le cochon de lait tombe de la broche : l'horloge a déjà sonné douze heures : et ma maîtresse m'en a fait sonner une sur la joue, tant elle est enflammée de colère, parce que le dîner refroidit. Le dîner refroidit parce que vous n'arrivez point au logis ; vous n'arrivez point au logis, parce que vous n'avez point d'appétit; vous n'avez point d'appétit, parce que vous avez bien déjeûné : mais nous autres, qui savons jeûner et prier, nous faisons pénitence aujourd'hui de votre faute.

ANTIPHOLUS.

Contenez vos poumons, monsieur, et répondez à ceci : où avez-vous laissé l'argent que je vous ai remis ?

DROMIO.

Oh! — Quoi? les six sous que j'ai eus mercredi dernier, pour payer au sellier la croupière de ma maîtresse? — Eh! monsieur, c'est le sellier qui l'a eu cet argent; je ne l'ai pas gardé.

ANTIPHOLUS.

Je ne suis pas en ce moment d'humeur de plaisanter : dis-moi, et sans tergiverser, où est l'argent? Nous sommes étrangers ici; comment oses-tu te fier à d'autres qu'à toi, pour garder une si grosse somme?

DROMIO.

Je vous en prie, monsieur, remettez votre plaisanterie au temps où vous serez assis à table pour dîner : j'accours en poste vous chercher de la part de ma maîtresse : si je retourne sans vous, je serai un vrai poteau de boutique [2] : car elle m'écrira votre faute sur le visage. — Il me semble que votre estomac devrait, comme le mien, vous tenir lieu d'horloge, et vous rappeler au logis, sans autre messager.

ANTIPHOLUS.

Allons, allons, Dromio, tes plaisanteries sont hors de raison. Garde-les pour une heure plus gaie que celle-ci : encore une fois, où est l'or que j'ai confié à ta garde?

DROMIO.

A moi, monsieur? hé mais! vous ne m'avez point donné d'or.

ANTIPHOLUS.

Mais, monsieur le coquin, aurez-vous bientôt

cessé vos folies, et me direz-vous ce que vous avez fait de ce dont je vous ai chargé?

DROMIO.

Tout ce dont je suis chargé, monsieur, se borne à vous ramener du marché chez vous, au Phénix, pour dîner : ma maîtresse et sa sœur vous attendent.

ANTIPHOLUS.

Par mon baptême, veux-tu me répondre et me dire en quel lieu de sûreté tu as déposé mon argent, ou je vais briser ta tête folle, qui s'obstine au badinage, tandis que je ne suis pas d'humeur de l'entendre; où as-tu mis les mille *marcs*, que tu as reçus de moi?

DROMIO.

J'ai reçu de vous quelques *marques* (3) sur ma tête, quelques autres de ma maîtresse sur mes épaules; mais jamais mille marcs de vous deux. — Et si je les rendais en ce moment à votre seigneurie, peut-être que vous ne les porteriez pas patiemment.

ANTIPHOLUS.

Les marcs de ta maîtresse! et quelle maîtresse as-tu, esclave?

DROMIO.

La femme de votre seigneurie, ma maîtresse, qui est au Phénix; celle qui jeûne jusqu'à ce que vous veniez dîner; celle qui vous prie de partir sur-le-champ pour venir dîner.

ANTIPHOLUS.

Comment! tu veux ainsi me railler en face, après

que je te l'ai expressément défendu?... Tiens, reçois ceci, monsieur le coquin.

DROMIO.

Hé! que prétendez-vous donc, monsieur? Au nom de Dieu, contenez vos mains; ou, si vous ne le voulez pas, moi, je vais avoir recours à mes jambes.

(Dromio s'enfuit.)

ANTIPHOLUS.

Sur ma vie, par quelque tour, quelque fourberie, ce coquin se sera laissé escamoter tout mon argent. On dit que cette ville est remplie (4) de fripons, d'escamoteurs déliés, qui abusent les yeux; de sorciers travaillant dans l'ombre, qui changent l'esprit; de sorcières assassines de l'âme, qui dénaturent le corps; de trompeurs déguisés, de charlatans babillards, et de mille autres crimes autorisés. Si cela est ainsi, je n'en partirai que plus tôt. Je vais aller à mon auberge du Centaure, pour chercher cet esclave: je crains bien que mon argent ne soit pas en sûreté.

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Place publique.

ADRIANA et LUCIANA entrent.

ADRIANA.

Ni mon mari, ni l'esclave que j'avais chargé de ramener promptement son maître, ne reviennent. Sûrement, Luciana, il est deux heures.

LUCIANA.

Peut-être que quelque commerçant l'aura invité, et il sera allé du marché dîner quelque part ailleurs. Chère sœur, dînons, et ne vous mettez jamais dans ces impatiences. Les hommes sont maîtres de leur liberté. Il n'y a que le temps qui soit leur maître; et, quand ils voient le temps, ils s'en vont ou ils viennent. Ainsi, prenez patience, ma chère sœur.

ADRIANA.

Hé! pourquoi leur liberté serait-elle plus étendue que la nôtre?

LUCIANA.

Parce que leurs affaires sont toujours hors du logis.

ADRIANA.

Et voyez, lorsque je veux en faire autant que lui, il le prend mal.

LUCIANA.

Oh! sachez qu'il est la bride de votre volonté.

ADRIANA.

Il n'y a que des ânes qui se laissent brider ainsi.

LUCIANA.

Une liberté récalcitrante est fouettée par le malheur. — Il n'est rien sous l'œil des cieux, sur la terre, dans la mer et dans le firmament, qui n'ait ses bornes et son frein. — Les animaux, les poissons, et les oiseaux ailés sont soumis à leurs mâles et sujets à leur autorité; les hommes, plus près de la divinité, et rois de tout ce qui respire, souverains du vaste monde et de l'humide empire des mers, doués d'intelligence et d'une âme immortelle, d'un rang bien au-dessus des poissons et des oiseaux, sont les maîtres de leurs femmes et leurs seigneurs : ainsi, soumettez donc votre volonté à leur convenance.

ADRIANA.

C'est cette servitude qui vous empêche de vous marier?

LUCIANA.

Non pas cela, mais les embarras du lit conjugal.

ADRIANA.

Mais, si vous étiez mariée, il vous faudrait supporter la dépendance.

LUCIANA.

Avant que j'apprenne à aimer je veux m'exercer à obéir.

ADRIANA.

Et si votre mari allait faire quelque incartade ailleurs?

LUCIANA.

Jusqu'à ce qu'il fût revenu à moi je prendrais patience.

ADRIANA.

Tant que la patience n'est pas émue, ce n'est pas merveille si elle reste calme. Il est aisé d'être doux quand rien ne contrarie. Une âme est-elle malheureuse, écrasée sous l'adversité, nous lui conseillons d'être tranquille, quand nous l'entendons gémir. Mais si nous étions chargés du même fardeau de douleur, nous nous plaindrions nous-mêmes tout autant, ou plus encore. Vous, qui n'avez point de mari qui vous chagrine, vous prétendez me consoler en me recommandant une patience qui ne donne aucun secours; mais si vous vivez assez pour subir ma destinée, cette idiote patience sera bientôt abandonnée par vous.

LUCIANA.

Allons, je veux me marier un jour, ne fût-ce que pour en essayer. — Mais voilà votre esclave qui revient; votre mari n'est pas loin.

(Entre Dromio d'Éphèse.)

ADRIANA.

Eh bien! ton maître tardif est-il à la main [5]?

DROMIO.

Non, il est à deux mains avec moi. C'est ce que peuvent attester mes deux oreilles.

ADRIANA.

Dis-nous, lui as-tu parlé; sais-tu son intention?

DROMIO.

Oui, oui; il a expliqué son intention sur mon oreille. Maudite soit la main; j'ai eu peine à la comprendre!

ADRIANA.

A-t-il donc parlé d'une manière si équivoque, que tu n'aies pu sentir sa pensée?

DROMIO.

Oh! il a parlé si clair, que je n'ai senti que trop bien ses coups; et malgré cela si confusément, que je les ai à peine *compris* (6).

ADRIANA.

Mais, dis-moi, je te prie, est-il en chemin pour revenir au logis? Il paraît vraiment qu'il est fort soigneux de plaire à sa femme!

DROMIO.

Tenez, ma maîtresse, mon maître est sûrement de l'ordre du croissant.

ADRIANA.

Coquin! de l'ordre du croissant!

DROMIO.

Je ne veux pas dire qu'il est cocu; mais, certes, il est tout-à-fait lunatique (7). — Quand je l'ai pressé de venir dîner, il m'a redemandé mille marcs d'or.

il est temps de dîner, lui ai-je dit : *Mon or!* a-t-il répondu. — Vos viandes brûlent. — *Mon or!* a-t-il dit. — Allez-vous venir? — *Mon or! où sont les mille marcs que je t'ai donnés, scélérat?* — Le cochon de lait, lui dis-je, est tout brûlé. — *Mon or!* dit-il. — *Ma maîtresse,* monsieur... — *Qu'elle aille se pendre, ta maîtresse! je ne connais point ta maîtresse! au diable ta maîtresse!*

LUCIANA.

Qui a dit cela?

DROMIO.

C'est mon maître qui l'a dit. Je ne connais, dit-il, ni maison, ni femme, ni maîtresse. — En sorte que, grâces à lui, je vous rapporte sur mes épaules le message dont ma langue devait naturellement être chargée; car, pour conclure, il m'a battu sur la place.

ADRIANA.

Allons, retourne sur-le-champ vers lui, misérable, et ramène-le au logis.

DROMIO.

Oui, retourne vers lui, pour te faire renvoyer encore au logis avec des coups! Au nom de Dieu envoyez-y quelqu'autre messager.

ADRIANA.

Veux-tu retourner, coquin? ou je vais te fendre la tête en quatre.

DROMIO.

Et lui bénira cette croix (8) avec d'autres coups; entre vous deux j'aurai une tête bien sainte.

ADRIANA.

Pars, dis-je, esclave babillard; ramène ton maître à la maison.

DROMIO.

Suis-je aussi rond avec vous que vous l'êtes avec moi, pour que vous me repoussiez comme une balle de paume? Vous me repoussez vers lui et lui me repoussera de nouveau vers vous. Si je continue longtemps ce service, vous ferez bien de me couvrir en cuir (9).

(Il sort.)

LUCIANA.

Fi! comme la colère altère vos traits!

ADRIANA.

Il faut donc qu'il gratifie de sa compagnie ses favorites, tandis que moi je languis au logis après un sourire. Le temps importun a-t-il flétri la beauté séduisante de mon pauvre visage? C'est lui qui a causé ce ravage. Ma conversation est-elle ennuyeuse, mon esprit est-il devenu aride? Si je n'ai plus une conversation vive et piquante, c'est sa dureté qui l'a émoussée, sa dureté qui est pire que celle du marbre. Est-ce la brillante parure de mes rivales qui attire ses affections? Ce n'est pas ma faute : il est le maître qui dispose de ma dot. Quels ravages ai-je soufferts dans ma personne dont il ne soit pas l'auteur et la cause? Oui, c'est lui seul qui a changé et altéré mes traits. — Un seul rayon de ses yeux rians ranimerait bientôt ma beauté et en réparerait les ruines. Mais, cerf indomptable, il franchit les palissades et va chercher pâture loin de ses foyers. Pauvre infortunée, je ne suis plus pour lui qu'une vieille surannée.

LUCIANA.

Jalousie qui se déchire elle-même! Fi donc, chassez-la de votre cœur.

ADRIANA.

Des folles insensibles peuvent seules souffrir en silence de pareils torts. Je sais que ses yeux portent ailleurs leur hommage; autrement, quelle cause l'empêcherait d'être ici? Ma sœur, il m'a promis une chaîne. — Plût à Dieu que ce fût la seule chose qu'il me refusât! il ne déserterait pas alors sa couche légitime. Je vois que le bijou le mieux émaillé perd à la fin son lustre; que si l'or résiste longtemps au frottement, à la fin il s'use sous le toucher; de même, il n'est point d'homme, ayant un nom, que la fausseté et la corruption ne déshonorent à la longue. Ma beauté n'a plus de charme à ses yeux, j'userai dans les larmes ce qui m'en reste, et je mourrai dans les pleurs.

LUCIANA.

Dieux! que d'amantes insensées se dévouent à la jalousie furieuse!

SCÈNE II.

Place publique.

Entre ANTIPHOLUS de Syracuse.

ANTIPHOLUS.

L'or que j'ai remis à Dromio, est déposé en sûreté dans l'hôtellerie du Centaure, et mon esclave soigneux est allé errer dans la ville à la quête de son

maître... D'après mon calcul, et le rapport de l'hôte, je n'ai pu parler à Dromio depuis que je l'ai envoyé du marché... Mais, le voilà qui vient. (*Entre Dromio de Syracuse.*) Hé bien, monsieur, qu'en dites-vous maintenant? Avez-vous perdu votre belle humeur? Si vous aimez les coups, vous n'avez qu'à recommencer votre badinage avec moi. Vous ne connaissiez pas le Centaure? vous n'aviez pas reçu d'argent? votre maîtresse vous avait envoyé me chercher pour dîner? mon logement était au Phénix? — Aviez-vous donc perdu la raison pour me faire des réponses si extravagantes?

DROMIO.

Quelles réponses, monsieur, s'il vous plaît? Quand est-ce que je vous ai parlé sur ce ton?

ANTIPHOLUS.

Eh! il n'y a qu'un moment, à cette place même; il n'y a pas une demi-heure.

DROMIO.

Je ne vous ai pas revu depuis que vous m'avez envoyé de cette place au Centaure, avec la somme que vous m'aviez confiée.

ANTIPHOLUS.

Comment, coquin, tu m'as nié avoir reçu ce dépôt, et tu m'as parlé de je ne sais quelle maîtresse, de je ne sais quel dîner, et autres propos extravagans qui me déplaisaient fort, comme tu l'as senti, j'espère.

DROMIO.

Je suis fort aise de vous voir dans cette veine de

bonne humeur : mais où tend cette plaisanterie ? Je vous en prie, mon maître, expliquez-vous.

ANTIPHOLUS.

Quoi ! veux-tu me railler encore, et me braver en face ? penses-tu que je plaisante ? Tiens, reçois ce coup, et cet autre encore !

(Il le frappe.)

DROMIO.

Arrêtez, monsieur, au nom de Dieu ! votre badinage devient un jeu sérieux. Quelle est votre raison pour me frapper ainsi ?

ANTIPHOLUS.

Parce que je te prends quelquefois pour mon bouffon, et que je cause familièrement avec toi, ton insolence se moquera de mon affection, et interrompra sans façon mes heures sérieuses ! Quand le soleil brille, que les moucherons folâtrent ; mais dès qu'il cache ses rayons, qu'ils se glissent dans les crevasses des murs. Quand tu voudras plaisanter avec moi, étudie mon visage, et conforme ta conduite à ma physionomie, ou bien je te ferai entrer à force de coups cette méthode dans la tête.

DROMIO.

Dans mon fort [10], dites-vous ? Si vous cessez votre batterie, je préfère que ce soit une tête ; mais si vous faites durer long-temps ces coups, il faudra me procurer un fort pour ma tête, et la mettre à l'abri, sans quoi il me faudra chercher mon esprit dans mes épaules. — Mais, de grâce, monsieur, pourquoi me battez-vous ?

ANTIPHOLUS.

Ne le sais-tu pas ?

DROMIO.

Je ne sais rien, monsieur, si ce n'est que je suis battu.

ANTIPHOLUS.

Te dirai-je pour quelle raison ?

DROMIO.

Oui, monsieur, et pourquoi? Car on dit que toute chose a son pourquoi.

ANTIPHOLUS.

D'abord, pour avoir osé me railler ; et pourquoi encore? — Pour venir me railler une seconde fois.

DROMIO.

A-t-on jamais battu un homme si mal à propos, quand dans le pourquoi il n'y a ni rime ni raison ? — Allons, monsieur, je vous rends grâces.

ANTIPHOLUS.

Tu me remercies, mon ami; et pourquoi?

DROMIO.

Eh mais, monsieur, pour quelque chose que vous m'avez donné pour rien.

ANTIPHOLUS.

Je t'en ferai bientôt ma réparation, en te donnant rien pour quelque chose. — Mais, dis-moi, est-ce l'heure de dîner ?

DROMIO.

Non, monsieur ; je crois que le dîner manque de ce que j'ai....

ANTIPHOLUS.

Voyons, qu'est-ce?...

DROMIO.

D'être arrosé [11].

ANTIPHOLUS.

Eh bien, il sera sec.

DROMIO.

Si cela est, je vous prie de n'y pas goûter.

ANTIPHOLUS.

Et la raison?

DROMIO.

De peur qu'il ne vous mette en colère, et ne me vaille une autre volée toute sèche [12].

ANTIPHOLUS.

Allons, apprends à plaisanter à propos; il est un temps pour toute chose.

DROMIO.

J'aurais nié cela, avant que vous fussiez devenu si colère.

ANTIPHOLUS.

D'après quelle règle?

DROMIO.

Diable, monsieur! d'après une règle aussi claire que la tête du vieux père le Temps chauve lui-même.

ANTIPHOLUS.

Voyons-la.

DROMIO.

Il n'y a point de temps pour recouvrer ses cheveux, quand l'homme devient naturellement chauve.

ANTIPHOLUS.

Ne peut-il pas les recouvrer par *amende et recouvrement*?

DROMIO.

Oui, en payant une amende pour porter perruque, et en recouvrant les cheveux qu'a perdus un autre homme.

ANTIPHOLUS.

Pourquoi le temps est-il si pauvre en cheveux, lui qui est si riche en matières excrémentitielles?

DROMIO.

Parce que c'est un don qu'il prodigue aux animaux; et ce qu'il ôte aux hommes en cheveux il le leur rend en esprit.

ANTIPHOLUS.

Comment! mais il y a plus d'un homme qui a plus de cheveux que d'esprit!

DROMIO.

Aucun de ces hommes-là qui n'ait l'esprit de perdre les cheveux.

ANTIPHOLUS.

Quoi donc! tu as dit tout à l'heure que les hommes dont les cheveux sont abondans sont de bonnes gens sans esprit.

DROMIO.

Plus un homme est simple, plus tôt ses cheveux sont tombés. Toutefois il les perd avec une sorte de gaieté.

ANTIPHOLUS.

Pour quelle raison?

DROMIO.

Pour deux raisons, et deux bonnes.

ANTIPHOLUS.

Non, ne dis pas *bonnes*, je t'en prie.

DROMIO.

Alors, pour deux raisons sûres.

ANTIPHOLUS.

Non, ne te sers pas du mot *sûres* dans une chose fausse.

DROMIO.

Allons, pour certaines raisons.

ANTIPHOLUS.

Nomme-les.

DROMIO.

L'une pour épargner l'argent que lui coûterait sa frisure; l'autre, afin qu'à dîner ses cheveux ne tombent pas dans sa soupe.

ANTIPHOLUS.

Tu cherches à prouver, n'est-ce pas, qu'il n'y a de temps pour aucune chose?

DROMIO.

Mal-peste! Et ne l'ai-je pas fait, monsieur? et surtout n'ai-je pas prouvé qu'il n'y a pas de temps pour recouvrer les cheveux qu'on a perdus par les lois de la nature?

ANTIPHOLUS.

Mais tu n'as pas donné une raison solide, pour prouver qu'il n'y a aucun temps pour les recouvrer.

DROMIO.

Je vais y remédier. Le temps lui-même est chauve;

ainsi donc, jusqu'à la fin du monde, il aura un cortége d'hommes chauves.

ANTIPHOLUS.

Je savais que tu donnerais une conclusion chauve. Mais, doucement, qui nous fait signe là-bas?

(Entrent Adriana, Luciana.)

ADRIANA.

Oui, oui, Antipholus; prends un air effaré et mécontent : tu réserves tes doux regards pour quelqu'autre maîtresse : je ne suis plus ton Adriana, ton épouse. Il fut un temps, où de toi-même, tu faisais serment qu'il n'était point de musique agréable à ton oreille, que le son de ma voix; point d'objet charmant à tes yeux, que mes tendres regards; point de toucher flatteur pour ta main, que lorsqu'elle touchait la mienne; point de mets délicieux qui te plût, que ceux que je te servais à table. Comment arrive-t-il aujourd'hui, mon époux, oh! comment arrive-t-il que tu sois si étrangement aliéné de toi-même? Oui, je dis, aliéné de toi-même, l'étant de moi; qui étant incorporée avec toi, inséparable de toi, suis plus que toute autre, portion de toi-même. Ah! ne te sépare pas violemment de moi : car sois sûr, mon bien-aimé, qu'il te serait aussi aisé de laisser tomber une goutte d'eau dans l'Océan, et de la repuiser pure et sans mélange, sans addition ni diminution quelconque, qu'il te l'est de te séparer de moi, sans m'entraîner aussi. Oh! combien ton cœur serait blessé au vif, si tu entendais seulement dire, que je suis infidèle, et que ce corps, qui t'est consacré, est souillé par

une grossière volupté! Ne me cracherais-tu pas au visage, ne m'accablerais-tu pas de ton dédain, ne jetterais-tu pas le nom de mari à ma face; ne déchirerais-tu pas mon front de courtisane; n'arracherais-tu pas l'anneau nuptial à ma main perfide, et ne le briserais-tu pas, avec le serment du divorce? Je sais que tu le peux : hé bien, fais-le donc dès ce moment.... Je suis couverte d'une tache adultère : mon sang est souillé du crime de l'impudicité : car si nous ne formons qu'un seul et même être, et que tu sois infidèle, je reçois le poison mêlé dans tes veines, et je suis prostituée par ta contagion. — Sois fidèle à ta couche légitime, alors je vis lavée de ma souillure, et toi de ton déshonneur.

ANTIPHOLUS.

Est-ce à moi que ce discours s'adresse, belle dame? Je ne vous connais pas. Il n'y a pas deux heures que je suis dans Éphèse, aussi étranger à votre ville qu'à vos réponses; et j'ai beau employer tout mon esprit pour étudier chacune de vos paroles, je ne puis comprendre un seul mot de ce que vous me dites.

LUCIANA.

Fi, mon frère; comme le monde est changé pour vous! Quand donc avez-vous jamais traité ainsi ma sœur? Elle vous a envoyé chercher par Dromio pour dîner.

ANTIPHOLUS.

Par Dromio?

DROMIO.

Par moi?

ADRIANA.

Par toi. Et voici la réponse que tu m'as rapportée, qu'il t'avait souffleté, et renié, en te battant, ma maison pour la sienne, et moi pour sa femme.

ANTIPHOLUS, à Dromio.

Avez-vous parlé à cette dame? Quel est donc le nœud et le but de cette intrigue?

DROMIO.

Moi, monsieur! je ne l'ai jamais vue qu'en ce moment.

ANTIPHOLUS.

Coquin, tu mens : car tu m'as rendu sur la place les propres paroles qu'elle vient de répéter.

DROMIO.

Jamais je ne lui ai parlé de ma vie.

ANTIPHOLUS.

Comment se fait-il donc qu'elle nous appelle ainsi par nos noms; à moins que ce ne soit par inspiration?

ADRIANA.

Qu'il sied mal à votre gravité de feindre si grossièrement, de concert avec votre esclave, et de l'exciter à me contrarier dans mon chagrin? Je veux bien que vous ayez le droit de me négliger; mais n'aggravez pas cet outrage par le mépris. — Allons, je vais m'attacher à ton bras : tu es l'ormeau, mon cher époux, et moi je suis la vigne (13), dont la faiblesse mariée à ta force partage ta vigueur : si quelque objet parvient à te détacher de moi, ce ne peut être qu'une vile plante, un lierre

qui usurpe ma place, ou une mousse inutile, qui, faute d'être élaguée, pénètre dans ta séve, l'infecte et vit aux dépens de ton honneur.

ANTIPHOLUS.

C'est à moi qu'elle parle! je suis ému de ses plaintes! Quoi! aurais-je donc été marié en songe? ou suis-je endormi en ce moment, et m'imaginé-je entendre tout ceci? Quelle erreur trompe nos oreilles et nos yeux? — Jusqu'à ce que je sois éclairci de cette incertitude, je veux entretenir l'erreur qui m'est offerte.

LUCIANA.

Dromio, va dire aux domestiques de servir le dîner.

DROMIO.

O mon chapelet! Je me signe comme un pécheur. C'est ici le pays des fées. O malice des malices! Nous parlons à des fantômes, à des hiboux, à des esprits fantasques. Si nous ne leur obéissons pas, voici ce qui en arrivera : ils nous suceront l'haleine et nous pinceront jusqu'à nous rendre bleus et noirs.

LUCIANA.

Que murmures-tu là avec toi-même, au lieu de répondre, Dromio, frelon, limaçon, fainéant et sot que tu es?

DROMIO.

Je suis métamorphosé, mon maître. Ne le suis-je pas?

ANTIPHOLUS.

Je crois que tu l'es, dans ton âme, et je le suis aussi.

DROMIO.

Ma foi, mon maître, âme et corps tout est transformé.

ANTIPHOLUS.

Tu conserves ta forme première.

DROMIO.

Non ; je suis changé en singe.

LUCIANA.

Si tu es changé en quelque chose, c'est en âne.

DROMIO.

Cela est vrai : elle me mène par le licou, et j'aspire à paître le gazon. — Oui vraiment je suis un âne ; autrement pourrait-il se faire que je ne la connusse pas aussi bien qu'elle me connaît?

ADRIANA.

Allons, allons, je ne veux plus être si folle que de me mettre le doigt dans l'œil et de pleurer, tandis que le valet et le maître se moquent de mes maux en riant. — Allons, monsieur, venez dîner : Dromio, songe à garder la porte. — Mon mari, je dînerai aujourd'hui tête à tête avec vous, et je vous forcerai à faire la confession de tous vos tours. — Toi, drôle, si quelqu'un vient demander ton maître, dis qu'il dîne dehors, et ne laisse entrer âme qui vive. — Allons, venez, ma sœur. — Dromio, fais ton devoir en bon portier.

ANTIPHOLUS.

Suis-je sur la terre, ou dans le ciel, ou dans l'enfer? Suis-je endormi ou éveillé? Fou ou dans mon

bon sens ? Connu d'elles, et déguisé pour moi-même ? — Allons, je dirai comme elles, je le soutiendrai avec persévérance, et me laisserai aller à l'aventure dans ce brouillard.

DROMIO.

Mon maître, ferai-je le portier à la porte ?

ANTIPHOLUS.

Oui, ne laisse entrer personne, si tu ne veux que je te brise les os.

LUCIANA.

Allons, venez, Antipholus. Hâtons-nous : nous dînons trop tard.

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

On voit la rue qui passe devant la maison d'Antipholus d'Éphèse.

ANTIPHOLUS d'Éphèse, DROMIO d'Éphèse, ANGELO et BALTASAR.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Honnête seigneur Angelo, il faut que vous nous excusiez tous : ma femme est de mauvaise humeur, quand je ne me rends pas aux heures. Dites que je me suis amusé dans votre boutique à voir travailler sa chaîne, et que demain vous viendrez l'apporter à la maison. — Mais voici un maraud qui a voulu me soutenir en face qu'il m'a joint dans le marché, et que je l'ai battu, et que je l'ai chargé de mille marcs en or, et que j'ai renié ma maison et ma femme. — Ivrogne que tu es, que voulais-tu dire par-là ?

DROMIO d'Éphèse.

Vous direz ce que voudrez, monsieur; mais je sais ce que je sais. Si ma peau était un parchemin et vos coups de l'encre, votre propre écriture attesterait ce que je pense.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Moi, je pense que tu es un âne.

DROMIO.

Peste ! il y paraît aux mauvais traitemens que j'essuie et aux coups que je porte. Si j'étais un âne, à un coup de pied j'aurais répondu par une ruade, et à ce compte vous vous tiendriez à l'abri de mes talons, et vous prendriez garde à l'âne.

ANTIPHOLUS.

Vous êtes triste, seigneur Baltasar. Priez Dieu que notre bonne chère réponde à ma bonne volonté et au bon accueil que vous recevrez ici.

BALTASAR.

Je fais peu de cas de bonne chère, monsieur, et beaucoup de votre gracieux accueil.

ANTIPHOLUS.

Oh ! seigneur Baltasar, viande ou poisson, une table pleine de bon accueil vaut à peine un bon plat.

BALTASAR.

La bonne chère est commune, monsieur; on la trouve chez tous les rustres.

ANTIPHOLUS.

Et un bon accueil l'est encore plus; car, enfin, ce ne sont là que des mots.

BALTASAR.

Petite chère et bon accueil font un joyeux festin.

ANTIPHOLUS.

Oui, pour un hôte avare et un convive encore

plus ladre. Mais, quoique mes provisions soient minces, daignez les accepter de bonne grâce : vous pouvez trouver meilleure chère, mais non pas un dîner offert de meilleur cœur. — Mais, doucement; ma porte est fermée. (*A Dromio.*) Va dire qu'on nous ouvre.

DROMIO appelant.

Holà, Madelaine, Brigite, Marianne, Cécile, Gillette, Jenny.

DROMIO de Syracuse, en dedans.

Momon[14], cheval de moulin, chapon, faquin, idiot, fou, ou sors de la porte, ou assieds-toi sur le seuil. Veux-tu évoquer des catins, que tu appelles tant de filles à la fois, quand une suffit et est encore trop? Allons, sors de la porte.

DROMIO d'Éphèse.

Quel bélître a-t-on fait notre portier? — Mon maître attend dans la rue.

DROMIO de Syracuse.

Qu'il retourne là d'où il vient, de peur qu'il ne se refroidisse les pieds.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Qui donc te parle en dedans de la maison?—Holà, ouvrez la porte.

DROMIO de Syracuse.

Fort bien, monsieur; je vous dirai quand je pourrai vous ouvrir, et vous, vous me direz pourquoi je dois le faire.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Pourquoi? pour me faire dîner; je n'ai pas dîné aujourd'hui.

DROMIO de Syracuse.

Et vous ne dînerez pas du tout ici aujourd'hui : revenez quand vous pourrez.

ANTIPHOLUS.

Qui es-tu donc pour me fermer la porte de ma maison ?

DROMIO de Syracuse.

Je suis portier pour le moment, monsieur, et mon nom est Dromio.

DROMIO d'Éphèse.

Ah ! fripon, tu m'as volé à la fois mon nom et mon emploi. L'un ne m'a jamais procuré de crédit : et l'autre m'a attiré beaucoup de reproches. Si tu avais été Dromio aujourd'hui, et que tu eusses été à ma place, tu aurais volontiers changé ta face pour un nom, ou ton nom pour celui d'un âne.

LUCE, de l'intérieur de la maison.

Quel est donc ce vacarme que j'entends là ? Dromio, qui sont ces gens qui sont à la porte ?

DROMIO d'Éphèse.

Fais donc entrer mon maître, Luce.

LUCE.

Non, certes : il vient trop tard ; tu peux le dire à ton maître.

DROMIO d'Éphèse.

O seigneur ! il faut que je rie. — A vous le proverbe. — Dois-je placer mon bâton [15] ?

LUCE.

En voici un autre ; c'est-à-dire, — quand ? pouvez-vous le dire ?

DROMIO de Syracuse.

Si ton nom est Luce, Luce, tu lui as bien répondu.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Entendez-vous, mignonne : vous nous laisserez entrer, j'espère?

LUCE.

Je croyais vous avoir demandé...

DROMIO de Syracuse.

Et vous m'avez dit non.

DROMIO d'Éphèse.

Allons, c'est bien, bien frappé; coup pour coup.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Allons, drôlesse, laisse-moi entrer.

LUCE.

Pourriez-vous dire au nom de qui?

DROMIO d'Éphèse.

Mon maître, frappez, frappez fort.

LUCE.

Qu'il frappe, jusqu'à ce que sa main s'en sente.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Vous pleurerez de ce tour, mignonne, si je jette la porte à bas.

LUCE.

Où en veut-on venir avec tout ce bruit, lorsqu'il y a des menotes dans la ville?

ADRIANA, de l'intérieur de la maison.

Qui donc fait tout ce vacarme à la porte?

DROMIO de Syracuse.

Sur ma parole, la tranquillité de votre ville est troublée par quelques jeunes libertins.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Êtes-vous là, ma femme? Vous auriez pu venir un peu plutôt.

ADRIANA.

Votre femme, monsieur le coquin?—Allons; partez, sortez de la porte.

DROMIO d'Éphèse.

Si vous étiez venu malade, monsieur, ce *coquin*-là ne s'en irait pas bien portant.

ANGELO, à Antipholus d'Éphèse.

Il n'y a ici ni bonne chère, monsieur, ni bon accueil : nous souhaiterions volontiers l'un ou l'autre.

BALTASAR.

En voulant choisir entre les deux, nous n'aurons ni l'un ni l'autre.

DROMIO d'Éphèse, à Antipholus.

Ces messieurs sont à la porte, mon maître; dites-leur donc d'entrer.

ANTIPHOLUS.

Il y a quelque chose dans le vent qui nous empêchera d'entrer.

DROMIO d'Éphèse.

C'est ce que vous diriez, monsieur, si vos habits étaient légers. Votre cuisine est chaude là dedans; et vous restez ici exposé au froid. Il y aurait de quoi rendre un homme furieux comme un cerf en rut, d'être ainsi vendu et acheté.

ANTIPHOLUS.

Va me chercher quelque chose pour briser la port .

DROMIO de Syracuse.

Brisez quelque chose ici, et moi je vous briserai votre tête de fripon.

DROMIO d'Éphèse.

Un homme peut briser une parole avec vous, monsieur, une parole n'est que du vent, et il peut vous la briser en face; ce n'est pas la briser par derrière.

DROMIO de Syracuse.

Il paraît que tu as besoin de briser; allons, va-t'en d'ici, rustre.

DROMIO d'Éphèse.

Va-t'en d'ici, encore! c'est trop! Je t'en prie, laisse-moi entrer...

DROMIO de Syracuse.

Oui, quand les oiseaux n'auront plus de plumes, et les poissons plus de nageoires.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Allons, je veux entrer de force : va m'emprunter un levier.

DROMIO d'Éphèse.

Un levier sans plumes [16], monsieur, est-ce là ce que vous voulez dire; pour un poisson sans nageoires voilà un oiseau sans plumes; si un oiseau peut nous faire entrer, maraud, nous plumerons un corbeau ensemble.

ANTIPHOLUS.

Va vite me chercher un levier de fer.

BALTASAR.

Prenez patience, monsieur : oh! n'en venez pas à cette extrémité. Vous faites ici la guerre à votre réputation, et vous allez exposer à l'atteinte des soupçons, l'honneur pur de votre épouse. Encore un mot : — Votre longue expérience de sa sagesse, de sa chaste vertu, de plusieurs années de modestie, plaident en sa faveur, et vous commandent de supposer plutôt ici quelque raison qui vous est inconnue; n'en doutez pas, monsieur : si les portes se trouvent aujourd'hui fermées pour vous, elle aura quelque excuse légitime à vous donner : cédez à mes conseils : quittez ce lieu avec patience, et allons tous dîner ensemble à l'Hôtellerie du Tigre; sur le soir, revenez seul savoir la raison de cette conduite étrange. Si vous voulez entrer chez vous de force au beau milieu du jour, le vulgaire n'épargnera pas son commentaire là-dessus. Les suppositions du public seront une tache pour votre réputation jusqu'ici sans atteinte, et survivront encore sur votre tombeau quand vous ne serez plus. Car la médisance vit héréditairement et s'établit pour toujours dans le lieu dont elle a une fois pris possession.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Vous m'avez persuadé. Je vais me retirer tranquillement, et en dépit de la joie elle-même, je prétends être gai. — Je connais une femme d'un propos divertissant; jolie et spirituelle, un peu sauvage, et cependant aimable et douce aussi. — Nous dînerons là : ma femme m'a souvent fait la guerre, mais, je le proteste, sans sujet, pour cette

créature; nous irons dîner chez elle. — Retournez chez vous, et rapportez la chaîne. — Elle est finie à présent, j'en suis sûr. Apportez-la, je vous prie, au Porc-Épic, car c'est là où nous allons. Je veux faire présent de cette chaîne à ma belle hôtesse, uniquement pour piquer un peu ma femme : mon cher ami, faites diligence : puisque ma porte me refuse l'entrée et la liberté de m'égayer chez moi, j'irai frapper ailleurs, et nous verrons si l'on me rebutera de même.

ANGELO.

J'irai vous trouver à ce rendez-vous dans quelques heures d'ici.

ANTIPHOLUS.

Faites-le : cette plaisanterie me coûtera quelques frais.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

La maison d'Antipholus d'Éphèse.

LUCIANA paraît avec ANTIPHOLUS de Syracuse.

LUCIANA.

Eh ! serait-il possible que vous eussiez tout-à-fait mis en oubli les devoirs d'un mari? Quoi, Antipholus, la haine viendra, dès le printemps de votre amour, le détruire jusque dans la racine? L'amour, en commençant de bâtir, menacera déjà ruine? Si vous avez épousé ma sœur pour sa fortune, du moins, en considération de sa fortune, traitez-la avec plus d'égards et de douceur. Si vous aimez ail-

leurs, aimez en secret; masquez votre amour perfide de quelque aveugle bandeau, et que ma sœur ne lise pas votre infidélité dans vos yeux. Que votre langue ne soit pas elle-même le héraut de votre honte; un tendre regard, de douces paroles, conviennent à la déloyauté; parez le vice de la livrée de la vertu; prenez le maintien de l'innocence, quoique votre cœur soit coupable; apprenez au crime à conserver les apparences de la sainteté; soyez perfide en silence : qu'avez-vous besoin de révéler votre faute? Quel voleur est assez insensé pour se vanter de ses larcins? C'est une double injure de négliger votre lit et de vous trahir, comme l'écolier qui laisse lire dans ses regards qu'il a fait l'école buissonnière. Il est pour le vice une sorte de renommée bâtarde qu'il peut se ménager. Une action criminelle est aggravée par de mauvaises paroles. Hélas! pauvres femmes! Daignez au moins nous faire croire, à nous qui ne sommes que crédulité, que vous nous aimez. Si les autres ont le bras, montrez du moins la manche (17), nous sommes asservies à tous vos mouvemens, et vous nous faites mouvoir comme vous voulez. Allons, mon aimable frère, rentrez dans la maison; consolez ma sœur, rendez la joie à son cœur, appelez-la votre épouse. C'est un mensonge vertueux, que de manquer un peu de sincérité, quand la douce voix de la flatterie dompte la discorde.

ANTIPHOLUS de Syracuse.

Ma chère dame (car je ne sais pas de quel autre nom vous appeler; et j'ignore par quel prodige vous avez pu deviner le mien), vos lumières et vos

grâces n'offrent rien moins en vous, qu'une merveille du monde; vous êtes une créature divine : enseignez-moi, et ce que je dois penser, et ce que je dois dire. Manifestez à mon intelligence grossière, terrestre, étouffée sous les erreurs, faible, légère et superficielle, le sens de l'énigme cachée dans vos paroles obscures : pourquoi vous plaisez-vous à tourmenter la simplicité pure de mon âme, et à la voir errante dans des espaces inconnus? Êtes-vous un dieu? Voulez-vous me recréer de nouveau? Transformez-moi donc, et je céderai à votre puissance. Mais si je suis sûr de me connaître pour ce que je suis en effet, alors il est certain que votre sœur éplorée n'est point mon épouse, et je ne dois aucun hommage à sa couche. Je me sens de plus en plus entraîné invinciblement vers vous. Ah! ne m'attirez pas, belle et douce syrène, par vos chants séducteurs, pour me noyer dans le déluge de larmes que répand votre sœur : parlez, enchanteresse, parlez pour vous-même; et je vous adorerai avec délire : déployez sur l'onde argentée l'or de votre chevelure, et vous serez le lit où je me coucherai. Dans cette supposition brillante, je croirai que la mort est un bien pour celui qui a de tels moyens de mourir, que l'amour, cet être léger, se noie et s'enfonce sous l'eau.

LUCIANA.

Quoi, êtes-vous fou de me tenir ce discours?

ANTIPHOLUS.

Non, je ne suis point fou, mais je suis confondu, je ne sais comment.

LUCIANA.

Cette illusion vient de vos yeux.

ANTIPHOLUS.

C'est pour regarder de trop près vos rayons, brillant soleil.

LUCIANA.

Portez vos regards sur l'objet où ils doivent être fixés, et votre vue s'éclaircira.

ANTIPHOLUS.

Autant fermer les yeux, ma bien-aimée, que de les tenir ouverts sur la nuit.

LUCIANA.

Quoi! vous m'appelez votre bien-aimée? Donnez ce nom à ma sœur.

ANTIPHOLUS.

A la sœur de votre sœur.

LUCIANA.

Vous voulez dire ma sœur.

ANTIPHOLUS.

Non : c'est vous-même, vous la plus chère moitié de moi-même : l'œil pur de mon œil, le cœur de mon cœur; vous, mon aliment, ma fortune, et l'objet unique de mon tendre espoir; vous, mon ciel sur la terre, et tout le bien que j'implore du ciel.

LUCIANA.

Tout ce que vous dites là, ma sœur l'est pour vous, ou du moins le devrait être.

ANTIPHOLUS.

Prenez vous-même le nom de sœur, ma bien-

aimée, car c'est à vous que mes vœux s'adressent : c'est vous que je veux aimer, c'est avec vous que je veux passer ma vie. Vous n'avez point encore d'époux; et moi, je n'ai point encore d'épouse : daignez m'accorder votre main.

LUCIANA.

Oh! doucement, monsieur : arrêtez, je vous prie : je vais aller chercher ma sœur, pour lui demander son agrément.

(Luciana sort.)

(Entre Dromio de Syracuse.)

ANTIPHOLUS de Syracuse.

Hé bien, Dromio? Où cours-tu si vite?

DROMIO.

Me connaissez-vous, monsieur? Suis-je en effet Dromio? Suis-je votre valet, suis-je bien moi?

ANTIPHOLUS.

Tu es Dromio, mon valet; c'est bien toi-même.

DROMIO.

Je suis un âne, je suis le valet d'une femme, et avec tout cela, moi.

ANTIPHOLUS.

Comment, le valet d'une femme? Et comment, toi?

DROMIO.

Ma foi, monsieur, outre que je suis moi, j'appartiens encore à une femme; à une femme qui me revendique, qui me pourchasse, et qui veut m'avoir.

ANTIPHOLUS.

Quels droits fait-elle valoir sur toi?

DROMIO.

Eh! monsieur, le droit que vous réclameriez sur votre cheval ; elle prétend me posséder comme une bête de somme : non pas que, si j'étais une bête, elle voulût m'avoir : mais c'est elle, qui étant une créature fort bestiale, prétend avoir des droits sur moi.

ANTIPHOLUS.

Quelle est cette femme?

DROMIO.

Un corps fort respectable : oui, une femme dont un homme ne peut parler sans dire : *sauf votre respect*. Je n'ai qu'un assez maigre bonheur, en fait de compagne, et cependant c'est une pièce de mariage merveilleusement grasse.

ANTIPHOLUS.

Que veux-tu dire, par une pièce de mariage merveilleusement grasse?

DROMIO.

Hé! oui, monsieur : c'est la fille de cuisine, elle est toute grasse : et je ne sais trop à quelle sauce la mettre, à moins que d'en faire une lampe, et de me sauver d'elle à sa propre clarté. Je garantis que ses habits, et le suif dont ils sont pleins chaufferaient un hiver de Pologne : si elle vit jusqu'au jugement dernier, elle brûlera une semaine de plus que le monde.

ANTIPHOLUS.

Quelle est la couleur de son teint?

DROMIO.

Basanée comme le cuir de mon soulier : mais il n'y a rien d'aussi lavé, d'aussi net que son visage. Pourquoi cela? Parce qu'elle transpire tant de sueur, qu'un homme en aurait par-dessus les souliers.

ANTIPHOLUS.

C'est un défaut que l'eau peut corriger.

DROMIO.

Non, monsieur : cela est dans sa nature : le déluge de Noé n'en viendrait pas à bout.

ANTIPHOLUS.

Quel est son nom?

DROMIO.

Nell, monsieur; mais son nom est trois quarts (18), c'est-à-dire, une aune et trois quarts ne suffiraient pas pour la mesurer d'une hanche à l'autre.

ANTIPHOLUS.

Elle porte donc quelque largeur?

DROMIO.

Elle n'est pas plus longue de la tête aux pieds, que d'une hanche à l'autre. Elle est sphérique comme un globe : je pourrais étudier la géographie sur elle.

ANTIPHOLUS.

Dans quelle partie de son corps est située l'Irlande?

DROMIO.

Monsieur, elle est dans les fesses : je l'ai reconnue à la puanteur.

ANTIPHOLUS.

Où est l'Écosse?

DROMIO.

Je l'ai reconnue à l'aridité : elle est dans la paume de la main.

ANTIPHOLUS.

Et la France?

DROMIO.

Sur son front, armée et retournée, et faisant la guerre à ses cheveux (19).

ANTIPHOLUS.

Et l'Angleterre?

DROMIO.

J'ai cherché des monts de craie : mais je n'ai pu y reconnaître aucune blancheur : je conjecture, qu'elle pourrait être sur son menton, d'après le flux salé qui coulait entre elle et la France.

ANTIPHOLUS.

Et l'Espagne?

DROMIO.

Ma foi, je ne l'ai pas vue : mais je l'ai sentie, à la chaleur de l'haleine.

ANTIPHOLUS.

Où sont l'Amérique, les Indes?

DROMIO.

Oh, monsieur, sur son nez; qui est tout enrichi de rubis, d'escarboucles, de saphirs, tournant leur riche aspect vers la chaude haleine de l'Espagne, qui envoyait des flottes entières pour se charger à son nez.

ANTIPHOLUS.

Où étaient la Flandre, les Pays-Bas?

DROMIO.

Oh, monsieur; je n'ai pas été regarder si bas. — Bref, pour conclusion, cette souillon ou sorcière a réclamé ses droits sur moi, m'a appelé Dromio, a juré que j'étais fiancé avec elle, m'a dit les signes secrets que je porte sur mon corps, par exemple, la marque que j'ai sur l'épaule, le seing que j'ai au cou, le gros porreau que j'ai au bras gauche; enfin, tout, si bien que, confondu d'étonnement, je me suis enfui d'elle comme d'une sorcière. Et je crois que, si mon sein n'avait pas été rempli de foi, et mon cœur d'acier, elle m'aurait métamorphosé en roquet, et m'aurait fait tourner le tournebroche.

ANTIPHOLUS.

Va, pars sur-le-champ; cours sur le grand chemin : et si le vent souffle de quelque côté propre à nous éloigner du rivage, je ne veux pas rester cette nuit dans cette ville. Si tu trouves quelque barque qui mette à la voile, reviens au marché, où je me promènerai jusqu'à ce que tu m'y rejoignes. Si tout le monde nous connaît, et que nous ne connaissions personne, il est temps, à mon avis, de plier bagage et de partir.

DROMIO.

Avec la même ardeur qu'un homme fuirait un ours pour sauver sa vie, je fuis, moi, cette créature qui prétend devenir ma femme.

ANTIPHOLUS.

En vérité, il n'y a que des sorcières qui habitent ce pays, et en conséquence il est temps que je

déloge d'ici. Celle qui m'appelle son mari, mon cœur l'abhorre pour épouse ; mais, pour sa charmante sœur, les grâces ravissantes et souveraines dont elle est embellie, ses propos enchanteurs, cet air divin, m'ont rendu presque parjure à moi-même. Mais, pour ne pas me rendre coupable d'un outrage contre moi-même, je boucherai mes oreilles aux chants de la sirène.

(Entre Angelo.)

ANGELO.

Monsieur Antipholus ?

ANTIPHOLUS.

Oui, c'est là mon nom.

ANGELO.

Je le sais fort bien, monsieur. Tenez, voilà la chaîne. Je croyais vous trouver rendu au Porc-Épic : la chaîne n'était pas encore finie ; c'est ce qui m'a retardé si long-temps.

ANTIPHOLUS.

Que voulez-vous que je fasse de cette chaîne ?

ANGELO.

Ce qu'il vous plaira, monsieur ; je l'ai faite pour vous.

ANTIPHOLUS.

Faite pour moi, monsieur ! Je ne vous l'ai pas commandée.

ANGELO.

Pas une fois, pas deux fois, mais vingt : allez, rentrez au logis, et faites la cour à votre femme avec ce cadeau ; et bientôt, à l'heure du souper, j'irai vous revoir et recevoir l'argent de ma chaîne.

ANTIPHOLUS.

Je vous prie, monsieur, de recevoir l'argent à l'instant, si vous ne voulez risquer de ne jamais recevoir ni la chaîne ni l'argent.

ANGELO.

Vous êtes jovial, monsieur : adieu, à tantôt.

(Il sort.)

ANTIPHOLUS.

Il m'est impossible de dire ce que je dois penser de tout ceci ; mais ce que je sais du moins fort bien, c'est qu'il n'est point d'homme assez sot ou assez dédaigneux pour refuser une si belle chaîne qu'on lui offre. Je vois qu'ici un homme n'a pas besoin de se tourmenter pour vivre, puisqu'on vient dans les rues vous faire de si riches présens. Je vais aller à la place du Marché, et attendre là Dromio ; si quelque vaisseau met à la voile, je pars aussitôt.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène se passe dans la rue.

UN MARCHAND, ANGELO, UN OFFICIER DE JUSTICE.

LE MARCHAND, à Angelo.

Vous savez que la somme est due depuis la Pentecôte, et que depuis ce temps je ne vous ai pas importuné; je ne le ferais pas même encore, si je n'allais pas partir pour la Perse, et que je n'eusse pas besoin de gilders [20] pour mon voyage : ainsi voyez à me satisfaire sur-le-champ, ou je vous fais arrêter par cet officier.

ANGELO.

Justement la même somme dont je vous suis redevable m'est due par Antipholus; et dans l'instant même où je vous ai rencontré, je lui ai livré une chaîne. A cinq heures, j'en recevrai le prix : faites-moi le plaisir de venir avec moi, en vous promenant, jusqu'à sa maison, j'acquitterai mon obligation, et vous remercierai.

(Entrent Antipholus d'Éphèse et Dromio d'Éphèse.)

L'OFFICIER les apercevant, à Angelo.

Vous pouvez vous en épargner la peine : voyez, le voilà qui vient.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Pendant que je vais chez l'orfévre, va, toi, acheter un bout de corde ; je veux en faire présent à ma femme et à ses confédérés, pour m'avoir fermé la porte aujourd'hui. — Mais quoi ! j'aperçois l'orfévre. — Va-t-en ; achète-moi une corde, et rapporte-la moi à la maison.

DROMIO d'Éphèse.

Ah ! je vais acheter vingt mille livres de revenu par an ! je vais acheter une corde !

(Il sort.)

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Un homme vraiment est bien assisté, qui compte sur votre parole ! J'avais promis votre visite et la chaîne, mais je n'ai vu ni chaîne ni orfévre. Apparemment que vous avez craint que mon amour ne durât trop long-temps, si vous l'enchaîniez de votre chaîne ; et voilà pourquoi vous n'êtes pas venu.

ANGELO.

Avec la permission de votre humeur joviale, voici la note du poids de votre chaîne, exacte jusqu'au dernier carat, le titre de l'or et le prix de la façon : le tout monte à trois ducats de plus que je ne dois à cet honnête homme. — Je vous prie, faites-moi le plaisir de m'acquitter avec lui sur-le-champ ; car il est prêt à s'embarquer, et n'attend que le paiement de mon billet pour partir.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Je n'ai pas sur moi la somme nécessaire; d'ailleurs j'ai quelques affaires en ville. Monsieur, conduisez et recevez, je vous prie, cet étranger dans ma maison, prenez avec vous la chaîne, et dites à ma femme de solder la somme en la recevant; peut-être y serai-je aussitôt que vous.

ANGELO.

Ainsi vous lui porterez la chaîne vous-même?

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Non, prenez-la avec vous, de peur que je n'arrive pas assez tôt.

ANGELO.

Allons, monsieur, je le veux bien; l'avez-vous sur vous?

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Si je ne l'ai pas, moi, monsieur, j'espère que vous, vous l'avez; sans cela vous pourriez vous en retourner sans votre argent.

ANGELO.

Allons, monsieur, je vous prie, donnez-moi la chaîne. Le vent et la marée appellent cet honnête homme, et j'ai à me reprocher de l'avoir déjà retardé ici trop long-temps.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Mon cher monsieur, vous usez de ce prétexte pour excuser votre manque de parole au Porc-Épic; ce serait à moi à vous gronder de ne l'y avoir pas apportée. Mais c'est vous qui, comme une femme acariâtre, commencez à quereller le premier.

LE MARCHAND.

Le temps fuit. Allons, monsieur, je vous prie, dépêchez.

ANGELO.

Vous voyez comme il me lutine.... Vite, la chaîne.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Eh bien! portez-la à ma femme, et allez chercher votre argent.

ANGELO.

Allons, allons; vous savez bien que je vous l'ai donnée tout à l'heure : ou envoyez la chaîne, ou envoyez-moi quelque nantissement.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Allons, c'en est trop; vous poussez le badinage jusqu'à l'excès. Voyons, où est la chaîne? je vous prie, que je la voie.

LE MARCHAND.

Mes affaires ne souffrent pas toutes ces longueurs : mon cher monsieur, dites-moi si vous voulez me satisfaire ou non; si vous ne voulez pas, je vais laisser monsieur entre les mains de l'officier.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Moi, vous satisfaire? Et en quoi vous satisfaire?

ANGELO.

En donnant l'argent que vous me devez pour la chaîne.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Je ne vous en dois point, jusqu'à ce que je l'aie reçue.

ANGELO.

Eh ! vous savez que je vous l'ai remise il y a une demi-heure.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Vous ne m'avez point donné de chaîne : vous m'offensez de me tenir pareil propos.

ANGELO.

Vous m'offensez bien davantage, monsieur, en le niant. Considérez un peu, je vous prie, combien cela intéresse mon crédit.

LE MARCHAND.

Allons, officier, arrêtez-le à ma requête.

L'OFFICIER, à Angelo.

Je vous arrête, et je vous somme, au nom du duc, d'obéir.

ANGELO.

Cet affront compromet ma réputation. (*A Antipholus.*) Ou consentez à payer la somme à mon acquit, ou je vous fais arrêter par ce même officier.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Consentir à payer le prix d'une chose que je n'ai jamais reçue ! — Arrête-moi, maraud, si tu l'oses.

ANGELO.

Voilà les frais. — Arrêtez-le, officier.... Je n'épargnerais pas mon frère en pareil cas, s'il m'insultait avec ce mépris.

L'OFFICIER.

Je vous arrête, monsieur; vous entendez à la requête de qui.

ANTIPHOLUS d'Ephèse.

Je vous obéis, jusqu'à ce que je vous donne caution. — (*A Angelo.*) Mais, monsieur le fripon, vous me paierez cette plaisanterie de tout l'or que peut renfermer votre magasin.

ANGELO.

Monsieur, monsieur, j'aurai la justice d'Éphèse pour moi, à votre honte publique, je n'en peux douter.

(Entre Dromio de Syracuse.)

DROMIO.

Mon maître, il y a une barque d'Épidamnum qui n'attend que son armateur, et aussitôt, monsieur, elle met à la voile. J'ai porté à bord, monsieur, notre bagage; j'ai acheté de l'huile, du baume et de l'eau-de-vie. Le navire est tout appareillé; le vent joyeux souffle de la terre : enfin les matelots n'attendent plus rien que l'armateur et vous, monsieur.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Comment, extravagant! Que veux-tu dire, imbécile? Coquin, quel vaisseau d'Épidamnum m'attend, moi?

DROMIO.

Hé! le vaisseau que vous m'avez envoyé retenir, pour nous embarquer dessus?

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Esclave ivrogne, je t'ai envoyé chercher une corde, et je t'ai dit pourquoi, et ce que j'en voulais faire.

DROMIO de Syracuse.

Vous ne m'avez point parlé de corde. — Vous

m'avez envoyé à la baie, monsieur, chercher une barque.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

J'examinerai cette affaire plus à loisir : et j'apprendrai à tes oreilles à m'écouter avec plus d'attention. Va donc droit chez Adriana, maraud, porte lui cette clef, et dis-lui que dans l'écrin qui est couvert d'un tapis de Turquie, il y a une bourse remplie de ducats : dis-lui qu'elle me l'envoie; que je suis arrêté dans la rue, et que ce sera ma caution : cours promptement, esclave : pars. — Allons, officier, je vous suis à la prison, jusqu'à ce qu'il revienne.

(Ils sortent.)

DROMIO de Syracuse, seul.

Chez Adriana! c'est-à-dire, celle chez laquelle nous avons dîné, où Dousabelle m'a réclamé pour son mari : elle est un peu trop grosse, j'espère, pour que je puisse l'embrasser : mais il faut que j'y aille, quoique contre mon gré : car il faut bien que les valets exécutent les ordres de leurs maîtres.

(Il sort.)

SCÈNE II.

La scène est dans la maison d'Antipholus d'Éphèse.

ADRIANA et LUCIANA.

ADRIANA.

Comment, Luciana, il t'a tentée à ce point? As-tu pu lire dans ses yeux et distinguer si ses instances étaient sérieuses ou non? Était-il enflammé ou pâle,

triste ou gai? Quelles observations as-tu faites en cet instant, sur les météores de son cœur qui se combattaient sur son visage [21]?

LUCIANA.

D'abord, il a nié que vous eussiez aucun droit sur sa personne?

ADRIANA.

Il voulait dire qu'il violait tous ceux qu'il me doit, et je n'en suis que plus indignée.

LUCIANA.

Ensuite il m'a juré qu'il était étranger ici.

ADRIANA.

Et il a juré la vérité tout en se parjurant.

LUCIANA.

Moi, j'ai parlé pour vous.

ADRIANA.

Eh bien, qu'a-t-il dit?

LUCIANA.

L'amour que je réclamais pour vous, il me l'a demandé pour lui.

ADRIANA.

Avec quelles raisons pressantes a-t-il sollicité ta tendresse?

LUCIANA.

Dans des termes qui, dans une demande honnête étaient capables de faire impression. D'abord il a vanté ma beauté, ensuite mon esprit.

ADRIANA.

Lui as-tu répondu comme il faut?

LUCIANA.

Ayez patience, je vous en conjure.

ADRIANA.

Je ne peux, je ne veux pas avoir patience. Il faut que ma langue se satisfasse, si mon cœur ne le peut pas. Il est tout défiguré, contrefait, vieux et flétri, laid de figure, plus mal fait encore de sa personne, informe et monstrueux en tout; vicieux, ingrat, extravagant, sot et brutal; disgracié de la nature dans son corps, et encore plus pervers dans son âme.

LUCIANA.

Et pourquoi donc être jalouse d'un pareil monstre? On ne pleure jamais un mal perdu qui nous quitte.

ADRIANA.

Ah! oui; mais je pense bien mieux de lui que je n'en parle. Et pourtant je voudrais qu'il fût encore plus difforme aux yeux des autres. Le vanneau s'étourdit de ses cris en s'éloignant de son nid [22]. Tandis que ma langue le maudit mon cœur fait des vœux pour lui.

(Entre Dromio.)

DROMIO.

Par-ici, venez. L'écrin, la bourse : mes chères dames, hâtez-vous.

LUCIANA.

Et pourquoi es-tu donc si hors d'haleine?

DROMIO.

C'est à force de courir.

ADRIANA.

Où est ton maître, Dromio? Est-il en santé?

DROMIO.

Non, il est descendu dans les limbes du Tartare, pire que l'enfer; un diable vêtu de l'habit qui dure toujours [23] l'a saisi : un diable, dont le cœur est revêtu d'acier, un esprit farouche, sans pitié; un loup, et pire encore, un être tout en buffle; un ennemi secret qui vous met la main sur l'épaule; celui qui annule les passages des allées, des quais et des rues; un limier qui va et vient [24], et qui évente la trace de vos pieds; enfin, quelqu'un qui vous traîne les pauvres âmes en enfer avant le jugement [25].

ADRIANA.

Comment! de quoi s'agit-il?

DROMIO.

Je ne sais pas de quoi il s'agit; mais il est arrêté sur la place [26].

ADRIANA.

Quoi! il est arrêté? Dis-moi, à la requête de qui?

DROMIO.

Je ne sais pas à la requête de qui il est arrêté; mais tout ce que je puis dire, c'est que celui qui l'a arrêté est vêtu de buffle. Voulez-vous, madame, lui envoyer de quoi se racheter, ces ducats qui sont dans l'écrin?

ADRIANA.

Va les chercher, ma sœur. — (*Luciana sort.*) Cela m'étonne bien qu'il se trouve avoir des dettes qui me soient inconnues. Dis-moi, l'a-t-on arrêté sur un billet?

DROMIO.

Non pas sur un billet [27], mais avec quelque

chose de plus fort; une chaîne, une chaîne.... ne l'entendez-vous pas sonner?

ADRIANA.

Quoi! la chaîne....

DROMIO.

Non, non; la cloche. Il serait temps que je fusse parti d'ici; il était deux heures quand je l'ai quitté, et voilà la cloche qui frappe une heure.

ADRIANA.

Les heures reculeraient donc? Je n'ai jamais entendu pareille chose.

DROMIO.

Oh! oui, vraiment; quand une des heures rencontre un sergent, elle recule de peur.

ADRIANA.

Comme si le temps était endetté; tu raisonnes en vrai fou!

DROMIO.

Le temps est un banqueroutier, et il doit plus à l'occasion qu'il n'a vaillant. Oui, c'est un voleur aussi : n'avez-vous donc pas ouï dire que le temps marche à pas de voleur jour et nuit? Si le temps est endetté, et qu'il soit un voleur, et qu'il trouve en son chemin un sergent, n'a-t-il pas raison de reculer d'une heure dans un jour?

ADRIANA.

Cours, Dromio, voilà l'argent (*Luciana revient avec la bourse*); porte-le bien vite, et ramène ton maître immédiatement au logis.—Venez, ma sœur,

je suis atterrée par mon imagination; mon imagination, qui tantôt me console et tantôt me tourmente!

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

Une rue d'Éphèse.

ANTIPHOLUS de Syracuse, seul.

Je ne rencontre pas un homme qui ne me salue, comme si j'étais son intime connaissance, et chacun m'appelle par mon nom. Quelques-uns m'offrent de l'argent, d'autres m'invitent à dîner; d'autres me remercient des services que je leur ai rendus, d'autres m'offrent des marchandises à acheter : tout à l'heure un tailleur m'a appelé dans sa boutique et m'a montré des soieries qu'il avait, dit-il, achetées pour moi; et là-dessus il me prend ma mesure. — Sûrement tout cela n'est qu'enchantement, qu'illusions, et les sorciers de la Laponie habitent dans ces lieux.

(Entre Dromio de Syracuse.)

DROMIO.

Mon maître, voici l'or que vous m'avez envoyé chercher.... Quoi! vous vous êtes donc débarrassé du portrait du vieux Adam, habillé de neuf [27]?

ANTIPHOLUS.

Quel or est-ce là? De quel Adam veux-tu parler?

DROMIO.

Je ne parle pas de l'Adam qui occupait le paradis, mais de cet Adam qui garde la prison; de celui

qui va vêtu de la peau du veau qui fut tué pour l'enfant prodigue; celui qui est venu à vous par-derrière, monsieur, comme un mauvais ange, et qui vous a ordonné de renoncer à votre liberté.

ANTIPHOLUS.

Je ne t'entends pas.

DROMIO.

Non? eh, c'est pourtant une chose bien simple : cet homme, qui marchait comme une basse de viole dans un étui de cuir; l'homme, monsieur, qui, quand les gens sont fatigués, d'un tour de main leur procure le repos; celui, monsieur, qui prend pitié des hommes ruinés, et leur donne des habits de durée (28); celui qui croit faire plus d'exploits avec sa masse qu'avec une pique moresque.

ANTIPHOLUS.

Quoi! veux-tu dire un sergent?

DROMIO.

Oui, monsieur, le sergent des obligations (29) : celui qui force tout homme qui manque aux heures, d'en répondre; un homme qui croit qu'on va toujours se coucher, et qui vous dit : « Dieu vous donne la bonne nuit! »

ANTIPHOLUS.

Allons, l'ami, reste donc dans ta folie. — Y a-t-il quelque vaisseau qui parte ce soir? Pouvons-nous quitter cette ville?

DROMIO.

Oui, monsieur; je suis venu vous rendre réponse, il y a une heure, que la barque l'*Expédition* partait cette nuit : mais alors vous étiez empêché avec le

sergent, et forcé de retarder au delà du délai marqué. Voici les *anges* (31) que vous m'avez envoyé chercher pour vous affranchir.

ANTIPHOLUS.

Ce garçon est dans le délire, et moi j'y suis aussi; et nous ne faisons qu'errer d'illusions en illusions. Que quelque sainte protection nous tire d'ici!

(Entre une courtisane.)

LA COURTISANE.

Ah! je suis bien aise, fort aise de vous trouver, monsieur Antipholus. Je vois, monsieur, que vous avez enfin rencontré l'orfévre : est-ce là la chaîne que vous m'avez promise aujourd'hui?

ANTIPHOLUS.

Va-t-en, Satan! je te défends de me tenter.

DROMIO.

Monsieur, est-ce là madame Satan?

ANTIPHOLUS.

C'est le démon.

DROMIO.

C'est pis encore, c'est la dame du démon; et elle vient ici sous la forme d'une fille de lumière; et voilà pourquoi les filles disent : Dieu me damne! ce qui signifie : Dieu me fasse fille de lumière. Il est écrit qu'ils apparaissent aux hommes comme des anges de lumière. La lumière est un effet du feu, et le feu brûle. Ergo, les filles de lumière brûleront; n'approchez pas d'elle (32).

LA COURTISANE.

Votre valet et vous, monsieur, vous êtes merveil-

leusement gais! Voulez-vous venir avec moi? nous trouverons ici de quoi rendre notre dîner meilleur.

DROMIO.

Mon maître, si vous devez goûter d'un mets qui se mange à la cuillère, commandez donc auparavant une longue cuillère.

ANTIPHOLUS.

Pourquoi, Dromio?

DROMIO.

Vraiment, c'est qu'il faut une longue cuillère à l'homme qui est obligé de manger avec le diable.

ANTIPHOLUS, à la courtisane.

Fuis, démon! Que viens-tu me parler de souper? tu es, comme toutes tes pareilles, une sorcière. Je te conjure de me laisser, et de t'éloigner de moi.

LA COURTISANE.

Donnez-moi donc mon anneau que vous m'avez pris à dîner; ou, pour mon diamant, donnez-moi la chaîne que vous m'avez promise, et alors je vous laisserai, monsieur, et ne vous importunerai plus.

DROMIO.

Il y a des diables qui ne vous demandent que la rognure d'un ongle, un jonc, un cheveu, une goutte de sang, une épingle, une noix, un noyau de cerise; mais celle-ci, plus avide que les autres, voudrait avoir une chaîne. Mon maître, prenez bien garde : et si vous lui donnez la chaîne, la diablesse secouera sa chaîne, et nous en épouvantera.

LA COURTISANE.

Je vous en prie, monsieur, ma bague, ou bien la chaîne. J'espère que vous n'avez pas l'intention de me duper.

ANTIPHOLUS.

Loin d'ici, sorcière! — Allons, Dromio, partons.

DROMIO.

Fuis l'orgueil, dit le paon, afin que vous le sachiez, madame.

(Antipholus et Dromio s'en vont.)

LA COURTISANE.

Oh! il n'y a plus à en douter, Antipholus a perdu l'esprit; autrement il ne se fût jamais conduit de la sorte avec moi. Il a à moi une bague de la valeur de quarante ducats, et il m'avait promis en retour une chaîne d'or; et à présent il me dénie l'une et l'autre, ce qui me fait conclure qu'il est devenu fou. Outre cette preuve actuelle de sa démence, je me rappelle les contes extravagans qu'il m'a débités aujourd'hui à dîner, comme quoi il n'a pu rentrer chez lui, comme quoi on lui a fermé la porte; et il est probable que sa femme, qui connaît ses accès de folie, lui aura en effet fermé la porte exprès. Ce que j'ai donc à faire à présent, c'est de gagner promptement sa maison, et de dire à sa femme, que dans un accès de sa folie il est entré brusquement chez moi, et m'a enlevé de vive force une bague qu'il m'a emportée. Voilà le parti qui me semble le plus sûr, et celui que je choisis; car quarante ducats aussi, c'est trop perdre.

SCÈNE IV.

La scène se passe dans la rue.

ANTIPHOLUS d'Éphèse et un SERGENT.

ANTIPHOLUS.

N'aie aucune inquiétude, je ne chercherai pas à m'évader de tes mains; je te donnerai, pour caution, avant de te quitter, la somme pour laquelle je suis arrêté. Ma femme est dans ses mauvaises humeurs aujourd'hui; et elle ne voudra pas se fier légèrement au messager, ni croire que j'aie pu être arrêté pour dettes dans Éphèse : je te dis que cette nouvelle sonnera durement à ses oreilles.

(Entre Dromio d'Éphèse avec un bout de corde à la main.)

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Voici mon valet; j'espère qu'il m'apporte de l'argent. — Eh bien, Dromio, avez-vous ce que je vous ai envoyé chercher?

DROMIO d'Éphèse.

Voici, je vous le garantis, de quoi les payer tous.

ANTIPHOLUS.

Mais l'argent, où est-il?

DROMIO.

Quoi, monsieur! j'ai donné l'argent pour la corde.

ANTIPHOLUS.

Cinq cents ducats, coquin, pour un bout de corde?

DROMIO.

Je vous en fournirai cinq cents, monsieur, comme celui que j'ai, pour ce prix.

ANTIPHOLUS.

Pourquoi t'ai-je ordonné de courir en hâte au logis ?

DROMIO.

Pour avoir un bout de corde, monsieur; et c'est pour vous l'apporter que je suis revenu.

ANTIPHOLUS.

Et pour cela, moi, je vais te recevoir comme tu le mérites.

(Il le bat.)

L'OFFICIER.

Monsieur, de la patience.

DROMIO.

Vraiment c'est à moi qu'il la faut recommander, la patience : je suis dans l'adversité.

L'OFFICIER, à Dromio.

Allons, contiens ta langue.

DROMIO.

Persuadez-lui plutôt de contenir ses mains.

ANTIPHOLUS.

Bâtard que tu es! coquin insensible!

DROMIO.

Je le voudrais bien être, insensible, monsieur, pour ne pas sentir vos coups.

ANTIPHOLUS.

Tu n'es sensible qu'aux coups comme les ânes.

DROMIO.

Oui, en effet, je suis un âne; vous pouvez le prouver par mes oreilles allongées. — Je l'ai servi depuis l'heure de ma naissance jusqu'à cet instant, et je n'ai jamais rien gagné à son service que des coups. Quand j'ai froid il me réchauffe avec des coups; quand j'ai chaud il me rafraîchit avec des coups; c'est avec des coups qu'il m'éveille quand je suis endormi, qu'il me fait lever quand je suis assis, qu'il me chasse quand il m'envoie en message, qu'il m'accueille chez lui à mon retour. Enfin je porte ses coups sur mes épaules aussi assidûment qu'un mendiant porte ses marmots sur son dos; et je crois que quand il m'aura estropié, il me faudra aller mendier avec cela de porte en porte.

(Entrent Adriana, Luciana, la courtisane, Pinch et autres.)

ANTIPHOLUS.

Allons, suivez-moi; j'aperçois ma femme qui vient là-bas.

DROMIO.

Maîtresse, *respice finem*, respectez votre fin, ou plutôt, comme disait le perroquet, prenez garde à la corde (33).

ANTIPHOLUS, battant Dromio.

Veux-tu toujours parler?

LA COURTISANE, à Adriana.

Eh bien, qu'en pensez-vous à présent? est-ce que votre mari n'est pas fou?

ADRIANA.

Son incivilité me le prouve assez. — Bon docteur

Pinch, vous savez conjurer les malins génies; rétablissez-le dans son bon sens, et je vous donnerai tout ce que vous demanderez.

LUCIANA.

Hélas! comme ses regards sont étincelans et furieux!

LA COURTISANE.

Voyez comme il frémit dans son transport!

PINCH.

Donnez-moi votre main, que je tâte votre pouls.

ANTIPHOLUS.

Tenez, voilà ma main, et que votre oreille la tâte.

PINCH.

Je te conjure, Satan, qui es logé dans cet homme, de céder le corps que tu possèdes, à mes saintes prières, et de te replonger sur-le-champ dans tes abîmes ténébreux; je te conjure par tous les saints du ciel.

ANTIPHOLUS.

Tais-toi, sorcier radoteur; je ne suis pas fou.

ADRIANA.

Oh! plût à Dieu que tu ne le fusses pas, pauvre âme en peine!

ANTIPHOLUS, à sa femme.

Vous, mignonne, vous dis-je, sont-ce là vos chalands? Est-ce ce compagnon à la face de safran, qui était en gala aujourd'hui chez moi, tandis que mes portes étaient insolemment fermées à leur maître, et qu'on m'a interdit l'entrée de ma maison?

ADRIANA.

Oh ! mon mari, Dieu sait que vous avez dîné à la maison avec moi ; et si vous étiez resté jusqu'à présent, vous seriez exempt de ces affronts et de cet opprobre !

ANTIPHOLUS.

J'ai dîné à la maison ? — Toi, coquin, qu'en dis-tu ?

DROMIO.

Pour dire la vérité, monsieur, vous n'avez pas dîné au logis.

ANTIPHOLUS.

Mes portes n'étaient-elles pas fermées, et moi dehors ?

DROMIO.

Pardieu ! votre porte était fermée, et vous dehors.

ANTIPHOLUS.

Et ne m'a-t-elle pas elle-même dit des injures ?

DROMIO.

Sans mentir, elle vous a dit des injures.

ANTIPHOLUS.

Sa servante ne m'a-t-elle pas insulté, invectivé, méprisé ?

DROMIO.

Certes, elle l'a fait ; la vestale cuisinière (34) vous a repoussé injurieusement.

ANTIPHOLUS.

Et ne m'en suis-je pas allé tout transporté de rage ?

DROMIO.

Dans la vérité, rien n'est plus certain : mes os en

sont témoins, eux qui depuis ont senti toute la force de cette rage.

ADRIANA, à Dromio.

Convient-il de lui donner raison dans ses contradictions ?

PINCH.

Il n'y a pas de mal à cela : le valet rencontre sa veine, et en lui cédant il flatte sa frénésie.

ANTIPHOLUS.

Tu as suborné l'orfévre pour me faire arrêter.

ADRIANA.

Hélas! au contraire; je vous ai envoyé de l'argent pour racheter votre liberté, par Dromio que voilà, qui est accouru le chercher.

DROMIO.

De l'argent? par moi? Du bon cœur et de la bonne volonté, tant que vous voudrez; mais certainement, mon maître, pas une parcelle d'écu.

ANTIPHOLUS.

N'es-tu pas allé la trouver pour lui demander une bourse de ducats?

ADRIANA.

Oui, il est venu, et je la lui ai remise.

LUCIANA.

Et moi je suis témoin qu'elle les lui a remis.

DROMIO.

Dieu et le cordier me sont témoins qu'on ne m'a envoyé chercher rien autre chose qu'une corde.

PINCH.

Madame, le maître et le valet sont tous deux possédés du diable. Je le vois à leur pâleur, à leurs yeux éteints et morts. Il faut les lier et les loger dans quelque lieu ténébreux.

ANTIPHOLUS.

Répondez; pourquoi m'avez-vous fermé la porte aujourd'hui? Et toi (*à Dromio*), pourquoi nies-tu la bourse d'or qu'on t'a donnée?

ADRIANA.

Mon mari, je ne vous ai point fermé la porte.

DROMIO.

Et moi, mon cher maître, je n'ai point reçu d'or; mais je confesse, monsieur, qu'on vous a fermé la porte.

ADRIANA.

Insigne imposteur, tu fais un double mensonge!

ANTIPHOLUS.

Hypocrite prostituée, tu ments en tout; et tu as fait ligue avec une bande de scélérats pour m'accabler d'affronts et de mépris; mais avec ces ongles je t'arracherai tes yeux perfides, qui se feraient un plaisir de me voir dans cette détresse ignominieuse.

(Pinch et ses gens veulent lier Antipholus d'Éphèse et Dromio d'Éphèse.)

ADRIANA.

Oh! liez-le, liez-le; qu'il ne m'approche pas.

PINCH.

Du renfort! — Le démon qui le possède est des plus forts.

LUCIANA.

Hélas ! le pauvre homme, comme il est pâle ! comme ses yeux sont cernés !

ANTIPHOLUS.

Quoi ! voulez-vous m'égorger ? Toi, geôlier, je suis ton prisonnier ; souffriras-tu qu'ils me reprennent de tes mains ?

L'OFFICIER.

Allons, monsieur, laissez-le ; il est mon prisonnier, et vous ne me l'enlèverez pas.

PINCH.

Allons, qu'on lie cet homme-là ; car c'est un frénétique aussi, lui.

ADRIANA.

Que veux-tu dire, sergent hargneux ? As-tu donc du plaisir à voir un infortuné s'outrager et se tourmenter lui-même ?

L'OFFICIER.

Il est mon prisonnier ; si je le laisse aller on exigera de moi la somme qu'il doit.

ADRIANA.

Je te déchargerai avant de te quitter ; conduis-moi tout à l'heure à son créancier. Quand je saurai la nature de cette dette je l'acquitterai. Mon cher docteur, voyez à ce qu'il soit conduit en sûreté jusqu'à sa maison. — O malheureux jour !

ANTIPHOLUS.

O misérable prostituée !

DROMIO.

Mon maître, me voilà entré dans les liens pour l'amour de vous.

ANTIPHOLUS.

Malheur à toi, scélérat! pourquoi me fais-tu mettre en fureur?

DROMIO.

Voulez-vous donc être lié pour rien? Soyez fou, mon maître; soyez furieux; criez, le diable....

LUCIANA.

Dieu les assiste, les pauvres âmes! Comme ils extravaguent!

ADRIANA.

Allons, emmenez-le de ce lieu. — Ma sœur, venez avec moi. (*Pinch, Antipholus, Dromio, etc., sortent.*) (*A l'officier.*) Dites-moi, à présent, à la requête de qui est-il arrêté?

L'OFFICIER.

A la requête d'un certain Angelo, un orfévre. Le connaîtriez-vous?

ADRIANA.

Oui, je le connais. Quelle somme lui doit-il?

L'OFFICIER.

Deux cents ducats.

ADRIANA.

Et pourquoi les lui doit-il?

L'OFFICIER.

C'est le prix d'une chaîne que votre mari a reçue de lui.

ADRIANA.

Il avait commandé une chaîne pour moi, mais elle ne lui a pas été livrée.

LA COURTISANE.

Au moment où votre mari, tout en fureur, est venu aujourd'hui chez moi, et m'a emporté ma bague, que je lui ai vue au doigt tout à l'heure, un moment après je l'ai rencontré avec la chaîne.

ADRIANA.

Cela peut bien être; mais, moi, je ne l'ai jamais vue. — Venez, officier, conduisez-moi à la demeure de l'orfévre; je brûle de savoir la vérité de cette histoire dans tous ses détails.

(Entrent Antipholus de Syracuse avec son épée nue, et Dromio de Syracuse.)

LUCIANA.

O Dieu, ayez pitié de nous, les voilà déjà lâchés!

ADRIANA.

Et ils viennent l'épée nue! Appelons du secours, pour les faire lier de nouveau.

L'OFFICIER.

Fuyons; ils nous tueraient.

(Ils s'enfuient.)

ANTIPHOLUS.

Je vois que ces sorcières ont peur de l'épée.

DROMIO.

Celle qui voulait être votre femme tantôt vous fuit à présent.

ANTIPHOLUS.

Allons au Centaure. Tirons-en nos bagages; je languis de me voir parti d'ici et en sûreté à bord.

DROMIO.

Non, restez ici cette nuit; sûrement on ne nous fera aucun mal. Vous avez vu qu'on parle amicalement, qu'on nous a donné de l'or; moi, je crois que nous sommes ici au milieu d'un peuple aimable et bon : sans cette montagne de chair folle, qui me réclame pour le mariage, je me sentirais assez d'envie de rester ici toujours, et de devenir sorcier comme les autres.

ANTIPHOLUS.

Je n'y resterais pas ce soir pour la valeur de la ville entière : allons à notre auberge, et portons notre bagage à bord.

Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La scène se passe dans une rue, devant un monastère.

SCÈNE PREMIÈRE.

Entrent LE MARCHAND et ANGELO.

ANGELO.

Je suis fâché, monsieur, d'avoir retardé votre départ. Mais je vous proteste que la chaîne lui a été livrée par moi, quoiqu'il ait la malhonnêteté inconcevable de le nier.

LE MARCHAND.

Comment cet homme est-il regardé dans cette ville?

ANGELO.

Jouissant d'une réputation respectable, d'un crédit sans bornes, singulièrement aimé : il ne le cède à pas un citoyen de cette ville : sa parole me répondrait de toute ma fortune.

LE MARCHAND.

Parlez bas : c'est lui, si je ne me trompe, qui se promène là.

(Entrent Antipholus et Dromio de Syracuse.)

ANGELO.

Oui, c'est lui-même : et il porte à son cou cette même chaîne qu'il a juré, par un parjure insigne, n'avoir pas reçue. Monsieur, suivez-moi, je vais l'aborder. — (*A Antipholus.*) Seigneur Antipholus, je m'étonne que vous m'ayez causé cette honte et cet embarras, non sans nuire à votre propre réputation. Me nier d'un ton si décidé, avec des sermens, cette chaîne-là même que vous portez à présent si ouvertement ! Outre l'accusation, la honte et l'emprisonnement que vous m'avez fait subir, vous avez encore fait tort à cet honnête ami, qui, s'il n'avait pas été forcé d'attendre l'issue de notre débat, aurait mis à la voile, et serait actuellement en mer. Vous avez reçu cette chaîne de moi : pouvez-vous le nier ?

ANTIPHOLUS.

Je le sais que je l'ai reçue de vous : je ne l'ai jamais nié, monsieur.

ANGELO.

Oh ! vous l'avez nié, monsieur, et avec serment encore.

ANTIPHOLUS.

Qui m'a entendu le nier et jurer le contraire ?

LE MARCHAND.

Moi que vous voyez, je l'ai entendu de mes propres oreilles : allons, fi ! vous êtes un misérable. C'est une honte, que vous respiriez l'air que respirent les honnêtes gens.

ANTIPHOLUS.

Vous êtes un malheureux, de me charger de pa-

reille accusation : je soutiendrai mon honneur et ma probité contre vous, et tout à l'heure, si vous osez me faire face.

(Ils tirent l'épée pour se battre.)

(Entrent Adriana, Luciana, la courtisane et autres.)

ADRIANA accourant.

Arrêtez, ne le blessez pas; pour l'amour de Dieu! il est fou. — Saisissez-vous de lui, quelqu'un : ôtez-lui son épée. — Liez Dromio aussi, et conduisez-les à ma maison.

DROMIO.

Fuyons, mon maître, fuyons; au nom de Dieu, cherchez un asile dans quelque maison. Voici une espèce de prieuré : entrons-y vite, ou nous sommes perdus.

(Antipholus de Syracuse et Dromio entrent dans le couvent.)

(L'abbesse paraît.)

L'ABBESSE.

Apaisez-vous, honnêtes gens : pourquoi vous pressez-vous en foule à cette porte?

ADRIANA.

Je veux avoir mon pauvre époux, dont l'esprit est égaré. Entrons, afin de pouvoir le lier comme il faut, et l'emmener chez lui, pour rétablir sa raison.

ANGELO.

Je le savais bien qu'il ne jouissait pas de son bon sens.

LE MARCHAND.

Je suis fâché maintenant d'avoir tiré l'épée contre lui.

L'ABBESSE.

Depuis quand est-il dans cet état de folie?

ADRIANA.

Toute cette semaine il a été mélancolique, sombre et chagrin, bien différent de ce qu'il était naturellement : mais jusqu'à cette après-midi, ses accès n'avaient pas été poussés à ce point de frénésie.

L'ABBESSE.

N'a-t-il point fait une grande perte par un naufrage? Enterré quelque ami chéri? Ses yeux n'ont-ils pas égaré son cœur dans un amour illégitime? C'est un péché très-commun chez les jeunes gens qui donnent à leurs yeux la liberté de tout voir : lequel de ces accidens a-t-il éprouvé?

ADRIANA.

Aucun; si ce n'est peut-être le dernier. Je veux dire quelque amourette qui l'éloignait souvent de sa maison.

L'ABBESSE.

Vous auriez dû lui faire des remontrances.

ADRIANA.

Eh! je l'ai fait.

L'ABBESSE.

Mais pas assez fortes.

ADRIANA.

Aussi fortes que la pudeur me le permettait.

L'ABBESSE.

Peut-être en particulier.

ADRIANA.

Et en public aussi.

L'ABBESSE.

Oui, mais pas assez fréquemment.

ADRIANA.

C'était le texte de tous nos entretiens : au lit, je ne le laissais pas dormir, à force de le tenir sur cet article. A table, je ne le laissais pas manger. Étions-nous seuls, je lui en parlais sans cesse. En compagnie, mes regards le lui disaient souvent : je lui ai répété sans cesse, que c'était une chose honteuse et criminelle.

L'ABBESSE.

Et voilà comment il est arrivé que votre mari est devenu fou : les clameurs envenimées d'une femme jalouse sont un poison plus mortel que la dent d'un chien enragé. Il paraît que son sommeil était interrompu par vos querelles ; voilà ce qui a rendu sa tête légère. Vous dites que les repas étaient assaisonnés de vos reproches ; les repas troublés font les mauvaises digestions, d'où naissent le feu et le délire de la fièvre. Et qu'est-ce que la fièvre sinon un accès de folie ! Vous dites que vos criailleries ont interrompu ses délassemens; en privant l'homme d'une douce récréation, c'est lui causer une noire mélancolie qui tient de près au farouche et inconsolable désespoir ; et le désespoir ne traîne-t-il pas à sa suite une troupe hideuse et empestée de pâles maladies ennemies de l'existence ? Être troublé dans ses repas, dans ses délassemens, dans le sommeil qui conserve la vie, il y aurait de quoi rendre fous hommes et bêtes. La conséquence est donc, que ce sont vos

accès de jalousie qui ont privé votre mari de l'usage de sa raison.

LUCIANA.

Eh ! jamais elle ne lui a fait de remontrances qu'avec la plus grande douceur, lorsque lui, il se livrait à la fougue, à la brutalité de ses emportemens grossiers. (*A sa sœur.*) Pourquoi donc en essuyant ces outrages, gardez-vous le silence ?

ADRIANA.

Elle m'a livrée aux reproches de ma propre conscience. — Bonnes gens, entrez, et tâchez de mettre la main sur lui.

L'ABBESSE.

Non ; jamais personne n'entre dans ma maison.

ADRIANA.

Hé bien, ordonnez donc à vos domestiques de me ramener mon mari.

L'ABBESSE.

Cela ne sera pas non plus : il a pris ce lieu pour un asile sacré : et cette maison privilégiée garantira sa liberté de vos mains, jusqu'à ce que je l'aie ramené à l'usage de ses facultés, ou que j'aie perdu mes peines en l'essayant.

ADRIANA.

Je veux être auprès de mon mari, je veux être sa garde, et le soigner dans sa maladie, car c'est mon office ; et je ne veux d'autre agent que moi-même : ainsi laissez-le moi ramener dans ma maison.

L'ABBESSE.

Prenez patience : je ne le laisserai point sortir

que je n'aie employé les moyens approuvés que j'ai, syrops, drogues salutaires, et saintes oraisons, pour le rétablir dans l'état naturel de l'homme : c'est une partie de mon vœu, un devoir charitable de notre ordre; ainsi retirez-vous, et laissez-le ici à mes soins.

ADRIANA.

Je ne bougerai pas d'ici, et je ne laisserai point ici mon mari. Il sied mal à votre état de sainteté, de séparer l'époux de l'épouse.

L'ABBESSE.

Calmez-vous : et retirez-vous, vous ne l'aurez point.

(L'abbesse sort.)

LUCIANA.

Venez vous plaindre au duc de cette indignité.

ADRIANA.

Allons, venez : je me jetterai à ses pieds, et je ne m'en relève point que mes larmes et mes prières n'aient engagé sa seigneurie à se transporter en personne au monastère, pour forcer l'abbesse à nous rendre mon mari.

LE MARCHAND.

Si je ne me trompe, l'aiguille de ce cadran marque cinq heures. Je suis sûr que dans ce moment le duc lui-même va se rendre en personne dans cette vallée, scène de mort et de tristes exécutions, derrière les fossés de l'abbaye.

ANGELO.

Et pour quelle cause y viendrait-il?

LE MARCHAND.

Pour voir trancher la tête à un respectable mar-

chand de Syracuse, qui a eu le malheur d'enfreindre les lois et les statuts de cette ville, en abordant malheureusement dans cette baie.

ANGELO.

En effet, les voilà qui s'avancent : nous allons assister à cette exécution.

LUCIANA, à sa sœur.

Jetez-vous aux pieds du duc, avant qu'il ait passé l'abbaye.

(Entre le duc avec son cortége. Ægéon, la tête nue, le bourreau, des gardes et autres officiers.)

LE DUC, à un crieur public.

Faites encore une fois la proclamation publique : que s'il se trouve quelque ami qui veuille payer la somme pour lui, il ne mourra point, tant nous nous intéressons à son sort !

ADRIANA, se jetant aux genoux du duc.

Justice, vénérable duc, justice contre l'abbesse?

LE DUC.

C'est une dame vertueuse et respectable : il n'est pas possible qu'elle vous ait fait aucune offense.

ADRIANA.

Daignez m'écouter : Antipholus, mon époux — que j'ai fait le maître de ma personne et de tout ce que je possédais, à la sollicitation de vos lettres pressantes..... a, dans ce jour fatal, été attaqué d'un accès de folie des plus violens. Il s'est élancé en furieux dans la rue (et avec lui son esclave, qui est aussi furieux que lui), outrageant les citoyens, entrant de force dans leurs maisons, emportant

avec lui bagues, joyaux, tout ce qui plaisait à son caprice. Je suis parvenue à le faire enchaîner une fois, et à le faire conduire chez moi, et je suis allée aussitôt réparer les torts que sa furie avait commis çà et là dans la ville. A ma grande surprise, je ne sais par quel moyen il a pu s'échapper, il s'est débarrassé des personnes qui le gardaient, suivi de son esclave forcené comme lui; tous deux poussés par une rage effrénée, les épées hors du fourreau, nous ont rencontrés, et sont venus fondre sur nous; ils nous ont écartés et forcés de fuir, jusqu'à ce qu'à la fin il nous est arrivé plus de renfort; nous allions venir à bout de les lier de nouveau, lorsqu'ils se sont sauvés dans cette abbaye, où nous les avons poursuivis. Et voilà que l'abbesse nous ferme les portes, et ne veut pas permettre que nous les retirions de son couvent. Ainsi, très-bienfaisant duc, par votre autorité, ordonnez que mon mari en soit tiré et emmené chez lui, pour y recevoir des secours.

LE DUC.

Votre mari a servi long-temps dans mes guerres; et je vous ai engagé ma parole de prince, lorsque vous l'avez admis à partager votre lit, de lui faire tout le bien qui pourrait dépendre de moi.—Allons, quelqu'un! frappez aux portes de l'abbaye, et dites à la dame abbesse de venir me parler : je veux arranger ce différent, avant de passer outre.

(Entre un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

O ma maîtresse, ma maîtresse, courez vous ca-

cher et sauvez vos jours. Mon maître et son esclave sont tous deux lâchés : ils ont battu les servantes à tour de rôle, et enchaîné le docteur, dont ils ont flambé la barbe avec des tisons allumés (35); et comme il était tout en flammes, ils lui ont jeté sur le corps des pelletées de fange infecte, pour éteindre le feu qui avait pris à ses cheveux. Mon maître l'exhorte à la patience, tandis que son esclave le tond avec des ciseaux, comme un fou (36); et sûrement, si vous n'y envoyez un prompt secours, ils tueront à eux deux le magicien.

ADRIANA.

Tais-toi, imbécile : ton maître et son valet sont tous deux ici; et tout ce que tu nous dis là, est une fable.

LE DOMESTIQUE.

Ma maîtresse, sur ma vie, je vous dis la vérité. Depuis que j'ai vu cette scène, je suis accouru d'une haleine, sans respirer. Il crie après vous, et il jure que, s'il peut vous saisir, il vous grillera le visage, et vous défigurera. (*On entend des cris de l'intérieur de la scène.*) Écoutez, écoutez : le voilà, je l'entens : fuyez, ma maîtresse, sauvez-vous promptement.

LE DUC, à Adriana.

Venez, approchez-vous de moi, n'ayez aucune crainte. — Défendez-la de vos hallebardes.

ADRIANA, voyant entrer Antipholus d'Éphèse.

O dieux! c'est mon mari! Vous êtes témoins, qu'il reparaît ici comme un invisible esprit. Il n'y a qu'un moment, que nous l'avons vu entrer dans

cette abbaye même; et le voilà maintenant qui arrive d'un autre côté : cela passe l'intelligence humaine!

(Entrent Antipholus et Dromio d'Éphèse.)

ANTIPHOLUS.

Justice, généreux duc ; oh! accordez-moi justice! Au nom des longs services que je vous ai rendus, lorsque je vous ai protégé de mes armes dans le combat, et que j'ai reçu de profondes blessures pour préserver vos jours; au nom du sang que j'ai perdu pour vous, accordez-moi justice.

ÆGÉON.

Si la crainte de la mort ne m'ôte pas la raison, c'est mon fils Antipholus que je vois, et Dromio.

ANTIPHOLUS.

Justice, bon prince, contre cette femme que voilà! Elle, que vous m'avez donnée vous-même pour épouse, elle m'a outragé et déshonoré par le plus grand et le plus cruel des affronts. Oui, il est au-dessus de l'imagination, l'affront qu'elle m'a fait essuyer sans pudeur aujourd'hui même.

LE DUC.

Expliquez-vous, et vous me trouverez juste.

ANTIPHOLUS.

Ce jour même, puissant duc, elle a fermé sur moi les portes de ma maison, tandis qu'elle s'y régalait avec d'infâmes fripons [37].

LE DUC.

Voilà une faute grave : répondez, femme : avez-vous fait ce qu'il vous reproche?

ADRIANA.

Non, mon digne seigneur : — Moi, lui et ma sœur, nous avons dîné ensemble aujourd'hui. Malheur sur mon âme, si l'accusation dont il me charge n'est pas de toute fausseté !

LUCIANA.

Que je ne revoie jamais la lumière du jour, que je ne goûte jamais le repos de la nuit, si elle ne dit pas à votre grandeur la pure vérité !

ANGELO.

O femme parjure ! toutes les deux mentent impudemment. Et quant à ce reproche que leur fait ce furieux, rien n'est plus vrai.

ANTIPHOLUS.

Mon souverain, je vous parle de sang-froid, et je sais ce que je dis. Je ne suis point troublé ni par les vapeurs du vin, ni par le désordre de la colère, quoique l'excès de ces affronts puisse faire perdre la raison au plus sage : cette femme m'a enfermé dehors aujourd'hui, et je n'ai pu rentrer pour dîner : cet orfévre que vous voyez, s'il n'était pas de complot avec elle, pourrait en rendre témoignage : car il était avec moi alors : il m'a quitté pour aller chercher une chaîne, promettant de me l'apporter au Porc-Épic, où Baltasar et moi avons dîné ensemble : notre dîné fini, et lui ne revenant point au rendez-vous, je suis allé le chercher : je l'ai rencontré dans la rue, et ce marchand en sa compagnie : là ce parjure orfévre m'a juré sans pudeur, que j'avais aujourd'hui reçu de lui une chaîne que, Dieu

le sait, je n'ai jamais vue : et pour cette cause, il m'a fait arrêter par un sergent! J'ai obéi, et j'ai envoyé mon valet à ma maison chercher une certaine somme en ducats : il est revenu, mais sans argent. Alors, à force de raisons, j'ai déterminé l'officier à m'accompagner lui-même jusque chez moi. En chemin, nous avons rencontré ma femme, sa sœur, et une canaille de vils complices : avec eux ils conduisaient un certain Pinch, un malheureux à la face d'un meure-de-faim, squelette décharné, vil charlatan, un diseur de bonne aventure, un escamoteur; un misérable dans la plus affreuse disette, les yeux creux, et le regard effaré, une momie ambulante. Ce dangereux coquin a osé se donner pour un magicien; me regardant les yeux, me tâtant le pouls, me bravant en face, lui qui à peine a un visage, et il s'est écrié que j'étais possédé. Aussitôt ils sont tous tombés sur moi, ils m'ont garrotté, m'ont entraîné, et m'ont plongé, moi et mon valet, tous deux liés, dans un humide et ténébreux cachot. A la fin, rongeant avec mes dents les cordes qui me garrottaient, je suis venu à bout de les rompre; j'ai recouvré ma liberté, et je suis aussitôt accouru ici aux pieds de votre altesse : je la conjure de me donner une ample satisfaction, pour ces indignités et les affronts inouïs qu'on m'a fait souffrir.

ANGELO.

Mon prince, tout ce dont je suis témoin et ce que je soutiens, c'est qu'il n'a pas dîné chez lui, mais qu'on lui a fermé la porte.

LE DUC.

Mais lui avez-vous livré on non la chaîne en question ?

ANGELO.

Il l'a reçue de moi, mon prince; et lorsqu'il courait dans cette rue, ces gens-là lui ont vu la chaîne à son cou.

LE MARCHAND.

De plus, moi je ferai serment que de mes propres oreilles je vous ai entendu avouer que vous aviez reçu de lui la chaîne, qu'ensuite vous l'avez nié avec serment dans la place du marché; et c'est à cette occasion que j'ai tiré l'épée contre vous : alors vous vous êtes sauvé dans cette abbaye qui est devant nous, d'où vous n'avez pu, je crois, sortir que par un miracle.

ANTIPHOLUS.

Jamais je n'entrai dans l'enceinte de cette abbaye; jamais vous n'avez tiré l'épée contre moi; jamais je n'ai vu la chaîne : que le ciel m'assiste, comme je dis la vérité ! Et tout ce que vous m'imputez-là n'est que mensonge.

LE DUC.

Quelle accusation embrouillée! Je crois que vous avez tous bu dans la coupe de Circé. S'il était entré dans cette maison, on l'y aurait trouvé; s'il était fou il ne plaiderait pas sa cause avec tant de sang-froid. — Vous dites qu'il a dîné chez lui ; l'orfévre le nie. — Et toi, maraud, que dis-tu ?

DROMIO.

Prince, il a dîné avec cette femme au Porc-Épic.

LA COURTISANE.

Oui, mon prince, il m'a enlevé de mon doigt cette bague que vous lui voyez.

ANTIPHOLUS.

Cela est vrai, mon souverain; c'est d'elle que je tiens cette bague.

LE DUC, à la courtisane.

L'avez-vous vu entrer dans cette abbaye?

LA COURTISANE.

Aussi sûr, mon prince, qu'il l'est que je vois votre grâce.

LE DUC.

Cela est étrange! — Allez, dites à l'abbesse de se rendre ici : je crois vraiment que vous êtes tous complétement fous!

(Un des gens du duc va chercher l'abbesse.)

ÆGÉON.

Puissant duc, accordez-moi la liberté de dire un mot. Peut-être vois-je ici un ami qui sauvera ma vie et paiera la somme qui peut me délivrer.

LE DUC.

Parlez librement, Syracusain, et expliquez-vous.

ÆGÉON, à Antipholus.

Votre nom, monsieur, n'est-il pas Antipholus? Et n'est-ce pas là votre esclave Dromio?

DROMIO d'Éphèse.

Il n'y a pas encore une heure, monsieur, que j'étais son esclave (38) lié : mais lui, et je l'en remercie, il a rongé mes deux cordes; et maintenant je suis Dromio et son esclave, mais délié.

ÆGÉON.

Je suis sûr que tous deux vous vous souvenez de moi.

DROMIO d'Éphèse.

Nous nous souvenons de nous-mêmes, monsieur, en vous voyant; car il y a quelques instans que nous étions liés, comme vous l'êtes à présent. Vous n'êtes pas le patient de Pinch? L'êtes-vous, monsieur?

ÆGÉON, à Antipholus.

Pourquoi ce regard étranger sur moi? Vous me connaissez bien.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Je ne vous ai jamais vu de ma vie, jusqu'à ce moment.

ÆGÉON.

Oh! je le vois; le chagrin m'a changé depuis la dernière fois que vous m'avez vu : mes heures d'inquiétude, et la main destructrice du temps ont gravé d'étranges traits sur mon visage. Mais dites-moi encore, ne reconnaissez-vous pas ma voix?

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Ni votre voix non plus.

ÆGÉON.

Et toi, Dromio?

DROMIO d'Éphèse.

Ni moi, monsieur, je vous l'assure.

ÆGÉON.

Et moi je suis sûr que tu la reconnais.

DROMIO d'Éphèse.

Oui, monsieur? Et moi je suis sûr que non; et ce

qu'un homme vous nie, vous êtes maintenant tenu de le croire.

ÆGÉON.

Ne pas reconnaître ma voix ! O temps destructeur ! as-tu donc tellement déformé et épaissi ma langue, dans le court espace de sept années, que mon fils unique, qui est sous mes yeux, ne puisse reconnaître le faible accent de mes tristes douleurs ! Quoique mon visage, sillonné de rides, soit caché sous la froide neige de l'hiver, et que tous les canaux de mon sang soient glacés, cependant un reste de mémoire luit dans la nuit de ma vie ; les flambeaux à demi consumés de ma vue ont encore quelque pâle clarté ; mes oreilles assourdies ne sont pas entièrement privées d'entendre, et tous ces vieux témoins (non, je ne puis me tromper) me disent que tu es mon fils Antipholus.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Je n'ai jamais vu mon père de ma vie.

ÆGÉON.

Il n'y a pas encore sept ans, jeune homme, tu le sais, que nous nous sommes séparés à Syracuse ; mais peut-être, mon fils, as-tu honte de me reconnaître dans l'infortune.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Le duc, et tous ceux de la ville qui me connaissent, peuvent attester avec moi que cela n'est pas vrai ; je n'ai jamais vu Syracuse de ma vie.

LE DUC.

Je t'assure, Syracusain, que depuis vingt ans que

je suis le patron d'Antipholus, jamais il n'a vu Syracuse : je vois que ton grand âge et ton danger troublent tes sens et ta raison.

(Entre l'abbesse, suivie d'Antipholus et de Dromio de Syracuse.)

L'ABBESSE.

Très-puissant duc, vous voyez ici un homme cruellement outragé.

(Tout le peuple s'approche et se presse pour voir.)

ADRIANA.

Je vois deux maris, ou mes yeux me trompent.

LE DUC.

Un de ces deux hommes est sans doute le génie de l'autre; il en est de même de ces deux esclaves. Lequel des deux est l'homme naturel, et lequel est l'esprit? Qui peut les distinguer?

DROMIO de Syracuse.

C'est moi, monsieur, qui suis Dromio; ordonnez à cet homme-là de se retirer.

DROMIO d'Éphèse.

C'est moi, monsieur, qui suis Dromio, permettez que je reste.

ANTIPHOLUS de Syracuse.

N'es-tu pas Ægéon? ou es-tu son fantôme?

DROMIO de Syracuse.

O mon vieux maître! qui donc l'a chargé ici de ces liens?

L'ABBESSE.

Quel que soit celui qui l'a enchaîné, je le dégagerai de sa chaîne; et je regagnerai un époux en lui

rendant la liberté. Parlez, vieillard, si vous êtes l'homme qui eut une épouse jadis appelée Émilie, dont le sein vous donna deux beaux enfans, oh, si vous êtes le même Ægéon, parlez, et parlez à la même Émilie !

ÆGÉON.

Si je ne rêve point, tu es Émilie; si tu es elle, dis-moi où est ce fils qui disparut de mes yeux, flottant sur ce fatal radeau.

L'ABBESSE.

Lui et moi, avec le jumeau Dromio, nous fûmes recueillis par des habitans d'Épidamnum; mais un moment après de farouches pêcheurs de Corinthe leur enlevèrent de force Dromio et mon fils; et moi ils me laissèrent avec ceux d'Épidamnum. Ce qu'ils devinrent depuis, je ne puis le dire; moi, la fortune m'a placée dans l'état où vous me trouvez.

LE DUC.

Voici son histoire de ce matin qui commence à se vérifier; ces deux Antipholus, ces deux fils si ressemblans, et ces deux Dromio, tous les deux si pareils; et puis ce que cette femme ajoute de son naufrage ! — Voilà les parens de ces enfans que le hasard réunit. Antipholus, tu es venu de Corinthe?

ANTIPHOLUS de Syracuse.

Non, prince; non pas moi : je suis venu de Syracuse.

LE DUC.

Allons, tenez-vous à l'écart; je ne peux distinguer les deux individus.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Je suis venu de Corinthe, mon gracieux duc.

DROMIO d'Éphèse.

Et moi avec lui.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Conduit dans cette ville par le duc Ménaphon, votre oncle, ce guerrier si fameux.

ADRIANA.

Lequel des deux a dîné avec moi aujourd'hui?

ANTIPHOLUS de Syracuse.

Moi, ma belle dame.

ADRIANA.

Et n'êtes-vous pas mon mari?

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Non, je soutiens que non.

ANTIPHOLUS de Syracuse.

Et j'en conviens avec vous; quoiqu'elle m'ait donné ce titre...., et que cette belle demoiselle, sa sœur, que voilà, m'ait appelé son frère. — Et ce que je vous ai dit alors, j'espère avoir un jour l'occasion de vous le prouver, si tout ce que je vois et que j'entends n'est pas un songe.

ANGELO.

Voilà la chaîne, monsieur, que vous avez reçue de moi.

ANTIPHOLUS de Syracuse.

Je le crois comme vous, monsieur; je ne le nie pas.

ANTIPHOLUS d'Éphèse, à Angelo.

Et vous, monsieur, vous m'avez fait arrêter pour cette chaîne.

ANGELO.

Je crois que oui, monsieur; je ne le nie pas.

ADRIANA, à Antipholus d'Éphèse.

Je vous ai envoyé de l'argent, monsieur, pour vous servir de caution par Dromio; mais je crois qu'il ne vous l'a pas porté.

(Désignant Dromio de Syracuse.)

DROMIO de Syracuse.

Non pas moi; vous ne m'avez point donné d'argent.

ANTIPHOLUS de Syracuse.

J'ai reçu de vous cette bourse de ducats; et c'est Dromio, mon valet, qui me l'a apportée : je vois à présent que nous avons rencontré l'un le valet de l'autre. On a pris cet Antipholus pour moi, et moi pour lui; et de là sont venues ces méprises.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

J'engage ici ces ducats pour la rançon de mon père, que voilà.

LE DUC.

Il n'en aura pas besoin : votre père est libre, et sa vie est en sûreté.

LA COURTISANE, à Antipholus d'Éphèse.

Monsieur, il faut que vous me rendiez ce diamant.

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Le voilà, prenez-le, et bien des remercîmens pour la bonne chère dont vous m'avez régalé.

L'ABBESSE.

Illustre duc, daignez nous faire la grâce de venir avec nous et d'entrer dans cette abbaye : vous en-

tendrez l'histoire entière de nos aventures. Et vous tous qui êtes assemblés en ce lieu, et qui avez souffert quelque préjudice des erreurs réciproques d'un jour, venez, accompagnez-nous, et vous aurez pleine satisfaction. — Pendant vingt-cinq ans entiers, j'ai souffert les douleurs de mère pour vous enfanter tous deux, mes enfans, et ce n'est que de cette heure que je suis enfin délivrée, et que vous naissez pour moi. — Le duc, mon mari, et mes deux enfans, et vous, les calendriers de leur naissance, venez avec moi à une fête d'accouchée; à de si longues douleurs doit succéder une telle nativité.

LE DUC.

De tout mon cœur; je veux jaser comme une commère à cette fête.

(Sortent le duc, l'abbesse, Ægéou, la courtisane, le marchand et la suite.)

DROMIO de Syracuse, à Antipholus d'Éphèse.

Mon maître, irai-je reprendre à bord votre bagage?

ANTIPHOLUS d'Éphèse.

Dromio, quel bagage à moi as-tu donc embarqué?

DROMIO de Syracuse.

Tous vos effets, que vous aviez à l'auberge du Centaure.

ANTIPHOLUS de Syracuse.

C'est à moi qu'il veut parler : c'est moi qui suis ton maître, Dromio; allons, viens avec nous : nous allons pourvoir à cela dans un moment : embrasse ici ton frère, et réjouis-toi avec lui.

(Les deux Antipholus sortent.)

DROMIO de Syracuse.

Il y a à la maison de votre maître, une grosse dondon qui, aujourd'hui à dîner, m'a *encuisiné*, en me prenant pour vous. Ce sera désormais ma sœur, et non ma femme.

DROMIO d'Éphèse.

Il me semble que vous êtes mon miroir, plutôt que mon frère. Je vois dans votre visage que je suis un joli garçon. —Voulez-vous entrer dans l'abbaye et voir leur fête?

DROMIO de Syracuse.

Ce n'est pas à moi, monsieur, à passer le premier : vous êtes mon aîné.

DROMIO d'Éphèse.

C'est une question : comment la résoudrons-nous?

DROMIO de Syracuse.

Nous tirerons à la courte-paille pour la décider. Jusque-là, passez devant.

DROMIO d'Éphèse.

Allons, passons donc. Nous sommes entrés dans le monde comme deux frères : entrons ici de front et les mains entrelacées, et non pas l'un devant l'autre.

(Ils sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR LES MÉPRISES.

---

(1) C'ÉTAIT jadis une superstition universelle de croire qu'un grand revers inattendu était l'effet de la vengeance céleste, qui punissait l'homme d'un crime caché. Ægéon veut persuader à ceux qui l'entendent que son malheur n'est ici l'effet que de la destinée humaine, et non la peine d'un crime. WARBURTON.

D'après cette note, Letourneur traduit :

That my end
Was wrought by nature and not by vile offense,

par cette phrase : « *Ma perte est l'ouvrage de la nature, et non la peine d'un crime honteux et caché.* »

Nous avons adopté une explication plus simple de ce mot *nature*. *Nature* est ici pour affection naturelle.... Ægéon est victime de son amour paternel ; c'est ce sentiment qui le conduit à Éphèse, et qui cause sa mort.

(2) I come in post,
I return, I shall be in post indeed.

L'équivoque roule sur le mot *post*, qui veut dire poste dans le premier vers, et poteau dans le second. Avant que l'écriture fût un talent universel, il y avait, dans les boutiques, un poteau sur lequel on notait avec de la craie les marchandises débitées. La manière dont les boulangers comptent encore le pain qu'ils fournissent a quelque chose d'analogue à cet ancien usage.

(3) *Mark*, marc et marque. Le calembourg est plus exact en anglais.

(4) C'était le reproche que les anciens faisaient à cette ville, qu'ils appelaient proverbialement : Ἐφεσια ἀλεξιφαρμακα.

(5) *At hand*, c'est-à-dire, sur tes pas.

(6) *Stand*, et *under stand*. *Stand under*, être dessous, et comprendre.

(7) Nous avons traduit *horn-mad* par, être de l'ordre du croissant ; pour donner le sens de ce jeu de mots, voici le texte :

DROM. *My master is horn-mad.*
ADR. *Horn-mad, thou villain!*
DROM. *I mean not cuckold-mad, but sure he is stark-mad.*

(8) Nous citerons encore le texte, pour faire voir en quoi consiste le jeu de mots :

ADR. *I will break thy pate a cross.*
DROM. *And he well bless that cross with other beating.*

(9) On comprend que *rond* est ici synonyme de *sphérique*.

(10) *This method in your sconce.*
DROM. *Sconce, call you it, etc.*

Sconce, veut dire, *tête* et *fort*.

(11) *Basting*, du verbe *to baste*, *arroser* et *rosser*.

(12) C'est toujours le mot *basting* qui fournit l'équivoque.

(13)

Lenta qui velut assitas
Vitis implicat arbores,
Implicabitur in tuum
Complexum.....

CATULLUS.

(14) Dans l'anglais *mome.* Ce mot doit son origine au mot français *momon*, qui signifie un jeu de dés dans une mascarade, dont la règle est d'observer un silence absolu; quelque somme qu'un masque mette, un autre la couvre sans prononcer un seul mot, d'où vient aussi le mot anglais *mum!* silence. HAWKINS.

(15) *Have at you with a proverbe! — Shall I set my staff? Luce. Have at you with another, that is—when? can you tell?* Il paraît que ceci fait allusion à quelque jeu de proverbe. Les commentateurs se taisent ici; Letourneur tranche la difficulté en la supprimant; et malgré ce qu'ajoute Dromio d'Éphèse, nous sommes obligés de dire encore : *Fiat lux.*

(16) *Crow* en anglais, veut dire un *corbeau* et un *levier:* un Anglais serait bien embarrassé pour traduire notre mot rossignol s'il était pris dans le sens de *picklock* et de *nightingale* en même temps.

(17) Letourneur traduit ce proverbe par un autre. *Si les autres ont le visage, montrez-nous du moins le masque.*

(18) *Nell*, et *an ell*, une aune.

(19) C'est-à-dire qu'elle a le front couvert de pustules, comme si elle était attaquée de cette maladie pour laquelle tant d'avis charitables tapissent les murs de Paris. Cette maladie se déclara presque épidémiquement au siége de Naples par Charles VIII; nos pères l'appelèrent le mal napolitain; mais toute l'Europe nous en fit honneur, et le titre de *morbus gallicus*, mal français, lui est plus généralement donné dans les livres de médecine latins.

(20) *Gilders*, pièces de monnaie valant depuis un schelling six sous jusqu'à deux schellings.

(21) Allusion à ces météores de l'athmosphère qui ressemblent à des rangs de combattans. Shakspeare leur compare ailleurs les guerres civiles. WARBURTON.

(22) Expression proverbiale, *je m'étourdis en parlant d'autre chose que de l'objet qui m'est cher.* STEEVENS.

(23) *Buff* était une expression vulgaire, pour dire la peau d'un homme, le vêtement qui dure autant que le corps. *Everlasting garment* peut donc se rendre littéralement par *l'habit qui dure toujours.* On peut aussi dire un *diable en habit d'immortelle*, comme Letourneur ; et voici la note de Steevens citée par lui : « Du temps de Shakspeare, les sergens (pousse-culs) étaient vêtus d'une sorte d'étoffe appelée encore aujourd'hui *immortelle*, à cause de sa durée. »

Dans la scène suivante, Dromio joue encore sur le mot *buff*, et appelle le sergent le portrait du vieil Adam, c'est-à-dire, d'Adam avant sa chute, d'Adam tout nu.

(24) *Runs counter;* c'est-à-dire, qui retourne sur ses pas, comme un limier qui a perdu la piste. Il y a donc contradiction avec la phrase suivante qui signifie *éventer la trace.* Mais cette ambiguïté tient à un jeu de mots sur *counter*, *fausse voie à la chasse*, et nom d'une prison de Londres. Le sergent était un sergent de cette prison.

(25) Enfer, c'était le nom donné en Angleterre au cachot le plus obscur d'une prison.

Il y avait aussi un lieu de ce nom dans la chambre de l'échiquier où l'on retenait les débiteurs de la couronne.

(26) Au lieu de *on the case*, il faut lire, selon Gray, *out the case :* ce qui exprimerait l'espèce d'action qu'a celui à qui on fait un tort, mais sans violence, et dans un cas non prévu par la loi.

(27) *Bond*, billet, obligation, qui se prononce comme *band ; band* veut dire aussi un lien, une cravate, etc.

(28) *Voyez la note* 23.

(29) *Durance*, durée, prison.

(30) *Bonds*, obligations, et *bands*, liens. A cause de l'équivoque, on pourrait traduire : Le sergent des liens, celui qui force tout homme qui brise les liens d'en répondre.

(31) *Anges*, pièces d'argent.

(32) L'équivoque est fondée sur le mot *light*, qui, pris adjectivement, veut dire léger, légère (fille légère), et substantivement, lumière (fille de lumière).

(33) *Respice finem*, *respice funem*, ces mots semblent renfermer une allusion à un fameux pamphlet du temps, écrit par Buchanan contre le lord de Liddington, lequel finissait par ces mots.

La prophétie du perroquet fait allusion à la coutume du peuple qui apprend à cet oiseau des mots sinistres. Lorsque quelque passant s'en offensait, le maître de l'oiseau lui répondait : prenez garde, mon perroquet est prophète. WARBURTON.

(34) Comme les vestales, la cuisinière entretient le feu.

JOHNSON.

(35) Cette risible circonstance pouvait trouver place ici dans une comédie; mais, *proh pudor!* on la retrouve dans le plus classique de tous les poëtes, au milieu des horreurs du carnage d'une bataille : les anti-romantiques l'auraient peut-être condamnée comme déplacée dans une épopée moderne.

Obvius ambustum torrem Chorinæus ab arâ
Corripit, et venienti Ebuso, plagamque ferenti
Occupat os flammis : olli ingens barba reluxit,
Nidoremque ambusta dedit.

VIRGILE; *Énéide*, *Livre XII.*

Gloire à Virgile, malgré ses taches! gloire à tout poëte qui comme lui consacrera sa muse à un poëme national!

(36) Peut-être était-ce la coutume de raser la tête aux idiots et aux fous! STEEVENS.

On trouve dans les lois ecclésiastiques d'Alfred une amende de 10 schellings contre celui qui aurait, par injure, tondu un homme du peuple comme un fou. TOLLET.

(37) *Harlots*, mot applicable également aux fripons et aux filles.

(38) *Bond-man*, homme lié, et esclave.

MACBETH,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR MACBETH.

En l'année 1034, Duncan succéda sur le trône d'Écosse à son grand-père Malcolm. Il tenait son droit de sa mère Béatrix, fille aînée de Malcolm : la cadette, Doada, était mère de Macbeth qui se trouvait ainsi cousin germain de Duncan. Le père de Macbeth était *Finleg*, thane de Glamis, désigné sous le nom de *Sinell* dans la tragédie et dans la chronique d'Hollinshed, d'après l'autorité d'Hector Boëce, à qui a été emprunté le récit des événemens concernant Duncan et Macbeth. Comme Shakspeare a suivi de point en point la chronique d'Hollinshed, les faits contenus dans cette chronique sont nécessaires à rappeler ; ils ont d'ailleurs en eux-mêmes un intérêt véritable.

Macbeth s'était rendu célèbre par son courage, et on l'eût jugé parfaitement digne de régner, s'il n'eût été *de sa nature*, dit la chro-

nique, *quelque peu cruel.* Duncan, au contraire, prince peu guerrier, poussait jusqu'à l'excès la douceur et la bonté; en sorte que, si l'on eût pu fondre les caractères des deux cousins et les tempérer l'un par l'autre, on aurait eu, dit la chronique, un *digne roi et un excellent capitaine.*

Après quelques années d'un règne paisible, la faiblesse de Duncan ayant encouragé les malfaiteurs, Banquo, thane de Lochaber, et chargé de recueillir les revenus du roi, se vit forcé de punir un peu sévèrement (*somewhat sharpelie*) quelques-uns des plus coupables, ce qui occasiona une révolte. Banquo se vit enlever tout l'argent qu'il avait reçu, faillit perdre la vie, et ne s'échappa qu'avec peine et couvert de blessures. Aussitôt qu'elles lui permirent de se rendre à la cour, il alla porter plainte à Duncan: il détermina enfin celui-ci à faire sommer les coupables de comparaître; mais ils tuèrent le sergent d'armes qu'on leur avait envoyé, et se préparèrent à la défense, excités par Macdowald le plus considéré d'entre eux, qui, réunissant autour de lui ses parens et ses amis, leur représenta Duncan comme une *sainte soupe au lait* (*saint hearted milksop*) plus propre à

gouverner des moines qu'à régner sur une nation aussi guerrière que les Écossais. La révolte s'étendit particulièrement sur les îles de l'ouest, d'où une foule de guerriers vinrent dans le Lochaber se ranger autour de Macdowald; l'espoir du butin attira aussi d'Irlande un grand nombre de Kernes et de Galloglasses (*voyez* la note 4), prêts à suivre Macdowald partout où il voudrait les conduire. Au moyen de ces renforts, Macdowald battit les troupes que le roi avait envoyées à sa rencontre, prit leur chef Malcolm, et, après la bataille, lui fit trancher la tête.

Duncan, consterné de ces nouvelles, assembla un conseil, où Macbeth, lui ayant vivement reproché sa faiblesse et sa lenteur à punir, qui laissaient aux rebelles le temps de s'assembler, offrit cependant de se charger, avec Banquo, de la conduite de la guerre. Son offre ayant été acceptée, le seul bruit de son approche avec de nouvelles troupes effraya tellement les rebelles, qu'un grand nombre déserta secrètement; et Macdowald, ayant essayé avec le reste de tenir tête à Macbeth, fut mis en déroute, et forcé de s'enfuir dans un château où

il avait renfermé sa femme et ses enfans; mais, désespérant d'y pouvoir tenir, et dans la crainte des supplices, il se tua, après avoir tué d'abord sa femme et ses enfans. Macbeth entra sans obstacle dans le château, dont les portes étaient demeurées ouvertes. Il n'y trouva plus que le cadavre de Macdowald au milieu de ceux de sa famille; et la barbarie de ce temps fut révoltée de ce qu'insensible à ce tragique spectacle, Macbeth fit couper la tête de Macdowald pour l'envoyer au roi, et attacher le reste du corps à un gibet. Il fit acheter très-cher aux habitans des îles le pardon de leur révolte, ce qui ne l'empêcha pas de faire exécuter tous ceux qu'il put prendre encore dans le Lochaber. Les habitans se récrièrent hautement contre cette violation de la foi promise, et les injures qu'ils proférèrent contre lui à cette occasion irritèrent tellement Macbeth, qu'il fut près de passer dans les îles avec une armée pour se venger; mais il fut détourné de ce projet par les conseils de ses amis, et surtout par les présens au moyen desquels les insulaires achetèrent une seconde fois leur pardon.

Peu de temps après, Suénon, roi de Nor-

wége, ayant fait une descente en Écosse, Duncan, pour lui résister, se mit à la tête de la partie la plus considérable de son armée, dont il confia le reste à Macbeth et à Banquo. Duncan, battu et près de s'enfuir, se réfugia dans le château de Perth, où Suénon vint l'assiéger. Duncan ayant secrètement instruit Macbeth de ses intentions, feignit de vouloir traiter, et traîna la chose en longueur, jusqu'à ce qu'enfin averti que Macbeth avait réuni des forces suffisantes, il indiqua un jour pour livrer la place, et en attendant offrit aux Norwégiens de leur envoyer des provisions de bouche, qu'ils acceptèrent avec d'autant plus d'empressement que depuis plusieurs jours ils souffraient beaucoup de la disette. Le pain et la bière qu'on leur livra avaient été mêlés du jus d'une baie extrêmement narcotique, en sorte que, s'en étant rassasiés avec avidité, ils tombèrent dans un sommeil dont il fut impossible de les tirer. Alors Duncan fit avertir Macbeth qui, arrivant en diligence, et entrant sans obstacle dans le camp, massacra tous les Norwégiens dont la plupart ne se réveillèrent pas, et dont les autres se trouvèrent tellement étourdis par l'effet du sopori-

fique, qu'ils ne purent faire aucune défense. Un grand nombre de mariniers de la flotte norwégienne, qui étaient venus pour prendre leur part de l'abondance répandue dans le camp, partagèrent le sort de leurs compatriotes, et Suénon, qui se sauva, lui onzième, de cette boucherie, trouva à peine assez d'hommes pour conduire le vaisseau sur lequel il s'enfuit en Norwége. Ceux qu'il laissa derrière furent, trois jours après, tellement battus par un vent d'est qu'ils se brisèrent les uns contre les autres et s'enfoncèrent dans la mer, dans un lieu appelé les sables de Drownelow, où ils sont encore aujourd'hui (1574), dit la chronique, « au grand » danger des vaisseaux qui viennent sur la côte, » la mer les couvrant entièrement pendant le » flux, tandis que le reflux en laisse paraître » quelques parties au-dessus de l'eau. » Ce désastre causa une telle consternation en Norwége, qu'encore plusieurs années après, on n'y armait point un chevalier sans lui faire jurer de venger ses compatriotes tués en Écosse. Duncan, pour célébrer sa délivrance, ordonna de grandes processions; mais, pendant qu'on les célébrait, on apprit le débarquement d'une

armée de Danois sous les ordres de Canut, roi d'Angleterre, qui venait venger son frère Suénon. Macbeth et Banquo allèrent au-devant d'eux, les défirent, les forcèrent à se rembarquer, et à payer une somme considérable pour obtenir la permission d'enterrer leurs morts à Saint-Colmes-Inch, où, dit la chronique, on voit encore un grand nombre de vieux tombeaux sur lesquels sont gravées les armes des Danois.

Tels sont, dans les exploits de Macbeth et de Banquo, ceux dont Shakspeare, d'après Hollinshed, a fait usage dans sa tragédie. Ce fut peu de temps après que Macbeth et Banquo, se rendant à Fores, où était le roi, et chassant en chemin à travers les bois et les campagnes, *sans autre compagnie que seulement eux-mêmes*, furent soudainement accostés au milieu d'une lande par trois femmes bizarrement vêtues et *semblables à des créatures de l'ancien monde* (*elder world*) (*Voyez* la note 7), qui saluèrent Macbeth précisément comme on le voit dans la tragédie. Sur quoi Banquo : « Quelle manière de femmes êtes-vous donc, » dit-il, de vous montrer si peu favorables en-» vers moi, que vous assigniez à mon compa-

» gnon non-seulement de grands emplois, mais
» encore un royaume, tandis qu'à moi vous ne
» me donnez rien du tout? » — « Vraiment,
» dit la première d'entr'elles, nous te promet-
» tons de plus grands biens qu'à lui, car il ré-
» gnera en effet, mais avec une fin malheu-
» reuse, et ne laissera derrière lui aucune posté-
» rité pour lui succéder; tandis qu'au contraire,
» toi, à la vérité, ne régneras pas du tout,
» mais de toi sortiront ceux qui gouverneront
» l'Écosse par une longue suite de postérité
» non interrompue. » Aussitôt elles disparurent. Quelque temps après, le thane de Cawdor ayant été mis à mort pour cause de trahison, son titre fut conféré à Macbeth, qui commença, ainsi que Banquo, à ajouter grande foi aux prédictions des sorcières et à rêver aux moyens de parvenir à la couronne.

Il avait des chances d'y arriver légitimement, les fils de Duncan n'étant pas encore en âge de régner, et la loi d'Écosse portant que, si le roi mourait avant que ses fils ou descendans en ligne directe fussent assez âgés pour prendre le maniement des affaires, on élirait à leur place le plus proche parent du roi défunt.

Mais Duncan ayant désigné avant l'âge son fils Malcolm pour prince de Cumberland et son successeur au trône, Macbeth, qui vit par-là ses espérances renversées, se crut en quelque sorte le droit de venger l'injustice qu'il éprouvait. Il y était d'ailleurs sans cesse excité par Guach sa femme, qui, brûlant du désir de se voir reine, et impatiente de tout délai, dit Boèce, *comme le sont toutes les femmes,* ne cessait de lui reprocher son manque de courage. Macbeth ayant donc assemblé à Inverness, d'autres disent à Botgsvane, un grand nombre de ses amis à qui il fit part de son projet (*Voyez* la note 10), tua Duncan, et se rendit avec son parti à Scone, où il se mit sans difficulté en possession de la couronne.

La chronique d'Hollinshed rapporte sans aucun détail le meurtre de Duncan. Ceux qu'a employés Shakspeare sont tirés d'une autre partie de cette même chronique concernant le meurtre du roi Duffe assassiné plus de soixante ans auparavant, par un seigneur écossais nommé Donwald. Voici les circonstances de ce meurtre, telles que les rapporte la chronique.

Duffe s'était montré, dès le commencement

de son règne, très-occupé de protéger le peuple contre les malfaiteurs et *personnes oisives qui ne voulaient vivre que sur les biens des autres.* Il en fit exécuter plusieurs, força les autres à se retirer en Irlande, ou bien à apprendre quelque métier pour vivre. Bien qu'ils ne tinssent, à ce qu'il paraît, à la haute noblesse d'Écosse que par des degrés assez éloignés, les nobles, dit la chronique, furent très-offensés de *cette extrême rigueur*, « regardant comme un déshonneur, » pour des gens descendus de noble parentage, » d'être contraints de gagner leur vie par le » travail de leurs mains, ce qui n'appartient » qu'aux hommes de la glèbe et autres de la » basse classe, nés pour travailler à nourrir la » noblesse, et pour obéir à ses ordres. » Le roi fut en conséquence regardé par eux comme ennemi des nobles, et indigne de les gouverner, étant, disaient-ils, uniquement dévoué aux intérêts du peuple et du clergé, qui faisaient en ce temps cause commune contre l'oppression des grands seigneurs. Le mécontentement s'accroissant tous les jours, il s'éleva plusieurs révoltes, dans l'une desquelles entrèrent quelques jeunes gentilshommes, parens de Donwald,

lieutenant pour le roi du château de Fores. Ces jeunes gens furent pris, et Donwald, qui jusqu'alors avait servi fidèlement et utilement le roi, se flatta d'obtenir leur grâce; mais n'ayant pu y parvenir, il en conçut un violent ressentiment. Sa femme, que des causes pareilles irritaient contre le roi, n'épargna rien pour l'aigrir, lui fit comprendre combien il lui serait facile de se venger lorsque Duffe viendrait, comme il lui arrivait souvent, loger à Fores, sans autre garde que la garnison du château entièrement à leur dévotion, et elle lui en indiqua tous les moyens.

Duffe étant venu peu de temps après à Fores, la veille de son départ, lorsqu'il se fut couché après avoir prié Dieu beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire, Donwald et sa femme se mirent à table avec les deux chambellans, dont ils avaient préparé avec soin l'*arrière-souper* ou *collation*, et les enivrèrent si bien, qu'ils les firent tomber dans un sommeil léthargique. Alors Donwald, *quoique dans son cœur il abhorrât cette action*, excité par sa femme, appela quatre de ses domestiques instruits de son projet, et qu'il avait séduits par des présens. Ils entrèrent dans la

chambre de Duffe, le tuèrent, emportèrent son corps hors du château par une poterne, et, le mettant sur un cheval préparé à cet effet, le transportèrent à deux milles de là, près d'une petite rivière qu'ils détournèrent avec l'aide de quelques paysans; puis, creusant une fosse dans le fond du lit de la rivière, ils y enterrèrent le cadavre et firent repasser les eaux par-dessus, dans la crainte que s'il venait à être découvert, ses blessures ne saignassent lorsque Donwald en approcherait, et ne le fissent ainsi reconnaître comme l'auteur du meurtre. Donwald, pendant ce temps, avait eu soin de se tenir parmi ceux qui faisaient la garde, et qu'il ne quitta pas pendant le reste de la nuit. Les circonstances subséquentes relatives au meurtre des deux chambellans sont telles que Shakspeare les a représentées dans Macbeth. Il en est de même des prodiges qu'il rapporte, et qui eurent lieu à la mort de Duffe. Le soleil ne parut point durant six mois, jusqu'à ce qu'enfin les meurtriers ayant été découverts et exécutés, il brilla de nouveau sur la terre, et les champs se couvrirent de fleurs, bien que ce ne fût pas la saison.

Pour revenir à Macbeth, les dix premières

années de son règne furent signalées par un gouvernement sage, équitable et vigoureux. On rapporte plusieurs de ses lois, dont voici quelques-unes.

« Celui qui en accompagnera un autre pour » lui faire cortége, soit à l'église, au marché, » ou à quelque autre lieu d'assemblée publique, » sera mis à mort, à moins qu'il ne reçoive sa » subsistance de celui qu'il accompagne. » La peine de mort était également portée contre celui qui prêtait serment à tout autre qu'au roi.

« Aucune sorte de seigneurs et de grands » barons ne pourront, sous peine de mort, con» tracter mariage les uns avec les autres, sur» tout si leurs terres sont voisines. »

« Toute arme (*armour*) et toute épée portée » pour un autre effet que la défense du roi et du » royaume en temps de guerre, sera confis» quée à l'usage du roi, avec tous les autres » biens meubles (*moveable goods*) de la par» tie délinquante. » Il est également défendu à tout homme du peuple d'entretenir un cheval pour aucun autre usage que l'agriculture, mais cela sous peine seulement de confiscation du cheval.

« Tous ceux qui, nommés gouverneurs ou » (comme je puis les appeler) capitaines, » achèteront quelques terres ou possessions » dans les limites de leur commandement, » perdront ces terres ou possessions, et l'argent » qui aura servi à les payer. » Il leur est également défendu, sous peine de perdre leurs charges, sans pouvoir être remplacés par personne de leur famille, de marier leurs fils ou filles dans leur gouvernement.

« Personne ne pourra siéger dans une cour » temporelle, sans y être autorisé par une con» vention du roi. » Tous les actes doivent être également passés au nom du roi.

Quelques autres lois ont pour objet d'assurer les immunités du clergé et l'autorité des censures de l'église, régler les devoirs de la chevalerie, les successions, etc. Plusieurs de ces lois, dont quelques-unes assez singulières pour le temps, sont faites par des motifs d'ordre et de règle; d'autres sont destinées à maintenir l'indépendance civile contre le pouvoir oppressif des officiers de la couronne; mais la plupart ont évidemment pour objet de diminuer la puissance des nobles, et de concentrer toute l'auto-

rité dans les mains du roi. Toutes sont rapportées par les historiens du temps comme des lois sages et bienfaisantes; et si Macbeth fût arrivé au trône par des moyens légitimes, s'il eût continué dans les voies de la justice comme il avait commencé, il aurait pu, dit la chronique d'Hollinshed, *être compté au nombre des plus grands princes qui eussent jamais régné.*

Mais ce n'était, continue notre chronique, qu'un zèle d'équité contrefait, et contraire à son inclination naturelle. Macbeth se montra enfin tel qu'il était; et le même sentiment de sa situation qui l'avait porté à rechercher la faveur publique par la justice, changea la justice en cruauté; « car les remords de sa conscience le » tenaient dans une crainte continuelle qu'on » ne le servît de la même coupe qu'il avait ad- » ministrée à son prédécesseur. » Dès lors commence le Macbeth de la tragédie. Le meurtre de Banquo, exécuté de la même manière et pour les mêmes motifs que ceux que lui attribue Shakspeare, est suivi d'un grand nombre d'autres crimes qui lui font « trouver » une telle douceur à mettre ses nobles à mort, » que sa soif pour le sang ne peut plus être sa-

» tisfaite, et le peuple n'est pas plus que la no- » blesse à l'abri de ses barbaries et de ses rapi- » nes. » Des magiciens l'ont averti de se garder de Macduff, dont la puissance d'ailleurs lui faisait ombrage, et sa haine contre lui ne cherchait qu'un prétexte (*Voyez* la note 26). Macduff, averti du danger, forma le projet de passer en Angleterre pour engager Malcolm, qui s'y était réfugié, à venir réclamer ses droits. Macbeth en fut informé, « car les rois, dit la chronique, » ont des yeux aussi perçans que le lynx, et » des oreilles aussi longues que Midas, » et Macbeth tenait chez tous les nobles de son royaume des espions à ses gages. La fuite de Macduff, le massacre de tout ce qui lui appartenait, sa conversation avec Malcolm, sont des faits tirés de la chronique. Malcolm opposa d'abord aux empressemens de Macduff les raisons tirées de sa propre incontinence, et Macduff lui répond comme dans Shakspeare, en ajoutant seulement : « Fais-toi toujours roi, et » j'arrangerai les choses avec tant de prudence, » que tu pourras te satisfaire à ton plaisir, si se- » crètement que personne ne s'en apercevra. » Le reste de la scène est fidèlement imité par le

poëte; et tout ce qui concerne la mort de Macbeth, les prédictions qui lui avaient été faites, et la manière dont elles ont été à la fois éludées et accomplies, est tiré presque mot pour mot de la chronique, où nous voyons enfin comment « par l'illusion du diable il déshonora, par la » plus terrible cruauté, un règne dont les com» mencemens avaient été utiles à son peu» ple (1). » Macbeth avait assassiné Duncan en 1040; il fut tué lui-même en 1057, après dix-sept ans de règne.

Tel est l'ensemble de faits auquel Shakspeare s'est chargé de donner l'âme et la vie. Il se place simplement au milieu des événemens et des personnages; et d'un souffle mettant en mouvement toutes ces choses inanimées, il nous fait assister au spectacle de leur existence. Aussi n'ajoute-t-il presque rien aux incidens que lui a

---

(1) Chronique d'Hollinshed, édit. in-fol. de 1586, t. I, p. 168 et suiv., et pour ce qui concerne le meurtre du roi Duffe, p. 150 et suiv. C'est probablement des faits fournis par Hector Boèce à cette chronique, que Buchanan, en rapportant beaucoup plus sommairement l'histoire de Macbeth, a dit : *Multa hic fabulosè quidam nostrorum affingunt; sed quia theatris aut milesiis fabulis sunt aptiora quam historiæ, ea omitto.* (*Rerum scot. Hist. l. VII.*)

fournis la relation à laquelle il emprunte son sujet; au contraire, il en retranche beaucoup. Il élague surtout ce qui altérerait la simplicité de sa marche et embarrasserait l'action de ses personnages; il supprime ce qui l'empêcherait de les pénétrer d'une vue et de les peindre en quelques traits. Macbeth, avec les crimes et les grandes qualités que lui attribue son histoire, serait un être trop compliqué; il faudrait en lui trop d'ambition à la fois et trop de vertu pour que l'une de ces dispositions pût se soutenir quelque temps en présence de l'autre, et l'on aurait besoin de trop grandes machines pour faire enfin pencher la balance de l'un ou de l'autre côté. Le Macbeth de Shakspeare n'est brillant que par ses vertus guerrières, et surtout sa valeur personnelle; il n'a que les qualités d'un barbare, il n'en a que les défauts. Brave, mais point étranger à la crainte du péril dès qu'il y croit, cruel et sensible par accès, perfide par inconstance, toujours prêt à céder à la tentation qui se présente, qu'elle soit de crime ou de vertu, il a bien, dans son ambition et dans ses forfaits, ce caractère d'irréflexion et de mobilité qui appartient à une civilisation pres-

que sauvage ; ses passions sont impérieuses, mais aucune série de raisonnemens et de projets ne les détermine et ne les gouverne ; c'est un arbre élevé, mais sans racines, que le moindre vent peut ébranler et dont la chute est un désastre. De là naît sa grandeur tragique; elle est dans sa destinée plus que dans son caractère. Macbeth, placé plus loin des espérances du trône, fût demeuré vertueux, et sa vertu eût été inquiète, car elle eût été seulement le fruit de la circonstance; son crime devient pour lui un supplice, parce que c'est la circonstance qui l'a produit: ce crime n'est pas sorti du fond de sa nature; et cependant il s'attache à lui, l'enveloppe, l'enchaîne, le déchire de toutes parts, et lui crée ainsi une destinée tourmentée et irrémissible où le malheureux s'agite vainement, sans y trouver d'autre moyen d'action que ceux qui l'enfoncent toujours davantage et avec plus de désespoir dans la carrière que lui prescrit désormais son implacable persécuteur. Macbeth est un de ces caractères marqués dans toutes les superstitions pour devenir la proie et l'instrument de l'esprit pervers qui trouve du plaisir à les perdre parce qu'ils

ont reçu quelque portion de la nature divine, et qui en même temps n'y rencontre que peu des difficultés, car cette lumière céleste ne lance en eux que des rayons passagers, à chaque instant obscurcis par les orages.

Lady Macbeth est bien précisément la femme d'un tel homme, le produit d'un même état de civilisation, d'une même habitude de passions. Elle y joint de plus d'être une femme, c'est-à-dire, sans prévoyance, sans généralité dans les vues, n'apercevant à la fois qu'une seule partie d'une seule idée, et s'y livrant toute entière sans souffrir ce qui pourrait l'en distraire et l'y troubler. Les sentimens qui appartiennent à son sexe ne lui sont point étrangers: elle aime son mari, connaît les plaisirs d'une mère, et n'a pu tuer elle-même Duncan, parce qu'il ressemblait à son père endormi; mais elle veut être reine; il faut pour cela que Duncan périsse; elle ne voit dans sa mort que le plaisir d'être reine; son courage est facile, car elle n'aperçoit pas ce qui pourrait la faire reculer. Lorsque la passion sera satisfaite et l'action commise, alors seulement les autres conséquences lui en seront révélées comme une nouveauté dont elle n'avait

pas eu la plus légère prévision. Ces craintes, cette nécessité de nouveaux forfaits, que son mari avait entrevues d'avance, elle n'y avait jamais songé. Elle voulait bien rejeter le crime sur les deux chambellans; mais ce n'est pas elle qui songe à les tuer, ce n'est pas elle qui prépare le meurtre de Banquo, le massacre de la famille de Macduff; elle n'a pas vu si loin; elle n'avait pas même deviné, en entrant dans la chambre de Duncan égorgé, l'effet que produirait sur elle un pareil spectacle. Elle en sort troublée, ne dédaignant plus les terreurs de son mari, mais l'engageant seulement à ne se pas trop arrêter sur des images dont on voit qu'elle commence à se sentir elle-même obsédée. Le coup est porté, et se révélera dans l'admirable et terrible scène du somnambulisme; c'est là que nous apprendrons ce qu'est devenu, lorsqu'il n'est plus soutenu par l'aveugle emportement de la passion, ce caractère en apparence si inébranlable; et lorsque Macbeth s'est affermi dans le crime, après avoir hésité à le commettre parce qu'il le comprenait, nous verrons sa femme, succombant sous la connaissance qu'elle en a trop tard acquise, substituer une idée fixe

à une autre, mourir pour s'en délivrer, et punir par la folie du désespoir le crime que lui a fait commettre la folie de l'ambition.

Les autres personnages, amenés seulement pour concourir à ce grand tableau de la marche et de la destinée du crime, n'ont d'autre couleur que celle de la situation que leur donne l'histoire. Les sorcières sont bien ce qu'elles doivent être, et je ne sais trop pourquoi il est d'usage de se récrier avec dégoût contre cette portion de la représentation de Macbeth. Il me semble que lorsqu'on voit ces viles créatures arbitres de la vie, de la mort, de toutes les chances et de tous les intérêts de l'humanité, lorsqu'on les voit en disposer d'après les plus méprisables caprices de leur odieuse nature, à la terreur qu'inspire leur pouvoir se joint l'effroi que fait naître leur déraison, et le ridicule même d'un tel spectacle peut en augmenter l'effet.

Le style de Macbeth est remarquable, dans son énergie sauvage, par une recherche qu'on aura raison de lui reprocher, mais qu'à tort on regarderait comme contraire à la vérité autant qu'elle l'est au naturel. La recherche n'est point

incompatible avec la grossièreté des mœurs et des idées ; elle semble même assez ordinaire aux temps et aux situations où manquent les idées générales. L'esprit, qui ne peut demeurer oisif, s'attache alors aux plus petits rapports, s'y complaît, et s'en fait une habitude que nous retrouvons dans toutes les situations analogues. Rien n'est assurément plus alambiqué que l'esprit de la littérature du moyen âge. Ce que nous connaissons des discours des sauvages contient beaucoup d'idées recherchées ; la recherche est le caractère des beaux esprits de la classe inférieure ; les injures même des gens du peuple sont composées quelquefois avec une recherche tout-à-fait singulière, comme si, dans ces momens où la colère exalte les facultés, leur esprit saisissait avec plus de facilité et d'abondance les rapports de ce genre, les seuls où il soit capable d'atteindre.

On croit que Macbeth fut représenté en 1606 : il est à présumer que l'idée de faire une tragédie sur ce sujet, nécessairement agréable au roi Jacques, monté depuis peu sur le trône d'Angleterre, fut inspirée à Shakspeare par une pièce de vers en une petite scène, qu'en 1605 des

étudians d'Oxford récitèrent en latin devant le roi, et en anglais devant la reine qui l'avait accompagné dans la ville. Les étudians étaient au nombre de trois, et parlaient probablement tour à tour; leurs discours roulèrent sur la prédiction faite à Banquo; et par une allusion au triple salut qu'avait reçu Macbeth, ils saluèrent Jacques roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Ils le saluèrent même roi de France, ce qui détruisait assez gratuitement la vertu du nombre *trois*.

MACBETH.

PERSONNAGES.

DUNCAN, roi d'Écosse.
MALCOLM, DONALBAIN, } fils du roi.
MACBETH, BANQUO, } généraux de l'armée du roi.
MACDUFF, LENOX, ROSSE, MENTEITH, ANGUS, CATHNESS, } seigneurs écossais.
FLEANCE, fils de Banquo.
SIWARD, général de l'armée anglaise.
LE FILS DE SIWARD.
SEYTON, officier attaché à Macbeth.
LE FILS DE MACDUFF.
UN MÉDECIN ANGLAIS.
UN MÉDECIN ÉCOSSAIS.
LADY MACBETH.
LADY MACDUFF.
DAMES de la suite de lady Macbeth.
LORDS, GENTILSHOMMES, OFFICIERS, SOLDATS, MEURTRIERS, SUIVANS et MESSAGERS.
HÉCATE, et TROIS SORCIÈRES.
L'OMBRE DE BANQUO, et autres APPARITIONS.

La scène est en Écosse, et surtout dans le château de Macbeth; excepté à la fin du quatrième acte, où elle se passe en Angleterre.

MACBETH.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un lieu découvert. — Tonnerre, éclairs.

Entrent LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

QUAND nous réunirons-nous maintenant toutes les trois? Sera-ce par le tonnerre, les éclairs ou la pluie?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Quand le bacchanal aura cessé, quand la bataille sera gagnée et perdue.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Ce sera avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

En quel lieu?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Sur la bruyère.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Pour y rencontrer Macbeth.

(Une voix les appelle.)

PREMIÈRE SORCIÈRE.

J'y vais, Grimalkin [1]!

LES TROIS SORCIÈRES, à la fois.

Paddock [2] appelle. — Tout à l'heure! — Horrible est le beau, agréable est l'horreur. Volons à travers le brouillard et l'air impur.

(Elles disparaissent.)

SCÈNE II.

Un camp près de Fores.

Alarme derrière le théâtre. — Entrent LE ROI DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX, et leur suite. Ils vont à la rencontre d'un soldat blessé et sanglant.

DUNCAN.

Quel est cet homme tout couvert de sang? A l'état où je le vois, je pense qu'il doit pouvoir nous dire où en est actuellement la révolte.

MALCOLM.

C'est le sergent qui a combattu en brave et intrépide soldat pour me sauver de la captivité. — Salut, mon brave ami; apprends au roi ce que tu sais de la mêlée : en quel état l'as-tu laissée?

LE SERGENT.

Elle demeurait incertaine, comme deux nageurs mis à l'épreuve, qui s'épuisent l'un l'autre à rendre

inutiles les efforts de leur adversaire. L'impitoyable Macdowald (bien fait pour être un rebelle, car en lui pullule, pour le former ainsi, tout l'essaim (3) des vices de la nature) avait reçu des îles de l'ouest un renfort de Kernes (4) et de Gallow-Glasses; et la Fortune, souriant à sa cause maudite, semblait se faire la prostituée d'un révolté. Mais tout cela s'est trouvé sans force. Le brave Macbeth (il a bien mérité ce nom) dédaignant la Fortune, et vrai favori de la Valeur, avec son épée qu'il brandissait toute fumante d'une sanglante exécution, a tout mis en pièces sur son passage, jusqu'à ce qu'il se soit trouvé en face du traître, à qui il n'a pas donné congé ni souhaité le bonjour qu'il ne l'eût fendu du nombril à la mâchoire, et qu'il n'eût placé sa tête sur nos murailles.

DUNCAN.

O mon brave cousin! digne gentilhomme!

LE SERGENT.

De même que le point où le soleil commence à nous luire est celui d'où viennent éclater les tempêtes qui brisent nos vaisseaux, et les effroyables tonnerres; ainsi du lieu d'où semblait devoir nous arriver le secours ont surgi pour nous de nouvelles détresses. — Écoute, roi d'Écosse, écoute. — A peine la justice, armée de la valeur, avait forcé ces Kernes voltigeurs à confier leur salut à leurs jambes, que le chef des Norwégiens, saisissant son avantage avec des bataillons tout frais et des armes encore reluisantes, a commencé une seconde attaque.

DUNCAN.

Cela n'a-t-il pas causé quelque effroi à nos généraux Macbeth et Banquo ?

LE SERGENT.

Oui, comme les passereaux à l'aigle, ou le lièvre au lion. Pour dire vrai, je ne les puis comparer qu'à deux canons chargés à double tonnerre, tant leurs doubles coups tombaient redoublés sur les ennemis. Sans doute, et je n'en saurais penser autre chose, ils avaient résolu de se baigner dans la vapeur élevée des blessures, ou de laisser à la mémoire l'exemple d'un autre Golgotha. — Mais je me sens faible; j'ai là des ouvertures qui crient au secours.

DUNCAN.

Tes paroles te vont aussi bien que tes blessures : l'honneur en sort de partout. — Allez avec lui; amenez-lui les chirurgiens. — (*Le sergent sort accompagné.*) Qui s'avance vers nous?

(Entre Rosse.)

MALCOLM.

C'est le digne thane de Rosse.

LENOX.

Quel empressement peint dans ses regards ! A le voir, il aurait l'air de nous annoncer d'étranges choses.

ROSSE.

Dieu conserve le roi !

DUNCAN.

D'où viens-tu, digne thane?

ROSSE.

De Fife, grand roi, où les bannières des Norwégiens insultent les cieux et glacent nos peuples du vent qu'elles agitent. Le roi de Norwége en personne, à la tête d'une armée terrible, et secondé par le plus déloyal des traîtres, le thane de Cawdor, avait engagé un combat funeste, lorsque le nouvel époux de Bellone, couvert de ses exploits, l'a appelé à se mesurer avec lui, et son fer opposé contre un fer rebelle, le bras contre le bras, a dompté son courage farouche. — Conclusion, la victoire nous est restée.

DUNCAN.

Quel bonheur!

ROSSE.

Maintenant, Suénon, le roi de Norwége, demande à entrer en composition : nous n'avons pas daigné lui permettre d'enterrer ses morts, qu'il n'eût déposé d'avance à Saint-Colmes-Inch dix mille dollars pour nous être distribués.

DUNCAN.

Le thane de Cawdor ne trahira plus les intérêts que lui avait remis notre confiance. Allez, ordonnez sa mort, et saluez Macbeth du titre qui lui a appartenu.

ROSSE.

Je verrai exécuter vos ordres.

DUNCAN.

Ce qu'il a perdu, le brave Macbeth l'a gagné.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Une bruyère. — Tonnerre.

Entrent LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Où as-tu été, sœur?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Tuer le cochon (5).

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et toi, sœur?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

La femme d'un matelot avait des châtaignes dans son tablier; elle mâchonnait, mâchonnait, mâchonnait. — Donne-m'en, lui ai-je dit. — Va-t'en au diable, sorcière, m'a répondu cette grosse joufflue au croupion rembourré. — Son mari est parti pour Alep, comme patron du *Tigre*; mais je m'embarquerai après lui dans un tamis, et sous la forme d'un rat sans queue (6), je ferai, je ferai, je ferai.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Je te donnerai un vent.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tu es bien obligeante.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et moi un autre.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Et moi, j'ai tous les autres, les ports vers lesquels

ils soufflent, et tous les endroits marqués sur la carte des marins. Je le rendrai sec comme du foin, le sommeil ne fermera ni jour ni nuit le rideau de sa paupière; il vivra comme un proscrit; neuf fois neuf semaines de fatigue le feront maigrir, s'exténuer, languir; et si sa barque ne peut périr, du moins sera-t-elle battue par la tempête. — Voyez ce que j'ai là.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Montre-moi, montre-moi.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

C'est le pouce d'un pilote qui a fait naufrage en revenant dans son pays.

(Tambour derrière le théâtre.)

TROISIÈME SORCIÈRE.

Le tambour! le tambour! Macbeth arrive.

TOUTES TROIS ENSEMBLE.

Les sœurs du destin (7) se sont prises par la main; elles vont sans cesse parcourant les terres et les mers, et ainsi tournent, tournent, trois fois pour le tien, et trois fois pour le mien, et trois fois encore pour accomplir neuf. Paix! le charme est terminé.

(Macbeth et Banquo paraissent, traversant cette plaine de bruyères; ils sont suivis d'officiers et de soldats.)

MACBETH.

Je n'ai jamais vu de jour si sombre et si beau.

BANQUO.

Combien dit-on qu'il y a d'ici à Fores? — Quelles sont ces créatures si décharnées et vêtues d'une ma-

nière si bizarre? Elles ne ressemblent point aux habitans de la terre, et pourtant elles sont sur la terre. — Êtes-vous en vie? êtes-vous quelque chose à quoi l'homme puisse adresser la parole? Je dois penser que vous me comprenez, au signe que vous me faites toutes trois à la fois, en plaçant votre doigt décharné sur vos lèvres de parchemin. Je vous prendrais pour des femmes, si votre barbe ne m'empêchait de croire que c'est effectivement là ce que vous êtes.

MACBETH.

Parlez, si vous pouvez parler; qui êtes-vous?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut, Macbeth! salut à toi, thane de Glamis!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth! salut à toi, thane de Cawdor!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth, qui seras un jour roi!

BANQUO.

Mon bon seigneur, pourquoi tressaillez-vous? pourquoi semblez-vous craindre des choses dont le son vous doit être si doux? — Au nom de la vérité, êtes-vous des fantômes, ou êtes-vous en effet ce que vous paraissez être? Mon noble compagnon reçoit en même temps de vous un titre nouveau et la haute prédiction d'une illustre fortune et de royales espérances, tellement qu'il en est comme hors de lui-même; et moi vous ne me parlez pas : si vos regards peuvent pénétrer dans les germes du temps, et démêler quelles semences doivent s'élever sur la terre,

et lesquelles doivent avorter, dites-le moi donc, à moi qui ne sollicite ni ne redoute vos faveurs ou votre haine.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Moindre que Macbeth et plus grand.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Moins heureux, et cependant beaucoup plus heureux.

TROISIÈME SORCIÈRE.

De toi sortiront des rois, quoique tu ne sois pas roi. Ainsi salut, Macbeth et Banquo!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

A Banquo et Macbeth, salut!

MACBETH.

Demeurez; vous dont les discours demeurent imparfaits, dites-m'en davantage. Par la mort de Sinel, je le sais bien, je suis thane de Glamis; mais comment le serais-je de Cawdor? Le thane de Cawdor est vivant, et prospère; et devenir roi n'est pas une perspective que je puisse comprendre dans les limites de ma croyance, pas plus que thane de Cawdor. Parlez, d'où tenez-vous ces étranges nouvelles, et pourquoi venez-vous sur ces bruyères desséchées arrêter nos pas par vos prophétiques saluts? — Je vous somme de parler.

(Les sorcières disparaissent.)

BANQUO.

De la terre comme de l'eau s'élèvent des bulles d'air; c'est là ce que nous avons vu. — Où sont-elles évanouies?

MACBETH.

Dans l'air; et ce qui paraissait un corps s'est dissipé comme l'haleine dans les vents. — Plût à Dieu qu'elles eussent demeuré plus long-temps!

BANQUO.

Avons-nous vu réellement ici ces choses dont nous parlons, ou bien aurions-nous mangé de cette racine de folie (8) qui enchaîne la raison?

MACBETH.

Vos enfans seront rois.

BANQUO.

Vous serez roi.

MACBETH.

Et aussi thane de Cawdor : cela ne s'est-il pas dit ainsi?

BANQUO.

Mot pour mot. — Mais qui vient à nous?

(Entrent Rosse et Angus.)

ROSSE.

Macbeth, le roi a reçu avec joie la nouvelle de tes succès; et à la lecture de tes exploits dans le combat contre les rebelles, l'étonnement qu'il en recevait et les éloges qui te sont dus se disputaient en lui pour savoir ce qui devait lui rester ou t'appartenir (9). Réduit par-là au silence, en parcourant les événemens du même jour, il t'a trouvé au milieu des bataillons de l'intrépide Norwégien, sans effroi

au milieu de ces étranges spectacles de mort, ouvrage de ta main. Aussi pressés que la parole, les courriers succédaient aux courriers, chacun apportant et répandant devant lui les éloges que tu mérites pour cette étonnante défense de son royaume.

ANGUS.

Nous avons été envoyés pour te porter les remercîmens de notre royal souverain, chargés de la mission de te conduire près de lui, et non de ta récompense.

ROSSE.

Et pour gage de plus grands honneurs, il m'a ordonné de te saluer de sa part *thane de Cawdor*. Ainsi, digne thane, salut sous ce nouveau titre, car il t'appartient.

BANQUO.

Quoi! le diable aurait-il dit vrai?

MACBETH.

Le thane de Cawdor est vivant. Pourquoi venez-vous me revêtir de parures empruntées?

ANGUS.

Il est vrai, celui qui fut thane de Cawdor vit encore, mais sous le poids d'un jugement auquel est soumise cette vie qu'il a mérité de perdre. S'il était d'intelligence avec le roi de Norwége, ou s'il prêtait aux rebelles une aide et des secours clandestins, ou si, de concert avec tous deux, il tramait la ruine de son pays, c'est ce que j'ignore; mais des trahisons capitales, avouées et prouvées, l'ont perdu sans ressource.

MACBETH.

Thane de Glamis et thane de Cawdor! le plus grand est encore à venir. — Je vous rends grâce de vos soins. — N'espérez-vous pas à présent que vos enfans seront rois, puisque celles qui m'ont salué thane de Cawdor ne leur ont pas promis moins qu'un trône?

BANQUO.

Si vous le croyez sincèrement, cela pourrait bien aussi vous faire aspirer à obtenir la couronne, outre le titre de thane de Cawdor : mais c'est une étrange aventure; et souvent, pour nous attirer à notre perte, les ministres des ténèbres nous disent la vérité : ils nous amorcent par des bagatelles permises, pour nous précipiter ensuite dans les plus funestes engagemens. — Mes cousins, un mot, je vous prie.

MACBETH.

Deux vérités m'ont été dites (10); favorables prologues de la grande scène que je vois marcher à l'événement de la royauté qui en fait le sujet. — Je vous remercie, messieurs. — Cette instigation surnaturelle ne peut être mauvaise; elle ne peut être bonne. Si elle est mauvaise, pourquoi me donne-t-elle un gage de succès, en commençant ainsi par une vérité? Si elle est bonne, d'où vient que je me sens entraîné malgré moi à des actions telles, qu'à leur horrible image mes cheveux s'agitent, et mon cœur, retenu à sa place, va frapper mes côtes avec un mouvement contraire aux lois de la nature? La crainte de l'objet présent est bien au-dessous de l'horreur qu'on éprouve à l'imaginer. Ma pensée,

où le meurtre n'est encore qu'un fantôme, ébranle tellement la partie individuelle de mon être, que toutes les fonctions en sont anéanties dans le trouble; et rien n'y existe que ce qui n'est pas.

BANQUO.

Voyez dans quelle extase est plongé notre compagnon.

MACBETH.

Si le hasard veut me faire roi, soit; le hasard peut me couronner sans que je m'en mêle.

BANQUO.

Ces nouveaux honneurs ressemblent sur lui à des habits neufs, qui ne peuvent qu'avec un peu d'usage coller tout-à-fait sur le moule.

MACBETH.

Arrive ce qui pourra; le temps et les heures ne laissent pas d'avancer à travers la plus mauvaise journée.

BANQUO.

Digne Macbeth, nous sommes à vos ordres.

MACBETH.

Soyez assez bons pour m'excuser : ma mauvaise tête se travaillait à retrouver des choses oubliées. — Mes chers messieurs, vos services sont consignés dans un registre dont chaque jour je tournerai la feuille pour les relire. — Allons trouver le roi. (*A Banquo.*) Réfléchissez à ce qui est arrivé; et, plus à loisir, après avoir dans l'intervalle pesé toutes choses, nous en parlerons à cœur ouvert.

BANQUO.

Très-volontiers.

IACBETH.

Jusque-là c'est assez. — Allons, mes amis.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

A Fores, un appartement dans le palais. — Fanfares.

Entrent **DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX**, et leur suite.

DUNCAN.

A-t-on exécuté Cawdor? Ceux que j'avais chargés de ce soin ne sont-ils pas revenus encore?

MALCOLM.

Mon souverain, ils ne sont pas encore de retour; mais j'ai parlé à un homme qui l'a vu mourir. Il m'a rapporté qu'il avait, sans aucun détour, avoué sa trahison, imploré le pardon de votre majesté, et manifesté un profond repentir. Il n'y a rien eu dans sa vie d'aussi honorable que la manière dont il l'a quittée. Il est mort en homme qui s'est étudié, en mourant, à laisser échapper la plus chère de ses possessions comme une bagatelle sans importance.

DUNCAN.

Il n'y a point d'art qui apprenne à découvrir sur le visage les inclinations de l'âme : c'était un homme sur qui j'avais fondé une confiance absolue. — (*Entrent Macbeth, Banquo, Rosse et Angus.*)

O mon très-digne cousin, je sentais déjà peser sur moi un reproche d'ingratitude. Tu as tellement pris les devans, que la plus rapide récompense n'a pour t'atteindre qu'une aile encore trop lente. — Je voudrais que tu eusses moins mérité, et m'eusses ainsi laissé les moyens de régler moi-même la mesure de ton salaire et de ma reconnaissance. Mais il me reste seulement à te dire qu'il t'est dû plus qu'on ne peut acquitter en allant au delà de toute récompense possible.

MACBETH.

Le service et la fidélité que je vous dois, en s'acquittant, se récompensent eux-mêmes. Il appartient à votre grandeur de recevoir le tribut de nos devoirs, et nos devoirs nous lient à votre trône et à votre état comme des enfans et des serviteurs, qui ne feraient que ce qu'ils doivent en faisant tout ce qui peut mériter votre affection et votre estime [11].

DUNCAN.

Sois ici le bienvenu : je viens de t'enraciner, et travaillerai à te faire parvenir à la plus haute croissance. — Noble Banquo, tu n'as pas moins mérité, et cela ne doit pas être moins connu. Laisse-moi t'embrasser et te serrer contre mon cœur.

BANQUO.

Si j'y acquiers du terrain, les fruits vous en appartiendront.

DUNCAN.

Tant de joies accumulées, prêtes à déborder par leur plénitude, cherchent à se cacher dans les larmes de la tristesse. Mes fils, mes parens, vous tha-

nes, et vous après eux les premiers en dignités, sachez aujourd'hui que nous voulons transmettre notre couronne à Malcolm, l'aîné de mes enfans, qui portera désormais le titre de prince de Cumberland ; honneur qui ne lui doit pas profiter à lui seul, et sans en amener d'autres à sa suite, mais qui fera briller comme autant d'étoiles des distinctions nouvelles sur tous ceux qui les ont méritées. — Partons pour Inverness; je veux vous avoir de nouvelles obligations.

MACBETH.

C'est une fatigue pour moi que le repos quand je ne vous le consacre pas. Je veux vous annoncer moi-même, et remplir ma femme de joie par la nouvelle de votre arrivée. Ainsi, je prends humblement congé de vous.

DUNCAN.

Mon digne Cawdor !

MACBETH, à part.

Le prince de Cumberland! Voilà un obstacle sur lequel je dois trébucher si je ne saute par-dessus, car il se trouve dans mon chemin. — Étoiles, cachez vos feux; que la lumière ne puisse voir mes profonds et noirs désirs ; que l'œil se ferme au mouvement de la main. Mais il faut que cela se fasse, ce que mon œil craindra de voir lorsque cela sera fait!

(Il sort.)

DUNCAN.

C'est la vérité, digne Banquo, il est aussi vaillant que vous le dites : je me repais des éloges qu'on lui

donne; c'est pour moi un festin. Suivons-le tandis que ses soins nous devancent pour nous préparer un bon accueil. C'est un parent sans égal.

(Fanfares. — Ils sortent.)

SCÈNE V.

A Inverness. — Un appartement du château de Macbeth.

Entre LADY MACBETH, lisant une lettre.

« Elles sont venues à moi au jour du succès, et j'ai » appris par le plus incontestable témoignage qu'en » elles résidait une intelligence plus qu'humaine. » Lorsque je brûlais de leur faire d'autres ques- » tions, elles se sont confondues dans l'air et y ont » disparu. J'étais encore éperdu de surprise lorsque » des envoyés du roi sont venus me saluer *thane de* » *Cawdor*. C'était sous ce titre que les sœurs du » Destin s'étaient d'abord adressées à moi, me ren- » voyant ensuite aux événemens à venir par ces au- » tres paroles : *Salut, toi qui seras roi*. J'ai cru que » cela était bon à te faire connaître, chère com- » pagne de ma grandeur : je n'ai pas voulu te frus- » trer de ta portion de joie, en te laissant ignorer les » grandes destinées qui me sont promises. Place ceci » dans ton cœur. Adieu. »

Tu es thane de Glamis et de Cawdor, et tu seras aussi ce qu'on t'a prédit. — Cependant je crains ta nature trop abondamment composée du lait des tendresses humaines pour te conduire par le chemin le plus court. Tu voudrais bien t'agrandir, tu

n'es pas sans ambition ; mais tu ne la voudrais pas accompagnée du crime : ce que tu veux orgueilleusement, tu le voudrais saintement ; tu ne voudrais pas être déloyal, et cependant tu voudrais acquérir déloyalement. Noble Glamis, ce que tu veux obtenir te crie : « Voilà ce qu'il te faut faire si tu prétends obtenir. » Voilà ce que tu crains de faire plutôt que tu ne désires que cela ne soit pas fait. Hâte-toi d'arriver, que je transmette à ton oreille le courage qui m'anime, et que ma langue valeureuse dompte tout ce qui pourrait arrêter ta route vers ce cercle d'or dont les destins et cette assistance surnaturelle semblent, d'accord, vouloir te couronner. — (*Entre un serviteur.*) Quelles nouvelles apportes-tu ?

LE SERVITEUR.

Le roi arrive ici ce soir.

LADY MACBETH.

Il faut que tu aies perdu le sens. Ton maître n'est-il pas avec lui ? Si ce que tu dis était vrai, il m'aurait avertie de me préparer à recevoir le roi.

LE SERVITEUR.

Avec votre permission, rien n'est plus vrai ; notre thane est en chemin : un de mes camarades a été chargé de le devancer. Hors d'haleine, et presque mort de fatigue, à peine a-t-il eu la force d'accomplir son message.

LADY MACBETH.

Prends soin de lui ; il apporte de grandes nouvelles ! (*Le serviteur sort.*) La voix est près de manquer au corbeau lui-même, dont les croassemens

annoncent l'entrée fatale de Duncan dans l'intérieur de mes murailles. — Venez, venez, esprits qui excitez les pensées homicides; dépouillez-moi de mon sexe en cet instant, et remplissez-moi du sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, remplissez-moi de la plus atroce cruauté. Épaississez mon sang; fermez tout accès, tout passage aux remords; et que la nature, par aucun retour d'une pitié repentante, ne vienne ébranler mon cruel projet, ou faire trêve à son exécution (12). Venez dans mes mamelles changer mon lait en fiel, ministres du meurtre; venez, quelque part que vous soyez, substances invisibles, occupées à épier le moment de nuire au genre humain. — Viens, épaisse nuit; enveloppe-toi des plus noires fumées de l'enfer, afin que mon poignard acéré ne voie pas la blessure qu'il va faire, et que le ciel ne puisse, perçant d'un regard ta ténébreuse couverture, me crier : *Arrête! arrête!* — (*Entre Macbeth.*) Illustre Glamis, digne Cawdor, élevé encore au-dessus de ces deux titres par le salut qui les a suivis, ta lettre m'a transportée au delà de ce présent rempli d'ignorance, et je sens déjà l'avenir exister pour moi.

MACBETH.

Mon cher amour, Duncan arrive ici ce soir.

LADY MACBETH.

Et quand part-il d'ici?

MACBETH.

Demain; c'est son projet.

LADY MACBETH.

Oh! jamais le soleil ne verra ce demain. — Votre visage, mon cher thane, est un livre où l'on pourrait lire d'étranges choses. Pour cacher vos desseins dans cette circonstance, prenez le maintien qui convient à la circonstance; que vos yeux, vos gestes, votre langue, donnent la bienvenue; paraissez tel que la fleur innocente, mais que le serpent soit caché dessous. Il faut avoir soin de l'hôte qui nous arrive : c'est moi que vous chargerez de dépêcher le grand ouvrage de cette nuit, après lequel nos nuits et nos jours ne reconnaîtront plus d'autre règle que le pouvoir souverain.

MACBETH.

Nous en reparlerons.

LADY MACBETH.

Songez seulement à montrer un visage serein : changer de visage est toujours un signe de crainte. — Laissez tout le reste à mes soins.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Toujours à Inverness, devant le château de Macbeth.

(Hautbois. — Cortége composé des gens de Macbeth.)

Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, LENOX, MACDUFF, ROSSE, ANGUS; suite.

DUNCAN.

Ce château occupe une riante situation; l'air, doux et léger, pénètre agréablement dans les sens calmés.

BANQUO.

Cet hôte des étés, le martinet, habitant des temples, cherchant en ces lieux le séjour qu'il aime, nous annonce que l'haleine des cieux les caresse avec amour. Pas une frise saillante, pas une corniche, pas un seul angle commode où cet oiseau n'ait suspendu son lit et le berceau de ses enfans. Partout où ces oiseaux nichent et se voient fréquemment, je l'ai remarqué, l'air est toujours pur.

(Entre lady Macbeth.)

DUNCAN.

Voyez, voilà notre honorable hôtesse. — L'amitié qui s'attache à nous nous cause quelquefois des embarras que nous accueillons encore avec des remercîmens, comme des marques d'affection. Ainsi je suis pour vous une occasion d'apprendre à prier Dieu de nous récompenser de vos peines, et à nous remercier de l'embarras que nous vous donnons.

LADY MACBETH.

Tout notre effort, fût-il doublé et redoublé, ne serait qu'une faible et solitaire offrande à opposer à ce large amas d'honneurs dont votre majesté accable notre maison. Vos anciens bienfaits, et les dignités nouvelles que vous venez d'accumuler sur les premières, nous laissent sous l'engagement de prier pour vous (13).

DUNCAN.

Où est le thane de Cawdor? Nous courions sur ses talons, et voulions être son introducteur auprès de vous; mais il est bon cavalier, et la force de son amour, aussi aiguë que son éperon, lui a fait atteindre sa maison avant nous. Belle et noble lady, nous serons votre hôte pour cette nuit.

LADY MACBETH.

Vos serviteurs ne se regarderont jamais eux-mêmes, les leurs et tout ce qu'ils possèdent, que comme des biens tenus en compte, pour les faire sans cesse, et selon le plaisir de votre grandeur, servir à la balance de ce qu'elle a droit de réclamer comme sien.

DUNCAN.

Donnez-moi votre main, conduisez-moi vers votre hôte; nous l'aimons grandement, et continuerons de répandre sur lui nos bienfaits. — Avec la permission de notre hôtesse.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

Toujours à Inverness. — Un appartement dans le château de Macbeth. Des hautbois, des flambeaux.

Entrent et passent sur le théâtre un maître d'hôtel et plusieurs domestiques portant des plats et des choses de service. Entre ensuite MACBETH.

MACBETH.

Si lorsque ce sera fait c'était fini, le plus tôt fait serait le meilleur. Si l'assassinat tranchait à la fois toutes ses conséquences, et que le moment qui le termine lui livrât le succès; qu'après ce seul coup on pût dire, Voilà tout, voilà qui finit tout; au moins ici-bas, sur ce rivage, sur cette île étroite du temps, nous jetterions au hasard la vie à venir. — Mais en pareil cas, nous subissons toujours cet arrêt, que les sanglantes leçons enseignées par nous tournent, une fois apprises, à la ruine de leur inventeur. La Justice, à la main toujours égale, fait accepter à nos propres lèvres le calice empoisonné que nous avons composé nous-mêmes. — Il est ici sous la foi d'une double sauvegarde. D'abord je suis son parent et son sujet, deux puissans motifs contre cette action; ensuite je suis son hôte, et devrais fermer la porte à son meurtrier, loin de saisir moi-même le couteau. D'ailleurs ce Duncan est né d'un caractère si doux, il a rempli sa tâche de roi d'une manière si irréprochable, que ses vertus, comme des anges à la voix de trompette, s'élèveront contre

la damnable atrocité du crime de sa destruction ; et la pitié, semblable à un pauvre petit nouveau-né tout nu, fendant les tourbillons, ou portée comme un chérubin du ciel sur les invisibles courriers de l'air, frappera si vivement tous les yeux de l'horreur de cette action, que leurs larmes en éteindront le souffle du vent. Je n'ai pour presser les flancs de mon projet d'autre éperon que cette ambition qui, s'élançant et se retournant sur elle-même, retombe sans cesse sur lui [14]. — (*Entre lady Macbeth.*) Eh bien, quelles nouvelles ?

LADY MACBETH.

Il a bientôt soupé : pourquoi avez-vous quitté la salle ?

MACBETH.

M'a-t-il demandé ?

LADY MACBETH.

Sans doute ; ne le savez-vous pas ?

MACBETH.

Nous n'avancerons pas plus loin dans ce dessein. Il vient de me combler d'honneurs, et j'ai acquis parmi les hommes de toutes les classes une réputation brillante comme l'or, dont je dois me parer dans l'éclat de sa première fraîcheur, au lieu de m'en dépouiller si vite.

LADY MACBETH.

Était-elle dans l'ivresse cette espérance dont vous vous étiez fait honneur ? a-t-elle dormi depuis ? et ne se réveille-t-elle maintenant que pour devenir si pâle et si livide à l'aspect de ce qu'elle a fait de si bon cœur ? Dès ce moment je commence à juger

par-là de ton amour pour moi. Craindras-tu de montrer tes actions et ta puissance égales à ton désir? aspireras-tu à ce que tu regardes comme l'ornement de la vie, pour vivre en lâche à tes propres yeux, laissant, comme le pauvre chat du proverbe, le *je n'ose pas* se placer sans cesse auprès du *je voudrais bien* (15)?

MACBETH.

Laisse-moi en paix, je t'en prie; j'ose tout ce qui appartient à un homme : celui qui ose davantage n'en est pas un.

LADY MACBETH.

A quelle bête apparteniez-vous donc lorsque vous vous êtes ouvert à moi de cette entreprise? Quand vous avez osé la former, c'est alors que vous étiez un homme; et en osant devenir plus grand que vous n'étiez, vous n'en seriez que plus homme. Ni l'occasion ni le lieu ne vous secondaient alors, et cependant vous vouliez les faire naître l'une et l'autre : elles se sont faites d'elles-mêmes; et vous, par l'à-propos qu'elles vous offrent, vous voilà défait! J'ai allaité, et je sais combien il est doux d'aimer le petit enfant qui suce mon lait : eh bien, au moment où il me souriait, j'aurais arraché ma mamelle de ses molles mâchoires, et je lui aurais fait sauter la cervelle, si je l'avais juré comme vous avez juré ceci.

MACBETH.

Si nous allions manquer notre coup?

LADY MACBETH.

Nous, manquer notre coup! Songez seulement à cheviller votre courage en quelque lieu d'où il ne

bouge plus, et nous ne manquerons pas notre coup. Lorsque Duncan sera endormi (et le fatigant voyage qu'il a fait aujourd'hui va l'entraîner dans un sommeil profond), j'aurai soin, moi, à force de vin et de santés, de décomposer si bien ses deux chambellans, que leur mémoire, cette gardienne des idées, ne sera plus qu'une fumée, et le réservoir de leur raison un alambic. Lorsqu'un sommeil brutal accablera comme la mort leurs corps saturés de boisson, que ne pouvons-nous pas exécuter, vous et moi, sur Duncan laissé sans défense? Que ne pouvons-nous pas imputer à ses officiers pleins de vin, qui porteront pour nous le crime de ce grand meurtre?

MACBETH.

Ne mets au jour que des fils, car la trempe de ton âme inflexible ne peut convenir qu'à des hommes. —En effet, ne pourra-t-on pas croire, lorsque nous aurons teint de sang, dans leur sommeil, ces deux gardiens de sa chambre, et frappé avec leurs poignards, que ce sont eux qui ont fait le coup?

LADY MACBETH.

Et qui osera le voir autrement, lorsque nous ferons tout retentir de nos douleurs et des cris que nous donnerons à sa mort?

MACBETH.

Me voilà décidé; et tous les agens de l'action sont tendus en moi à cette terrible exécution. Sortons, et amusons-les par les plus beaux dehors : la trahison du visage doit cacher les secrets du cœur d'un traître.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours à Inverness. — Cour dans l'intérieur du château.

Entrent BANQUO et FLEANCE, précédés d'un domestique qui porte un flambeau.

BANQUO.

Ou en sommes-nous de la nuit, mon enfant?

FLEANCE.

La lune est descendue sous l'horizon ; je n'ai point entendu sonner l'heure.

BANQUO.

Elle se couche à minuit.

FLEANCE.

Cela étant, il est plus de minuit, monsieur.

BANQUO.

Tiens, prends mon épée. — Ils sont économes dans le ciel; toutes leurs chandelles sont éteintes.— Prends encore cela ; le besoin du sommeil pèse sur moi comme du plomb, et cependant je ne voudrais pas dormir. Miséricorde du ciel, réprimez dans mon sein ces détestables pensées où se laisse aller la na-

ture pendant notre repos. (*Entre Macbeth, avec un domestique portant un flambeau.*)(*A Fleance.*) Donne-moi mon épée. — Qui est là?

MACBETH.

Un ami.

BANQUO.

Quoi, monsieur! pas encore au lit? Le roi est couché. — Je ne l'ai jamais vu dans une telle gaieté : vos officiers ont reçu de sa part de grandes largesses; il offre ce diamant à votre épouse, en la saluant du nom de la plus aimable hôtesse; et il s'est retiré satisfait au delà de toute expression.

MACBETH.

N'étant pas préparés à le recevoir, notre volonté s'est trouvée assujettie à un défaut de moyens qui ne lui a pas permis de s'exercer aussi librement qu'elle l'aurait fait.

BANQUO.

Tout s'est bien passé. —La nuit dernière j'ai rêvé des trois sœurs du Destin : elles se sont montrées assez véridiques à votre égard.

MACBETH.

Je n'y songe plus. Cependant, quand nous en trouverons le temps, je voudrais que vous pussiez, si cela vous convient, me donner quelques momens pour en causer avec vous.

BANQUO.

Quand cela vous sera agréable.

MACBETH.

Si vous vous unissez à mes combinaisons, lors-

qu'elles auront lieu il vous en reviendra de l'honneur (16).

BANQUO.

Je me déterminerai pour ce qui ne m'exposera pas à le perdre en cherchant à l'augmenter, et me laissera conserver un cœur loyal et une fidélité sans reproche.

MACBETH.

En attendant, bonne nuit.

BANQUO.

Grand merci, monsieur; je vous en souhaite autant.

(Banquo et Fleance sortent.)

MACBETH.

Va, dis à ta maîtresse de sonner un coup de cloche quand ma boisson sera prête. Va te mettre au lit. (*Le domestique sort.*) — Est-ce un poignard que je vois là devant moi, la poignée tournée vers ma main? Viens, que je te saisisse. — Je ne te tiens pas, et cependant je te vois toujours. Fatale vision, n'es-tu pas sensible au toucher comme à la vue? ou n'es-tu qu'un poignard né de ma pensée, le produit mensonger d'une tête fatiguée du battement de mes artères? Pourtant je te vois, et sous une forme aussi palpable que celui que je tire en ce moment. Tu me marques le chemin que j'allais suivre, et l'instrument dont j'allais me servir. — Ou mes yeux sont de mes sens les seuls abusés, ou bien ils valent seuls tous les autres. — Je te vois toujours, et sur ta lame, sur ta poignée, je vois des gouttes de sang qui n'y étaient pas tout à l'heure.— Il n'y a là rien de réel. C'est mon projet sanguinaire

qui prend cette forme à mes yeux. — Maintenant sur la moitié du monde la nature semble morte, et des songes funestes abusent le sommeil enveloppé de rideaux. Maintenant les sorcières célèbrent leurs sacrifices à la pâle Hécate. Voici l'heure où le meurtre décharné, averti par sa sentinelle le loup, dont les hurlemens lui servent de mot du guet, dérobant, comme Tarquin le ravisseur, ses pas allongés, s'avance semblable à un spectre vers l'exécution de ses desseins. — O toi, terre solide et ferme, garde-toi d'entendre mes pas, quelque chemin qu'ils prennent, de peur que tes pierres n'aillent se dire entre elles où je suis, et ravir à ce moment l'horrible occasion qui lui convient si bien. — Tandis que je menace, il vit. — Les paroles portent un souffle trop froid sur la chaleur de l'action. (*La cloche sonne.*) — J'y vais. C'en est fait, la cloche me sollicite. Ne l'entends pas, Duncan ; c'est la cloche mortuaire qui t'appelle au ciel ou aux enfers.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Au même lieu.

LADY MACBETH entre.

LADY MACBETH.

Ce qui les a enivrés m'a enhardie, ce qui les a éteints m'a remplie de flamme. — Écoutons ; silence ! C'est le cri du hibou, fatal sonneur qui donne le plus funeste bonsoir. — Il est à son ouvrage ; les portes sont ouvertes, et les serviteurs, pleins de vin, se

moquent en ronflant du devoir de leur office. J'ai composé leur boisson du soir (17) de telle sorte que la Nature et la Mort débattent entre elles s'ils vivent ou meurent.

MACBETH, derrière le théâtre.

Qui est là? quoi? holà!

LADY MACBETH.

Hélas! je tremble qu'ils ne se soient éveillés et que la chose ne soit pas faite. Nous sommes perdus si la tentative n'est pas suivie de l'action. Écoutons. — J'avais apprêté leurs poignards, il ne pouvait manquer de les voir. — S'il n'eût pas ressemblé à mon père endormi, je m'en serais chargée. — Mon mari!

MACBETH.

J'ai frappé le coup. — N'as-tu pas entendu un bruit?

LADY MACBETH.

J'ai entendu crier la chouette et chanter le grillon. — N'avez-vous pas parlé?

MACBETH.

Quand?

LADY MACBETH.

Tout à l'heure.

MACBETH.

Comme je descendais?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH.

Écoute. — Qui couche dans la seconde chambre?

LADY MACBETH.

Donalbain.

MACBETH, regardant ses mains.

C'est là une triste vue !

LADY MACBETH.

Quelle folie d'appeler cela une triste vue !

MACBETH.

L'un des deux a ri dans son sommeil, et l'autre a crié, *au meurtre!* Ils se sont éveillés l'un et l'autre : je me suis arrêté les écoutant; mais ils ont fait leurs prières et se sont remis à dormir.

LADY MACBETH.

Ils sont deux logés dans la même chambre.

MACBETH.

L'un s'est écrié : *Dieu nous assiste !* et l'autre, *amen*, comme s'ils m'avaient vu, avec ces mains de bourreau, écoutant ce qu'ils disaient; et je n'ai pu répondre *amen* lorsqu'ils disaient *Dieu nous assiste!*

LADY MACBETH.

N'allez pas creuser cette idée.

MACBETH.

Mais pourquoi n'ai-je pu prononcer *amen?* Je n'avais jamais eu autant de besoin d'une bénédiction, et *amen* s'est arrêté dans mon gosier.

LADY MACBETH.

Il ne faut pas se travailler ainsi l'esprit sur ces sortes d'actions ; on en deviendrait fou.

MACBETH.

Il m'a semblé entendre une voix crier : « Plus de sommeil ! Macbeth tue le sommeil, l'innocent som-

meil, le sommeil qui remet en ordre l'écheveau confus de nos soucis; le sommeil, mort tranquille de la vie de chaque jour, bain accordé à l'âpre travail, baume de l'âme malade, loi tutélaire de la nature, l'aliment principal du tutélaire festin de la vie. »

LADY MACBETH.

Que voulez-vous dire?

MACBETH.

Elle criait toujours dans toute la maison : « Plus de sommeil! Glamis a tué le sommeil; ainsi Cawdor ne dormira plus, Macbeth ne dormira plus! »

LADY MACBETH.

Qui criait donc ainsi? — Quoi! digne thane, vous laissez votre noble courage se relâcher jusqu'à ces rêveries d'un cerveau malade? Allez, prenez de l'eau, et lavez votre main de cette tache qui témoigne contre vous. — Pourquoi avez-vous apporté ici ces poignards? Il faut qu'ils restent de l'autre côté. Allez, reportez-les, et teignez de sang les deux serviteurs endormis.

MACBETH.

Je n'y rentrerai pas; je suis effrayé en songeant à ce que j'ai fait. Le regarder de nouveau! non, je n'ose.

LADY MACBETH.

Que vous êtes faible dans vos résolutions! — Donnez-moi ces poignards. Ceux qui dorment, ceux qui sont morts, ressemblent à des figures peintes : il n'y a que l'œil de l'enfance qui s'effraie à la vue d'un diable en peinture. S'il a coulé du sang autour de

lui, j'en rougirai la face des deux serviteurs, car il faut que le crime leur soit attribué (18).

(Elle sort.)

(On frappe derrière le théâtre.)

MACBETH.

Pourquoi frappe-t-on ainsi? — Que suis-je donc devenu, que le moindre bruit m'épouvante? — Quelles mains j'ai là! Elles me font sortir les yeux de la tête. — Prétendre que tout l'océan du grand Neptune puisse laver ce sang et nettoyer ma main! Non, en vérité; ma main ensanglanterait plutôt l'immensité des mers, et ferait de leur teinte verdâtre une seule teinte rouge.

(Rentre lady Macbeth.)

LADY MACBETH.

Mes mains sont de la couleur des vôtres; mais j'ai honte d'avoir conservé mon cœur si blanc. — J'entends frapper à la porte du sud. — Retirons-nous dans notre chambre : un peu d'eau va nous laver de cette action; voyez donc combien cela est aisé. Votre courage vous a abandonné en chemin. (*On frappe.*) — Écoutez : on frappe encore plus fort. Prenez votre robe de nuit, de crainte que nous n'ayons occasion de paraître et de laisser voir que nous étions éveillés. Ne restez donc pas ainsi misérablement perdu dans vos réflexions.

MACBETH.

Il me faut rester maintenant avec la connaissance de ce que j'ai fait! — Mieux vaudrait n'avoir plus la connaissance de moi-même. (*On frappe.*) — Éveille Duncan à force de frapper. — Plût au ciel vraiment que tu le pusses!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Entre UN PORTIER.

(On frappe derrière le théâtre.)

On frappe ici, ma foi. Si un homme était le portier de l'enfer, il aurait une belle habitude de tourner la clef. (*On frappe.*) Frappe, frappe, frappe. Qui est là, de par Belzébut? C'est un fermier qui s'est pendu en attendant une bonne année. Entrez sur-le-champ, et ayez soin d'apporter assez de mouchoirs, car on vous fera suer ici pour cela. (*On frappe.*) Frappe, frappe. Qui est là, au nom d'un autre diable? Par ma foi, c'est un maître jésuite [19] qui aurait juré pour et contre chacun des bassins d'une balance. Il a commis assez de trahisons pour l'amour de Dieu, et cependant le ciel n'a pas voulu entendre à ses jésuitismes. Entrez, monsieur le jésuite. (*On frappe.*) Frappe, frappe, frappe. Qui est là? Ma foi, c'est un tailleur anglais qui vient pour avoir rogné sur un haut-de-chausse français [20]. Allons, entrez, monsieur le tailleur, vous pourrez chauffer ici votre fer à repasser. (*On frappe.*) Frappe, frappe. Jamais un moment de repos. Qui êtes-vous? Mais cette place est trop froide pour un enfer : je ne veux plus faire le portier du diable. J'avais eu l'idée de laisser entrer un homme de toutes les professions qui vont par le plus joli chemin au feu de joie éternel. (*On frappe.*) Tout à l'heure, tout à l'heure. (*Il ouvre.*) Je vous prie, n'oubliez pas le portier.

(Entrent Macduff et Lenox.)

MACDUFF.

Ami, tu t'es donc couché bien tard, pour dormir encore?

LE PORTIER.

Ma foi, nous vidions encore des rasades au second chant du coq; et la boisson, seigneur, provoque grandement trois choses.

MACDUFF.

Quelles sont-elles, les trois choses que provoque le boire?

LE PORTIER.

Ma foi, monsieur, c'est le rouge au nez, le sommeil et l'envie de pisser. Pour la luxure, on peut dire qu'il la provoque et ne la provoque pas : il en donne bien le désir, mais il en ôte la faculté; en sorte qu'on peut dire que le vin est un traître envers la luxure : il la cause et l'éteint; il l'aiguillonne et puis l'arrête en chemin; il l'excite, et puis la décourage; il la trahit par un sommeil qui lui donne le démenti, puis il la plante là.

MACDUFF.

Je crois, l'ami, que le vin t'a donné un démenti la nuit dernière.

LE PORTIER.

Il l'a fait, seigneur, à mon nez et à ma barbe; mais je lui ai revalu sa trahison; et me trouvant, je crois, plus fort que lui, quoiqu'il m'ait tenu quelque temps par les jambes, je lui ai fait un tour qui vous l'a jeté à terre.

MACDUFF.

Ton maître est-il levé? — Nous l'aurons éveillé en frappant à la porte. — Le voici qui vient.

(Entre Macbeth.)

LENOX.

Bonjour, noble Macbeth.

MACBETH.

Bonjour à tous les deux.

MACDUFF.

Le roi est-il levé, digne thane?

MACBETH.

Pas encore.

MACDUFF.

Il m'a ordonné de l'éveiller de bon matin; j'ai presque laissé passer l'heure.

MACBETH.

Je vais vous conduire vers lui.

MACDUFF.

Je sais que vous prenez avec plaisir tout cet embarras, et cependant c'en est un.

MACBETH.

Le plaisir que l'on prend à remplir un soin en guérit la peine. — Voici la porte.

MACDUFF.

Je prendrai la liberté d'entrer, car il me l'a positivement ordonné.

(Macduff sort.)

LENOX.

Le roi part aujourd'hui d'ici?

MACBETH.

Il part : il a donné ses ordres en conséquence.

LENOX.

La nuit a été bien étrange ! Dans le lieu où nous couchions, les cheminées ont été abattues par le vent : l'on a, dit-on, entendu dans les airs des lamentations, d'horribles cris de mort, et des voix prédisant avec des accens terribles d'affreux bouleversemens, des événemens confus, nouvellement éclos du sein de ces temps désastreux. L'oiseau des ténèbres a poussé toute la nuit des cris aigus ; quelques-uns prétendent que la terre, saisie de fièvre, a tremblé.

MACBETH.

Ç'a été une cruelle nuit !

LENOX.

Ma mémoire n'est pas assez ancienne pour m'en rappeler aucune qu'on puisse comparer à celle-là.

(Rentre Macduff.)

MACDUFF.

O horreur ! horreur ! horreur ! il n'y a ni cœur ni langue qui puisse te concevoir ou t'exprimer.

MACBETH et LENOX.

Qu'est-ce que c'est ?

MACDUFF.

L'abomination a fait ici son chef-d'œuvre. Le meurtre le plus sacrilége a ouvert par force le temple sacré du Seigneur, et a dérobé la vie qui en animait la structure [21].

MACBETH.

Que dites-vous ? la vie ?

LENOX.

Est-ce du roi que vous parlez?

MACDUFF.

Venez, entrez dans sa chambre, et que vos yeux s'éteignent à la vue d'une nouvelle Gorgone : ne me demandez pas de vous en dire davantage. Voyez, et parlez ensuite vous-mêmes. — Qu'on s'éveille, qu'on s'éveille; qu'on sonne le tocsin. (*Macbeth et Lenox sortent.*) — Meurtre! trahison! — Banquo, Donalbain, Malcolm, éveillez-vous! secouez ce calme sommeil qui n'est qu'une singerie de la mort, et venez voir la mort elle-même. — Levez-vous, levez-vous, et voyez une image du grand jugement. — Malcolm, Banquo, levez-vous comme de vos tombeaux, et avancez comme des ombres, pour être en accord avec l'horreur de ce spectacle.

(La cloche sonne.)

(Entre lady Macbeth.)

LADY MACBETH.

Pour quelle affaire cette odieuse trompette vient-elle appeler à l'assemblée tout ce qui dort dans la maison? Parlez, parlez.

MACDUFF.

O sensible lady! ce n'est pas à vous à entendre ce que je pourrais vous dire : ces sons tueraient une femme au moment où ils tomberaient dans son oreille. — (*Banquo arrive.*) O Banquo! Banquo! notre auguste maître est assassiné!

LADY MACBETH.

Oh malheur! quoi, dans notre maison!

BANQUO.

Trop cruel malheur, n'importe en quel lieu! — Cher Duff [22], je t'en prie, tâche de te démentir toi-même et de me dire que cela n'est pas vrai.

(Rentrent Macbeth et Lenox.)

MACBETH.

Si j'étais mort une heure avant cet événement, j'aurais terminé une vie heureuse; car de cet instant il n'y a plus rien d'important dans la vie de ce monde, tout n'est plus que vanité, gloire, grandeur, tout est mort; le vin de la vie est épuisé et ne laisse plus à ces voûtes que de la lie à étaler.

(Entrent Malcolm et Donalbain.)

DONALBAIN.

Qu'est-il arrivé de malheureux?

MACBETH.

Vous l'êtes et ne le savez pas encore : la première source de votre sang, la fontaine d'où vous l'avez tiré a cessé de couler, la source en est arrêtée.

MACDUFF.

Votre royal père est assassiné.

MALCOLM.

Oh! par qui?

LENOX.

Suivant les apparences, par ceux qui étaient chargés de garder sa chambre. Leurs mains et leurs visages étaient tout souillés de sang, ainsi que leurs poignards que nous avons trouvés, non encore essuyés, sur leur chevet. Ils ouvraient des yeux

effarés et paraissaient hors d'eux-mêmes : à les voir, on n'aurait pu leur confier la vie de personne.

MACBETH.

Oh! que je me repens maintenant du mouvement de fureur qui me les a fait tuer!

MACDUFF.

Pourquoi donc les avez-vous tués?

MACBETH.

Eh! qui peut être dans le même moment sage et éperdu, calme et furieux? qui peut être fidèle et rester neutre? Personne. La rapidité de ma violente affection a dépassé ma raison plus tardive. Je voyais ici Duncan étendu, l'argent de sa peau entremêlé des marques dorées de son sang; et ses blessures ouvertes semblaient autant de brèches aux lois de la nature, par où devaient s'introduire les ravages de la désolation... Là étaient les meurtriers teints des couleurs de leur métier, et leurs poignards revêtus de sang. Comment à de tels objets pourrait se contenir celui qui a un cœur pour aimer, et dans ce cœur le courage de manifester son amour?

LADY MACBETH.

Aidez-moi à sortir d'ici. Oh!

MACDUFF.

Secourez lady Macbeth.

MALCOLM.

Pourquoi demeurons-nous sans faire usage de notre langue? C'est à elle surtout qu'il appartient d'exprimer de pareils sentimens.

DONALBAIN.

Eh! pourquoi parlerions-nous ici, où notre destinée fatale, cachée dans le trou de l'ogre, peut s'élancer sur nous et nous saisir? Fuyons! nos larmes ne sont pas encore en situation de couler.

MALCOLM.

Ni la force de notre chagrin en situation de se mettre sur le pied d'agir.

BANQUO.

Secourez lady Macbeth (*on emporte lady Macbeth*), et lorsque nous aurons couvert la nudité de notre faible nature, qui souffre ainsi exposée, rassemblons-nous et pénétrons dans cet antre sanglant, afin d'en connaître le fond. Nous sommes ébranlés de terreurs et de doutes, mais je suis dans la puissante main de Dieu, et de là je combattrai les desseins secrets d'une méchanceté perfide.

MACBETH.

Et moi aussi.

TOUS.

Et nous tous de même.

MACBETH.

Allons promptement nous vêtir tous d'une manière convenable, afin de nous rassembler ensuite dans la salle.

TOUS.

Volontiers.

(Ils sortent.)

MALCOLM.

Quel parti prenez-vous? Ne nous associons point avec eux. Montrer une douleur qu'on ne sent pas

est un rôle aisé pour l'homme faux. — Je me retire en Angleterre.

DONALBAIN.

Et moi en Irlande. En séparant nos fortunes, nous serons plus en sûreté. Ici je vois des poignards dans les sourires, et l'homme le plus près par le sang est le plus prêt à le verser.

MALCOLM.

Le trait meurtrier qui a été lancé n'a pas encore atteint son but; et le parti le plus sûr pour nous est d'en éviter le coup. Ainsi montons à cheval, et n'allons pas faire la politesse de dire adieu : tirons-nous d'abord d'ici. Le voleur qui n'a plus d'espérance de pardon prend ses sûretés en se sauvant.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Les dehors du château.

ROSSE, conversant avec UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Je me souviens bien de cinq douzaines d'années et dix encore par-dessus, et dans ce grand espace de temps j'ai vu de terribles momens et d'étranges choses; mais tout ce que j'avais vu est comme rien auprès de cette cruelle nuit.

ROSSE.

Ah! bon vieux père, tu vois comme le ciel, troublé par une action de l'homme, en menace le san-

glant théâtre. D'après l'horloge il devrait faire jour, et cependant une sombre nuit étouffe le flambeau voyageur. L'empire est-il dévolu à la nuit? ou bien est-ce le jour, honteux de se montrer, qui laisse les ténèbres ensevelir la face de la terre, lorsqu'une vivante lumière devrait la caresser?

LE VIEILLARD.

Cela est contre nature, comme l'action qui s'est commise. Mardi dernier on a vu un faucon qui s'élevait, fier de sa supériorité, saisi au vol et tué par un hibou preneur de souris.

ROSSE.

Et les chevaux de Duncan (chose des plus étranges, mais certaine), qui étaient si beaux, si légers, les plus estimés de leur race, sont tout à coup redevenus sauvages, ont brisé leurs râteliers, se sont échappés se révoltant contre toute obéissance, comme s'ils eussent voulu entrer en guerre avec l'homme.

LE VIEILLARD.

On dit qu'ils se sont mangés l'un l'autre.

ROSSE.

Rien n'est plus vrai, au grand étonnement de mes yeux qui en ont été témoins. (*Macduff paraît.*) Voici l'honnête Macduff. — Eh bien, monsieur, comment va le monde maintenant?

MACDUFF.

Quoi! ne le voyez-vous pas?

ROSSE.

A-t-on découvert qui a commis cette action plus que sanguinaire?

MACDUFF.

Ceux que Macbeth a tués.

ROSSE.

Hélas! mon Dieu, quel fruit en pouvaient-ils espérer?

MACDUFF.

Ils ont été gagnés. Malcolm et Donalbain, les deux fils du roi, ont disparu et se sont sauvés. Cette fuite fait tomber sur eux le soupçon du crime.

ROSSE.

Encore contre nature! — Ambition désordonnée, qui détruis tes propres moyens d'existence! — Il est probable que la souveraineté va écheoir à Macbeth.

MACDUFF.

Il est déjà élu, et parti pour se faire couronner à Scone.

ROSSE.

Où est le corps de Duncan?

MACDUFF.

On l'a porté à Colmes-Inch, dépôt sacré où se conservent les os de ses prédécesseurs.

ROSSE.

Irez-vous à Scone?

MACDUFF.

Mon cousin, je vais à Fife.

ROSSE.

A la bonne heure; moi, je vais à Scone.

MACDUFF.

Allez : puissiez-vous y voir les choses se passer comme elles le doivent! — Adieu. — Pourvu que nous ne trouvions pas que nos vieux habits étaient plus commodes que les neufs.

ROSSE, au vieillard.

Adieu, bon père.

LE VIEILLARD.

La bénédiction du ciel soit avec vous, et avec ceux qui voudraient changer le mal en bien, et les ennemis en amis!

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Fores. — Un appartement dans le palais.

Entre BANQUO.

Tu possèdes maintenant, roi, thane de Cawdor, thane de Glamis, tout ce que t'avaient promis les sœurs du Destin, et je crains bien que tu n'y sois parvenu par de bien noires trahisons. Mais elles ont dit aussi que tout cela ne demeurerait pas sur ta postérité, et que ce serait moi qui serais la tige et le père d'une race de rois. Si la vérité est sortie de leur bouche (comme on le voit paraître avec éclat dans les paroles qu'elles ont prononcées sur toi), pourquoi ces vérités, justifiées à ton égard, ne deviendraient-elles pas pour moi des oracles, et n'élèveraient-elles pas mes espérances? — Mais, silence! taisons-nous.

(Air de trompette. — Entrent Macbeth, roi; lady Macbeth, reine; Lenox, Rosse, seigneurs, dames, suite.)

MACBETH.

Voici le plus précieux de nos convives.

LADY MACBETH.

S'il eût été oublié, c'eût été un vide dans notre brillante fête, et rien ne s'y serait bien passé.

MACBETH.

Ce soir, monsieur, nous donnons un grand souper, et nous y solliciterons votre présence.

BANQUO.

Il suffit que votre grandeur me donne ses ordres : mon obéissance y est attachée pour jamais par le lien le plus indissoluble.

MACBETH.

Montez-vous à cheval cette après-dînée ?

BANQUO.

Oui, mon gracieux seigneur.

MACBETH.

Nous aurions désiré, dans le conseil que nous tiendrons aujourd'hui, avoir vos avis, que nous avons toujours trouvés sages et favorables; mais nous les prendrons demain. Allez-vous loin ?

BANQUO.

Assez loin, mon seigneur, pour remplir le temps qui doit s'écouler jusqu'à l'heure du souper; et si mon cheval n'allait pas très-bien, il faudrait que j'empruntasse à la nuit une ou deux de ses heures obscures.

MACBETH.

Ne manquez pas à notre fête.

BANQUO.

Je n'y manquerai pas, mon seigneur.

MACBETH.

Nous venons d'apprendre que nos sanguinaires cousins se sont rendus l'un en Angleterre, l'autre en Irlande; que, loin d'avouer leur affreux parri-

cide, ils débitent à ceux qui les écoutent d'étranges impostures : mais nous en conférerons demain au conseil, où nous aurons aussi à discuter une affaire d'état qui exige notre présence à tous. Dépêchez-vous de monter à cheval. Adieu jusqu'à ce soir. Fleance va-t-il avec vous?

BANQUO.

Oui, mon seigneur; il est temps que nous partions.

MACBETH.

Je vous souhaite des chevaux légers et sûrs. Allez donc vous confier à leur dos (23). Adieu. (*Banquo sort.*) (*Aux courtisans.*) Que chacun dispose à son gré de son temps jusqu'à sept heures du soir. Pour trouver nous-même plus de plaisir au retour de la société, nous resterons seul jusqu'au souper : d'ici là, que Dieu soit avec vous. — (*Sortent lady Macbeth, les seigneurs, les dames*, etc.) Holà, un mot : ces hommes attendent-ils nos ordres?

UN DOMESTIQUE.

Oui, mon seigneur, ils sont à la porte du palais.

MACBETH.

Amenez-les devant nous. — Être où je suis n'est rien si l'on n'y est en sûreté. — Nos craintes se sont profondément fixées sur Banquo, et dans ce naturel empreint de souveraineté domine ce qu'il y a de plus à craindre. Ce qu'il sait oser va bien loin, et à cette disposition intrépide il joint une sagesse qui enseigne à sa valeur la route la plus sûre. Je ne vois que lui dont l'existence m'inspire de la crainte : il intimide mon génie, comme César, dit-on, celui de Marc Antoine. Je l'ai vu gourmander les sœurs lors-

qu'elles m'imposèrent le nom de roi; il leur commanda de lui parler; et alors, d'une bouche prophétique, elles le proclamèrent père d'une race de rois. — Elles n'ont placé sur ma tête qu'une couronne sans fruit et ne m'ont donné à saisir qu'un sceptre stérile que m'arrachera une main étrangère, sans qu'aucun fils sorti de moi me succède. S'il en est ainsi, c'est pour la race de Banquo que j'ai souillé mon âme; c'est pour ses enfans que j'ai assassiné cet excellent Duncan; pour eux seuls j'ai mêlé d'odieux souvenirs la coupe de mon repos, et j'aurai livré à l'ennemi du genre humain mon éternel trésor pour les faire rois! Les enfans de Banquo rois! Plutôt qu'il en soit ainsi, je t'attends dans l'arène, destin; viens m'y combattre à outrance. — Qui va là? (*Rentre le domestique avec deux assassins.*) Retourne à la porte, et restes-y jusqu'à ce que nous t'appellions. (*Le domestique sort.*) — N'est-ce pas hier que nous avons eu ensemble un entretien?

PREMIER ASSASSIN.

C'était hier, avec la permission de votre grandeur.

MACBETH.

Eh bien, avez-vous réfléchi sur ce que je vous ai dit? Soyez sûrs que c'est lui qui autrefois vous a tenus dans l'abaissement, ce que vous m'avez attribué, à moi qui en étais innocent. Je vous en ai convaincus dans notre dernière entrevue; je vous ai fait voir jusqu'à l'évidence comment vous aviez été amusés, traversés, quels avaient été les instrumens, qui les avait employés, et tant d'autres

choses qui, n'eussiez-vous que la moitié d'une âme et une intelligence altérée, vous diraient : « Voilà ce qu'a fait Banquo. »

PREMIER ASSASSIN.

Vous nous l'avez fait connaître.

MACBETH.

Complétement : allons plus loin, c'est l'objet de notre seconde entrevue. — Sentez-vous en vous-mêmes la vertu de patience tellement dominante que vous laissiez passer toutes ces choses? Êtes-vous si pénétrés de l'Évangile que vous puissiez prier pour cet homme et ses enfans, lui dont la main vous a courbés vers la tombe et réduits pour toujours à la misère?

PREMIER ASSASSIN.

Nous sommes des hommes, mon seigneur.

MACBETH.

Oui, je sais que dans le catalogue on vous compte pour des hommes, de même que les chiens de chasse, les bassets, les métis, les épagneuls, barbets, loups, demi-loups, y sont tous appelés du nom de chien. Ensuite, parmi ceux qui en valent la peine, on distingue l'agile, le tranquille, le fin, le chien de garde, le chasseur, chacun selon la qualité qu'a renfermée en lui la bienfaisante nature, et il en reçoit un titre particulier ajouté au nom commun sous lequel on les a tous inscrits. Il en est de même des hommes. Si vous méritez de tenir quelque rang parmi les hommes, et de n'être pas rejetés dans la dernière classe, dites-le-moi, et alors

je verserai dans votre sein ce projet dont l'exécution vous délivre de votre ennemi, vous fixe dans notre cœur et notre affection ; car nous ne pouvons avoir, tant qu'il vivra, qu'une santé languissante que sa mort rendra parfaite.

SECOND ASSASSIN.

Je suis un homme, mon seigneur, tellement indigné par les indignes traitemens du monde, ses outrageans rebuts, que pour me venger du monde toute action me sera indifférente.

PREMIER ASSASSIN.

Et moi un homme si las de malheurs, si ballotté de la fortune, que je mettrais ma vie sur le premier hasard qui me promettrait de l'améliorer ou de m'en délivrer.

MACBETH.

Vous savez tous deux que Banquo était votre ennemi ?

SECOND ASSASSIN.

Nous en sommes persuadés, mon seigneur.

MACBETH.

Il est aussi le mien ; et notre inimitié est si sanglante, que chaque minute de son existence me frappe dans ce qui tient de plus près à la vie. Je pourrais, en faisant ouvertement usage de mon pouvoir, le balayer de ma vue sans en donner d'autre raison que ma volonté ; mais je ne dois pas le faire, à cause de quelques-uns de mes amis qui sont aussi les siens, dont je ne dois pas négliger l'affection, et avec qui il me faudra déplorer la chute de l'homme que j'aurai renversé moi-même. Voilà ce qui me

rend votre assistance précieuse : elle me donne les moyens de cacher cette action à l'œil du public, comme je le désire par un grand nombre de puissans motifs.

SECOND ASSASSIN.

Nous exécuterons, mon seigneur, ce que vous nous commanderez.

PREMIER ASSASSIN.

Oui, quand notre vie....

MACBETH.

Votre courage perce dans votre maintien. Dans une heure au plus, je vous indiquerai le lieu où vous devez vous poster. Ayez le plus grand soin d'épier et de choisir le moment convenable, car il faut que cela soit fait ce soir, et à quelque distance du palais ; et ne perdez pas de vue que j'en veux paraître entièrement innocent, et afin qu'il ne reste dans l'ouvrage ni accrocs ni défauts, qu'avec Banquo son fils Fleance qui l'accompagne, et dont l'absence n'est pas moins importante pour moi que celle de son père, subisse les destinées de cette heure de ténèbres. Consultez-vous ensemble, et prenez votre résolution. Je vous rejoins dans un moment.

LES ASSASSINS.

Elle est prise, seigneur.

MACBETH.

Je vous ferai rappeler dans un instant. Ne sortez pas de notre palais. (*Les assassins sortent.*) C'est une chose arrêtée.—Banquo, si c'est vers les cieux que ton âme doit prendre son vol, elle les verra ce soir.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Un autre appartement dans le palais.

Entrent LADY MACBETH et UN DOMESTIQUE.

LADY MACBETH.

Banquo est-il sorti du palais?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame; mais il revient ce soir.

LADY MACBETH.

Avertissez le roi que je voudrais, si cela est possible, lui dire quelques mots.

LE DOMESTIQUE.

J'y vais, madame.

(Il sort.)

LADY MACBETH.

On n'a rien gagné, et tout dépensé, quand on a obtenu son désir sans en être plus heureux : il vaut mieux être celui que nous détruisons, que de vivre par sa destruction dans des joies toujours inquiètes. (*Macbeth entre.*) — Qu'avez-vous, mon seigneur? pourquoi vous enfermer dans la solitude, ne cherchant pour compagnie que les images les plus funestes, toujours appliqué à des pensées qui, en vérité, devraient être mortes avec ceux dont elles vous occupent? Les choses sans remède devraient être sans importance : ce qui est fait est fait.

MACBETH.

Nous avons tranché le serpent, mais nous ne l'a-

vons pas tué ; il réunira ses tronçons et redeviendra ce qu'il était, tandis que notre impuissante malice sera exposée aux dents dont elle aura retrouvé la force. Mais que la structure de l'univers se décompose, que les deux mondes périssent avant que nous consentions ainsi à prendre notre repos dans la crainte, à passer le temps du sommeil dans l'affliction de ces terribles songes qui viennent nous bouleverser toutes les nuits ! Il vaudrait mieux être avec le mort que, pour arriver où nous sommes, nous avons envoyé reposer en paix, que de demeurer ainsi, l'âme sur la roue, dans une angoisse sans relâche. — Duncan est dans son tombeau : sorti des redoublemens de la fièvre de la vie, il dort bien ; la trahison est à bout avec lui : ni le fer, ni le poison, ni les conspirations domestiques, ni les armées ennemies, rien ne peut plus l'atteindre.

LADY MACBETH.

Venez, mon cher époux, que le calme reparaisse dans vos regards troublés : soyez brillant et joyeux ce soir au milieu de vos convives.

MACBETH.

Je le serai, mon amour ; et soyez de même aussi, je vous y exhorte : que votre continuelle attention s'occupe de Banquo ; indiquez sa prééminence par vos regards et vos paroles. — Nous ne serons jamais en sûreté tant qu'il nous faudra sans cesse nous laver de notre grandeur dans ce cours de flatteries, et faire de nos visages le masque qui doit servir à déguiser nos cœurs.

LADY MACBETH.

Ne pensez plus à cela.

MACBETH.

O chère épouse, mon esprit est rempli de scorpions. Tu sais que Banquo et son fils Fleance respirent?

LADY MACBETH.

Mais la copie de nature qui leur a été remise n'est pas éternelle.

MACBETH.

Il y a même de plus cette consolation qu'ils ne sont pas inattaquables. Ainsi, tiens-toi joyeuse. Avant que la chauve-souris ait cessé son vol circulaire, avant qu'aux appels de la noire Hécate l'escarbot cuirassé ait sonné, par son murmure assoupissant, le bourdon qui appelle les bâillemens de la nuit, on aura consommé une action importante et terrible.

LADY MACBETH.

Que doit-on faire?

MACBETH.

Demeure innocente de la connaissance du projet, ma chère poule, jusqu'à ce que tu applaudisses à l'action.—Viens, ô nuit apportant ton bandeau : couvre l'œil sensible du jour compatissant, et de ta main invisible et sanguinaire arrache et mets en pièces le lien puissant qui fixe la pâleur sur mon front. — La lumière s'obscurcit, et déjà le corbeau dirige son vol vers la forêt qu'il habite. Les honnêtes habitués du jour commencent à languir et à s'assoupir, tandis que les noirs agens de la nuit se lèvent pour saisir

leur proie. — Tu es étonnée de mes discours; mais sois tranquille : les choses que le mal a commencées se consolident par le mal. C'en est assez; je te prie, viens avec moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Toujours à Fores. — Un parc ou une prairie donnant sur une des portes du palais.

Entrent trois ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN.

Mais qui t'a dit de venir te joindre à nous?

TROISIÈME ASSASSIN.

Macbeth.

SECOND ASSASSIN.

Il ne doit pas nous donner de méfiance, puisque nous le voyons parfaitement instruit de notre commission et de ce que nous avons à faire.

PREMIER ASSASSIN.

Reste donc avec nous. — Le couchant luit encore de quelques traits du jour : c'est le moment où le voyageur atardé pique avec ardeur pour gagner l'auberge située à la fin de sa journée; et celui que nous attendons ici en approche de bien près.

TROISIÈME ASSASSIN.

Écoutez; j'entends des chevaux.

BANQUO derrière le théâtre.

Donnez-nous de la lumière, holà!

SECOND ASSASSIN.

C'est sûrement lui. Tous ceux qui sont sur la liste des personnes attendues sont déjà rendus à la cour.

PREMIER ASSASSIN.

On emmène ces chevaux.

TROISIÈME ASSASSIN.

A près d'un mille d'ici; mais il a coutume, et tous en font autant, d'aller d'ici au palais en se promenant.

(Entrent Banquo et Fleance; un domestique marche devant eux avec un flambeau.)

SECOND ASSASSIN.

Un flambeau! un flambeau!

TROISIÈME ASSASSIN.

C'est lui.

PREMIER ASSASSIN.

Tenons-nous prêts.

BANQUO.

Il tombera de la pluie cette nuit.

PREMIER ASSASSIN.

Qu'elle tombe.

(Il attaque Banquo.)

BANQUO.

O trahison! — Fuis, cher Fleance, fuis, fuis, fuis; tu pourras me venger. — O scélérat!

(Il meurt. Fleance et le domestique se sauvent.)

TROISIÈME ASSASSIN.

Qui a donc éteint le flambeau?

PREMIER ASSASSIN.

N'était-ce pas le parti le plus sûr?

TROISIÈME ASSASSIN.

Il n'y en a qu'un de tombé : le fils s'est sauvé.

SECOND ASSASSIN.

Nous avons manqué la plus belle moitié de notre coup.

PREMIER ASSASSIN.

Allons toujours dire ce qu'il y a de fait

(Ils sortent.

SCÈNE IV.

Un appartement d'apparat dans le palais. — Le banquet est préparé.

Entrent **MACBETH, LADY MACBETH, ROSSE, LENOX** et autres **SEIGNEURS**; suite.

MACBETH.

Vous connaissez chacun votre rang, prenez vos places. Depuis le premier jusqu'au dernier, je vous souhaite à tous une sincère bienvenue.

LES SEIGNEURS.

Nous rendons grâces à votre majesté.

MACBETH.

Pour nous, comme un hôte modeste, nous nous mêlerons parmi les convives. Notre hôtesse garde sa place d'honneur; mais dans un moment favorable nous lui demanderons sa bienvenue.

(Les courtisans et les seigneurs se placent, et laissent un siége au milieu pour Macbeth.)

LADY MACBETH.

Acquittez-m'en, seigneur, envers tous nos amis;

car mon cœur leur dit qu'ils sont tous les bienvenus.

(Entre le premier assassin; il se tient à la porte.)

MACBETH.

Vois, ils te rendent tous des remercîmens du fond de leur cœur. — Le nombre des convives est égal des deux côtés. Je m'assierai ici au milieu. —Que la joie s'épanouisse. Tout à l'heure nous boirons une rasade à la ronde. (*A l'assassin.*) Il y a du sang sur ton visage.

L'ASSASSIN.

C'est donc du sang de Banquo.

MACBETH.

J'aurai plus de plaisir à te voir hors de cette salle que lui dedans. Est-il expédié?

L'ASSASSIN.

Seigneur, il a la gorge coupée; c'est moi qui lui ai rendu ce service.

MACBETH.

Tu es le premier des hommes pour couper la gorge; mais il a son mérite aussi celui qui en a fait autant à Fleance. Si c'était toi, tu n'aurais pas ton pareil.

L'ASSASSIN.

Mon royal seigneur, Fleance a échappé.

MACBETH.

Voilà mon accès qui me reprend. Sans cela tout était parfait : j'étais entier comme le marbre, établi comme le roc, au large et libre de me répandre comme l'air qui m'environne; mais maintenant je suis comprimé, resserré, emprisonné, et

asservi à l'insolence de mes inquiétudes et de mes terreurs. — Mais Banquo est-il en lieu de sûreté?

L'ASSASSIN.

Oui, mon noble prince, il est en sûreté dans un fossé où je l'ai logé, avec vingt larges ouvertures, dont la moindre est la mort d'un homme.

MACBETH.

Je t'en remercie..... Ainsi, voilà le gros serpent écrasé. Le jeune reptile qui s'est sauvé est d'une nature qui dans son temps nourrira aussi du venin, mais à présent il n'a pas de dents. — Va-t'en, et demain nous t'entendrons de nouveau.

(L'assassin sort.)

LADY MACBETH.

Mon royal époux, vous ne nous accordez pas bonne mine d'hôte. C'est vendre un festin que de ne pas témoigner à chaque instant, pendant sa durée, qu'il est donné de bon cœur. Pour manger, il vaudrait mieux être chez soi : hors de là, l'assaisonnement de la bonne chère c'est la politesse; sans cela il serait insipide de se rassembler.

MACBETH.

Sois remerciée de ta remontrance. — Qu'une bonne digestion accompagne votre appétit, et qu'une bonne santé s'en suive.

LENOX.

Plaît-il à votre majesté de s'asseoir?

(L'ombre de Banquo sort de terre, et s'assied à la place de Macbeth.)

MACBETH.

Nous verrions ici rassemblé sous notre toit l'hon-

neur de notre pays, si notre cher Banquo nous avait gratifié de sa présence. Puissé-je avoir à le quereller d'un manque d'amitié, plutôt qu'à le plaindre d'un malheur!

ROSSE.

Son absence, seigneur, compromet l'honneur de sa parole. Votre grandeur veut-elle bien nous honorer de son auguste compagnie?

MACBETH.

Toutes les places sont remplies!

LENOX.

En voici une réservée pour vous, seigneur.

MACBETH.

Où cela?

LENOX.

Ici, mon seigneur. Qui trouble donc ainsi votre grandeur?

MACBETH.

Qui de vous a fait cela?

LES SEIGNEURS.

Quoi donc, mon bon seigneur?

MACBETH.

Tu ne peux pas dire que ce soit moi qui l'aie fait. — Ne secoue point ainsi contre moi ta chevelure sanglante.

ROSSE.

Messieurs, levez-vous de table; sa grandeur est indisposée.

LADY MACBETH.

Monsieur et digne ami, mon époux est souvent

dans cet état, et il y est sujet depuis l'enfance. Je vous en prie, tenez-vous à vos places : c'est un accès passager; dans l'intervalle d'une pensée il va se retrouver aussi bien qu'à son ordinaire. Si vous faites trop attention à lui, vous le blesserez et vous augmenterez son mal : continuez à manger, et ne prenez pas garde à lui. — Êtes-vous un homme?

MACBETH.

Oui, et un homme intrépide, puisque j'ose regarder ce qui épouvanterait le diable.

LADY MACBETH.

Quelles balivernes! C'est une vision créée par votre peur, comme ce poignard dans l'air qui, m'avez-vous dit, guidait vos pas vers Duncan. Oh! ces tressaillemens, ces soubresauts, symptômes qui ne devraient accompagner qu'une crainte fondée, feraient à merveille dans le récit d'une histoire qu'une femme raconte au coin du feu, d'après l'autorité de sa grand'mère. — C'est une vraie honte! Pourquoi faire cette figure? Tout est fini, et vous êtes là à regarder une chaise!

MACBETH.

Je te prie, regarde de ce côté; vois là, vois. Que me dites-vous? vous demandez de quoi je m'inquiète? — Puisque tu peux remuer la tête, tu peux aussi parler. Si les cimetières et les tombeaux doivent nous renvoyer ceux que nous ensevelissons, nos monumens seront donc semblables au gésier des milans?

(L'ombre disparaît.)

LADY MACBETH.

Quoi! la folie s'est-elle emparée de tous vos sens?

MACBETH.

Comme je suis ici, je l'ai vu.

LADY MACBETH.

Fi! quelle honte!

MACBETH.

Ce n'est pas la première fois qu'on a répandu le sang. Dans les anciens temps, avant que des lois humaines eussent purgé de crimes les sociétés adoucies, oui vraiment, et même depuis, il s'est commis des meurtres trop terribles pour que l'oreille en supporte le récit; et l'on a vu des temps où, lorsqu'un homme avait la cervelle enlevée, il mourait, et tout finissait là. Mais aujourd'hui ils se relèvent avec vingt blessures sur le crâne, et viennent nous chasser de nos siéges : cela est plus étrange que ne le peut être un pareil meurtre.

LADY MACBETH.

Mon digne seigneur, vos nobles amis vous attendent.

MACBETH.

Ah! j'oubliais... Ne prenez pas garde à moi, mes dignes amis. J'ai une étrange infirmité qui n'est rien pour ceux qui me connaissent. Allons, amitié et santé à tous! Je vais m'asseoir : donnez-moi du vin; remplissez jusqu'au bord. Je bois aux plaisirs de toute la table, et à notre cher ami Banquo, qui nous manque ici. Que je voudrais qu'il y fût! (*L'ombre sort de terre.*) Nous buvons avec empressement à vous tous, à lui. Tout à tous!

LES SEIGNEURS.

Nous vous présentons nos hommages et faisons raison.

MACBETH.

Loin de moi ! ôte-toi de mes yeux ! que la terre te cache ! Tes os sont desséchés, ton sang est glacé ; rien ne se reflète dans ces yeux que tu ouvres ainsi.

LADY MACBETH.

Ne voyez là dedans, mes bons seigneurs, qu'une chose qui lui est ordinaire, rien de plus : seulement elle gâte tout le plaisir de ce moment.

MACBETH.

Tout ce qu'un homme peut oser, je l'ose. Viens sous la forme de l'ours féroce de la Russie, du rhinocéros armé, ou du tigre d'Hyrcanie, sous quelque forme que tu choisisses, excepté celle-ci, et la fermeté de mes nerfs ne sera pas un instant ébranlée ; ou bien reviens à la vie, défie-moi au désert avec ton épée : si alors je demeure tremblant, déclare-moi une petite fille au maillot. — Loin d'ici, fantôme horrible, insultant mensonge ! loin d'ici ! (*L'ombre disparaît.*) A la bonne heure. — Dès qu'il disparaît, je redeviens un homme. De grâce, restez à vos places.

LADY MACBETH.

Vous avez fait fuir la gaieté, détruit tout le plaisir de cette réunion par un désordre qui a excité le plus grand étonnement.

MACBETH.

De telles choses peuvent-elles arriver et nous surprendre, sans exciter en nous plus d'étonnement

que ne le ferait un nuage d'été? — Vous me mettez de nouveau hors de moi-même, lorsque je songe maintenant que vous pouvez contempler de pareils objets et conserver le même incarnat sur vos joues, tandis que les miennes sont blanches de frayeur.

ROSSE.

Quels objets, seigneur?

LADY MACBETH.

Je vous prie, ne lui parlez pas; son mal ne fait qu'empirer : les questions le mettent en fureur. Je vous souhaite le bonsoir à tous à la fois. Ne vous arrêtez pas à conserver l'ordre des rangs; sortez tous ensemble.

LENOX.

Nous souhaitons à votre majesté une meilleure nuit et une meilleure santé.

LADY MACBETH.

Bonne et heureuse nuit à tous.

(Sortent les seigneurs et leur suite.)

MACBETH.

Il y aura du sang : ils disent que le sang veut du sang. On a vu les pierres se mouvoir et les arbres parler. Par le moyen des devins, par l'intelligence que nous avons de certains rapports, les pies, les hiboux, les corbeaux, ont souvent mis en lumière l'homme de sang le mieux caché. — Quelle heure est-il de la nuit?

LADY MACBETH.

A ne savoir qui l'emporte d'elle ou du matin.

MACBETH.

Que dites-vous de Macduff, qui refuse de se rendre en personne à nos ordres souverains ?

LADY MACBETH.

Avez-vous envoyé vers lui, mon seigneur ?

MACBETH.

Non, je l'ai su indirectement : mais j'enverrai. Il n'y a pas un d'eux dans la maison de qui je ne tienne un homme à mes gages. J'irai trouver demain, et de bonne heure, les sœurs du Destin : il faudra qu'elles parlent encore; car à présent je me précipiterai par les pires moyens dans la connaissance de ce qu'il y a de pire ; je ferai céder à mon avantage tous les autres motifs. Me voilà avancé si loin dans le sang, que si je m'arrêtais à présent, retourner en arrière serait aussi fatigant que d'aller en avant. J'ai dans la tête d'étranges choses qui passeront dans mes mains, des choses qu'il faut exécuter avant d'avoir le temps de les examiner.

LADY MACBETH.

Vous avez besoin de ce qui ranime toutes les créatures, du sommeil.

MACBETH.

Oui, allons dormir. L'étrange erreur où je me suis laissé entraîner est l'effet d'une crainte novice et qu'il faut mener un peu rudement. Nous sommes jeunes dans l'action.

SCÈNE V.

La bruyère. — Tonnerre.

Entre HÉCATE; LES TROIS SORCIÈRES viennent à sa rencontre.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Quoi! qu'y a-t-il donc, Hécate? Vous paraissez en colère.

HÉCATE.

N'ai-je pas raison, sorcières que vous êtes, insolentes, effrontées? Comment avez-vous osé entrer avec Macbeth en traités et en commerce d'énigmes et d'annonces de mort, sans que moi, souveraine de vos enchantemens, de qui ressortent immédiatement toutes les trames malfaisantes, aie jamais été appelée pour y prendre part et signaler la gloire de notre art? Et, ce qui est pis encore, c'est que tout ce que vous avez fait, vous l'avez fait pour un fils capricieux, chagrin, colère, qui, comme les autres, ne vous recherche que pour ses propres intérêts et nullement pour vous-mêmes. Réparez votre faute; partez, et demain, dès le matin, venez me trouver à la caverne de l'Achéron (24). Il y viendra pour apprendre sa destinée: préparez vos vases, vos paroles magiques, vos charmes et tout ce qui est nécessaire. Je vais me rendre dans les airs: j'emploîrai cette nuit à l'accomplissement d'un projet fatal et terrible; un grand ouvrage doit être terminé à midi. A la pointe du croissant pend une

épaisse goutte de vapeur; j'irai la saisir avant qu'elle tombe sur la terre; et, distillée par des artifices magiques, elle élèvera des visions fantastiques et des fantômes qui, par la force de leurs illusions, doivent entraîner Macbeth à sa ruine. Il bravera les destins, méprisera la mort, et portera ses espérances au delà de toute prudence, de toute pudeur, de toute crainte; et vous savez toutes que la sécurité est la plus grande ennemie des mortels. — (*Chant derrière le théâtre.* « Viens, viens, » *etc.* [25].) Écoutez! on m'appelle. Vous voyez mon petit lutin assis dans ce gros nuage noir : il m'attend.

(Elle sort.)

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Allons, hâtons-nous; elle ne tardera pas à être de retour.

(Les sorcières sortent.)

SCÈNE VI.

A Fores. — Un appartement du palais.

Entrent LENOX et un autre SEIGNEUR.

LENOX.

Mes premiers discours n'ont fait que donner le mouvement à vos pensées, qui peuvent à présent pousser plus loin leurs conjectures. Seulement, je dis que les choses ont été prises d'une singulière manière. Le bon roi Duncan a été plaint de Macbeth! vraiment je le crois bien, il était mort. — Le brave et vaillant Banquo s'est promené trop tard, et vous

pouvez dire, si vous voulez, que c'est Fleance qui l'a assassiné, car Fleance s'est enfui. Il ne faut pas se promener trop tard. — Qui de nous ne se sent pas contraint de voir combien ç'a été de la part de Malcolm et de Donalbain une action monstrueuse que d'assassiner leur bon père? Damnable crime! combien Macbeth en a été affligé! N'a-t-il pas aussitôt, dans une rage vertueuse, mis en pièces les deux coupables enchaînés par l'ivresse et accablés du sommeil? N'est-ce pas de sa part une noble action? Oui, et pleine de prudence aussi, car toute âme capable de sentiment eût été irritée d'entendre ces hommes nier le crime. En sorte que j'en reviens à dire qu'il a très-bien pris toutes ces choses; et je pense que s'il tenait les fils de Duncan enfermés sous la clef (ce qui ne sera pas, s'il plaît au ciel), il leur ferait voir ce que c'est que de tuer un père, et à Fleance aussi. Mais bouche close, car j'apprends que pour quelques paroles trop libres, et parce qu'il a manqué de se rendre à la fête donnée par le tyran [26], Macduff est tombé en disgrâce. Pouvez-vous, monsieur, m'apprendre où il s'est réfugié?

LE SEIGNEUR.

Le fils de Duncan, à qui le tyran retient son légitime héritage, est maintenant à la cour du roi d'Angleterre. Le pieux Édouard lui a fait un accueil si gracieux, que la malveillance de la fortune ne lui a rien fait perdre de la considération due à son rang. C'est là que Macduff est allé demander au saint roi de l'aider à éveiller Northumberland et le belliqueux Siward, afin que, par leur secours, et avec

l'approbation de celui qui réside dans les cieux, nous puissions prendre nos repas sur nos tables, accorder le sommeil à nos nuits, affranchir nos fêtes et nos banquets des poignards sanglans, rendre des hommages légitimes et recevoir des honneurs libres de contrainte, toutes choses après quoi nous soupirons aujourd'hui. Ce rapport a mis le roi dans une telle fureur, qu'il se prépare à tenter quelque expédition guerrière.

LENOX.

A-t-il envoyé vers Macduff?

LE SEIGNEUR.

Oui, et sur cette réponse décidée : « Moi, monsieur! non, » le nébuleux messager lui a tourné le dos en murmurant, comme s'il eût dit : « Vous regretterez le moment où vous m'avez embarrassé de cette réponse. »

LENOX.

Et c'est un bon avis pour lui de se tenir aussi éloigné que sa prudence pourra lui en fournir les moyens. Que quelque ange du ciel vole à la cour d'Angleterre annoncer son message, avant qu'il arrive lui-même, afin que le bonheur rentre bientôt dans notre patrie, opprimée sous une main détestable!

LE SEIGNEUR.

Mes prières sont avec lui.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une caverne obscure. Au milieu bout une chaudière. — Tonnerre.

Entrent les trois SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Trois fois le chat tigré a miaulé.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Trois fois en même temps le jeune hérisson a gémi.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Le joueur de harpe [27] nous crie : « Il est temps, il est temps. »

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tournons en rond autour de la chaudière, et dans ses entrailles empoisonnées jetons [28].

Crapaud, qui, pendant trente et un jours et autant de nuits,
Endormi sous la plus froide pierre,
T'es rempli d'un âcre venin,
Bous le premier dans la marmite enchantée.

LES TROIS SORCIÈRES ENSEMBLE.

Redoublons, redoublons de travail et de soins :
Feu brûle, et chaudière bouillonne.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Filet d'un serpent des marais, bous et nage dans le chaudron;
Œil de lézard, pied de grenouille,
Duvet de chauve-souris et langue de chien,
Dard fourchu de vipère, et aiguillon de l'aveugle (29),
Jambe de lézard et aile de hibou,
Pour faire un charme puissant en désordre,
Bouillez et écumez comme un bouillon d'enfer.

LES TROIS SORCIÈRES ENSEMBLE.

Redoublons, redoublons de travail et de soins:
Feu brûle, et chaudière bouillonne.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Écailles de dragon et dents de loup,
Momie de sorcière, estomac et gosier
Du vorace goulu des mers salées,
Racine de ciguë arrachée dans la nuit,
Foie de juif blasphémateur,
Fiel de bouc, tranches d'if
Coupées dans une éclipse de lune,
Nez de Turc et lèvres de Tartare,
Doigt d'un enfant de fille de joie
Mis au monde dans un fossé, et étranglé en naissant;
Rendez la bouillie épaisse et visqueuse;
Ajoutez-y des entrailles de tigre,
Pour compléter les ingrédiens de notre chaudière.

LES TROIS SORCIÈRES ENSEMBLE.

Redoublons, redoublons de travail et de soins:
Feu brûle, et chaudière bouillonne.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Refroidissons le tout dans du sang de singe,
Et notre charme est parfait et solide.

(Entre Hécate, suivie de trois autres sorcières.)

HÉCATE.

Oh ! à merveille : j'applaudis à votre ouvrage,
Et chacune de vous aura part au profit.
Maintenant, chantez autour de la chaudière,
Dansant en rond comme les lutins et les fées,
Pour enchanter tout ce que vous y avez mis.

(Musique.)

CHANT.

Esprits noirs et blancs,
Esprits rouges et gris,
Mêlez, mêlez, mêlez,
Vous qui savez mêler.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

A la démangeaison de mes pouces, je sens arriver quelque maudit. Ouvrez-vous, verrous, qui que ce soit qui frappera.

(Entre Macbeth.)

MACBETH.

Hé bien, hideuses vieilles du mystère, des ténèbres et de l'heure de minuit, que faites-vous là ?

LES TROIS SORCIÈRES ENSEMBLE.

Une œuvre sans nom.

MACBETH.

Je vous en conjure par l'art que vous professez, de quelque manière que vous y soyez parvenues, répondez-moi. Dussent les vents par vous déchaînés livrer la guerre aux églises; dussent les vagues écumeuses bouleverser et engloutir les navires; dût le blé chargé d'épis coucher abattu sur la terre, et les arbres être jetés à bas; dussent les châteaux s'é-

crouler sur la tête de leurs gardiens; dût le faîte des palais et des pyramides s'incliner vers leurs fondemens; dût le trésor des germes de la nature rouler confondu jusqu'à rendre la destruction lasse d'elle-même : répondez à mes questions.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Parle.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Demande.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Nous répondrons.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Dis, aimes-tu mieux recevoir la réponse de notre bouche ou de celle de nos maîtres?

MACBETH.

Appelez-les, que je les voie.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Versons du sang d'une truie qui ait dévoré ses neuf marcassins, et de la graisse exprimée du gibet d'un meurtrier; et jetons-les dans la flamme.

LES TROIS SORCIÈRES ENSEMBLE.

Viens, haut ou bas; montre-toi, et fais ton devoir comme il convient.

(Tonnerre. — On voit s'élever le fantôme d'une tête armée d'un casque.)

MACBETH.

Dis-moi, puissance inconnue....

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il connaît ta pensée; écoute ses paroles, mais ne dis rien.

LE FANTOME.

Macbeth ! Macbeth ! Macbeth ! garde-toi de Macduff; garde-toi du thane de Fife. — Laissez-moi partir. — C'est assez.

(Le fantôme s'enfonce sous la terre.)

MACBETH.

Qui que tu sois, je te rends grâce de ton bon avis. Tu as touché la corde de ma crainte. Mais un mot encore.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il ne souffre pas qu'on lui commande. En voici un autre plus puissant que le premier.

(Tonnerre. — On voit s'élever le fantôme d'un enfant ensanglanté.)

LE FANTOME.

Macbeth ! Macbeth ! Macbeth !

MACBETH.

Je t'écouterais de trois oreilles si je les avais.

LE FANTOME.

Sois sanguinaire, intrépide et décidé. Ris-toi jusqu'à l'insulte du pouvoir de l'homme. Nul homme né d'une femme ne peut nuire à Macbeth.

(Le fantôme s'enfonce sous la terre.)

MACBETH.

Vis donc, Macduff; qu'ai-je besoin de te redouter ? Cependant je veux rendre ma tranquillité doublement tranquille, et prendre mes sûretés avec le destin. Il faut que tu meures, afin que je puisse dire à la peur au pâle courage qu'elle en a menti, et dormir en paix en dépit du tonnerre. (*Tonnerre. — On voit s'élever le fantôme d'un enfant couronné, ayant un arbre dans sa main.*) Quel est celui qui

s'élève semblable au fils d'un roi, et qui porte sur le front d'un petit enfant la couronne fermée d'un prince souverain?

LES TROIS SORCIÈRES ENSEMBLE.

Écoute, mais ne parle pas.

LE FANTOME.

Sois de la nature du lion, orgueilleux comme lui : ne t'embarrasse pas de ceux qui s'irritent, s'emportent et conspirent contre toi. Jamais Macbeth ne sera vaincu, jusqu'à ce que la grande forêt de Birnam marche contre lui vers la haute colline de Dunsinane.

(Le fantôme rentre dans la terre.)

MACBETH.

Cela n'arrivera jamais. Qui peut *presser*(30) la forêt, commander à l'arbre de mettre en mouvement sa racine attachée à la terre? O douces prédictions! ô bonheur! Rébellion, ne lève point la tête jusqu'à ce que je voie se lever la forêt de Birnam ; et Macbeth, au faîte de la grandeur, vivra tout le bail de la nature, et son dernier soupir sera le tribut payé à la vieillesse et à la loi de mort. — Cependant mon cœur palpite encore du désir de savoir une chose : dites-moi (si votre art va jusqu'à me l'apprendre), la race de Banquo règnera-t-elle un jour dans ce royaume?

TOUTES LES SORCIÈRES ENSEMBLE.

Ne cherche point à en savoir davantage.

MACBETH.

Je veux être satisfait. Si vous me le refusez,

qu'une malédiction éternelle tombe sur vous! — Faites-moi connaître ce qui en est. — Pourquoi cette chaudière qui se renverse? Quel est ce bruit?

(Hautbois.)

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Paraissez.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Paraissez.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Paraissez.

LES TROIS SORCIÈRES ENSEMBLE.

Paraissez à ses yeux et affligez son cœur. — Venez comme des ombres, et éloignez-vous de même.

(Huit rois paraissent marchant à la file l'un de l'autre, le dernier tenant un miroir dans sa main. Banquo les suit.)

MACBETH.

Tu ressembles trop à l'ombre de Banquo; à bas! ta couronne brûle mes yeux dans leur orbite. — Et toi, dont le front est également ceint d'un cercle d'or, tes cheveux sont pareils à ceux du premier. — Un troisième ressemble à celui qui le précède. Sorcières impures, pourquoi me montrez-vous ces objets? — Un quatrième! Fuyez, mes yeux. — Quoi! cette ligne se prolongera-t-elle jusqu'à ce que le monde se brise au dernier jour? — Encore un autre! — Un septième! Je n'en veux pas voir davantage. — Et cependant en voilà un huitième qui paraît, portant un miroir où j'en découvre une foule d'autres : j'en vois quelques-uns qui portent deux globes et un triple sceptre [31]. Effroyable vue! Oui, je le reconnais à présent; rien n'est plus certain, car voilà Banquo, tout souillé du sang de ses

plaies, qui me sourit et me les montre comme siens. — Quoi! serait-il donc vrai?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Oui, seigneur, de toute vérité. — Mais pourquoi Macbeth reste-t-il ainsi saisi de stupeur? Venez, mes sœurs, égayons ses esprits, et faisons-lui connaître nos plus doux plaisirs. Je vais charmer l'air pour en faire sortir des sons, tandis que vous exécuterez votre antique ronde; il faut que ce grand roi puisse dans sa bonté, reconnaître que nous l'avons reçu avec les hommages qui lui sont dus.

(Musique. — Les sorcières dansent et disparaissent.)

MACBETH.

Où sont-elles? parties! — Que cette heure funeste soit maudite dans le calendrier! — Venez, vous qui êtes là dehors.

(Entre Lenox.)

LENOX.

Que désire votre grâce?

MACBETH.

Avez-vous vu les sœurs du destin?

LENOX.

Non, mon seigneur.

MACBETH.

N'ont-elles pas passé près de vous?

LENOX.

Non, en vérité, mon seigneur.

MACBETH.

Infecté soit l'air qu'elles traverseront, et damna-

tion sur tous ceux qui croiront en elles! — J'ai entendu galoper des chevaux : qui donc est arrivé?

LENOX.

Deux ou trois personnes, seigneur, apportent la nouvelle que Macduff s'est sauvé en Angleterre.

MACBETH.

Il s'est sauvé en Angleterre?

LENOX.

Oui, mon bon seigneur.

MACBETH.

O temps! tu devances mes œuvres redoutées. Le projet trop lent laisse tout échapper si l'action ne marche pas avec lui. Désormais, les premiers mouvemens de mon cœur seront aussi les premiers mouvemens de ma main; dès à présent, pour couronner mes pensées par les actes, il faut, par une exécution aussi prompte que ma volonté, surprendre le château de Macduff, m'emparer de Fife, passer au fil de l'épée sa femme, ses petits enfans, et tout ce qui a le malheur d'être de sa race. Il n'est pas question de se vanter comme un insensé; je vais accomplir cette entreprise avant que le projet se refroidisse. Mais, plus de visions!..... (*A Lenox.*) Où sont ces gentilshommes? Viens, conduis-moi vers eux.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

A Fife. — Un appartement du château de Macduff.

Entrent lady MACDUFF, son JEUNE FILS, ROSSE.

LADY MACDUFF.

Qu'avait-il fait qui pût le forcer à quitter son pays?

ROSSE.

Ayez patience, madame.

LADY MACDUFF.

Il n'en a pas eu, lui. Sa fuite est une folie ; à défaut de nos actions, ce sont nos frayeurs qui font de nous des traîtres.

ROSSE.

Vous ne savez pas si ç'a été en lui sagesse ou frayeur.

LADY MACDUFF.

Sagesse ! oui, en effet, laisser sa femme, laisser ses petits enfans, ses propriétés, ses titres, dans un lieu d'où il s'enfuit ! Il ne nous aime point, il ne sent point les mouvemens de la nature. Le pauvre roitelet, le moindre des oiseaux dispute dans son nid ses petits au hibou. Il n'y a que de la frayeur, aucune affection, et tout aussi peu de sagesse, dans une fuite précipitée ainsi contre toute raison.

ROSSE.

Chère cousine, je vous en prie, songez à vous gouverner vous-même; car, pour votre époux, il

est généreux, sage, judicieux, et connaît mieux que personne l'incertitude des circonstances. Je n'ose pas trop en dire davantage; mais ce sont des temps bien cruels que ceux où nous sommes des traîtres sans nous en douter nous-mêmes, où le bruit menaçant arrive jusqu'à nous sans que nous sachions ce qui nous menace, et nous laisse flottant ainsi et nous dirigeant au hasard sur une mer capricieuse et irritée (32). Je prends congé de vous; vous ne tarderez pas à me revoir ici. Les choses arrivées au dernier degré du mal doivent s'arrêter ou remonter vers leur état primitif. — Mon joli cousin, que le ciel veille sur vous.

LADY MACDUFF.

Il a un père, et pourtant il n'a point de père.

ROSSE.

Je suis si peu maître de moi, que si je m'arrêtais plus long-temps, je me perdrais et ne ferais qu'ajouter à vos peines. Adieu, je prends congé de vous pour cette fois.

(Il sort.)

LADY MACDUFF.

Mon enfant, votre père est mort : qu'allez-vous devenir? Comment vivrez-vous?

L'ENFANT.

Comme vivent les oiseaux, ma mère.

LADY MACDUFF.

Quoi! de vers et de mouches?

L'ENFANT.

De ce que je pourrai trouver : c'est ainsi que vivent les oiseaux.

LADY MACDUFF.

Pauvre petit oiseau? ainsi tu ne craindrais pas le filet, la glu, le piége, le trébuchet?

L'ENFANT.

Pourquoi les craindrais-je, ma mère? Ils ne sont pas destinés aux tout petits oiseaux.—Mon père n'est pas mort, quoi que vous en disiez.

LADY MACDUFF.

Je te dis qu'il est mort. Comment feras-tu pour avoir un père?

L'ENFANT (33).

Comment ferez-vous pour avoir un mari?

LADY MACDUFF.

Moi! j'en pourrais acheter vingt au premier marché.

L'ENFANT.

Vous les achèteriez donc pour en revendre?

LADY MACDUFF.

Tu dis tout ce que tu sais, et en vérité cela n'est pas trop mal pour ton âge.

L'ENFANT.

Mon père était-il un traître, ma mère?

LADY MACDUFF.

Oui, c'était un traître.

L'ENFANT.

Qu'est-ce que c'est qu'un traître?

LADY MACDUFF.

C'est un homme qui jure et qui ment.

L'ENFANT.

Et tous ceux qui font cela sont-ils des traîtres?

LADY MACDUFF.

Oui, tout homme qui fait cela est un traître, et mérite d'être pendu.

L'ENFANT.

Et doivent-ils être tous pendus, ceux qui jurent et qui mentent?

LADY MACDUFF.

Oui, tous.

L'ENFANT.

Et qui est-ce qui doit les pendre?

LADY MACDUFF.

Les honnêtes gens.

L'ENFANT.

Alors les menteurs et les jureurs sont des imbéciles, car il y a assez de menteurs et de jureurs pour battre les honnêtes gens et pour les pendre.

LADY MACDUFF.

Que Dieu veuille te garder, pauvre petit singe! Mais comment feras-tu pour avoir un père?

L'ENFANT.

S'il était mort, vous pleureriez pour lui, et si vous ne pleuriez pas, ce serait un bon signe que j'aurais bientôt un nouveau père?

LADY MACDUFF.

Pauvre petit causeur, comme tu es en train de babiller!

(Arrive un messager.)

LE MESSAGER.

Dieu vous garde, belle dame! je ne vous suis pas connu, quoique je sois parfaitement instruit du rang que vous tenez. Je crains que quelque danger ne soit prêt à fondre sur vous. Si vous voulez suivre l'avis d'un homme simple, qu'on ne vous trouve pas en ce lieu. Fuyez d'ici avec vos petits enfans. Je suis trop barbare, je le sens, de vous épouvanter ainsi: vous faire plus de mal encore serait une cruauté féroce, et qui n'est que trop près de vous atteindre. Que le ciel vous protége! Je n'ose m'arrêter plus longtemps.

(Il sort.)

LADY MACDUFF.

Où pourrai-je fuir? Je n'ai point fait de mal: mais j'oubliais que je suis dans ce monde terrestre, où faire le mal est souvent regardé comme louable, et faire le bien passe quelquefois pour une dangereuse folie. Comment donc irais-je mettre en avant ce moyen de défense d'une femme, je n'ai point fait de mal? — (*Entrent des assassins.*) Quelles sont ces figures?

UN ASSASSIN.

Où est votre mari?

LADY MACDUFF.

Pas dans un lieu, j'espère, assez maudit du ciel pour qu'il puisse être trouvé par un homme tel que toi.

L'ASSASSIN.

C'est un traître.

L'ENFANT.

Tu en as menti, vilain, avec tes poils roux.

L'ASSASSIN, poignardant l'enfant.

Comment, toi qui n'es pas sorti de la coquille, petit frai de traître!

L'ENFANT.

Il m'a tué, ma mère : sauvez-vous, je vous en prie.

(Il meurt. Lady Macduff sort en criant au meurtre, et poursuivie par les assassins.)

SCÈNE III.

En Angleterre. — Un appartement dans le palais du roi.

Entrent MALCOLM et MACDUFF.

MALCOLM.

Cherchons quelque sombre solitude où nous puissions vider de larmes nos cœurs affligés.

MACDUFF.

Empoignons plutôt l'épée meurtrière, et, en hommes de courage, marchons à grands pas sur notre patrie abattue (34). Chaque matin se lamentent de nouvelles veuves, crient de nouveaux orphelins; chaque jour de nouveaux accens de douleur vont frapper la face du ciel, qui en retentit comme si, sensible aux maux de l'Écosse, il voulait par des mugissemens exprimer son affliction.

MALCOLM.

Je pleure sur ce que je crois; je crois ce que j'ai appris, et ce que je puis redresser sera redressé dès que je trouverai l'occasion amie. Il se peut faire que

ce que vous m'avez raconté soit vrai : cependant ce tyran, dont aujourd'hui le seul nom blesse notre langue, passa autrefois pour un honnête homme; vous l'avez aimé chèrement; il ne vous a point encore fait de mal. Je suis jeune, mais je comprends bien comment vous pourriez vous faire un mérite près de lui à mes dépens; et c'est sagesse que l'offre d'un pauvre, faible et innocent agneau pour apaiser un dieu irrité.

MACDUFF.

Je ne suis pas un traître.

MALCOLM.

Mais Macbeth en est un. Un bon et vertueux naturel peut plier sous la main d'un monarque. Je vous demande pardon; mes idées ne changent point ce que vous êtes en effet : les anges sont demeurés brillans, quoique le plus brillant soit tombé; et quand tout ce qu'il y a d'odieux se présenterait sous les traits de la vertu, la vertu n'en conserverait pas moins son aspect ordinaire.

MACDUFF.

J'ai perdu mes espérances.

MALCOLM.

Peut-être au moment où je me suis trouvé des doutes. Pourquoi avez-vous si prématurément quitté, sans prendre congé d'eux, votre femme et vos enfans, ces précieux motifs de nos actions, ces puissans liens d'amour? — Je vous prie, ne voyez pas dans mes soupçons des affronts pour vous, mais seulement des sûretés pour moi : vous n'en serez pas moins parfaitement honnête, quoi que je puisse penser.

MACDUFF.

Péris, péris, pauvre patrie! Tyrannie puissante, affermis-toi sur tes fondemens, la vertu ne peut te réprimer; et toi, subis tes injures, c'est maintenant bien à juste titre [35]. Adieu, prince . je ne voudrais pas être le misérable que tu soupçonnes pour tout l'espace de terre qui est sous la main du tyran, et pour le pillage du riche Orient.

MALCOLM.

Ne vous offensez point : ce que je dis ne vient point d'une défiance décidée contre vous. Je crois que notre patrie succombe sous le joug, que ses pleurs et son sang coulent, et que chaque jour de plus ajoute une plaie à ses blessures; je crois aussi que plus d'un bras s'armerait en faveur de mes droits : mais après tout cela, quand j'aurai foulé aux pieds la tête du tyran, ou que je l'aurai placée sur la pointe de mon épée, ma pauvre patrie se trouvera en proie à plus de vices encore qu'auparavant; elle aura à souffrir de son successeur, et plus encore, et de plus de manières.

MACDUFF.

Et quel serait donc ce successeur?

MALCOLM.

C'est moi-même dont je veux parler; je sens en moi toutes les sortes de vices tellement enracinés, que, quand ils viendront à s'épanouir, le noir Macbeth paraîtra pur comme la neige; et, en la comparant aux maux sans bornes qui leur viendraient de moi, sa conduite aux yeux de ses pauvres sujets deviendra celle d'un agneau.

MACDUFF.

Jamais, aux légions de l'horrible enfer, il ne peut se joindre un démon assez maudit en méchanceté pour surpasser Macbeth.

MALCOLM.

J'avoue qu'il est sanguinaire, esclave de la luxure, avare, faux, trompeur, capricieux, méchant, et infecté de tous les vices qui ont un nom; mais il n'y a point de limites, il n'y en a aucune à mes ardeurs de volupté : vos femmes, vos filles, vos matrones et vos servantes, ne pourraient combler le gouffre de mon incontinence, et mes désirs renverseraient tous les obstacles que la vertu opposerait à ma volonté. Macbeth vaut mieux qu'un pareil roi.

MACDUFF.

Une intempérance sans fin est une tyrannie de la nature; elle a plus d'une fois avant le temps rendu vacant un trône fortuné, et causé la chute de beaucoup de rois. Mais ne craignez point pour cela de vous charger de la couronne qui vous appartient. Vous pouvez abandonner à votre passion une vaste moisson de voluptés, et paraître encore tempérant, tant il vous sera aisé de fasciner les yeux du public. Nous avons assez de dames de bonne volonté, et vous ne pouvez renfermer en vous-même un vautour capable de dévorer toutes celles qui viendront s'offrir d'elles-mêmes à l'homme revêtu du pouvoir, aussitôt qu'elles auront découvert son penchant.

MALCOLM.

Outre cela, au nombre de mes penchans désor-

donnés s'élève en moi une avarice si insatiable, que si j'étais roi, je ferais périr les nobles pour avoir leurs terres; je convoiterais les joyaux de l'un, le château d'un autre; et l'accroissement de mes possessions ne ferait, comme un assaisonnement, qu'augmenter mon appétit : en sorte que je forgerais d'injustes accusations contre des hommes honnêtes et fidèles, et je les détruirais par avidité de richesses.

MACDUFF.

L'avarice pénètre plus avant et jette des racines plus pernicieuses que l'incontinence, fruit de l'été [36]; l'avarice a été le glaive qui a égorgé nos rois. Cependant ne craignez rien : l'Écosse contient des richesses suffisantes pour assouvir vos désirs, même de votre propre bien; et ces vices sont tolérables quand ils sont balancés par des vertus.

MALCOLM.

Mais je n'en ai point : tout ce qui fait l'ornement des rois, justice, franchise, tempérance, fermeté, bonté, persévérance, clémence, modestie, piété, patience, courage, bravoure, n'a pour moi aucun attrait; mais j'abonde de tous les vices, chacun en particulier reproduit sous différentes formes. Quoi! si j'en avais le pouvoir, je ferais écouler dans l'enfer le doux lait de la concorde, bouleverserais la paix universelle, et porterais le désordre dans tout ce qui est uni sur la terre.

MACDUFF.

O Écosse! Écosse!

MALCOLM.

Si vous jugez qu'un pareil homme soit fait pour gouverner, parlez ; je suis tel que je vous l'ai dit.

MACDUFF.

Fait pour gouverner! non, pas même pour vivre. O nation misérable ! sous le joug d'un tyran usurpateur, armé d'un sceptre ensanglanté, quand reverras-tu des jours prospères, puisque le rejeton légitime de ton trône demeure réprouvé par son propre arrêt et blasphème contre sa race? Ton père était un saint roi ; la reine qui t'a porté, plus souvent à genoux que sur ses pieds, mourait chaque jour à elle-même. Adieu : ces vices dont tu t'accuses toi-même, voilà ce qui m'a banni de l'Écosse. O mon cœur, ta dernière espérance s'évanouit ici !

MALCOLM.

Macduff, ce noble transport, fils de l'intégrité, a effacé de mon âme tous ses noirs soupçons, et ramené en moi la confiance de ton honneur et de ta bonne foi. Le diabolique Macbeth a déjà tenté, par plusieurs artifices semblables, de me séduire et de m'attirer sous sa puissance ; et la modestie de la prudence me défend contre une crédulité trop précipitée. Mais que le Dieu d'en haut traite seul entre toi et moi ! De ce moment je m'abandonne à tes conseils ; je rétracte les calomnies que j'ai proférées contre moi, et j'abjure ici tous les reproches, toutes les imputations dont je me suis chargé, comme étrangers à mon caractère. Je suis encore inconnu à la femme ; jamais je ne fus parjure ; à peine ai-je convoité la possession de mon propre bien ; jamais je

n'ai violé ma foi; je ne trahirais pas le diable pour mon compère; et la vérité m'est aussi chère que la vie. Mon premier mensonge est celui que je viens de faire contre moi. Ce que je suis en effet, c'est à toi et à ma pauvre patrie à en disposer; et déjà, avant ton arrivée en ce lieu, le vieux Siward, à la tête de dix mille vaillans guerriers réunis sur un même point, allait se mettre en marche pour l'Écosse. Maintenant nous irons ensemble; et puisse le succès qui nous attend être aussi bon que la querelle que nous soutenons! — Pourquoi gardes-tu le silence?

MACDUFF.

Tant d'idées agréables et tant d'idées fâcheuses entrées à la fois dans mon âme ne sont pas aisées à concilier dans un instant.

(Entre un médecin.)

MALCOLM, à Macduff.

Nous en parlerons encore. — Je vous prie, le roi va-t-il paraître?

LE MÉDECIN.

Oui, seigneur; son palais est rempli d'une foule de malheureux qui attendent de lui leur guérison. Leur maladie surmonte les plus puissans moyens de l'art; mais dès qu'il les touche, telle est la vertu sainte dont le ciel a doué sa main, qu'ils guérissent dans le moment.

MALCOLM.

Je vous remercie, docteur.

(Le médecin sort.)

MACDUFF.

Quelle est la maladie dont il veut parler?

MALCOLM.

On l'appelle le *mal du roi* (37) : c'est une œuvre miraculeuse de ce bon prince, et dont j'ai été moi-même témoin depuis mon séjour dans cette cour. Comment il se fait exaucer du ciel, lui seul le sait; mais le fait, c'est qu'on lui amène des gens affligés d'un mal cruel, tout bouffis et couverts d'ulcères, pitoyables à voir, et désespoir de la médecine, et qu'il les guérit en leur suspendant au cou une médaille d'or qu'il accompagne de prières; et l'on dit qu'il transmettra aux rois ses successeurs ce bienfaisant pouvoir de guérir. Outre cette vertu singulière, l'Éternel lui a encore accordé le don de prophétie; et les nombreuses bénédictions qui planent sur son trône annoncent assez qu'il est rempli de la grâce de Dieu.

(Entre Rosse.)

MACDUFF.

Regardez qui vient à nous.

MALCOLM.

Un de mes compatriotes, mais je ne le reconnais pas encore.

MACDUFF, à Rosse.

Mon bon et cher cousin, soyez le bienvenu.

MALCOLM.

Je le reconnais à présent. Dieu de bonté, écarte promptement les causes qui nous rendent ainsi étrangers les uns aux autres.

ROSSE.

Amen, seigneur.

MACDUFF.

L'Écosse est-elle encore à sa place?

ROSSE.

Hélas ! pauvre patrie ! elle n'ose presque plus se reconnaître. On ne peut l'appeler notre mère, mais notre tombeau, cette patrie où rien que ce qui est privé d'intelligence n'a été vu sourire une seule fois; où l'air est percé de soupirs, de gémissemens, de cris douloureux qu'on ne remarque plus; où la violence de la douleur est prise pour une des prétentions de notre temps à la sensibilité (38); où la cloche mortuaire sonne sans qu'à peine on demande pour qui; où la vie des hommes de bien s'évapore avant que soit séchée la fleur qu'ils portent sur leur chapeau, ou même avant qu'elle commence à se flétrir.

MACDUFF.

O récit trop cruel dans son exactitude, mais trop vrai !

MALCOLM.

Quel est le malheur le plus nouveau ?

ROSSE.

Le malheur qui date d'une heure fait siffler celui qui le raconte; chaque minute en enfante un nouveau.

MACDUFF.

Comment se porte ma femme ?

ROSSE.

Mais, bien.

MACDUFF.

Et tous mes enfans ?

ROSSE.

Bien aussi.

MACDUFF.

Et le tyran n'a pas attenté à leur paix ?

ROSSE.

Non, ils étaient bien en paix quand je les ai quittés.

MACDUFF.

Ne soyez point avare de vos paroles : en quel état sont les choses ?

ROSSE.

Lorsque je suis arrivé ici pour porter les nouvelles qui me pèsent si cruellement, le bruit courait que plusieurs hommes de cœur s'étaient mis en campagne; et, d'après ce que j'ai vu des forces que le tyran a sur pied en ce moment, je suis disposé à le croire. L'heure est venue de courir à la délivrance : un de vos regards en Écosse créera des soldats, fera combattre jusqu'aux femmes pour s'affranchir de tant d'horribles maux.

MALCOLM.

Qu'ils se consolent, nous allons marcher à leur secours. La généreuse Angleterre nous a prêté dix mille soldats, conduits par le brave Siward : la chrétienté ne fournit pas un plus ancien ni un meilleur soldat.

ROSSE.

Plût au ciel qu'en retour des consolations que je reçois de vous je pusse vous rendre la pareille ! mais j'ai à prononcer des paroles qu'il faudrait hurler dans l'air solitaire, là où l'ouie ne pourrait les saisir.

MACDUFF.

Qui intéressent-elles ? Est-ce la cause générale ? ou bien est-ce un patrimoine de douleur qu'un seul cœur puisse réclamer comme sien ?

ROSSE.

Il n'est point d'âme honnête qui ne prenne sa part de douleur dans ce désastre; mais la portion principale n'en appartient qu'à vous.

MACDUFF.

Si elle m'appartient, ne me la gardez pas plus long-temps; que j'en sois mis en possession sur-le-champ.

ROSSE.

Que votre oreille ne prenne pas pour jamais en aversion ma voix, qui va lui livrer les sons les plus accablans qu'elle ait jamais entendus.

MACDUFF.

Ouf! je devine!

ROSSE.

Votre château a été surpris, votre femme et vos petits enfans inhumainement massacrés. Vous dire la manière, ce serait à la curée d'un tel massacre vouloir ajouter encore votre mort.

MALCOLM.

Dieu de miséricorde! —Allons, homme, n'enfoncez point votre chapeau sur vos yeux; donnez des expressions à la douleur : le chagrin qui ne prononce point de paroles les murmure en secret au cœur surchargé et lui ordonne de se rompre.

MACDUFF.

Mes enfans aussi?

ROSSE.

Femmes, enfans, serviteurs, tout ce qu'ils ont pu trouver.

MACDUFF.

Et faut-il que je n'y sois pas! Ma femme tuée aussi!

ROSSE.

Je vous l'ai dit.

MALCOLM.

Prenez courage : cherchons dans une grande vengeance des remèdes propres à guérir cette mortelle douleur.

MACDUFF.

Il n'a point d'enfans (39)! — Tous mes jolis enfans, avez-vous dit? tous? Oh! rejeton d'enfer! Tous! quoi! tous mes pauvres petits poulets et leur mère, tous enlevés d'un seul horrible coup!

MALCOLM.

Luttez en homme contre le malheur.

MACDUFF.

Je le ferai; mais il faut bien aussi que je le sente en homme; il faut bien que je me rappelle qu'il a existé un jour dans le monde des êtres qui étaient pour moi ce qu'il y a de plus précieux. Quoi! le ciel l'a vu et n'a pas pris leur défense! Coupable Macduff! ils ont tous été frappés pour toi. Misérable que je suis! ce n'est pas pour leurs fautes, mais pour les miennes, que le meurtre a fondu sur eux. Que le ciel maintenant leur donne la paix!

MALCOLM.

Que ce soit une pierre à aiguiser votre épée; que votre douleur se change en colère, qu'elle n'affaiblisse pas votre cœur, qu'elle l'enrage.

MACDUFF.

Oh ! je pourrais de mes yeux jouer le rôle d'une femme, et de ma langue celui d'un capitan; mais, ô ciel propice, abrége tout délai; mets-nous face à face ce démon de l'Écosse et moi; place-le à la longueur de mon épée, et s'il m'échappe, alors, ô ciel, pardonne-lui aussi.

MALCOLM.

Ces accens sont d'un homme. Allons trouver le roi; notre armée est prête; nous n'attendons plus rien que l'ordre qu'elle va recevoir de nous. Macbeth est mûr pour tomber, et les puissances d'en haut ont saisi la faucille. — Acceptez tout ce qui peut vous consoler. C'est une bien longue nuit que celle qui n'arrive point au jour.

(Ils sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Dunsinane. — Un appartement du château.

Entrent UN MÉDECIN et UNE DAME SUIVANTE de la reine.

LE MÉDECIN.

Voila deux nuits que je veille avec vous, et rien ne m'a confirmé la vérité de votre rapport. Quand lui est-il arrivé la dernière fois de se promener ainsi la nuit?

LA DAME SUIVANTE.

C'est depuis que sa majesté est entrée en campagne : je l'ai vue se lever de son lit, jeter sur elle sa robe de nuit, ouvrir son cabinet, prendre du papier, le plier, écrire dessus, le lire, le cacheter ensuite, puis retourner se mettre au lit; et pendant tout ce temps-là demeurer dans le plus profond sommeil.

LE MÉDECIN.

Il faut qu'il existe un grand désordre dans les fonctions naturelles, pour qu'on puisse à la fois jouir des bienfaits du sommeil et agir comme si l'on

était éveillé. Dites-moi, dans cette agitation somnolente, outre sa promenade et les autres actions dont vous parlez, quelles paroles avez-vous entendu sortir de sa bouche?

LA DAME SUIVANTE.

Des paroles, docteur, que je ne veux pas répéter après elle.

LE MÉDECIN.

Vous pouvez me les dire à moi, et cela est même très-nécessaire.

LA DAME SUIVANTE.

Ni à vous ni à personne, puisque je n'ai aucun témoin qui puisse confirmer mon récit. (*Entre lady Macbeth, avec un flambeau.*) Ah! mon Dieu, tenez, la voilà qui vient absolument comme les autres fois; et, sur ma vie, elle est profondément endormie. Observez-la; demeurez à l'écart.

LE MÉDECIN.

Comment a-t-elle eu de la lumière?

LA DAME SUIVANTE.

Quoi! elle en avait près d'elle : elle a toujours de la lumière; tel est son ordre.

LE MÉDECIN.

Vous voyez que ses yeux sont ouverts.

LA DAME SUIVANTE.

Oui, mais ils sont fermés à toute impression.

LE MÉDECIN.

Que fait-elle donc là? Voyez comme elle se frotte les mains.

LA DAME SUIVANTE.

C'est un geste qui lui est ordinaire : elle a toujours l'air de se laver les mains; je l'ai vue le faire sans relâche un quart d'heure entier.

LADY MACBETH.

Il y a toujours une tache.

LE MÉDECIN.

Écoutez; elle parle. Je veux écrire ce qu'elle dira, afin d'en conserver plus nettement et plus fortement le souvenir.

LADY MACBETH.

Va-t'en, maudite tache....; va-t'en, te dis-je. — Une, deux heures. — Allons, il est temps de l'exécuter. — Il ne fait plus clair dans l'enfer. — Fi! mon seigneur, fi! un soldat avoir peur! Qu'avons-nous besoin de nous inquiéter qui le saura, quand nous serons assez puissans pour que personne n'ait de compte à nous demander? — Mais qui aurait cru que ce vieillard eût encore tant de sang dans le corps?

LE MÉDECIN, à la dame suivante.

Remarquez-vous cela?

LADY MACBETH.

Le thane de Fife avait une femme : où est-elle maintenant? — Quoi! ces mains ne seront jamais propres! — Finissons de tout cela, mon seigneur, finissons de tout cela : vous perdez tout par ces tressaillemens de frayeur.

LE MÉDECIN.

Allez-vous-en, allez-vous-en; vous avez su ce que vous ne deviez pas savoir.

LA DAME SUIVANTE.

C'est elle qui a dit ce qu'elle ne devait pas dire, j'en suis sûre. Dieu sait tout ce qu'elle a su!

LADY MACBETH.

Il y a toujours là une odeur de sang — Tous les parfums de l'Arabie ne parviendraient pas à désinfecter l'étroit espace de cette main. — Oh! oh! oh!

LE MÉDECIN.

Quel profond soupir! Le cœur est cruellement chargé.

LA DAME SUIVANTE.

Je ne voudrais pas avoir un pareil cœur dans mon sein, pour toutes les grandeurs accumulées sur sa personne.

LE MÉDECIN.

Bien, bien, bien.

LA DAME SUIVANTE.

Priez Dieu que cela tourne à bien, docteur.

LE MÉDECIN.

Cette maladie est au-dessus de mon art : cependant j'ai connu des personnes qui se promenaient durant leur sommeil, et qui sont mortes saintement dans leur lit.

LADY MACBETH.

Lavez vos mains, mettez votre robe de nuit, tâchez de ne pas être si pâle. Je vous le répète, Banquo est enterré, il ne peut plus sortir de son tombeau.

LE MÉDECIN.

Et cela encore?

LADY MACBETH.

Au lit, au lit; on frappe à la porte : venez, venez, venez, donnez-moi votre main. Ce qui est fait ne peut plus ne pas être fait. Au lit, au lit, au lit!

(Elle sort.)

LE MÉDECIN.

Va-t-elle retourner à son lit?

LA DAME SUIVANTE.

Oui, tout droit.

LE MÉDECIN.

Il a été murmuré d'horribles secrets.—Des actions contre nature produisent des désordres contre nature. Le sourd oreiller recevra les confidences des consciences souillées. — Elle a plus besoin d'un prêtre que d'un médecin. Dieu! Dieu! fais-nous à tous miséricorde! — Suivez-la; écartez de ses mains tout moyen de se nuire, et ayez toujours les yeux sur elle. Allons, bonne nuit. Elle a confondu mon âme, épouvanté mes yeux; je pense, mais je n'ose parler.

LA DAME SUIVANTE.

Bonne nuit, honnête docteur.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Dans la campagne, près de Dunsinane.

Entrent, avec des enseignes et des tambours MENTEITH, CATHNESS, ANGUS, LENOX, des SOLDATS.

MENTEITH.

L'armée anglaise approche : elle est conduite par Malcolm, son oncle Siward et le brave Macduff. La vengeance brûle dans leur cœur : une cause si chère exciterait l'homme le plus mort au monde à se lancer dans le sang et les terreurs de la guerre.

ANGUS.

Nous ferons bien d'aller les joindre près de la forêt de Birnam; c'est par cette route qu'ils s'avancent.

CATHNESS.

Sait-on si Donalbain est avec son frère?

LENOX.

Non et cela est sûr. J'ai une liste de toute cette noblesse : le fils de Siward en est, ainsi qu'un grand nombre de jeunes gens encore sans barbe, et qui vont pour la première fois faire acte de virilité.

MENTEITH.

Que fait le tyran?

CATHNESS.

Il fait fortifier solidement la haute tour de Dunsinane. Quelques-uns disent qu'il est fou; d'autres, qui le haïssent moins, appellent cela une courageuse

fureur. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'une cause aussi malade ne peut plus se renfermer dans les liens de la règle.

ANGUS.

Il sent maintenant ses meurtres secrets blesser ses propres mains. A chaque instant de nouvelles révoltes viennent lui remettre devant les yeux le crime de sa trahison. Ceux qu'il commande n'obéissent qu'à l'autorité, et nullement à l'amour. Il commence à sentir la dignité souveraine l'embarrasser de son ampleur inutile, comme la robe d'un géant volée par un nain.

MENTEITH.

Qui pourra blâmer ses sens troublés de lui résister soulevés d'horreur, quand il n'est rien en lui qui ne se reproche sa propre existence ?

CATHNESS.

Marchons ; allons porter notre obéissance à qui elle est légitimement due. Allons trouver le médecin de cet état malade ; et, réunis à lui, versons jusqu'à la dernière goutte de notre existence pour en composer le remède qui doit guérir notre patrie.

LENOX.

Tout ce qu'il en faudra du moins pour arroser la fleur royale et noyer les mauvaises herbes. Dirigeons notre marche vers Birnam.

SCÈNE III.

A Dunsinane. — Un appartement du château.

Entrent MACBETH, LE MÉDECIN; suite.

MACBETH, aux personnes de sa suite.

Je ne veux plus de vos rapports. Qu'ils me quittent tous; jusqu'à ce que la forêt de Birnam se mette en mouvement vers Dunsinane, la crainte ne pourra m'atteindre. Qu'est-ce que ce petit Malcolm? n'est-il pas né d'une femme? Les esprits, qui connaissent tout l'enchaînement des causes de mort, me l'ont ainsi déclaré: « Ne crains rien, Macbeth; nul homme » né d'une femme n'aura jamais de pouvoir sur toi. » — Fuyez donc, perfides thanes, et allez vous confondre avec ces débauchés d'Anglais. L'esprit qui me dirige et le cœur que je porte ne seront jamais accablés par l'inquiétude, ni ébranlés par la crainte. — (*Entre un domestique.*) Puisse le diable te griller tout noir, canard à face de crème! — Où as-tu pris ce visage d'oie?

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, il y a dix mille...

MACBETH.

Oisons, misérable!

LE DOMESTIQUE.

Soldats, seigneur.

MACBETH.

Va-t'en te piquer la figure pour cacher ta frayeur

sous un peu de rouge, drôle, avec ton foie blanc de lis [40]. Quoi, soldats! vous voilà de toutes les couleurs! — Mort sur ton âme! Cette figure de linge apprend la peur aux autres. Quoi, soldats! des visages de petit-lait!

LE DOMESTIQUE.

L'armée anglaise, sauf votre bon plaisir...

MACBETH.

Ote-moi d'ici ta face. — Seyton! — Le cœur me manque quand je vois... — Seyton! — De ce coup je vais être mis à l'aise pour toujours, ou jeté à bas. — Ma vie, feuille jaunie, a vu décliner son cours vers la saison du dessèchement; et tout ce qui devrait accompagner la vieillesse, comme l'honneur, l'amour, l'obéissance, les cortéges d'amis, je ne dois pas y prétendre : à leur place ce sont des malédictions à voix basse, mais du fond de l'âme; des hommages de bouche, souffle vain que le cœur malheureux voudrait refuser et n'ose. — Seyton!

(Entre Seyton.)

SEYTON.

Quels sont les ordres de votre grâce?

MACBETH.

Quelles nouvelles y a-t-il encore?

SEYTON.

Toutes sont confirmées, seigneur, tout ce qu'on vous a annoncé.

MACBETH.

Je combattrai jusqu'à ce que ma chair tombe en pièces de dessus mes os. — Donne-moi mon armure.

SEYTON.

Vous n'en avez pas encore besoin.

MACBETH.

Je veux la mettre. Envoie un plus grand nombre de cavaliers parcourir le pays : qu'ils pendent ceux qui parleront d'avoir peur. Donne-moi mon armure. — Comment va votre malade, docteur?

LE MÉDECIN.

Elle n'est pas si malade de corps, seigneur, qu'obsédée de rêveries qui se pressent dans son imagination et l'empêchent de reposer.

MACBETH.

Tu n'as qu'à la guérir de cela. Ne peux-tu donc administrer des remèdes à un esprit malade, arracher de la mémoire le chagrin qui s'y est enraciné, effacer les traits incohérens gravés dans le cerveau, et, par la vertu de quelque bienfaisant antidote d'oubli, nettoyer le sein encombré de cette matière pernicieuse qui pèse sur le cœur?

LE MÉDECIN.

C'est au malade en pareil cas à se traiter lui-même.

MACBETH.

Jette donc la médecine aux chiens; je n'ai rien à lui demander. — Allons, revêts-moi de mon armure; donne-moi ma lance. — Seyton, envoie la cavalerie. — Docteur, les thanes m'abandonnent. — Viens donc, toi; fais diligence. — Docteur, si tu pouvais, à l'inspection de l'eau de mon royaume (41), reconnaître sa maladie, et lui rendre par tes remèdes sa bonne et primitive santé, je t'applaudirais à tous

les échos capables de répéter mes applaudissemens. — (*A Seyton.*) Ote-la, te dis-je. — Quelle sorte de rhubarbe, de séné, ou de tout autre purgatif, pourrais-tu nous donner pour nous évacuer de ces Anglais? En as-tu entendu parler?

LE MÉDECIN.

Mon bon seigneur, les préparatifs de votre majesté nous en disent quelque chose.

MACBETH, à Seyton.

Porte-la derrière moi. — Je n'ai à craindre ni mort, ni ruine, jusqu'à ce que la forêt de Birnam vienne à Dunsinane.

(Il sort.)

LE MÉDECIN.

Si j'étais sain et sauf hors Dunsinane, il ne serait pas aisé de m'y faire venir pour de l'argent.

(Il sort)

SCÈNE IV.

Dans la campagne près de Dunsinane, et en vue d'une forêt.

Entrent, avec des enseignes et des tambours, MALCOLM, LE VIEUX SIWARD et SON FILS, MACDUFF, MENTEITH, CATHNESS, ANGUS, LENOX, ROSSE; SOLDATS en marche.

MALCOLM.

Cousins, j'espère que le jour n'est pas loin où nous serons en sûreté chez nous.

MENTEITH.

Nous n'en doutons nullement.

SIWARD.

Quelle est cette forêt que je vois devant nous?

MENTEITH.

C'est le bois de Birnam.

MALCOLM.

Que chaque soldat coupe une branche d'arbre et la porte devant lui : par-là nous dissimulerons à l'ennemi notre force, et tromperons ceux qu'il enverra à la découverte.

LES SOLDATS.

Vous allez être obéi.

SIWARD.

Nous n'avons rien appris, si ce n'est que le tyran, plein de confiance, se tient ferme dans Dunsinane et s'y laissera assiéger.

MALCOLM.

C'est là sa plus sûre ressource, car, partout où l'on en trouve les moyens, tout le monde lui tourne le dos. Il n'est servi que par des machines qui lui obéissent de force, tandis que leur affection est ailleurs.

MACDUFF.

Ne jugeons, pour le faire sûrement, qu'après l'événement qui ne trompe point. Ne négligeons aucune des ressources de l'art militaire.

SIWARD.

Le temps approche où nous allons apprendre, par une décision rendue avec autorité, ce que nous avons et ce que nous devons. Les idées spéculatives ne nous entretiennent que de leurs espérances

incertaines, mais les coups prononcent sur l'événement d'une manière positive : c'est à ce but qu'il faut que la guerre marche.

(Ils se mettent en marche.)

SCÈNE V.

À Dunsinane. — Intérieur du château.

Entrent avec des enseignes et des tambours, MACBETH, SEYTON, soldats.

MACBETH.

Plantez votre étendard sur le rempart extérieur. Le cri continuel est : *Ils viennent!* Mais la force de notre château se rit dédaigneusement d'un siége. Qu'ils restent là jusqu'à ce que la famine et les maladies les consument. S'ils n'étaient pas renforcés par ceux mêmes qui devraient combattre pour nous, nous aurions pu hardiment les aller rencontrer face à face, et les reconduire battant jusque chez eux. —Quel est ce bruit?

(On entend derrière le théâtre des cris de femmes.)

SEYTON.

Ce sont des cris de femmes, mon bon seigneur.

MACBETH.

J'ai presque oublié comment est faite la crainte. Il fut un temps où mes sens se seraient glacés au son d'un cri nocturne; où tous mes cheveux, à un récit funeste, se dressaient et s'agitaient comme s'ils eussent été doués de vie : mais je me suis rassasié

d'horreurs. Ce qu'il y a de plus sinistre, devenu familier à mes pensées meurtrières, ne saurait me surprendre. — Pourquoi ces cris?

SEYTON.

Mon seigneur, la reine est morte.

MACBETH.

Elle aurait dû mourir plus tard : il serait arrivé un moment auquel aurait convenu une semblable parole. Demain, demain, demain, se glisse ainsi à petits pas d'un jour sur un autre, jusqu'à la dernière syllabe du temps qui nous est écrit; et tous nos hiers n'ont travaillé, les imbéciles, qu'à nous abréger le chemin de la mort poudreuse (42). Finis, finis, court flambeau : la vie n'est qu'une ombre ambulante; elle ressemble à un comédien qui se pavane et s'agite sur le théâtre tant que dure son heure; après quoi il n'en est plus question; c'est un conte raconté par un niais avec beaucoup de bruit et de chaleur, et qui ne signifie rien. (*Entre un messager.*) — Tu viens pour faire usage de ta langue : vite, ton histoire en peu de mots.

LE MESSAGER.

Mon gracieux seigneur, je voudrais vous rapporter ce que je puis dire avoir vu; mais je ne sais comment m'y prendre.

MACBETH.

C'est bon, mon ami, parlez toujours.

LE MESSAGER.

Je faisais le guet à mon poste sur la colline, et re-

gardais du côté de Birnam, quand tout à l'heure il m'a semblé que la forêt se mettait en mouvement.

MACBETH le frappant.

Menteur! misérable!

LE MESSAGER.

Que j'endure votre colère si cela n'est pas ainsi que je vous le dis; vous pouvez, à la distance de trois milles, la voir qui s'approche : c'est, je vous le dis, un bois mouvant.

MACBETH.

Si ton rapport est faux, tu seras suspendu vivant au premier arbre, jusqu'à ce que la famine te dessèche. Si ton récit est véritable, je ne m'inquiète pas s'il est pour moi d'une grande importance : je prends mon parti, et commence à ne plus accorder tant de confiance aux équivoques du démon qui ment sous l'apparence de la vérité : *Ne crains rien jusqu'à ce que la forêt de Birnam vienne joindre Dunsinane*, et voilà maintenant un bois qui s'avance vers Dunsinane. — Aux armes, aux armes, et sortons! — S'il a vu en effet ce qu'il assure, il ne faut plus songer à s'échapper d'ici, ni à s'y renfermer plus long-temps. — Je commence à être las du soleil, et mon désir serait que toute la machine de l'univers pérît en ce moment. — Sonnez la cloche d'alarme. — Vents, soufflez; viens, destruction : du moins nous mourrons le harnais sur le dos.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Toujours à Dunsinane. — Une plaine devant le château.

Entrent, avec des enseignes et des tambours MALCOLM, LE VIEUX SIWARD, MACDUFF, ROSSE, LENOX, ANGUS, CATHNESS, MENTEITH; et leurs soldats portant des branches d'arbres.

MALCOLM, aux soldats.

Nous voilà assez près : jetez ces rideaux de feuillage, et montrez-vous pour ce que vous êtes. —Vous, mon digne oncle, avec mon cousin votre noble fils, vous commanderez le premier corps de bataille. Le brave Macduff et nous, nous nous chargerons d'agir partout ailleurs où il en sera besoin, suivant le plan arrêté entre nous.

SIWARD.

Adieu; joignons seulement l'armée du tyran; et je veux être battu si nous n'en venons pas aux mains dès ce soir.

MACDUFF.

Faites entendre la voix de toutes nos trompettes : donnez du son à ces bruyans précurseurs du sang et de la mort.

(Ils sortent. Bruit continuel d'alarmes.)

SCÈNE VII.

Toujours à Dunsinane. — Une autre partie de la plaine.

Entre MACBETH.

Ils m'ont lié au poteau; je ne peux fuir, mais, comme l'ours, il faut que je me batte à tout venant. Où est-il celui qui n'est pas né d'une femme? Voilà l'homme que je dois craindre, ou je n'en crains aucun.

(Entre le jeune Siward.)

LE JEUNE SIWARD.

Quel est ton nom?

MACBETH.

Tu seras effrayé de l'entendre.

LE JEUNE SIWARD.

Non, quand tu porterais un nom plus brûlant qu'aucun de ceux des enfers.

MACBETH.

Mon nom est Macbeth.

LE JEUNE SIWARD.

Le diable lui-même ne pourrait prononcer un nom plus odieux à mon oreille.

MACBETH.

Non, ni plus redoutable.

LE JEUNE SIWARD.

Tu mens, tyran abhorré : mon épée va prouver ton mensonge.

(Ils combattent. Le jeune Siward est tué.)

MACBETH.

Tu étais né d'une femme. Je me joue des épées; je me ris avec mépris de toute arme maniée par l'homme né d'une femme.

(Il sort. — Alarme.)

(Entre Macduff.)

MACDUFF.

C'est de ce côté que le bruit s'est fait entendre. Tyran, montre-toi donc à mes yeux! Si tu es tué sans avoir reçu un coup de ma main, les ombres de ma femme et de mes enfans ne cesseront de m'obséder. Je ne puis frapper sur de misérables Kernes, des bras gagés pour porter la lance. Ou toi, Macbeth, ou le tranchant de mon épée, demeuré inutile, rentrera dans le fourreau sans avoir porté un seul coup. Tu dois être par-là; ce grand cliquetis que j'entends semble annoncer un guerrier du premier rang. Fais-le moi trouver, Fortune, et je ne te demande plus rien.

(Il sort. — Alarme.)

(Entrent Malcolm et le vieux Siward.)

SIWARD.

Par ici, monseigneur : le château s'est rendu sans efforts; les soldats du tyran se partagent entre nous et lui. Les nobles thanes font bravement leur devoir de guerriers. La journée est presque entièrement déclarée pour vous, et il reste peu de chose à faire.

MALCOLM.

Nous avons rencontré des ennemis qui en nous combattant frappaient à côté.

SIWARD.

Entrons, seigneur, dans le château.

(Ils sortent. — Alarme.)

(Rentre Macbeth.)

MACBETH.

Pourquoi ferais-je ici sottement le Romain, et mourrais-je sur ma propre épée? Tant que je verrai devant moi des vies, les blessures y seront bien mieux placées.

(Rentre Macduff.)

MACDUFF.

Tourne-toi, chien d'enfer, tourne-toi.

MACBETH.

De tous les hommes tu es le seul que j'aie évité : mon âme n'est déjà que trop chargée du sang des tiens.

MACDUFF.

Je n'ai rien à te dire, ma réponse est dans mon épée, infâme que tu es, couvert de plus de sang qu'aucune parole ne pourrait l'exprimer.

(Ils combattent.)

MACBETH.

Tu perds ta peine. Tu pourrais aussi facilement imprimer sur l'air subtil le tranchant de ton épée que faire couler mon sang. Que ton fer tombe sur des têtes vulnérables : ma vie est sous un charme qui ne peut être détruit par aucun mortel né d'une femme.

MACDUFF.

Cesse donc de compter sur la puissance de ton

charme, et que l'ange que tu as toujours servi t'apprenne que Macduff a été arraché avant le temps du sein de sa mère.

MACBETH.

Maudite soit la langue qui a prononcé ces paroles, car elle vient d'anéantir en moi la meilleure partie de moi-même! et que désormais on n'ajoute plus de foi à ces démons artificieux qui se jouent de nous par des promesses à double sens, propres seulement à tromper notre espoir en s'accomplissant pour notre oreille. — Je ne veux point combattre avec toi.

MACDUFF.

Rends-toi donc, lâche, et vis pour être exposé aux regards de notre temps. Ta peinture, comme celle des monstres les plus rares, se verra suspendue à un poteau; et au-dessous sera écrit: « C'est ici qu'on voit le tyran. »

MACBETH.

Je ne me rendrai point pour baiser la poussière devant les pas du jeune Malcolm, et pour me voir aboyé par les malédictions de la populace. Quoique la forêt de Birnam ait marché vers Dunsinane, et que je t'aie en tête, toi qui n'es pas né d'une femme, je veux encore tenter mes dernières ressources. Je couvre mon corps de mon bouclier belliqueux. Attaque-moi, Macduff: damné soit celui de nous deux qui criera le premier: « Arrête, c'est assez. »

(Ils sortent en combattant.)

(Retraite. — Fanfares.)

(Rentrent, avec des enseignes et des tambours, Malcolm, le vieux Siward, Rosse, Lenox, Angus, Cathness, Menteith, soldats.)

MALCOLM.

Je voudrais que ceux de nos amis qui nous manquent fussent arrivés et en sûreté ici avec nous.

SIWARD.

Il en faudra perdre quelques-uns. Cependant, d'après ce que je vois ici, nous n'aurions pas acheté cher une si grande journée.

MALCOLM.

Macduff nous manque, ainsi que votre noble fils.

ROSSE, à Siward.

Votre fils, seigneur, a payé la dette des guerriers : il n'a vécu que pour devenir un homme, et n'a pas eu plutôt donné la preuve de sa valeur, par l'intrépidité de sa contenance dans le combat, qu'il est mort en homme.

SIWARD.

Il est donc mort?

ROSSE.

Oui, et on l'a emporté du champ de bataille. Ne cherchez point dans son mérite la mesure de vos motifs d'affliction, car ils n'auraient point de terme.

SIWARD.

A-t-il reçu ses blessures par-devant?

ROSSE.

Oui, au front.

SIWARD.

Eh bien donc, qu'il devienne le soldat de Dieu! Eussé-je autant de fils que j'ai de cheveux, je ne leur souhaiterais pas une plus belle mort : ainsi doivent être sonnées les cloches en son honneur. Voilà qui est fait.

MALCOLM.

Il mérite plus de regrets; c'est à moi à les lui rendre.

SIWARD.

Il a tout ce qu'il mérite : ils disent qu'il est bien mort, et qu'il a payé sa part. Ainsi, que Dieu soit avec lui! (*Rentre Macduff, avec la tête de Macbeth à la main.*)— Voici de nouveaux sujets de joie.

MACDUFF.

Salut, roi, car tu l'es. Vois, je porte la tête maudite de l'usurpateur. Notre pays est affranchi. Je te vois entouré de la fleur de ton royaume : tous répètent mon hommage dans le fond de leurs cœurs. Que leurs voix s'unissent à la mienne, et redisent avec moi : « Vive le roi d'Écosse! »

TOUS.

Roi d'Écosse, salut.

(Fanfares.)

MALCOLM.

Nous ne laisserons pas écouler une longue suite de jours sans que notre reconnaissance compte avec les services de votre zèle, et qu'elle nous mette au pair avec vous. Thanes et seigneurs de mon sang, désormais soyez comtes, et les premiers que jamais l'Écosse ait vus honorés de ce titre. Ce qui nous reste à faire, tous les actes nouveaux nécessités par la circonstance, comme le rappel de ceux de nos amis qui se sont exilés pour fuir les piéges de l'inquiète tyrannie; la recherche des cruels ministres du boucher qui vient de mourir, et de son infernale com-

pagne qui, à ce qu'on croit, s'est détruite de ses propres mains; ces devoirs, et tous les autres qui nous regardent, avec le secours de la grâce, nous les exécuterons en temps et lieu et avec la prudence convenable. Je vous rends grâces à tous ensemble et à chacun en particulier, et je vous invite tous à venir à Scone assister à notre couronnement.

(Tous sortent au bruit des fanfares.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR MACBETH.

---

(1) Grimalkin, vieux chat. C'est très-souvent, en Angleterre, le nom propre d'un chat.

(2) *Paddock*, espèce de gros crapaud. Les chats et les crapauds jouaient, comme on sait, un rôle très-important dans la sorcellerie.

(3) *For to that*
The multiplying villainies of nature,
Do swarm upon him.

M. Steevens explique *to that* par *in addition to that* (outre cela); je crois qu'il se trompe, et que *to that* signifie ici, *pour cela*. Le sergent, qui vient de combattre loyalement un rebelle, regarde le caractère du rebelle comme le plus monstrueux de tous, et comme l'assemblage de tous les vices de la nature. Dans la chronique d'Hollinshed le rebelle porte le nom de Makdowald.

(4) Deux espèces de soldats, les premiers armés à la légère, les autres plus pesamment.

(5) *Killing swine*. C'était une des grandes occupations des sorcières de faire mourir les cochons de ceux qui leur avaient déplu d'une manière quelconque.

(6) Lorsqu'une sorcière prenait la forme d'un animal, la queue lui manquait toujours, parce que, disait-on, il n'y a pas dans le corps humain de partie correspondante dont on

puisse façonner une queue, comme on fait du nez le museau, des pieds et des mains les pates, etc. Il faut remarquer ici qu'on a dû conserver aux sorcières la bizarrerie un peu énigmatique de leur langage.

(7) *The weird sisters*. La chronique d'Hollinshed, en rapportant l'apparition des trois figures étranges qui prédirent à Macbeth sa future grandeur, dit que, d'après l'accomplissement de leurs prophéties, on fut généralement d'opinion que c'étaient ou *the weird sisters*, « comme qui dirait les déesses de » la destinée, ou quelques nymphes ou fées que leurs connais- » sances nécromantiques douaient de la science de prophétie. » Warburton les prend pour les *walkyres*, nymphes du paradis d'Odin, chargées de conduire les âmes des morts, et de verser à boire aux guerriers; et les fonctions que s'attribuent, dans leur chant magique, les sorcières de Shakspeare, étaient aussi, selon quelques auteurs, celles que la mythologie scandinave attribuait aux walkyres. Mais on oppose à cette opinion de Warburton, que les walkyres étaient très-belles, et ne peuvent être représentées par les sorcières de Shakspeare avec *leurs barbes*; que, d'ailleurs, les walkyres étaient plus de trois, ce qui paraît être le nombre fixe des *weird sisters*. Il y a lieu de croire que ces divinités avaient du rapport avec les parques; et un ancien auteur anglais (Gawin Douglas), qui a donné une traduction de Virgile, y rend en effet le nom de *parcæ* par ceux de *weird sisters*, et on trouve le mot *wierd* ou *weird*, employé dans le même sens par d'autres auteurs. D'autres en ont fait un substantif, et l'ont employé dans le sens de *prophétie*, d'après la signification du mot anglo-saxon *wyrd*, d'où il est dérivé. Ce qui paraît clair, c'est que Shakspeare, de même que dans *la Tempête*, au lieu de s'astreindre à suivre exactement un système de mythologie, a réuni sur un même personnage les diverses attributions appartenant à des êtres d'ordres fort différens, et a présenté comme identiques les sœurs du destin (*weird sisters*), et les *sorcières* (*witches*), que la chronique d'Hollinshed distingue positivement, attribuant la première prédiction faite à Macbeth et à Banquo, aux *weird sisters*,

tandis qu'elle attribue les prédictions subséquentes à *certains sorciers* et *sorcières* (*wizards* et *witches*), en qui Macbeth avait grande confiance , et qu'il consultait habituellement. Les *weird sisters* étaient des êtres surnaturels, de véritables déesses qui ne se communiquaient aux mortels que par des apparitions , tandis que les sorciers et les sorcières étaient simplement des hommes et des femmes initiés dans les mystères diaboliques de la sorcellerie. Shakspeare a de plus subordonné ses sorcières à *Hécate* , divinité du paganisme.

(8) Probablement de la ciguë : on lui attribuait anciennement la propriété de troubler la raison.

(9) *His wonders and his praises do contend*
Which should be thine or his.

On a tâché de rendre ici exactement , mais sans espoir de la rendre clairement, une subtilité qui a d'autant plus embarrassé les commentateurs anglais , qu'ils ont voulu y trouver plus de sens qu'elle n'en a réellement. Shakspeare n'a prétendu dire autre chose , si ce n'est que Duncan ne savait s'il devait plus s'étonner des exploits de Macbeth ou s'en louer ; en sorte que l'étonnement appartenant à Duncan , et les éloges à Macbeth , disputaient *which should be thine or his.*

(10) Les commentateurs sont assez embarrassés à expliquer comment Macbeth , déjà thane de Glamis , *par la mort de Sinel* , lors de la rencontre des sorcières , peut regarder le salut qu'elles lui ont donné sous ce premier titre comme une preuve de leur science surnaturelle. Le traducteur écossais de Boëce semble faire entendre que Sinel ne mourut qu'après cette rencontre. Hollinshed dit, au contraire , que Macbeth , par la mort de son père , venait d'entrer (*had lately entered*) en possession du titre de thane de Glamis. C'est bien certainement la chronique d'Hollinshed que Shakspeare a suivie en ceci , comme dans tout le reste de la pièce. Macbeth , ayant soin de nous apprendre quel événement l'a rendu thane de Glamis, prouve clairement que la nouvelle en est si récente pour lui,

que l'idée de ce titre ne lui est pas encore familière, et ne se lie qu'à la circonstance qui l'en a rendu possesseur. Shakspeare a donc voulu probablement indiquer un événement si nouveau, que Macbeth peut s'étonner que des personnes qui lui sont étrangères en soient déjà instruites.

(11) *By doing every thing*
Safe toward your love and honour.

Les commentateurs ont voulu expliquer ce passage assez obscur, par une subtilité qui le rendrait inintelligible. Toute la difficulté porte sur le sens du mot *safe*, qui me paraît évidemment signifier ici *entier*, *complet*, *à l'abri du reproche*.

(12) *Nor keep peace between*
The effect — and it.

Johnson regarde ce passage comme inintelligible, et veut substituer à *keep pace*, *keep peace*, qui signifierait ici *intervenir*, bien que *keep pace* signifie *marcher d'un pas égal avec*, et, selon l'aveu même de Johnson, n'ait jamais été employé dans le sens qu'il veut lui donner. *Keep peace* me paraît correspondre littéralement à notre expression française, *faire tréve*, qui présente ici le sens le plus naturel.

(13) *We rest your hermits.*

Hermit est pris ici pour *beadsman*. Le *beadsman* était, à ce qu'il paraît, un homme qui, sous certaines conditions, s'engageait à dire pour un autre un certain nombre de fois le chapelet (*beads*). C'étaient probablement des ermites qu'on chargeait le plus souvent de ce soin.

(14) *I have no spur*
To prick the sides of my intent, but only
Vaulting ambition, which o'er leaps itelf,
And falls on the other.

Les commentateurs se sont inutilement donné beaucoup de

peine pour expliquer cette phrase ; leur embarras est venu de ce qu'ils n'ont pas fait attention au sens du verbe *vault*, qui signifie ici *voltiger*, *faire des tours de force* (*to make postures*), d'où il résulte qu'au lieu de comparer, ainsi que l'a cru M. Steevens, son ambition à un cheval qui, se renversant sur lui-même, écrase son cavalier, Macbeth la représente comme un voltigeur (*vaulting ambition*) qui, s'élançant et se retournant sur lui-même (*overleaps itself*), retombe continuellement sur le dos de son cheval, et tient ainsi lieu d'éperon (*spur*), pour le forcer à courir. L'image est ainsi parfaitement d'accord dans toutes ses parties ; au lieu que, dans la signification supposée par M. Steevens, l'ambition, comme il le remarque lui-même, se trouverait jouer à la fois le rôle du cheval et celui de l'éperon. On est presque toujours sûr de se tromper lorsqu'on attribue à Shakspeare des images incohérentes ; il a au contraire le défaut d'abandonner rarement une image ou une comparaison, avant de l'avoir épuisée dans tous ses rapports.

(15) *Catus amat pisces, sed non vult tingere plantas.*

(16) Selon la chronique de Hollinshed, Banquo fut averti du projet de Macbeth, et promit de le soutenir ; mais Jacques I (Jacques VI d'Écosse) régnait en Angleterre lors de la représentation de *Macbeth*, et comme les Stuarts prétendaient descendre de Banquo, par Fleance, il était naturel que le poëte cherchât à dissimuler cette circonstance, faite pour diminuer l'intérêt qu'il s'est plu à répandre sur l'auteur de leur race. Fleance, selon la chronique d'Hollinshed, s'enfuit en Écosse, où il fut très-bien accueilli par le roi, et si bien par la princesse sa fille, que celle-ci *poussa la courtoisie*, dit la chronique, *jusqu'à souffrir qu'il lui fît un enfant* (that she of courtsye in the end suffered him to get her with child). Cet enfant fut Walter, dont les grandes qualités regagnèrent ce que lui avait fait perdre la naissance : il finit par être nommé *lord steward* d'Écosse (grand sénéchal), et chargé de percevoir les revenus de la couronne. Le quatrième descendant de ce Walter épousa

la fille de Robert Bruce, et en eut un fils qui fut Robert II, roi d'Écosse. On voit encore à Inverness, dans les îles occidentales d'Écosse, les ruines du château de Macbeth; mais la chronique ne dit pas si ce fut là qu'il tua Duncan.

(17) *Possets*, boisson composée, en général, à ce qu'il paraît, de lait et de vin, et qu'il était alors d'usage de prendre en se couchant.

(18) *I'll gild the faces of the grooms withal*
For it must seem their guilt.

Il est plus que probable que Shakspeare a voulu jouer ici sur les mots *gild* et *guilt*, dont la prononciation est la même. Mais tout effort pour rendre en français ce jeu de mots eût été inutile et eût gâté une admirable scène. On a pensé qu'il suffisait de l'indiquer.

(19) *Equivocator.* Warburton pense que par cette expression Shakspeare a positivement entendu un religieux, ou du moins un affilié de l'ordre des jésuites; mais toujours est-il certain qu'elle signifie précisément ce que nous entendons en français par *jésuite*, doué d'un *esprit jésuitique.*

(20) La plaisanterie porte sur ce que les hauts de chausses français paraissaient aux Anglais si étroits et si mesquins, qu'il fallait être doublement damnable pour trouver encore à rogner dessus.

(21) *Most sacrilegious murder hath broke ope*
The lord's anointed temple, *and stole thence*
The life o' the building.

The lord's anointed temple, signifie en même temps ici *le temple oint de Dieu*, et *la tempe ointe du roi;* dans l'impossibilité de rendre ce jeu de mots, il a fallu choisir, et l'on a pris des deux sens celui qui formait avec le reste de la phrase une image plus complète et plus suivie.

(22) Abréviation de Macduff.

(23) *And so I commend you to their backs.*

C'est une manière de donner congé. Les phrases de politesse et de cérémonie abondent dans cette tragédie.

(24) *The pit of Acheron.*

Probablement quelque caverne que l'on supposait devoir communiquer avec l'enfer.

(25)

Viens, viens;
Hécate; Hécate, viens, viens.

HÉCATE.

Je viens, je viens, je viens, je viens
Tout aussi vite que je puis,
Tout aussi vite que je puis.

Ce chant n'est indiqué dans l'original que par les deux premiers mots, comme un chant connu pour être d'usage en ces sortes d'occasions. On le trouve tout entier dans *la Sorcière* de Middleton, pièce de théâtre composée, à ce qu'on croit, peu de temps avant Macbeth. La même remarque s'applique, dans la scène VI, au chant qui termine le charme : *Esprits noirs et blancs*, etc. Voyez, sur cela et sur une foule de détails relatifs aux croyances populaires que Shakspeare a employées dans Macbeth, l'édition de Shakspeare, de M. Steevens.

(26) Ce fut, selon Hollinshed, pour ne s'être pas rendu en personne à Dunsinane, que Macbeth faisait bâtir. Dans les terreurs perpétuelles où le tenait le souvenir de ses crimes, il avait employé l'argent pris sur les nobles, qu'il faisait journellement périr, à s'entourer d'une garde soldée; mais, non content de cette précaution, il voulut faire élever sur la colline de Dunsinane un château capable de résister à toutes les attaques. L'entreprise traînant en longueur, à cause de la difficulté et de la dépense, il ordonna à tous les thanes d'y envoyer des matériaux, et de s'y rendre chacun à son tour avec ses vassaux pour aider aux travaux. Quand vint le tour de Macduff, il y envoya ses

gens avec les matériaux nécessaires, leur recommandant de se conduire de manière à ce que Macbeth ne pût avoir aucun prétexte pour s'irriter de ce qu'il n'était pas venu lui-même ; mais il ne voulut pas s'y rendre, jugeant qu'il n'était pas sans danger pour lui de se mettre au pouvoir de Macbeth, qui lui voulait du mal; ce qu'ayant appris Macbeth, il s'écria : « Je vois bien que » cet homme n'obéira jamais à mes ordres qu'on ne le monte » avec une bride. » Il ne se détermina pourtant pas immédiatement à le poursuivre.

(27) *Harper*. On ne sait ce que c'est que ce *harper;* il n'en est pas question dans *la Sorcière* de Middleton : c'est probablement quelqu'animal que la sorcière désigne ainsi, en raison de la ressemblance de son cri avec le son d'une corde de harpe.

(28) Shakspeare donne souvent ainsi à ses sorcières des phrases interrompues auxquelles elles paraissent attacher un sens complet : on peut le voir dans la première scène.

(29) Espèce de serpent.

(30) *Impress*, presser, forcer à un service militaire.

(31) Allusion à la réunion des deux îles et des trois royaumes de la Grande-Bretagne sous Jacques VI d'Écosse.

(32) *When we hold rumour*
From what we fear, yet know not what we fear,
But float upon a wild and violent sea
Each way and move.

Les commentateurs me paraissent n'avoir pas compris ce passage : ils veulent entendre *hold* dans le sens de *keep*, tenir, tenir pour certain, et je crois qu'il doit être pris dans celui de *catch*, prendre, recevoir, comme prendre le mal, *to catch th'infection.* Ainsi, le sens sera : *Nous recevons le bruit de ce que nous craignons, sans savoir ce que nous craignons*. Il a fallu rendre l'expression de cette pensée un peu moins littérale pour la rendre plus claire, ainsi qu'il arrive souvent en traduisant Shakspeare;

mais elle me paraît d'ailleurs entièrement d'accord avec la phrase suivante, encore imparfaitement comprise par les commentateurs, qui ne conçoivent pas qu'au mot *float*, Shakspeare ait ajouté *and move*, « parce que, disent-ils, si nous flottons de tous » côtés, il n'est pas nécessaire de nous apprendre que nous nous » *mouvons* (move). » Il est cependant certain qu'arrêtés par un bruit vague dont nous ne connaissons pas la source, et ne sachant pas de quel côté nous devons agir, nous ajoutons à l'incertitude des événemens celle de nos propres volontés : c'est ce que Shakspeare a dû et voulu exprimer.

(33) Depuis ce mot : *Comment*, etc., jusqu'à ceux-ci : *mon père était-il*, etc., passé dans la traduction de Letourneur.

(34) *And like goodmen*
Bestride our down-fall'n birthdom.

Les commentateurs ont voulu expliquer par *birth right*, droit de naissance, le mot de *birthdom*, qui signifie, je crois, pays natal, pays de naissance, comme *christendom*, chrétienté, pays du Christ, habitation, possession du Christ. Dans cette supposition, ils n'ont trop su comment expliquer le mot *bestride*, qui signifie *marcher à grands pas sur*, etc., et ont cru que Macduff voulait dire : *Tenons-nous établis sur notre droit de naissance*, à la manière d'un homme qui met sous ses pieds, pour la défendre, la chose qu'on veut lui enlever. Cette explication me paraît tout-à-fait forcée, et nullement en rapport avec le reste du dialogue. Malcolm parle de se retirer dans un coin pour pleurer; Macduff veut, au contraire, qu'il se rende dans son pays, et part de là pour lui peindre les maux de ce pays : cela est naturel.

En adoptant le sens que donnent les commentateurs au mot *birthdom*, il faudrait prendre *bestride* dans le sens où il signifie : *être à cheval sur quelque chose*, *avoir quelque chose entre les jambes ;* la phrase s'expliquerait alors par cette locution française : *soyons à cheval sur notre droit de naissance ;* mais cela ne me paraît pas le vrai sens.

(35) *Wear thou thy wrongs*
Thy title is affeer'd.

Affeer'd est un terme de loi qui paraît signifier confirmer. Je pense, malgré l'opinion de la plupart des commentateurs, que Macduff s'adresse ici à Malcolm, et lui dit, pour lui reprocher sa lâcheté : Subis tes injures, ton titre est confirmé, *tu y as droit*.

(36) *Summer-seeding lust.*

(37) Les écrouelles.

(38) *Modern ecstacy.*

(39) *He has no children!*

On est demeuré dans l'incertitude sur le sens de cette exclamation : quelques personnes pensent qu'elle s'adresse à Malcolm, dont les impuissantes consolations ne peuvent venir que d'un homme qui n'a pu connaître une pareille douleur; et il est certain qu'à l'appui de cette opinion vient ce qu'a dit lady Macbeth, dans le premier acte, du bonheur qu'elle a senti à allaiter son enfant : de plus les chroniques d'Écosse parlent d'un fils de Macbeth, nommé Lulah, qui fut, après la mort de son père, couronné roi par quelques-uns de ses partisans, et fut ensuite tué quatre mois environ après la bataille de Dunsinane. Mais, d'un autre côté, il est clair que Macduff répond à ce que lui dit Malcolm, d'une vengeance qui doit lui servir de consolation, et qu'il repousse cette consolation par l'impossibilité où il est de se venger sur un homme qui n'a pas d'enfans. Il faut remarquer d'ailleurs que rien dans la pièce n'a indiqué que Macbeth eût des enfans vivans, et que le désespoir avec lequel Macbeth apprend que des enfans de Banquo règneront après lui, ne paraît pas porter sur l'idée de voir privé de la couronne un enfant déjà existant : il ne dit point : *not my son*, mais *no son of mine succeeding;* enfin, ce sens exprime un sentiment beaucoup plus profond, et c'est une raison pour croire que c'est celui de Shakspeare.

(40) La blancheur du foie passait pour une preuve de lâcheté.

(41) *Cast*
The water of my land.

Cast the water était alors l'expression anglaise pour *examiner les urines*.

(42) *And all our yesterdays have lighted fools*
The way to dusty death.

To light se prend quelquefois pour *to lighten*, alléger, et je crois que c'en est ici la signification. Les jours passés n'ont point *éclairé*, mais *allégé* ou *abrégé* le chemin que nous avons à faire jusqu'à la mort. Les commentateurs ne paraissent pas l'avoir entendu dans ce sens.

FIN DU TOME TROISIÈME.

